





## INSTRUCTIONS DE CHAPITRE

*Cum permissu Superiorum*

© Religieuses de l'Assomption  
Maison Généralice  
17, rue de l'Assomption  
75016 Paris  
Année 2006  
ISBN : 2-7549-0048-9

MÈRE MARIE-EUGÉNIE DE JÉSUS  
FONDATRICE DES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION  
1817-1898

INSTRUCTIONS DE CHAPITRE

VOLUME III  
ANNÉES 1877-1879

RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION



## INTRODUCTION

Ce troisième volume des Chapitres de mère Marie-Eugénie de Jésus regroupe les années 1877-1879. Comme pour les deux volumes précédents, les Chapitres inédits sont composés à partir de notes prises par les sœurs ou de textes recopiés, plus ou moins semblables entre eux (série MO1G). Pour cette édition, la méthode de travail quant aux textes, au vocabulaire, à la ponctuation, aux citations, est la même que celle déjà indiquée<sup>1</sup>.

Année 1877 : 29 Chapitres édités ; 5 inédits.

Année 1878 : 30 Chapitres édités ; 1 inédit (22 décembre).

Année 1879 : 30 Chapitres édités ; 1 inédit (15 novembre).

L'année 1877 est marquée par le souci des élections en France, le 50<sup>e</sup> anniversaire de l'épiscopat de Pie IX, l'ouverture d'un pensionnat à Madrid et d'un externat à Paris.

Durant l'année 1878, 13 Chapitres, entre le 3 février et le 23 juin, auxquels s'ajoute un 14<sup>e</sup>, le 14 juillet, constituent la série sur **l'esprit de l'Assomption**. Ces Chapitres font partie des *Textes Fondateurs*, publiés en 1991. Il peut être bon de se reporter à leur Introduction, p. 405-408.

---

1. Dans les notes chronologiques, les faits de la vie de mère Marie-Eugénie, les événements de la Congrégation, la relation au père d'Alzon constituent le fond de chaque année. Les événements généraux de l'Église, ceux qui concernent le diocèse de Paris, les Supérieurs ecclésiastiques et leur action, les Congrégations Assomption et la famille de mère Marie-Eugénie sont notés en retrait. Les événements politiques sont notés en retrait et en italique.

Mère Marie-Eugénie aura 61 ans au mois d'août. La Congrégation est présente en France (1839), en Angleterre (1850), en Espagne (1865) ; elle a été au Cap de 1849 à 1852 et en Nouvelle-Calédonie de 1873 à 1876.

Le 14 septembre 1867, l'approbation de Rome a été accompagnée de remarques (*animadversiones*) qui orientent la réflexion et la réponse des Chapitres Généraux successifs.

En 1878, après 40 ans d'existence de la Congrégation, dans une situation politique difficile (évolution de la Troisième République vers une majorité anticléricale), au cœur de la vie de l'Église (mort de Pie IX, désaccord avec l'opinion des classes dirigeantes des sociétés modernes, élection de Léon XIII), au milieu du travail de rédaction des Constitutions, mère Marie-Eugénie veut essayer de définir ce *quelque chose de particulier qui fait notre esprit, [...] l'esprit de l'Assomption comme je le sens.*

Pour ces Chapitres, mère Marie-Eugénie prépare, à partir de brouillons et de plans, des textes dont certains sont davantage rédigés. Une série de feuilles manuscrites, plus ou moins retouchées, garde la trace du cheminement de sa pensée.

L'année 1879 est marquée par l'inquiétude que suscitent de nouvelles élections nettement à gauche, par des tensions autour du prieuré de Nîmes, en même temps que par la fondation de Cannes.

La dévotion au Sacré-Cœur et la célébration du 25<sup>e</sup> anniversaire du dogme de l'Immaculée Conception sont une lumière pour ces temps troublés. Mère Marie Eugénie invite ses sœurs à la fidélité, et termine l'année 1879 par un Chapitre sur *l'importance de la vie.*

Sr Thérèse-Maylis  
Archiviste  
2002-2006

ANNÉE 1877



- 3 janvier : Visite de Monseigneur d'Hulst. À la demande de mère Thérèse-Emmanuel, il accorde à la Communauté un troisième jour d'adoration par semaine pour cette nouvelle année.
  - 6 janvier : Sortie à Paris du premier numéro du *Pèlerin*, hebdomadaire illustré, « de plus en plus ouvert aux préoccupations de l'Église. »
- 23 janvier : Départ de quatre sœurs pour la fondation de Madrid. Le pensionnat s'ouvre le 15 février.
- 23 janvier-2 février : Retraite de mère Marie-Eugénie.
  - 3 mars : Mort d'Alfred Milleret, neveu de mère Marie-Eugénie. Ayant appris la veille qu'il était au plus mal à Lille, elle a envoyé près de lui le grand-père d'une élève pour le préparer à recevoir les sacrements.
- 6 avril-5 mai : Mère Marie-Eugénie visite les communautés de Lyon, Nîmes, Montpellier, Nice.
  - 2 mai : À Rome le père d'Alzon est reçu en audience privée par le Pape, qu'il entretient de ses préoccupations pour la Russie.
  - 16 mai : *Crise politique qui fonde vraiment la Troisième République.*
  - 3 juin : *Cinquantième anniversaire d'épiscopat de Pie IX. Procession à l'île Saint-Pierre, les enfants en uniforme blanc et écharpe jaune. Allocution du père Picard. Illumination en haut de la tour.*
- 8 juin : Mort de mère Marie-Claire. « Toutes ces morts me brisent, puisse le brisement m'unir à notre Seigneur. »
  - 25 juin : *Dissolution de la Chambre. Déclarations laïques de Gambetta : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! »*
- 26 juin : Départ de mère Marie-Eugénie pour la visite de Reims et Sedan.
- 2-8 août : Mère Marie-Eugénie est à Saint-Dizier.

- 30 août-8 septembre : À Auteuil, retraite de la Communauté, prêchée par le père Emmanuel Bailly A.A.
- Monseigneur d'Hulst accorde un quatrième jour d'adoration par semaine, *ad experimentum*, pendant un an.
- 18-26 septembre : Mère Marie-Eugénie est à Bordeaux et à Poitiers. Au retour, voyage avec l'abbé Gay, nommé *évêque in partibus* d'Anthedon.
- 30 septembre : Neuvaine préparatoire à l'ouverture de l'Externat, rue Malesherbes, dans le 8<sup>e</sup> arrondissement de Paris.
- 10 octobre. Bénédiction de l'Externat par Monseigneur d'Hulst et première Messe. Plusieurs sœurs d'Auteuil y assistent avec mère Marie-Eugénie.
  - 14 octobre : *Élections républicaines.*

7 janvier 1877

LA DROITURE DANS L'ESPÉRANCE ET DANS L'AMOUR

Mes chères filles,

Je vous ai parlé dernièrement<sup>2</sup> de l'esprit de droiture et de simplicité comme de celui qui convenait le mieux aux filles de l'Assomption. Aujourd'hui je vais essayer de vous montrer ce que doit être la droiture dans l'espérance.

L'espérance n'est pas une vertu moins grande que la foi. Elle est peut-être plus rare, plus difficile. Souvent même l'on ne s'en préoccupe pas assez. Pourtant, mes sœurs, croyez-le bien, une espérance droite et ferme, c'est une aile qui nous emporte vers Dieu, et nous détache de la terre. Quand l'autre jour vous lisiez les commencements de l'Ordre de saint François, vous avez pu remarquer que ces saints religieux avaient vu un moment leur confiance défaillir : après avoir passé deux jours dans la plus grande misère, leur Père céleste ne leur avait pas même envoyé le nécessaire. Revenant ensuite sur ces sentiments de défiance dans le secours de Dieu, ils s'accusaient d'avoir commis un péché très grave<sup>3</sup>. Dieu en effet exige de sa créature un tel degré d'espérance et de confiance que celle-ci l'offense quand elle manque de se confier en lui, au milieu même des plus grandes épreuves.

Pour vous, mes filles, à qui le pain de chaque jour ne manquera jamais (à moins que vous n'ayez à traverser des révolutions et des circonstances que l'on ne peut prévoir), ne mettez pas votre confiance du côté de la terre. Il ne faut jamais s'appuyer sur les choses matérielles

---

2. Voir Chapitre du 10 décembre 1876 : début des instructions sur la droiture.

3. « Grief » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

et terrestres. Il ne faut jamais dire : « Maintenant l'arrangement de la maison est fait... Tout marche comme il faut, tout est bien établi, on peut avoir une certaine tranquillité. » Vous vous souvenez de ce qui est dit dans l'Évangile, de cet homme qui, voyant ses greniers remplis par une abondante récolte, disait à son âme : *Repose-toi, mange, bois et jouis de l'existence.* – *Tu es fou !* ajoute notre Seigneur, *cette nuit même on te redemande ta vie*<sup>4</sup>.

Ce n'est pas exactement à ce point de vue que nous devons nous examiner. Cependant, quand Dieu nous a donné où poser le pied, les personnes qui gouvernent doivent tâcher d'établir dans les âmes une confiance basée, non sur les secours humains, mais sur Dieu seul, surtout pour les choses temporelles. Il faut toujours revenir vers notre Père céleste qui habite dans les cieux, lui demander notre pain quotidien, lui dire que nous comptons sur lui par-dessus toutes choses et que nous ne cesserons pas d'espérer et de nous confier en lui.

Je passe maintenant à une autre application de la droiture dans l'espérance, qui nous convient peut-être mieux. C'est l'espérance toujours droite, toujours ferme pour les biens spirituels. Vous avez besoin d'un bon confesseur : confiez-vous en Dieu, il vous le donnera. Vous avez besoin d'un bon conseil, d'un appui, d'un secours intérieur, d'une victoire contre vos tentations : tournez-vous vers Dieu, il ne vous abandonnera pas.

Comme vous seriez fortes si jamais votre espérance ne défailait, si votre espérance n'était pas fondée sur ce que vous sentez en vous, mais sur Dieu qui ne manque jamais de donner le pain quotidien de l'âme aussi bien que celui du corps ! Je vous demande de vous appliquer d'une manière toute particulière à cette droiture de l'espérance, à cette droiture du détachement, à cette droiture de la confiance, à cette droiture de l'esprit filial, par lequel vous reconnaissez que vous recevez toutes choses des mains du Père céleste. Quand vous avez reçu quelque bien, remerciez-en le bon Dieu. Quand vous avez besoin de quelque chose, demandez-le avec la confiance d'un enfant.

Je lisais, dans la vie de saints personnages de ces derniers temps qui ne sont pas encore canonisés, l'histoire d'une pauvre religieuse, d'une

---

4. Lc 12, 16-20.

humble sœur converse, je crois, qui dès son enfance avait pris l'habitude de dire pour tout ce qui lui arrivait : « Merci, mon Dieu ! » Si ses parents lui donnaient quelque chose, elle disait : « Merci, mon Dieu ! » Si plus tard dans la vie religieuse, elle recevait de ses sœurs ou de ses supérieures quelque secours, quelque consolation, elle disait encore : « Merci, mon Dieu ! » Elle voyait bien les causes secondes qui étaient bonnes ; mais elle les voyait comme servant d'intermédiaire à la bonté de Dieu. Toujours, au-dessus d'elles, elle voyait la cause première, le bon Dieu qui lui était père dans son père, mère dans sa mère et dans ses supérieures, et toujours elle le remerciait ! Jusqu'à son dernier soupir, ce cantique éternel : « Merci, mon Dieu ! » se trouva sur ses lèvres.

Ce trait me paraît bien convenir au sujet que je traite. Je trouve précisément que la grande droiture de l'espérance et de la confiance, c'est de dépasser les causes secondes, pour aller à Dieu droitement et surtout avec amour ! Je devrais vous parler bien plus encore de la droiture dans l'amour. Car qu'est-ce que Dieu demande de vous ? Beaucoup de choses sans doute, mais par-dessus tout, il veut un grand amour, un amour ardent et généreux. *Je suis venu apporter un feu sur la terre*, a dit notre Seigneur, *comme je voudrais qu'il soit déjà allumé*. Il veut que vous vous tourniez sans cesse vers son cœur si miséricordieux de Rédempteur, d'Époux, de Père. Il veut que toujours vous alliez droit à lui avec amour. Il veut que votre confiance sorte de votre amour, car l'espérance et la confiance ne sont que les servantes de l'amour.

À ce jour éternel où nous n'aurons plus à espérer, puisque nous posséderons les biens promis, où nous n'aurons plus à croire puisque les voiles seront levés, nous aurons encore éternellement à aimer. Or, comme la vie religieuse est le commencement de la vie du ciel, il n'y a pas de paroles que la religieuse doive avoir plus constamment sur les lèvres que celles-ci : « Mon Dieu, je vous aime. Merci, mon Dieu ! » Quand on remercie, on est reconnaissant et l'on aime. Celui qui remercie sans cesse, voit la bonté du Père céleste dans les moindres biens qui lui arrivent, et il aime ce Père céleste.

---

5. Lc 12, 49.

Notre Seigneur Jésus-Christ, en mettant sur nos lèvres ces paroles : *Notre Père qui êtes aux cieux*, a voulu créer à son Père des enfants sur la terre. Dans la crèche, nous pouvons dire avec lui : *Notre Père qui êtes aux cieux*. Dieu est notre Père comme il est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. En se faisant homme, Jésus est venu nous apporter sa filiation divine, et il veut nous communiquer ses sentiments d'adoration, de soumission, de droiture et de simplicité. Tâchons d'y correspondre.

Une autre fois, je vous parlerai de la droiture envers les hommes. Elle découle de la droiture envers Dieu, et elle est l'esprit de l'Assomption d'une manière toute particulière.



---

6. Mt 6, 9.

*4 février 1877*

LA DROITURE DANS L'HUMILITÉ ET DANS L'OBÉISSANCE

Mes chères filles,

Quand nous avons, la dernière fois, parlé ensemble de la droiture et de la simplicité qui doivent être le caractère de l'Assomption, je vous ai surtout présenté ces vertus au point de vue de la foi, de l'espérance et de la charité, en regrettant toutefois de ne pas trouver d'expressions assez nettes pour vous faire comprendre combien notre foi doit être pure, simple, attachée aux enseignements de l'Église romaine, sans aucun compromis, sans aucune altération : je vous dirai aujourd'hui comment cette droiture doit être portée dans l'obéissance et dans l'humilité.

Ces deux vertus sont quelquefois pratiquées sans cette droiture, cette simplicité, cette sincérité, parce qu'on y met une certaine apparence, une certaine enveloppe qui n'est pas véritable, mais de discours seulement ! C'est ce que Rodriguez appelle l'humilité à crochets : on y trouve bien la forme de l'humilité, le discours de l'humilité, mais le fond ne répond pas à la forme. Comme dit saint Bernard, ce que l'on cherche, ce n'est pas d'être vil, petit, inconnu, ignoré, c'est de passer pour humble. Loin des filles de l'Assomption, tout ce qui ne serait pas simplicité et droiture absolues dans l'humilité.

On a dit quelquefois que l'humilité n'est pas la vertu qui se remarque le plus dans les enfants élevées chez nous. J'aime à espérer que c'est dans ce sens, qu'on ne fait chez nous aucune phrase d'humilité, et ceci je ne le regrette pas. Je désire, au contraire, que tout ce que nous aurons d'humilité soit vrai, sincère, et aille jusqu'au fond ! C'est ce que

saint François de Sales recommande à ses religieuses, quand il leur dit : *Que votre humilité soit sincère et profonde ; qu'elle ne consiste pas en gestes, paroles et contenance, mais qu'elle se trouve réellement dans le fond, dans la basse opinion que vous aurez de vous-mêmes et dans l'acceptation sincère d'être tenues devant les hommes pour ce que vous êtes aux yeux de Dieu.*

L'humilité vraie, sincère, sans fard ni discours, c'est précisément que nous consentions à être devant les hommes tels que nous sommes devant Dieu, et que nous nous abaissions par un double motif : la connaissance de notre néant et l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, par le désir de le suivre dans les voies où il a marché en ce monde.

Si nous voyons notre Seigneur faible, petit, caché dès sa naissance, si nous considérons qu'il a vécu pendant trente ans dans l'anéantissement le plus complet à Nazareth, si nous le suivons dans sa vie publique et si nous l'entendons nous recommander par-dessus tout d'être *doux et humbles de cœur*<sup>7</sup>, en voyant qu'il choisit de mourir de la mort la plus humiliante, nous comprendrons comment saint François d'Assise dit que la première chose à apprendre à un religieux, c'est à *aimer être méconnu et compté pour rien*<sup>8</sup>.

Une religieuse de l'Assomption qui veut entrer dans cette voie, ne fait pas semblant d'y être plus avancée qu'elle ne l'est. Elle ne doit pas chercher la forme de l'humilité, mais en avoir la vérité et la sincérité, acceptant les observations et tâchant d'en profiter. Alors elle avance aussi dans une autre vertu très étroitement liée à l'humilité, qui est l'obéissance franche, simple, droite, sans ambages, sans discours ni protestations.

Certaines personnes vous disent sans cesse : « Vous savez bien que je veux faire tout ce que vous voulez... je suis prête à tout ce que vous me commanderez. » Plus l'obéissance est droite, et plus elle retranche ces sortes de discours. Elle fait ce qu'on lui dit. Elle cherche vraiment la volonté de Dieu, le sens de l'obéissance et l'observance de la Règle, et elle embrasse ce travail intérieur devant Dieu, simplement et droitement.

---

7. Mt 11, 29.

8. *Imitation de Jésus-Christ : Ama nesciri et pro nihilo reputari.*

Voilà l'esprit de l'Assomption, esprit de franchise, de droiture, de simplicité sans détours, sans discours nombreux et multipliés autour des vertus, allant par Jésus-Christ aux vertus, et par les vertus à notre Seigneur Jésus-Christ. Il faut aller à lui par cette voie, par les enseignements du saint Évangile, par ceux des livres de piété les plus sûrs et les plus autorisés, et par les exemples des saints les plus connus et les plus populaires.

Vous m'entendez dire quelquefois dans ce sens que les livres très relevés ne me semblent pas faits pour nous. Ces livres-là sont un peu comme la moutarde dans un dîner. Ils ne sont pas une nourriture, on les prend pour réveiller l'attention et pour nous donner, sous des formes plus recherchées, le fond qui se trouve dans les livres les plus répandus parmi les fidèles.

L'Église est une bonne mère. Elle donne à tous la nourriture nécessaire, et laisse au petit nombre ce qui semble avoir été fait pour des âmes appelées à des voies plus particulières. Pour moi, je l'avoue, je me servirai toujours peu de Taulère et autres livres de cette espèce, mais j'userai toujours beaucoup de l'Évangile, du *Combat spirituel*, de l'*Imitation*, de Rodriguez, des enseignements qui forment les bonnes religieuses, de ma Règle, des méditations sur la vie de notre Seigneur Jésus-Christ, en un mot de ce qui fait le bon ordinaire sur lequel se basent les vraies vertus.

J'ai, pour ma consolation, rencontré, il y a deux ans, un saint religieux dont je fais le plus grand cas. C'est le père Danzas<sup>9</sup>. Il me disait : « Ah ! quand on vieillit, on voit bien que le plus important est de revenir sans cesse sur le B.A.BA de la vie religieuse, de se former toujours à ce qu'on demande aux novices, de bien mettre en pratique la simplicité, l'obéissance, la modestie extérieure selon les règles, le silence, le recueillement, l'union à notre Seigneur Jésus-Christ, pour le suivre dans ses mystères, tels que le saint Évangile nous les présente. Heureux, si, à soixante ans, on y est aussi fidèle qu'au commencement ! Heureux, si, au moment de la mort, on est trouvé attaché à toutes les pratiques du noviciat et aussi prêt à être repris et enseigné qu'un petit enfant ! »

---

9. Provincial des dominicains.

Si vous vous basez sur cette simplicité, dans l'humilité et dans l'obéissance, vous aurez l'esprit de l'Institut. Vous ne chercherez pas l'humilité dans les choses qui brillent. Comment pourrait-elle s'y trouver ? Saint François de Sales dit que ce n'est pas dans le haut de la croix, mais au pied qu'il faut chercher cette vertu. Vous la trouverez là, comme Madeleine, avec le sang que notre Seigneur a répandu ! Comme l'obéissance est aussi une vertu d'humilité, il faut la chercher là et non pas dans les excellences.

Il y a des personnes, dit encore saint François de Sales, qui pratiquent des vertus héroïques en Chine. Elles rêvent de mourir martyres, de souffrir persécution, d'obéir dans des circonstances merveilleuses qui ne se présenteront jamais dans leur vie, d'imiter, par exemple, ce religieux dont on nous lisait la vie ces jours derniers, qui est resté toute une nuit en prières au milieu du préau, malgré le vent et la neige.

Ceci ne se rencontre pas souvent, mais, dit sainte Jeanne de Chantal, si dans toutes les petites occasions où il ne faut qu'un peu de condescendance, un peu de modestie, un peu de silence, un peu de pauvreté, un peu d'exactitude, on se retient de faire un geste, de dire une parole pour répondre ; si l'on obéit simplement, on pratique des actes de vertu qui sont très agréables à Dieu !

Soyez assurées que celui-là seul, qui obéira généreusement dans toutes les petites occasions, sera trouvé prêt pour les actes héroïques et merveilleux qui se rencontreront peut-être à la fin de notre vie. On a remarqué dans les premiers siècles du Christianisme que les âmes ferventes et généreuses dans la pratique des vertus ordinaires, ont confessé leur foi avec beaucoup de courage. Ceux au contraire qui, enflés de quelque présomption, croyaient pouvoir aller au-devant des supplices, périssaient misérablement et reculaient honteusement devant les bourreaux.

Pour accomplir les actions héroïques, si Dieu les réclame, il ne faut pas s'être nourri d'idées héroïques, il ne faut pas vouloir marcher au-dessus de soi, comme il est dit dans l'Écriture ; mais suivre sa voie, avec grand esprit d'humilité, d'obéissance, de simplicité, de droiture, de petitesse, mettant sa générosité à bien faire toutes les petites actions

qui se présentent, au lieu de la dépenser en imagination pour des actes héroïques qui ne se présenteront peut-être jamais.

Je dis cela, non pas que je vous croie cette disposition, mais pour mieux vous expliquer ce que j'entends par droiture et simplicité dans l'obéissance et dans l'humilité.

Ce serait aller contre cette droiture que de vouloir incliner la volonté des supérieurs à la sienne. Celui qui est vraiment droit et simple dans l'obéissance accepte ce qui lui est ordonné, ne fait pas de raisonnement sur ce qu'on lui commande et ne cherche pas à le faire changer. Des raisons même de prudence ne doivent pas prévaloir contre l'obéissance, à moins qu'il n'y ait évidence de péché. *La prudence*, dit saint Ignace, *est la vertu de celui qui commande, et la simplicité, la vertu de celui qui obéit*. Quand donc on juge par prudence au-dedans de soi de faire autrement ce qui est commandé, il ne faut pas s'arrêter à cette raison, mais obéir simplement. C'est là être vraiment droit dans l'obéissance et dans l'humilité.



11 février 1877

LA DROITURE DANS LES RAPPORTS

Mes chères filles,

Je n'ai plus que quelques mots à ajouter pour compléter ce que j'avais à vous dire sur la droiture et la simplicité, caractères particuliers de notre Institut.

Je vous ai montré cette droiture comme l'élan de l'âme vers Dieu. Je vous ai expliqué comment il fallait la pratiquer dans la foi, l'espérance, la charité, aussi bien que dans l'obéissance, l'humilité et les autres vertus religieuses. Il ne me reste plus qu'à vous dire comment elle doit être portée dans les rapports mutuels. Je n'aurai pas à m'étendre beaucoup sur ce sujet qui vous est familier.

La simplicité est une des formes de la droiture. La simplicité convient mieux pour les rapports avec les hommes. La droiture va mieux pour les rapports avec Dieu : c'est une ligne droite qui va directement, sans s'arrêter ni à droite, ni à gauche, qui s'oriente toujours vers le ciel, vers notre Seigneur Jésus-Christ et vers la vérité.

La simplicité est une vertu évangélique. Qu'y a-t-il de plus sublime et en même temps de plus simple que l'Évangile ? Toutes les paroles de ce livre divin sont merveilleusement simples. Notre Seigneur nous apprend à parler simplement et sans détours, à répondre : *oui* si cela est, *non* si cela n'est pas.

Cette recommandation ne s'applique pas à vous. Il est néanmoins bon de vous dire que c'est également un manque de simplicité que de paraître extérieurement avoir un but qui n'est cependant pas celui que l'on se propose. C'est un bon sujet d'examen que de chercher quel est le

but auquel on tend dans toutes ses actions. On ne fait rien sans but. Il y a deux buts pour nous : l'un est le but souverain qui est Dieu, à qui tout doit être rapporté. L'autre est un but fini et créé qu'on veut atteindre immédiatement par telle ou telle action.

Même vis-à-vis des enfants, ne donnez jamais pour raison de vos actes que le véritable but que vous cherchez. Il faut que, quand vous leur répondez : « C'est ainsi », ce soit la vérité. Vous pouvez et devez ne pas leur dire certaines choses et vous avez toujours le droit de décliner des questions indiscrètes, mais quand vous leur répondez, ce doit être la vérité. N'employez pas certaines petites habiletés ; ne dites pas : « Je fais croire cela aux enfants pour obtenir telle chose », ce n'est pas évangélique.

Je dirai la même chose pour les rapports entre maîtresses. Une maîtresse est chargée de maintenir l'ordre et la discipline. Une autre est chargée plus spécialement de la direction des études. Allez-y très simplement avec elles. Il ne faut pas avoir l'air d'entrer dans leurs idées, dire par exemple : « C'est tout à fait ma manière de voir », et conserver la sienne propre. Au fond, vous pouvez différer d'avis sur la manière d'enseigner, de surveiller, de prendre telle enfant. Dites-le franchement, ou au moins répondez : « Je ne puis voir les choses comme cela pour le moment ; j'y penserai, j'y réfléchirai. » Moi-même, il m'est arrivé de dire au père d'Alzon, quand je ne partageais pas sa manière de voir : « Mon Père, pour le moment, il m'est impossible de voir comme vous ; mais je prierai, je réfléchirai et peut-être arriverai-je à le comprendre ainsi. » Personne ne peut se choquer de ce procédé. Il ne dépend pas tout à fait de nous que notre esprit soit moulé sur celui d'un autre. *Mourons tous dans notre droiture*<sup>10</sup>, est-il dit dans le livre des Maccabées ; il faut l'avoir à la vie et à la mort, cette simplicité, cette droiture qui nous est propre.

Il est une autre exigence de la simplicité, qui est ordinairement plus pénible à la nature et pour laquelle il faut toujours se reprendre, c'est de simplifier ce qui est de soi, de passer outre et de ne pas beaucoup s'étendre ni dans nos réflexions et pensées intérieures, ni dans nos paroles, sur ce qui nous coûte, sur ce qui nous contrarie, sur ce qui

---

10. 1 M 2, 37.

nous a fait de la peine dans le passé, sur ce qui nous en fait dans le présent ou nous en fera dans l'avenir. L'amour-propre vit beaucoup de tout cela

Voyez les personnes du monde qui ne se donnent pas beaucoup de peine pour détruire leur amour-propre : comme elles sont interminables en plaintes, en excuses, en récriminations ! Comme cela est imparfait ! Au contraire si vous avez eu affaire avec des personnes vertueuses, vous pouvez vous rappeler combien tout en elles allait facilement et rapidement au pied de la croix. Vous avez pu remarquer comment elles gardaient toutes leurs forces pour aller à la volonté divine avec une véritable grandeur et générosité.

Tâchons, mes filles, de nous mettre le plus possible du côté des âmes vertueuses et le moins possible du côté des gens du monde. Souvenons-nous que l'amour-propre vit de plaintes, de pensées et de paroles personnelles, toutes choses que nous devons dépasser, si nous voulons aller droit à Dieu, si nous voulons entrer dans les puissances du Seigneur.

Peut-être un jour dans vos lectures vous arrêterez-vous aux principes de la théologie mystique. Vous remarquerez alors que la première étape de la vie spirituelle est de purifier son âme du péché. Immédiatement après il faut la purifier des attaches qui peuvent s'y être conservées. Vous croyez avoir beaucoup fait quand vous n'avez plus aucune affection au péché véniel et aux imperfections : vous n'êtes que juste en mesure de commencer.

Alors arrive la purification active et passive de tout ce que les choses du monde ont laissé d'impressions sur notre esprit. Avec l'aide de Dieu qui en fait les trois quarts et demi par la grâce et la souffrance, l'âme arrive, selon l'expression de saint Jean de la Croix, à être comme une page blanche sur laquelle Dieu peut écrire. À quoi sert donc tout le grimoire que la nature y pourrait tracer ? Plus l'âme s'en dégage, plus elle est simple et plus elle est disposée à recevoir ce que Dieu veut écrire. *Ce que Dieu veut écrire dans l'âme*, dit le cardinal de Bérulle, *c'est son Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ*. Et ceci est bien une dévotion de l'Assomption.

Ce que nous devons chercher, c'est que notre Seigneur soit notre forme active, que nous le voyions en toutes choses, que nous

l'annoncions en toutes choses. C'est pour cela même qu'il nous faut tant de simplicité et tant de droiture avec les enfants. Il ne s'agit pas de réussir. Il s'agit de former notre Seigneur Jésus-Christ. Il faut lui demander qu'il s'écrive lui-même dans nos âmes et dans celles des enfants.

Vous voyez comment la simplicité, dans ce qu'elle a de plus intime, aide l'opération de Dieu qui, à la place de notre personnalité humaine, veut mettre une personne divine, la deuxième personne de la sainte Trinité, qui, descendue dans la chair pour nous, a voulu par la sainte communion étendre en chacun de nous le mystère de l'Incarnation et faire disparaître tout ce qui n'est pas lui.

Après des considérations si hautes, il me reste peu à vous dire sur la simplicité que vous devez garder dans vos rapports les unes avec les autres. Nous sommes, dit saint François de Sales, capables des imperfections des autres. Par conséquent nous ne devons pas dépenser notre activité à cacher nos propres imperfections. Je ne dis pas qu'il faille les manifester, mais, quand on y est tombé, il faut les avouer et en accepter l'abjection. Ainsi vous êtes susceptible. Faut-il manifester la susceptibilité ? Non, mais quand vous vous y êtes laissée aller, y ajouter des excuses, des explications, c'est manquer de simplicité.

Pour être fille de l'Assomption, il faut se dépasser soi-même, il faut monter plus haut. Nous devons nous supporter les unes les autres et ne pas beaucoup nous défendre, encore moins nous inquiéter des impressions que nous avons pu recevoir. Je dois ajouter en effet que, si vous êtes simples, notre Seigneur vivra en vous toutes par un caractère particulier qui est la bienveillance.

La bienveillance est une fleur de la charité. *Si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante*<sup>11</sup>. Nous pourrions bien donner nos cours, nous dépenser, nous dévouer, mais que serions-nous sans la charité ? La charité qui est dans le cœur produit la bienveillance dans l'esprit, de sorte que ce que l'on voit dans les autres, on le voit et on le juge avec bonté.

S'il faut de la simplicité pour ne pas raisonner sur soi-même, il en faut bien davantage pour ne pas raisonner sur les autres. Si on en a la

---

11. 1 Co 13, 1.

charge, il faut se demander ce qu'il y a à faire et chercher devant Dieu le moyen de corriger les défauts que l'on voit. Si on n'en a pas la charge, il faut se dire que les supérieures sont là pour y veiller. Si l'on a le devoir d'avertir, il faut le faire, et non pas réfléchir sur les fautes que l'on voit commettre par les autres ou sur les défauts que l'on remarque en elles.

Un esprit qui s'en va raisonnant sur les défauts des autres est dans une condition pire, au point de vue de la perfection, que l'esprit qui raisonne sur ses propres défauts. On n'est guère tenté de réfléchir sur les autres que par rapport à soi. On fait une petite comparaison : « Telle personne est impatiente, moi je ne le suis pas autant. » Il faut renvoyer bien loin ces sortes de comparaisons. Il est extrêmement mauvais de se faire valoir, de se louer, en regardant les défauts des autres. La pire occupation de soi est celle qui consiste à s'élever soi-même en se comparant aux autres.

Que Dieu nous fasse la grâce, mes chères filles, d'aller plus haut par la simplicité, d'avoir pour toutes choses l'esprit évangélique. Les religieux de saint François s'engagent par la formule de leurs vœux à observer le saint Évangile en pauvreté, chasteté et obéissance. L'esprit de cet Ordre a un caractère évangélique extrêmement frappant. Peut-être la forme en est-elle un peu rude, mais au moins elle est droite, simple, et que de grands saints cette règle a produits ! Sans avoir fait nos vœux sous cette forme, vous et moi, nous sommes obligés par nos vœux de tendre à la perfection. Or, l'Évangile est le code de la perfection. Il faut donc que le saint Évangile vive en nous et que nous en vivions.

Je vous disais au dernier Chapitre que je préférais les ouvrages simples aux ouvrages plus relevés. L'Évangile, voilà le livre par excellence, celui qui a inspiré tous les autres, les recherchés comme les ordinaires, le livre où vous trouverez le sommet de la perfection en même temps que les enseignements les plus élémentaires. Que l'Évangile soit donc dans vos âmes. Qu'il s'imprime dans votre vie, afin que vous soyez toujours simples et droites ! Il me semble que rien ne convient mieux aux filles de l'Assomption.

*18 février 1877*

REMPACER LE JEÛNE DU CARÊME  
PAR UNE TRÈS EXACTE OBSERVANCE DE LA RÈGLE

Mes chères filles,

Je n'ai que quelques recommandations à vous faire aujourd'hui.

Nous voici à l'entrée du Carême et peu d'entre nous peuvent observer toutes les prescriptions de l'Église. Je tiens à vous dire, pour votre repos et votre consolation, que c'est une règle générale dans l'Église que les personnes qui enseignent trois ou quatre heures par jour sont dispensées du jeûne. Ainsi, dans les séminaires, les professeurs, qui ont, les uns disent trois, les autres quatre heures de cours par jour, ne jeûnent pas. C'est donc pour celles d'entre vous qui enseignent une grande tranquillité de penser que leur état même les dispense du jeûne. Pour les autres, il y a des impuissances de santé et de force qui ne leur permettent pas de suivre toutes les prescriptions du Carême.

Mais, comme personne n'est dispensé de faire pénitence, la pénitence qui est surtout proposée aux religieuses, c'est d'apporter une très grande ferveur dans la pratique de leur règle ; par exemple, une bien plus grande exactitude au silence, une plus grande ferveur à la prière par la fidélité à ne pas se laisser aller aux distractions pendant l'oraison et à repousser le long du jour toutes les pensées inutiles, pour s'occuper des mystères de notre Seigneur. Il n'est pas de santé qui ne puisse supporter cela.

Ou bien encore, on s'appliquera à faire des actes d'humilité ; on se mettra dans la disposition d'accepter tous les torts, se tenant à la dernière place vis-à-vis des sœurs, se montrant douce et humble dans

tous les rapports, évitant de se plaindre, de blâmer, gardant une grande modestie extérieure, une grande douceur de paroles, sans jamais élever la voix – une infinité de choses comme celles-là qui sont dans la vie extérieure, des assujettissements, des sacrifices, et qui demandent, pour la vie intérieure, un effort, un travail que tout le monde peut s'imposer.

Je dirai encore que, tout le monde ayant des défauts, c'est une très bonne pénitence de travailler plus généreusement à leur destruction pendant le Carême, de faire les actes qui leur sont opposés et de pratiquer les vertus qui nous coûtent le plus.

Il faut que chacune d'entre vous, à l'entrée du Carême, cherche ce qu'elle donnera à Dieu à la place des austérités qu'elle ne peut pas faire. Je sais par expérience qu'on serait beaucoup plus content si l'on pouvait faire tous les jeûnes. On aurait la conscience tranquille. Mais peut-être aussi ne chercherait-on pas en dehors de cela à faire pénitence, et Dieu, qui veut le bien de notre âme, ne nous donne pas la force de jeûner pour que nous fassions autre chose qui nous coûte bien davantage.



*25 février 1877*

L'ESPRIT DE PRIÈRE, SOURCE DE L'ESPRIT DE RENONCEMENT

Mes chères filles,

Nous avons souvent parlé de l'esprit de prière ; mais il est difficile de n'y pas revenir pendant le Carême. Je voudrais aujourd'hui vous montrer l'esprit de prière comme la source de l'esprit de renoncement.

Si l'on avait l'habitude de chercher Dieu en tout, si l'on remontait souvent vers Dieu, alors en redescendant vers les choses de la terre, on tâcherait de suivre sa lumière, sa volonté, son esprit, sa direction, et on laisserait de côté tout ce qui nous est propre.

Il me semble que, pour y arriver, il faut tâcher, dans l'oraison, après avoir pris son sujet, après s'être mise en présence de Dieu, de se recueillir assez profondément pour se retirer dans cet intime de l'âme où Dieu donne sa lumière, où la pauvre créature se montre à Dieu telle qu'elle est, et où Dieu lui montre bien plus encore ce qu'elle est. C'est alors que, par un acte généreux, il faut se porter à ce que Jésus-Christ a révélé dans l'intime de l'âme.

Je ne sais si je me fais comprendre. Je voudrais trouver des paroles qui vous expliquent clairement ma pensée. Par exemple, la grande misère de notre nature est l'extrême délicatesse de notre amour-propre. Quand on est ainsi recueilli devant Dieu et qu'on lui expose toute son âme, on ressent une grande confusion de se voir si vaniteux, si orgueilleux, si sensible à tout ce qui nous touche, si rempli de soi-même. Dans cette confusion on se laisse conduire par notre Seigneur, qui est tout l'opposé, à un certain amour de l'oubli des hommes. On accepte de se voir contredit, abaissé, compté pour rien, humilié.

Quand saint Ignace a posé ses trois degrés d'humilité, comme il les appelle, il dit d'abord que le premier degré, c'est d'être prêt à endurer les plus grandes souffrances, les plus grandes humiliations plutôt que de commettre un seul péché mortel. Cette disposition est indispensable au salut.

Saint Ignace passe ensuite au second degré qui est de rendre sa volonté indifférente à l'égard des choses qui se présentent en cette vie, de sorte que, non seulement on ne conserve aucune affection au péché véniel, mais même qu'on ne soit incliné que par la volonté de Dieu vers la santé ou la maladie, l'honneur ou le mépris, la souffrance ou la consolation.

Ce second degré est déjà très parfait. Cependant saint Ignace en pose un troisième encore plus élevé. Il dit que l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ fait que, dans cette indifférence, on a cependant un choix, un goût, un désir, celui d'être plus semblable à Jésus-Christ par l'humiliation et la souffrance. On a une inclination à choisir ce qui, en ce monde, peut nous faire paraître plus abaissé, plus humilié, plus contredit, plus semblable, en un mot, à notre Seigneur dans sa Passion.

Voyez à quel degré d'union à Dieu il faut être arrivé pour faire ce choix ! C'est notre Seigneur seul qui peut changer ainsi nos inclinations et nos goûts. Comme la nature humaine nous met de l'autre côté ! Comme elle est sensible à tout ce qui l'humilie, à tout ce qui l'abaisse, à tout ce qui la fait souffrir, à tout ce qui détruit quelque chose en elle ! Cette inclination de la nature est contraire à l'intimité de l'âme avec Dieu. C'est pourquoi dans l'oraison, après avoir pris votre sujet de méditation, tâchez d'arriver à ce sanctuaire intime où notre Seigneur pourra vous communiquer ses inclinations.

D'abord notre Seigneur vous mettra au moins dans le second degré dont parle saint Ignace, dans cet état où vous serez prête à toutes les volontés de Dieu, où la volonté seule de Dieu vous inclinera vers une chose plutôt que vers une autre. J'ai dit que c'était un état déjà très parfait. Appliquez-le à votre vie. Pour tous les emplois, n'ayez aucune inclination, si ce n'est pour la volonté de Dieu qui vous y envoie. Pour toutes les personnes avec qui vous avez affaire, qu'elles vous soient agréables ou désagréables, n'ayez aucune inclination que la volonté de

Dieu. Pour votre santé, qu'elle soit bonne ou qu'elle soit mauvaise, n'ayez aucune inclination que la volonté de Dieu. Pour votre état intérieur, qu'il soit sec ou abondant en consolations, n'ayez aucune inclination que la volonté de Dieu.

Prenons encore telles et telles épreuves qui peuvent se rencontrer dans notre vie religieuse. Il vous semble que tout le monde vous contredit, que vous êtes incomprise. Vous aviez des intentions excellentes, et on les a mal interprétées... Mais qu'importe ! vous n'avez aucune inclination, que cela soit ainsi ou autrement, vous ne voulez que la volonté de Dieu. Il doit en être de même pour les permissions de Dieu : pour vos rapports avec les enfants, pour votre succès ou votre insuccès, pour l'idée que l'on se fait de vous, pour votre réputation. La réputation est une des choses à laquelle on peut le plus tenir. Cependant ce n'est que du vent, et, à mon sens, il est plus facile d'y renoncer qu'aux consolations dans nos rapports avec Dieu.

Mais, pour cela comme pour tout le reste, il faut se dire : « Comme le bon Dieu voudra, mon âme n'est inclinée ni d'un côté, ni d'un autre que par la volonté de Dieu. » Monsieur de Courcy nous rappelait ces jours-ci l'état où notre Seigneur a voulu se réduire au jardin des Oliviers. C'était une oraison très pénible, une prière très douloureuse, accompagnée d'une sueur de sang. Puis l'ennui, la crainte, l'angoisse ; et quel est le cri de son âme : *Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux*<sup>12</sup>.

Eh bien, mes chères filles, quand ce serait une agonie qu'il nous faudrait traverser, voilà l'état d'abandon où notre Seigneur Jésus-Christ veut nous constituer. Saint Ignace trouve cependant que ce n'est pas là l'état le plus parfait. Pour moi, je dirais volontiers que ce doit être au moins l'état habituel des religieux et des religieuses.

L'état d'une âme qui s'éloigne du péché mortel est l'état chrétien en général. Tout chrétien doit être ainsi. Vous, vous êtes dans l'état religieux, dans un état de perfection. L'une des conditions essentielles de cet état est de vous constituer dans ce deuxième degré d'humilité que pose saint Ignace. Cela ne peut venir que de l'action de l'oraison dans l'âme, par laquelle notre Seigneur mettra ses lumières et ses

---

12. Mt 26, 39.

inclinations à la place de vos propres lumières et inclinations. Pour cela, il faut entrer profondément au-dedans de vous-mêmes, afin que l'esprit de prière soit la lumière qui amène l'esprit de renoncement.

Si les saints avaient une si basse opinion d'eux-mêmes, s'ils pouvaient en conscience se dire les plus grands pécheurs et les plus coupables devant Dieu, c'est qu'ils avaient une grande lumière spirituelle. Quand sainte Thérèse se croyait digne de l'enfer, quand saint Philippe de Néri se disait un grand criminel, c'était la lumière de la sainte Trinité qui éclairait leurs âmes et leur faisait paraître l'horreur des moindres offenses vis-à-vis de la divine Majesté.

On compare quelquefois l'âme à une chambre obscure. S'il s'y trouve de la poussière, on ne la voit pas. Dès qu'un rayon de soleil pénètre dans cette chambre, aussitôt les grains de poussière viennent se jouer dans ce rayon. Il en est de même pour la poussière des péchés véniels, des attaches, des imperfections, on ne les voit pas beaucoup. Si un rayon de soleil ou plutôt si la lumière divine tout entière, la lumière de la sainte Trinité pénètre dans l'âme, vous comprenez quelle honte, quelle confusion, quelle humiliation elle ressent de la moindre faute. C'est sainte Catherine de Gênes, je crois, qui dit que l'âme ne peut pas se voir sans éprouver un sentiment profond de honte et d'humiliation.

Chacune de nous aurait certainement à s'arrêter dans le Purgatoire, si elle passait maintenant de ce monde à l'autre. Et pourtant cette horrible rouille qui aurait besoin d'être purifiée par le feu, nous ne la voyons pas beaucoup, nous n'en sommes pas extrêmement frappées. Je ne parle pas des péchés mortels et des traces qu'ils ont pu laisser en nous, mais des attaches qui sont dans notre âme, de l'affection aux imperfections, aux inclinations qui sont différentes de celles de notre Seigneur et ne peuvent pas entrer au ciel.

Ce que fait l'oraison intime, l'esprit de prière, c'est de faire pénétrer dans l'âme un rayon de soleil, afin qu'à l'aide de ce rayon de soleil nous voyions les taches qui sont en nous, que nous concevions une véritable haine de nous-mêmes, non pas, comme l'explique saint Augustin, une haine qui aille à nous tuer, mais une haine qui aille à nous quitter et à nous renoncer, une haine qui nous porte à nous humilier et à trouver bon que les autres nous humilient.

Au lieu de nous mettre en colère quand les autres nous touchent, il faut dire : *Un bien pour moi que d'être affligé*<sup>13</sup>. « Voilà quelque chose qui me met à la place que je dois avoir ; bien loin de m'excuser, de me faire valoir, de me défendre, je dois abonder en ce sens et, par mes dispositions intérieures, laisser à cette permission extérieure de Dieu toute sa valeur et toute son action pour la purification de mon âme. » Tout ce que vous ferez vous-même, les austérités que vous vous imposerez, les actes d'humilité auxquels vous vous soumettrez serviront bien moins à vous faire avancer que ces contradictions qui vous viendront, malgré vous, du prochain et des événements. Ce ne sera pas malgré vous, en ce sens que vous y adhérerez, que vous le voudrez, que vous mettrez toute votre bonne volonté à l'accepter et à le bien prendre. Ce sera malgré vous, parce que cela vous arrivera sans que vous l'ayez choisi et que, si vous aviez eu le choix, vous ne vous seriez pas arrêtée à cette manière qui vous déplaît et vous paraît désagréable.

C'est justement cela qui est un grand bien. C'est cette humiliation, cette mortification, cette contradiction qui est envoyée par la sainte Providence de Dieu pour vous sanctifier. L'âme qui, à l'oraison, a laissé pénétrer en elle la lumière de Dieu, voit que ces choses lui viennent de Dieu. Elle voit le besoin qu'elle en a. Elle voit le mépris qu'elle doit avoir d'elle-même dans ces circonstances, et elle accepte ces épreuves.

Travaillons à rendre notre oraison assez intime, assez recueillie pour que l'esprit de notre Seigneur puisse se communiquer au nôtre et nous fasse sortir de l'attache que nous avons à nous-mêmes et à notre propre estime.

Cette lumière surnaturelle et divine ne durera pas toujours. Elle pourra nous être donnée un instant, mais bientôt la lumière naturelle reprendra le dessus. Le travail de notre âme pendant ce Carême doit être d'augmenter en nous la lumière divine et de diminuer la lumière naturelle, qui n'est que ténèbres et obscurité. La seule vraie lumière est celle qui luit au-dedans. Ce n'est pas celle des hommes. C'est celle du

---

13. Ps 118, 71.

Verbe incarné qui est descendu du ciel pour nous apporter de tout autres lumières que celles qui brillèrent en ce monde avant sa venue.

Les sages, les philosophes avaient leur lumière à eux. Croyez bien que ce n'était pas la lumière de l'humilité et de la sainteté. Notre misère est que nous nous retournons vers la lumière de la sagesse païenne, au lieu de nous retourner vers la lumière de la sagesse chrétienne, vers la lumière du Crucifié, vers la lumière telle qu'elle est en Dieu.

Vous ne ferez pas beaucoup d'austérités pendant ce Carême, mais accomplissez ce travail pour vous établir dans le mépris et l'abaissement. Tâchez d'atteindre au moins le deuxième degré d'humilité. Je crois que cela remplacera avantageusement pour votre âme les abstinences que votre santé ne vous permet pas de faire. Votre santé spirituelle sera bien belle au moment des fêtes de Pâques, si elles vous trouvent établies dans le second degré d'humilité, en attendant le troisième.



*11 mars 1877*

DIEU PERMET QUE NOUS AYONS DES ÉPREUVES  
POUR RENDRE NOTRE AMOUR PLUS FORT  
ET NOTRE VERTU PLUS SOLIDE

Mes chères filles,

En vous parlant l'avant-dernière fois de la vie d'oraison, je vous disais qu'une difficulté s'y oppose. Cette difficulté, c'est l'épreuve, soit qu'elle vienne du dehors, soit qu'elle vienne du dedans.

Le bon Dieu ne permet pas que nous passions la vie sans avoir beaucoup d'afflictions. Tantôt ce sont des afflictions du cœur ; tantôt des afflictions qui viennent de la vie politique comme pour ces pauvres religieuses de Pologne et d'Allemagne qui sont chassées de leurs couvents, comme pour nous-mêmes pendant la Commune. Tantôt ce sont des troubles, des tentations, des peines intérieures.

Mais pourquoi ces épreuves ? Parce que Dieu nous aime. Il veut notre plus grand bien, et il veut voir en nous une vertu solide, cette vertu qui consiste à ne s'attacher qu'à Dieu, à ne chercher que Dieu, à le servir au milieu même des douleurs et des afflictions. C'est un amour suprême de l'âme pour Dieu qui lui fait rendre, en quelque état où elle se trouve, amour, obéissance et fidélité. Voilà pourquoi Dieu permet l'épreuve, pour que notre vertu et notre amour deviennent plus solides.

Il ne dépend pas de nous de ne pas éprouver alors de grands troubles, des révoltes de la nature et de ne pas sentir notre âme comme plongée dans l'angoisse et la tristesse. Notre Seigneur a connu cette tristesse au jardin des Oliviers. Il a lui-même pleuré. Il ne dépend donc pas de nous que, dans le bas-fond de notre âme, il n'y ait toute espèce de luttes et de combats. Il faut que la volonté, s'élevant au-dessus de la

nature, se soumette, baise la main de Dieu, embrasse l'épreuve qu'il envoie et lui montre sans cesse la fidélité d'un cœur plein de soumission et d'amour. C'est dans ces heures de douleur que nous apprenons à nous réfugier dans le Cœur de Jésus. Notre Seigneur veut que dans cette plaie sacrée nous trouvions un refuge dans nos peines.

L'ouverture du Cœur de notre Seigneur est regardée par les Pères comme une figure de l'Église et des sacrements. C'est de cette plaie que sortirent l'eau et le sang, sources du Baptême et de l'Eucharistie qui, déjà établis, reçurent là leur confirmation. Si notre Seigneur voulut que, de son côté ouvert, sortent l'eau qui devait nous purifier et le sang qui devait nous nourrir, il voulut aussi nous apprendre à chercher un refuge dans son Cœur sacré. Si, dans la tentation et la douleur, il est à propos de se réfugier alternativement dans chacune des plaies de notre Seigneur, pour y chercher un asile assuré où l'ennemi ne puisse nous atteindre, c'est surtout dans les peines du cœur qu'il faut se réfugier dans cette blessure du Cœur de Jésus.

Ce fut la dévotion de beaucoup de saints. Sainte Gertrude, saint Bernard avaient fixé leur demeure dans le côté ouvert du Sauveur. Là ils trouvaient les souffrances de notre Seigneur et tout son amour.

Ainsi, mes filles, vous le voyez, c'est dans son amour que Dieu permet pour nous la souffrance. Il veut que, recevant tout de sa main, nous nous soumettions à sa volonté, que nous lui montrions notre amour et notre fidélité dans ces moments où, selon la nature, nous succomberions, et que nous allions puiser dans son divin Cœur le secours, la force et la consolation dont nous avons besoin. C'est là que se trouve la grande dévotion des temps modernes, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Pour la comprendre dans son véritable sens, c'est sur la croix qu'il faut aller le chercher.



18 mars 1877

RÉPONDRE PAR UNE GRANDE GÉNÉROSITÉ  
AU DON QUE NOTRE SEIGNEUR NOUS FAIT DE SON PRÉCIEUX SANG

Mes chères filles,

Au commencement de cette sainte quinzaine<sup>14</sup>, je voudrais élever vos pensées vers le précieux sang de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est une des grandes dévotions de l'Église. On peut même dire qu'elle est, comme la sainte Eucharistie, l'âme des dévotions de l'Église. Le capitule<sup>15</sup> d'aujourd'hui dit justement que notre Seigneur, *comme grand prêtre des biens à venir [...] est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire, en répandant non pas le sang des animaux, mais son propre sang*<sup>16</sup>.

Le précieux sang nous rappelle d'abord la Passion, (et c'est pour cela que la sainte Église nous en parle aujourd'hui), notre Seigneur ayant répandu tout son sang dans les souffrances de la Passion et dans la dernière effusion qui s'en est faite au Calvaire. Il nous rappelle ensuite la sainte Eucharistie, notre Seigneur ayant laissé son précieux sang sur la terre. Il est dans la sainte communion où nous le recevons si souvent. Les prêtres le font couler sur l'autel avec une abondance dont les anges seuls peuvent se faire une idée. Ici, comme pour tous les mystères de la foi, il ne faut pas s'arrêter à ce que l'on voit. Sous l'apparence d'une goutte de vin, il y a toute l'abondance, toute la générosité du sang divin qui est répandu sur l'autel au saint sacrifice de la messe, et qui se répand dans nos âmes par la sainte communion.

---

14. Dimanche de la Passion, qui était célébré 8 jours avant les Rameaux.

15. Lecture brève à l'Office.

16. He 9, 11-12.

Qu'est-ce que j'ai à vous demander en échange de cela ? Évidemment c'est une très grande générosité. Il faut que chacune de nous voie au-dedans de soi, pendant cette quinzaine, si elle rend à notre Seigneur sang pour sang, c'est-à-dire, tout le sang de son âme, de sa volonté, de sa vie ; si elle le donne à notre Seigneur, en échange des extrêmes souffrances qu'il a endurées sur la croix et du rachat qu'il a fait de nos âmes.

Je veux vous demander encore une seconde chose. Certainement chacune de vous tâche de se préparer à la communion, en purifiant son âme et en se mettant dans des dispositions généreuses et ferventes. Mais est-ce que cette préparation est telle que nous pourrions la faire ?

Est-ce que le don que nous faisons de nous-mêmes correspond au don sans réserve de notre Seigneur Jésus-Christ ? Si cela était, nous serions toutes des saintes ; car si ce sang précieux, en entrant dans notre âme, la trouvait libre et parfaitement disposée, il la purifierait, la diviniserait et mettrait en nous toutes les dispositions qui nous manquent encore.

Saint Vincent de Paul dit quelque part : *Que fait-il ce sang quand il entre en nous ? Il est dans notre cœur pour aimer Dieu et le prochain, dans nos mains pour opérer de bonnes œuvres, dans nos pieds pour diriger nos voies, dans tout notre être enfin pour y déposer de saintes inclinations de ferveur, de mortification, de générosité, de charité.*

Voilà ce que ferait le sang de notre Seigneur Jésus-Christ, si nous le laissions agir librement. *Quel est donc ce mystère ?* dit saint Alphonse de Liguori, *nous portons le feu en nous, et nous ne brûlons pas.* Ah ! c'est qu'en nous quelque chose s'oppose à l'action divine. Cet empêchement, cet obstacle, c'est que nous ne donnons pas jusqu'au sang, jusqu'à l'intime de notre âme. Nous ne sacrifions pas à Dieu tout ce qui nous est cher. Nous réservons quelque chose, nous nous faisons comme des points obscurs dans lesquels le sang de notre Seigneur Jésus-Christ ne peut pas pénétrer avec sa puissance de purification, de sainteté, d'assimilation et de lumière.

S'il est un moment dans l'année où l'on doive se dire : « Suis-je prête à tout ? Ai-je tout donné ? », c'est bien celui-ci où l'Église nous remet devant les yeux les souffrances endurées par notre Seigneur pour le salut de nos âmes. En méditant les circonstances douloureuses de la

Passion du Sauveur, il faut se demander : « Est-ce que dans l'ordre de l'humiliation je veux suivre mon Maître? Est-ce que dans l'ordre de l'anéantissement je consens à être comptée pour rien, méprisée, abaissée ? »

Voyez comment celui qui est la sainteté même, la justice même de Dieu, a été jugé et condamné dans les mystères que nous allons célébrer. À la vue de ces divins exemples, demandez-vous : « Est-ce que je donne tout ? Est-ce qu'il n'y a pas en moi quelque arrêt, quelque empêchement ? » Parcourez tout votre être, vos pensées, vos sentiments, vos affections, votre volonté. Parcourez tout pour voir si vous donnez tout et si, en échange du don si complet que notre Seigneur vous fait de lui-même, il trouve en vous les dispositions généreuses qui vous feraient monter avec lui jusqu'au Calvaire.

Enfin, mes filles, quand vous recevez notre Seigneur je vous demande de penser que ce sang précieux est comme un charbon de feu déposé sur vos lèvres, qui, par sa puissance propre, veut se répandre dans toutes les parties de votre être. Ouvrez-lui les portes de votre âme et ayez une grande confiance. Vous comprenez que Dieu ne nous ferait pas des dons comme ceux-là, s'il ne voulait pas opérer en nous des choses qui sont au-dessus de tout sentiment, de ces choses que l'œil de l'homme ne peut voir et que son oreille ne peut entendre.

Quand Dieu lui-même se donne à nous, quand son sang précieux vient bouillonner au-dedans de notre âme et couler dans nos veines, certainement c'est que Dieu veut faire en nous des choses admirables. Seulement il faut le laisser faire, il faut avec foi et avec confiance lui livrer tout, le laisser pénétrer partout, purifier tout et disposer de tout.

Le temps de l'action de grâces ne peut, il me semble, être mieux employé qu'à l'adoration de ce sang précieux qui est au-dedans de nous et qui veut tout pénétrer. En voyant ce sang si puissant monter dans votre esprit, descendre dans vos membres, pénétrer toutes vos puissances, priez-le de régner partout, de s'emparer de tout, de tout purifier, de tout diviniser, comme ce charbon de feu qui fut déposé sur les lèvres du prophète Isaïe<sup>17</sup>. Nous recevons un don plus intime que ce

---

17. Is 6, 6-8.

charbon pris sur l'autel céleste, puisque c'est le sang même d'un Dieu qui touche nos lèvres.

J'aurais dû vous dire aussi que, quand vous assistez au saint sacrifice de la messe, vous devriez vous habituer à voir couler ce sang sur l'autel, à vous mettre sous ce sang et à vous y mettre avec tous ceux qui, dans l'Église, ont besoin de ce sang purificateur. Au moment où le prêtre prononce sur le calice les paroles de la consécration, ce sang divin est prêt à s'étendre partout. Il est en quelque sorte à la disposition de la prière.

J'ai encore à vous donner un conseil qui n'est pas moins important. Chaque fois que vous vous confessez, ne manquez jamais, au moment où le prêtre prononce sur vous les paroles de l'absolution, d'oublier tout ce qui est terrestre et de vous incliner au pied de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, pour recevoir l'effusion de son sang précieux. Oubliez le ministre du sacrement de pénitence, ce que vous lui avez dit, ce qu'il a pu vous dire. Que votre grande dévotion soit à la sainte absolution, qui fait couler ce sang divin sur votre âme.

Sainte Jeanne de Chantal raconte qu'à un moment de sa vie elle avait été fort malade, qu'on l'avait crue à la mort et que saint François de Sales, dans sa charmante simplicité, l'exhortait à se tenir, comme une petite lézarde, sous le sang qui coulait de la croix et d'y rester en paix et tranquillité, sans rien craindre des assauts de l'ennemi.

Il résulte de là que, non seulement par la communion et par l'absolution, mais encore par la prière et par la confiance, nous pouvons, à toutes les heures du jour et de la nuit, nous tenir sous cette protection qui coule de la croix. Sans doute sainte Jeanne de Chantal avait reçu ce sang d'une manière spéciale dans les sacrements. Pas plus que nous, elle ne pouvait être continuellement sous l'absolution pendant ce long temps de souffrance et d'agonie, et pourtant saint François de Sales lui disait : *Tenez-vous, ma fille, comme une pauvre petite lézarde, c'est-à-dire comme une pauvre petite créature et le dernier des êtres, tenez-vous là sous ce sang précieux.*

Ce sera aussi mon dernier conseil. Pendant ces deux saintes semaines, tenez-vous beaucoup au pied de la croix. Laissez couler ce sang précieux sur votre âme : qu'il vous lave par l'absolution, qu'il vous nourrisse par la sainte communion. Que, répandu pour vous chaque

matin sur l'autel, il vous communique encore tout le long du jour une nouvelle grâce de purification.

Rappelez-vous aussi la générosité. Le sang de notre Seigneur est un sang généreux. Il veut des âmes qui répondent avec générosité. Il demande à toute heure, à tout instant, un cœur qui lui soit entièrement ouvert, une volonté entièrement donnée, une âme qui aime le sacrifice et qui, dans le sacrifice, fait ce qu'elle peut pour répondre à ce don infini et recevoir moins indignement ce sang divin si précieux, descendu du ciel par un amour qui ne peut se comprendre.



25 mars 1877<sup>18</sup>

AVIS POUR LA SEMAINE SAINTE

*De la mortification : Pour se vaincre elles-mêmes et pour s'unir à Jésus-Christ crucifié dont elles adorent l'immolation toujours renouvelée sur nos autels, la pénitence leur est nécessaire, mais elle doit être conforme à l'esprit de leur Institut ; elle consistera surtout dans l'accomplissement de la Règle, la pauvreté, la sévérité dans l'emploi du temps, le dévouement à l'éducation et au travail, la patience dans les souffrances de toute espèce, le support du prochain, l'assiduité à la prière.*

Mes chères filles,

Nous avons eu de longs Offices ce matin. Tous ces Offices sont une prédication et je ne vois pas autre chose à vous recommander aujourd'hui que de faire bien attention à tout ce que la sainte Église nous enseigne par la liturgie et de vous unir par la prière, par la mortification et par l'humilité aux souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ et à l'état dans lequel nous le considérons pendant cette sainte Semaine. Tout ce qu'il a souffert d'abaissements, d'humiliations, il l'a souffert en réparation de notre orgueil, de sorte que chacune de nous doit tâcher de lui rendre autant d'actes d'humilité que possible, autant d'actes de mortification que sa santé le permet, comme autant d'actes d'amour et d'attention à ses souffrances. C'est là ma recommandation pour la semaine sainte.

---

18. Dimanche des Rameaux. Chapitre inédit.

*avril 1877*<sup>19</sup>

CONSEILS POUR UNE FONDATION<sup>20</sup>

Mes chères filles,

Je n'ai pas pu rester assez longtemps avec vous pour donner à cette visite la forme régulière. Cependant elle a été réelle, j'ai vu chacune de vous, et j'emporte la consolation de penser que, du moins en général, notre Seigneur est bien et fidèlement servi dans cette maison. Il est très important qu'il en soit ainsi, mes sœurs, puisque c'est une maison qui commence et que c'est vous qui devez poser les fondations de la fidélité, de la régularité qu'on y trouvera plus tard. Chacune de vous doit se rappeler que, par son zèle plus ou moins grand à travailler à sa perfection, elle contribue plus ou moins à ce que cette maison devienne une véritable maison de Dieu, où il soit servi et honoré comme il veut et sur laquelle son regard s'arrête avec complaisance.

Si vous êtes fidèles et ferventes, vous établirez la ferveur, et vous aurez part à tous les mérites des sœurs qui viendront ensuite et qui marcheront dans la voie que vous leur aurez tracée. Mais si vous posez maintenant des germes d'imperfection et d'infidélité, ces germes grandiront et vous aurez une part terrible à tous les relâchements et à la décadence. Des sœurs qui viendront après vous s'autoriseront de votre exemple pour faire pis encore, car il est dans la nature de

---

19. Chapitre inédit.

20. La fondation de Montpellier (adoration, retraites) a eu lieu en novembre 1874, rue de la Providence, derrière la cathédrale. En septembre 1876, la communauté s'est installée Villa de la Prunarède, rue du Carré du Roi, pour un demi-externat et des retraites. Mère Marie-Eugénie s'y rend pour la première fois en avril 1877.

l'imperfection de grandir toujours. Les plus grands abus et les plus scandaleux relâchements ont commencé par de petites négligences qui grandissent peu à peu.

Certes saint Dominique avait fondé son Ordre dans une grande ferveur, dans une pauvreté et une régularité admirables. Et cependant on voyait naguère encore à Rome des dominicains qui gardaient pour eux l'argent de leurs messes et s'en servaient pour acheter leur déjeuner et faire blanchir leurs robes. Voilà une décadence épouvantable, mais croyez, mes sœurs, qu'elle a commencé par de petites imperfections, par de petits relâchements dans l'observance de la Règle ; ceux qui ont suivi ont été plus loin, et peu à peu ils sont tombés aussi bas.

Ainsi pour l'une il s'agira de petits manquements à la pauvreté. On aime à avoir ce qui est commode, à se faire donner, à sentir qu'on a quelque petite propriété. Tout cela donne un mauvais exemple. Les jeunes sœurs, les postulantes voient cela et se disent qu'elles peuvent bien faire ce que vous faites, vous plus anciennes et déjà religieuses. Commençant par là, elles iront plus loin et Dieu sait quelles habitudes contraires à la pauvreté peuvent alors se prendre !

Pour une autre sœur, ce sera l'obéissance qu'elle ne pratiquera pas dans toute son étendue. Elle ne résiste pas, je le veux bien, à sa supérieure, elle ne désobéira pas toujours ouvertement ; mais il y a de la différence entre obéir franchement, généreusement, selon la parole de l'Écriture citée dans la Règle de saint Benoît : *Aussitôt qu'elle a entendu ma voix, elle m'a obéi*<sup>21</sup>. C'est cette obéissance qui fait faire des miracles. Rappelez-vous saint Maur marchant sur les eaux. Il y a une grande différence, dis-je, entre cette vraie obéissance religieuse et une demi-obéissance qui élude ou interprète à son gré les commandements ou les défenses, fait les choses sans permission et à défaut d'ordres précis, ne s'inquiète jamais des intentions et des désirs de ses supérieures.

Je ne dis rien de la chasteté, quoiqu'elle comprenne cette modestie, cette tenue religieuse qui fait l'édification des gens du monde et donne à la maison de Dieu le recueillement et la paix qui lui conviennent, et là aussi il peut y avoir du laisser-aller.

---

21. Ps 17, 45 (Vulg.).

Vous comprenez, mes sœurs, qu'une personne qui, dans ces trois grandes vertus de l'état religieux, apporterait volontairement dans une maison qui commence les imperfections que j'ai indiquées ou d'autres, cette personne se chargerait d'une grave responsabilité et devrait craindre d'être la cause première de la ruine de la communauté. Si, en bâtissant un mur, on y posait les semences de grands arbres, ces semences venant à pousser des branches et étendant de toutes parts de fortes racines disjoindraient les pierres les mieux cimentées et feraient enfin crouler la muraille. De même ces semences d'imperfection croissant toujours détruiraient peu à peu la régularité, l'observance des vœux et finiraient par amener la décadence totale d'une maison.

Au contraire, mes sœurs, fondez cette maison dans une pauvreté très étroite, très laborieuse, très dégagée de tout esprit de propriété, dans une obéissance très fidèle, très généreuse, très surnaturelle, ne regardant pas à la personne qui commande, mais à la volonté de Dieu, dans une pureté de cœur qui rende vos âmes transparentes comme le dit la Règle, afin de recevoir les rayons de la lumière divine.

À ces grandes vertus qui sont les bases de notre vie religieuse, ajoutez les petites vertus, la douceur et la cordialité dans les rapports, le respect et la modestie dans la tenue extérieure, la discrétion, la prudence, la mortification, non pas des austérités et des jeûnes, mais ce que j'appelle la mortification passive qui ne fait aucun mal à la santé et dont tout le monde est capable. C'est par exemple : ne pas satisfaire la curiosité, ne pas écouter les désirs naturels ni les répugnances ; ne pas parler de ce qu'il vaut mieux taire ; ne pas lire toute espèce de choses, et ceci est très important dans une maison où il y a des enfants et où il peut y avoir des livres utiles pour donner les leçons, qu'il ne faut jamais ouvrir sans nécessité ni sans permission. Si vous pratiquez tout cela, mes sœurs, alors vous fondez cette maison dans la ferveur, dans la parfaite observance des Règles, dans l'amour de notre Seigneur et dans le dévouement au salut des âmes. Elle grandira en ferveur et en perfection sous l'œil de Dieu pour l'édification du prochain, au grand profit de toute la Congrégation et de chacune de vous en particulier.

Chacune en effet se sanctifie elle-même dans la mesure où elle travaille à la parfaite régularité de la communauté où elle vit. Vous devez toutes vous efforcer de devenir des saintes. Il y a eu des saints

dans tous les emplois où vous vous trouvez. Il y a eu des saints cuisiniers, portiers, même des saints économes, quoique ce soit plus rare. Il y en a eu un très grand nombre dans l'enseignement. Presque tous les saints jésuites canonisés étaient des maîtres. Vous savez la promesse de Dieu dans l'Écriture : *Celui que fera et enseignera la vérité brillera comme une étoile pendant l'éternité*<sup>22</sup>. Et d'ailleurs d'une façon ou d'une autre, tous les saints ont enseigné. Le bienheureux Rodriguez, pauvre frère convers, enseignait au moins à dire le chapelet. Enfin il y a eu des saints parmi les supérieurs, quoique là, la difficulté semble plus grande à cause de la responsabilité plus lourde que l'on a à porter.

Travaillez avec générosité à vous sanctifier dans le lieu, dans l'emploi où la volonté de Dieu vous a mises. Si vous êtes fidèles à sacrifier pour l'amour de notre Seigneur et par zèle pour la perfection vos inclinations et vos répugnances naturelles, notre Seigneur vous en dédommagera, mes chères filles, par une plus intime union avec lui, source de toute joie et de toute lumière. Il vous attirera plus près de lui, il vous donnera, même en cette vie, des moments de bonheur et de joie intérieure qui seront pour vous un avant-goût du Paradis, et qui donneront à vos âmes la force de faire mieux encore et de persévérer jusqu'à la fin.



---

22. Dn 12, 3 (Vulg.).

1<sup>er</sup> avril 1877

LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST  
MODÈLE DE LA VIE RESSUSCITÉE QUE NOUS DEVONS MENER<sup>23</sup>

Mes chères filles,

Ce n'est pas l'usage de faire des coupes le jour de Pâques. Je n'aurai donc que quelques mots à vous dire aujourd'hui sur les pensées que cette fête doit nous inspirer.

La première de toutes, c'est que notre Seigneur entre aujourd'hui dans sa vie ressuscitée, et l'Église nous invite à entrer aussi dans cette vie ressuscitée. *Vous êtes ressuscités avec le Christ*, nous dit saint Paul dans le capitule<sup>24</sup> que nous allons répéter tous les jours de cette semaine, *recherchez les réalités d'en haut, où le Christ est assis à la droite du Père ; goûtez les choses d'en haut et non celles de la terre*<sup>25</sup>. En effet, la méditation des souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ, la participation à ses humiliations, l'esprit de pénitence qui est le fondement sur lequel reposent les grâces de Dieu, enfin les sacrements que nous venons de recevoir avec une plus grande solennité dans ces fêtes de Pâques, établissent en nous quelque chose de plus élevé, de plus saint, nous font détourner nos pensées de la terre et les élever vers le ciel.

En général, dans toutes les infirmités, dans toutes les faiblesses que nous déplorons, il y a toujours des vues terrestres, des vues de notre propre estime, de notre propre consolation, de nos croix, de nos ennuis, de nos contradictions, de ce qui nous coûte, de ce qui ne nous

---

23. Dimanche de Pâques.

24. Lecture brève à l'Office.

25. Col 3, 1-2.

va pas. C'est par le mépris de tout cela, parce que tout cela est tenu à un rang inférieur dans l'âme, que nous pouvons nous élever à la vie ressuscitée et que nous pouvons avoir un peu de cette paix surnaturelle dont notre Seigneur parle si souvent après sa Résurrection : *Paix à vous !* Cette paix était en lui-même, parce qu'il était admirablement détaché de tout ce qui est terrestre. Il ne paraissait plus que rarement parmi les hommes : il était déjà caché dans la face de son Père.

Vous avez toutes lu cette belle exhortation de Bourdaloue où il montre la vie de Jésus-Christ ressuscité comme le modèle et le type de la vie des religieux sur la terre, parce que les religieux sont déjà cachés dans la face de Dieu. Ils ont déjà quitté ce qui est d'ici-bas. Ils ne doivent apparaître que rarement parmi les hommes, et les choses humaines ne doivent avoir qu'une très petite part dans leurs pensées, dans leurs occupations et surtout dans leurs préoccupations, de telle sorte qu'ils habitent plus haut avec notre Seigneur Jésus-Christ. Mais il ne faut pas vous faire illusion, mes filles, cette vie ressuscitée est plus parfaite, plus sainte, par conséquent plus difficile ; et, pour y arriver, il faut se tenir dans l'oraison et sous l'action de notre Seigneur Jésus-Christ.

Cette vie ressuscitée est une communication, dès ici-bas, des biens que nous espérons dans le siècle futur, de l'impassibilité, de la joie éternelle, de la paix divine, en un mot de tous les biens célestes et éternels.

Il n'y a personne parmi vous qui n'ait rencontré de ces âmes qui jouissent déjà de cette paix céleste trouvée dans l'oraison et donnée aux autres. Parmi mes souvenirs, je me rappelle M<sup>gr</sup> Gerbet comme un de ces hommes paraissant dès ici-bas revêtus de cette paix surnaturelle et spirituelle. Il s'occupait des choses de la terre, puisqu'il travaillait beaucoup, mais il ne s'en embarrassait pas. Il n'avait pas de jalousie, pas de vains amours-propres, pas de susceptibilités, pas d'ambition, pas de toutes ces choses qui retiennent à la terre. C'était vraiment un homme pacifique.

Il faut tendre là, mes filles, se souvenir aussi que la fête de Pâques est un passage, passage de l'état inférieur où nous étions à l'état supérieur où Dieu nous veut, passage de ce qui est trop agité, trop empressé, trop facile à se laisser saisir par les choses d'ici-bas, à un état où nous

ferons plus de silence dans l'âme par le recueillement et la prière, pour que les choses d'en haut parlent davantage.

Vous comprenez, d'après ce que je viens de vous dire, le grand inconvénient qu'apporte la multiplicité des paroles. Quand on parle beaucoup, soit intérieurement, soit extérieurement, les paroles d'ici-bas empêchent d'entendre les paroles d'en haut. C'est pourquoi le silence, tant intérieur qu'extérieur, est la condition nécessaire pour entendre la parole très silencieuse, très secrète, très cachée, très calme, très consolante de notre Seigneur Jésus-Christ.

Si ce que vous entendez au-dedans de vous n'est pas consolant mais désolant, ce n'est pas la parole de notre Seigneur Jésus-Christ. Toujours sa parole purifie, embrase, porte vers les choses divines et célestes. Elle aide, elle soutient l'âme ; jamais elle ne l'abat. Elle peut quelquefois faire des reproches, notre Seigneur en a fait sur la terre. Mais ces reproches étaient toujours accompagnés de ce qui aurait pu convertir et gagner l'âme si elle l'avait voulu. Voyez ce qu'il dit à Judas : *Mon ami fais ta besogne*<sup>26</sup>. *Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme*<sup>27</sup> C'est certainement le reproche le plus sévère que notre Seigneur ait eu à adresser. Remarquez pourtant qu'il est fait de telle manière que, si l'âme le veut, elle est dilatée, relevée et convertie.

Effectuez donc pour vous ce passage d'une vie antérieure imparfaite à une vie plus sainte, plus dépendante de notre Seigneur Jésus-Christ. Puis pensez beaucoup à ceux qui sont encore ensevelis dans les ombres de la mort. Ils ont besoin, eux aussi, de faire ce passage. Vous devez beaucoup prier pour eux. Croyez bien que, même aujourd'hui, tout n'est pas joie pour notre Seigneur Jésus-Christ. Certainement la fête de Pâques est un jour de joie pour l'Église. Mais que cette joie est mélangée ! Que d'âmes ne se sont pas approchées des sacrements ou ne les ont pas reçus avec les dispositions nécessaires ! Y a-t-il autant de conversions qu'il en faudrait ? Voilà ce qu'il faut se dire et par suite prier beaucoup pour augmenter le nombre des conversions, auquel il convient d'ajouter d'abord la sienne propre. Saint Paul disait : Je prie pour les pécheurs *et moi le premier, je suis pécheur*<sup>28</sup>, c'est-à-dire, qu'en

---

26. Mt 26, 50.

27. Lc 22, 48.

28. 1 Tm 1, 15.

même temps que nous prions Dieu pour les pécheurs, il faut nous souvenir que nous sommes de ce nombre. Nous ne devons pas nous borner à désirer la conversion des autres, mais tâcher d'opérer la nôtre.

Cette conversion, il faut l'opérer comme je viens de vous dire. Elle nous fera quitter nos défauts, nos imperfections, tout ce qui nous est propre, pour mener une vie plus sainte, plus unie à Dieu, plus éclairée de la lumière céleste, mener une vie dont l'Eucharistie soit le centre et où le silence des choses mesquines et inférieures amène l'abondance des dons surnaturels et divins.



27 mai 1877

NE PAS S'AFFLIGER QUAND DES ÂMES SAINTES  
NOUS QUITTENT POUR LE CIEL ET NE PAS DÉSI-RER AVANCER L'HEURE  
OÙ IL PLAIRA À DIEU DE NOUS APPELER À LUI

Mes chères filles,

Nous vivons depuis quelque temps au milieu de tant d'épreuves causées par la mort<sup>29</sup>, qu'il est difficile de ne pas s'occuper de cette pensée et de ne pas s'en entretenir. Ce qui peut le plus soutenir dans ces moments d'épreuve, ce sont des habitudes de foi qui nous font voir les choses comme Dieu les voit.

La pensée sur laquelle je me sens pressée d'insister aujourd'hui, c'est de se pénétrer de l'extrême différence qu'il y a entre la vie commencée par celles qui nous quittent et la vie que nous menons ici-bas. Au fond, tant que nous sommes sur la terre, nous sommes dans les ténèbres, nous ne voyons les choses divines qu'à travers les ombres de la foi. C'est les voir très obscurément. Nous sommes sans cesse arrêtées dans le bien par notre corps, par nos ignorances, par nos incapacités et inclinations mauvaises. Nous sommes entourées de beaucoup de douleurs, de beaucoup de choses qui amènent les gémissements et les larmes.

Telle est la vie de ce monde, elle se passe dans une obscurité profonde, quelque chose comme ce que nous nous représentons des limbes, avant que Jésus-Christ n'y descende, et pis encore. Ces âmes justes étaient dans le sein d'Abraham, à l'abri des chutes et des dangers, tandis que nous sommes voyageurs, que nous pouvons toujours tomber et nous égarer à droite et à gauche.

---

29. Trois sœurs sont mortes en ce mois de mai : à Lyon le 14, à Richmond le 17, à Auteuil le 19.

Voilà notre destinée. Nous devons l'accepter courageusement, sans vouloir devancer l'heure prévue de Dieu pour nous faire entrer dans le ciel. Nous ne pouvons pas cependant regarder le ciel, sans raviver l'impatience de nos désirs. Nous ne devons avoir d'autre désir que celui de la volonté de Dieu, et Dieu veut d'abord que nous travaillions pour lui, afin de mériter la couronne éternelle qu'il nous donnera à l'heure et au moment fixés par lui de toute éternité.

Quand Dieu veut mettre une âme dans sa lumière céleste, quand nous voyons partir cette âme avec tous les signes qu'elle va à Dieu, il faut nous aider de cette pensée que si, pour nous, c'est une séparation, il n'en est pas de même pour elle. Elle entre dans l'éternité, elle y est revêtue de gloire, de lumière, d'agilité. Elle peut venir à nous quand elle veut. Elle peut savoir tout ce qui nous touche, en le regardant dans l'essence divine. Elle peut prendre part à toutes nos émotions de joie ou de tristesse et nous aider par ses prières.

Au lieu de s'affliger, il faut donc se réjouir de ce qu'étant arrivée au terme, cette âme n'est plus, comme nous, exposée aux hasards de ce monde et aux dangers où nous sommes de nous perdre. Nous sommes à l'envers de toutes choses, elle est à l'endroit de toutes choses. Elle trouve la béatitude dans cette beauté divine qu'elle contemple. Elle jouit de ce qui est pour nous dans l'ordre de la foi. Elle possède Dieu. Enfin elle est délivrée des fluctuations et des périls de ce monde. Il n'y a donc pas lieu de s'affliger, mais de se réjouir, quand une âme sainte que nous avons aimée nous quitte pour le ciel.

La seconde raison pour ne pas désirer avancer cette heure où il plaira à Dieu de nous appeler à lui, c'est qu'il n'y a de bon et d'avantageux pour nous en ce monde que de faire la volonté de Dieu. La volonté de Dieu sur les hommes est déterminée par son amour, surtout quand il s'agit des saints, des prédestinés. Ces âmes, Jésus-Christ les a faites siennes par le baptême. Il les a préservées des graves atteintes du péché. Il les a préparées à aller à lui, revêtues de la robe d'innocence et de pureté, revêtues de son sang qu'il fait couler sur elles pour les purifier.

Ces âmes sont extrêmement chères à Dieu, et tout ce qu'il fait à leur égard est déterminé par l'amour. Il est bien sûr que c'est l'amour qui conduit Dieu dans toutes ses œuvres au-dehors ; mais quel amour de

choix, quel amour de préférence, il témoigne à ces créatures privilégiées qu'il a aimées le premier et qu'il a attirées à lui.

C'est pour nous une raison d'être contentes de notre état présent. À ce sujet, je vous rappellerai la parole d'un saint personnage : *Si j'avais le choix entre tous les états, disait-il, entre toutes les dispositions intérieures et extérieures ; si j'avais le choix d'être un séraphin ou un grain de sable, je ne choisirais absolument que mon état présent, parce que c'est là celui que Dieu veut pour moi.*

Cette disposition est la meilleure et la plus agréable à Dieu. Si nous étions bien persuadées que Dieu agit toujours par amour, cette disposition nous paraîtrait la plus juste et la plus raisonnable. Il faut s'abandonner à la sagesse de Dieu qui agit avec amour. Il faut s'abandonner à la sainte Trinité qui prend la peine de nous conduire et ne désirer aucune disposition particulière, attendant le moment où il plaira à Dieu de disposer de nous.

À l'heure présente, Dieu a ces dispositions sur mère Marie-Claire. Elle doit s'y abandonner. Elle peut tendre à cette vie du ciel, à cette porte de la béatitude que Dieu lui ouvre. Pour les autres, ce serait une folie de tendre à ce qui ne serait pas dans les desseins de la sagesse et de l'amour de Dieu. Sainte Jeanne de Chantal disait plaisamment et admirablement à ce sujet : *Vous voudriez donc être la quatrième personne de la sainte Trinité ? Quand les trois personnes de la sainte Trinité s'occupent de vous, vous voulez vous en mêler ? C'est une grande folie de vouloir autre chose que ce que Dieu veut. Ce n'est pas aimant pour Dieu que de vouloir ce qu'il ne veut pas nous donner.*

J'ai souvent raconté un trait qui m'a beaucoup frappée. Nous connaissions autrefois une jeune femme de vingt-cinq à trente ans qui avait cinq enfants. Elle fut atteinte de la petite vérole noire et, après quatre ou cinq jours de maladie, elle dit à son mari : *Cher ami, faites appeler mon confesseur. – Mais, que dites-vous ? Vous n'en êtes pas encore là. – J'en suis là, répondit-elle. Nous sommes chrétiens tous les deux. Soyez convaincu, comme je le suis moi-même, que si Dieu m'enlève de ce monde, c'est par une pensée d'amour pour vous, pour nos enfants et pour moi. Il est bien dur pour une mère d'abandonner ses enfants ; mais c'est Dieu qui les aime, qui vous aime et qui m'aime, qui a cette volonté sur nous. Je la reçois non seulement comme un dessein de sa Providence, mais comme un acte de*

*son amour*. C'était une femme du monde qui parlait ainsi. Cela prouve que souvent des personnes placées dans un état moins parfait peuvent avoir des dispositions très parfaites à l'intérieur, que nous pourrions leur envier. J'ai su depuis que ces sentiments admirables ont attiré les bénédictions de Dieu sur toute cette famille. Le mari est un fervent chrétien. Celui des fils qui était le plus bouillant et qui paraissait devoir être le plus difficile à conduire s'est consacré au service de Dieu ; il est à Saint-Sulpice et se dispose à être prêtre. Les autres enfants tournent très bien. Ainsi, Dieu a agi dans son amour par cette épreuve et il a sanctifié toute la famille.

Quelles que soient les épreuves, quelles que soient les croix qui nous arrivent, il est impossible de ne pas les sentir ; mais il faut chercher à les ramener à des pensées de foi, au souvenir du ciel, et s'abandonner à la sagesse, à la providence et à l'amour de Dieu. Ainsi, on se tient plus haut que les épreuves ; on fait facilement des actes de foi, d'espérance et d'amour, et la croix de notre Seigneur Jésus-Christ produit dans les âmes l'effet qu'elle doit produire. Car les épreuves sont destinées par Dieu à sanctifier ceux à qui il les envoie et ceux qui les partagent, et c'est ainsi qu'une communauté doit les prendre.



3 juin 1877

S'UNIR À L'ÉGLISE CATHOLIQUE POUR CÉLÉBRER  
LE CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE L'ÉPISCOPAT DE PIE IX

*Lecture du point de Règle : De l'Obéissance (suite) : Que la pratique de cette vertu les rende avant tout les filles parfaitement soumises de la sainte Église ; qu'elles embrassent de cœur tout ce qui vient de l'autorité du Souverain Pontife, trouvant leur lumière et leur joie dans tous les préceptes, tous les conseils et toutes les paroles de celui qui est la tête, le cœur et la bouche de l'Église.*

Mes chères filles,

Voilà un des points de nos Constitutions que je suis heureuse de vous rappeler aujourd'hui où tout le monde catholique est en prières, en actions de grâces et en joie pour le cinquantième anniversaire de la consécration épiscopale de Pie IX.

Il y a aujourd'hui cinquante ans que le pape a été consacré évêque dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens à Rome. Très peu d'évêques fêtent leur cinquantaine dans l'épiscopat. Le bon Dieu accorde à Pie IX une grâce sans pareille dans l'histoire des papes. Un don ineffable est accordé à ces temps-ci, c'est d'avoir un pape comme Pie IX et de le conserver un si grand nombre d'années. Voilà bientôt trente ans qu'il est pape, et nous le voyons toujours rempli de lumières, de force, de sagesse, de sainteté, de toutes les grâces, de tous les dons qui peuvent le plus agir sur la chrétienté et rendre sensible la présence de notre Seigneur Jésus-Christ dans son représentant sur la terre.

Il faut que deux pensées nous occupent dans cette fête du pape. La première, que les filles de l'Assomption doivent toujours être attachées

au pape et à l'Église par une affection qui s'attache non seulement à Pie IX, mais à tous les papes qui le suivront sur le Siège de saint Pierre, et que toujours, non seulement les dogmes, les définitions, mais encore les intentions du Souverain Pontife, la voie où il marche, soit la voie dans laquelle nous cherchions à marcher et le but vers lequel nous dirigeons nos pas.

La deuxième pensée est la puissance de la prière. Saint Alphonse de Liguori disait qu'il donnerait tous ses ouvrages pour un petit livre intitulé : *Le grand moyen de la prière*, dans lequel il insiste auprès des chrétiens sur la puissance de la prière pour obtenir toutes les grâces du ciel. Quand on est bien persuadé de la puissance de la prière, on prie avec ferveur en un tel jour pour Pie IX et pour toutes ses intentions. On prie pour l'Église qui est si persécutée et traversée de tant de combats, pour les âmes qu'elle désire sauver dans tous les hémisphères. On demande à Dieu qu'elle se répande dans tout l'univers, et on se tient en union avec la prière du pape.

Voilà ce que je vous engage à faire aujourd'hui. Que vous suiviez la procession ou que vous soyez devant le saint Sacrement, demandez tout ce que le pape demande pour lui-même et pour toute l'Église. Nous sommes filles de l'Église, et nous devons être très attachées à tous ses intérêts, très désireuses de sa liberté. Saint Anselme disait que ce que le Fils de Dieu désire le plus ici-bas, c'est la liberté de son Église. En effet, sans la liberté, l'Église ne peut sauver les âmes. Elle ne peut pas enseigner les enfants, elle ne peut pas répandre la vérité. La liberté lui est donc nécessaire.

Prions en union avec le pape. Il sait beaucoup mieux que nous ce qu'il faut pour chacune des églises, pour les missionnaires qui sont au loin, pour les peuples de tous les pays. Demandons ce qu'il demande, et tâchons de l'obtenir par notre ferveur et notre piété.



10 juin 1877

GRANDS EXEMPLES LAISSÉS PAR MÈRE MARIE-CLAIRE

Mes chères filles,

Nous venons d'être témoins d'un grand spectacle, celui d'une sainte morte. Je l'ai vu de plus près que vous, et il me semble qu'il est de mon devoir de vous en dire quelque chose.

Chaque étoile diffère d'une autre étoile en splendeur et en clarté. Dans les jardins du Père céleste, dans les jardins de la virginité, chaque fleur diffère d'une autre fleur en parfum et en beauté. Il en est ainsi des âmes ; et cependant c'est de toutes les âmes qu'il est dit dans *l'Imitation*, qu'elles s'élèvent vers Dieu sur deux ailes : la pureté et la simplicité.

Ce sont ces paroles qui me reviennent le plus à propos de mère Marie-Claire. Cette pureté était si visible en elle qu'elle l'enveloppait comme d'un manteau. À mesure qu'elle avançait dans la vie religieuse, cette vertu grandissait en elle. Quand elle était au milieu de nous, toutes vous avez pu remarquer cette pureté qui se voyait dans toute son attitude. Elle avait une tenue religieuse si parfaite que quelques-unes des Mères venues pour le dernier Chapitre me disaient, en parlant d'elle : « Quelle perfection dans la tenue religieuse ! quel aspect religieux ! » Les jeunes sœurs demandent quelquefois ce qu'on entend par tenue religieuse. Celles qui ont vu mère Marie-Claire peuvent se dire que c'était là la tenue religieuse parfaite. Elle avait une simplicité sans apprêts, sans recherche, sans rien du monde, sans rien qui fait qu'on tourne autour de soi.

Toujours bonne, toujours aimable, elle avait comme un vêtement extérieur de pureté. Au-dedans, cette âme très pure faisait reposer sa pureté sur une humilité dont j'ai pu mesurer toute l'étendue pendant sa dernière maladie. En effet, l'humilité est la gardienne de la pureté. C'est dans l'humilité que se forme la pureté. C'est dans les âmes oublieuses d'elles-mêmes que la pureté habite, et cette pureté engendre une autre qualité dont je vous parlerai tout à l'heure et qui était si visible en mère Marie-Claire : la charité.

À la pureté, elle joignait une simplicité de manières et de conduite bien évidente. Simple dans ses souffrances, elle ne cachait pas qu'elles lui étaient dures, et elle disait simplement ce qui en était. Elle était simple aussi pour ne pas s'en occuper et pour ne pas tourner autour d'elle-même. Elle était simple pour aller à Dieu, simple pour aller au prochain, simple dans ses gestes, dans ses paroles et dans toute sa conduite. La simplicité en elle était le revêtement de son âme, le complément de cette pureté par laquelle elle allait à Dieu.

C'était de l'une et de l'autre que procédait son amour pour Dieu, qui était pur et simple comme tout le reste. Il arrive quelquefois, et je suis bien loin de le condamner, que l'amour de Dieu bouillonne dans certaines âmes. Dans cette âme autrefois si ardente, il semblait que la pureté, la simplicité, l'humilité et la souffrance avaient établi une espèce d'ordre qui faisait que tout en elle procédait avec calme et douceur.

De ces dispositions résultait un grand amour du prochain, une bienveillance universelle qui lui faisait trouver toujours des paroles bonnes à dire sur les autres. Elle m'a parlé de beaucoup de personnes pendant sa maladie, et elle n'a eu pour aucune d'elles ni une plainte, ni un reproche, ni un blâme. Quand elle me parlait de personnes qui avaient des défauts, elle me disait : *Elles savent ce qu'elles doivent faire pour Dieu, dites-leur que je leur demande de le faire.* Vis-à-vis des défauts, sa charité tournait en bon conseil plutôt qu'en blâme. Comme supérieure, sa charité avait su se tourner en fermeté, en régularité, en maintien de l'observance de la Règle. Lorsqu'on aime vraiment les âmes, on désire qu'elles fassent ce qui est agréable à Dieu.

Elle me disait, quelques jours avant de mourir : *J'ai fait bien peu de chose dans la Congrégation, mais toute ma vie j'ai désiré donner la joie et la*

*paix à tout le monde.* Cela est vrai et je me rappelle à ce propos qu'une sœur converse de Nice me disait : *Je ne sais quel don a notre Mère, elle met la paix partout.* C'est précisément là le fruit de la charité. Une âme toujours fervente, toujours fidèle, toujours zélée pour Dieu, une âme devenue maîtresse d'elle-même, et en qui Dieu est arrivé à régner dans la paix malgré l'ardeur de la nature, une telle âme est toujours tranquille, égale, souriante, et répand vraiment autour d'elle la paix et la joie.

Elle me disait quelquefois : *Oh ! que je crains de ne pas savoir supporter mes souffrances !* Mais toujours la pensée de la volonté de Dieu arrivait avec chaque souffrance et après chaque crainte, pour s'y soumettre et s'y résigner.

Mes filles, quand le bon Dieu nous donne de pareils exemples, il veut que nous en profitions. Il faut donc que nous aussi, nous tâchions de développer dans nos âmes l'humilité, mère de la pureté et de la simplicité, le véritable amour du prochain, la bienveillance envers tous et la charité qui fait que, sortant de soi-même pour aller à Dieu, on sort aussi de soi-même pour se donner aux autres.

C'est le propre de l'esprit de l'Assomption de laisser à chaque âme sa forme particulière, mais ce sont toujours les mêmes vertus qui doivent être le fondement de cette forme qui est propre à chacune. Pour l'une, ce sera un peu plus d'ardeur ; pour une autre, une grande domination de soi. Quelquefois, c'est la souffrance changée en un chant de triomphe. Mais rappelez-vous, mes filles, que l'on ne montre en maladie que la vertu acquise en santé. C'est pourquoi il n'y a pas un instant à perdre pour se revêtir d'humilité, de pureté et de simplicité.

C'est ce qu'a fait mère Marie-Claire. Aussi je n'ai pas grande crainte pour elle. C'était une vraie enfant de l'Assomption. Dans ses derniers moments elle aimait à redire qu'elle devait tout à l'Assomption. La reconnaissance était encore un des traits dominants de cette âme. Entrée au pensionnat à neuf ans, elle nous avait quittées à dix-sept ans et était entrée au noviciat à vingt et un ans. Elle avait été une enfant de Marie très fidèle, une religieuse très édifiante. Quant à sa vie du monde, elle me disait : *Oh ! pour ces années-là, je n'ai pas d'inquiétudes, c'est le temps de ma vie où j'ai le plus donné à Dieu.*

Malgré cela elle craignait un peu de paraître devant Dieu, et quand je lui demandais pourquoi, elle me répondait : *J'ai si mal servi le bon Dieu*. Ce sentiment était si profond dans son âme que, pour la consoler, il n'y avait rien de meilleur à lui dire que la parole du prodigue : *Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi ; je ne mérite plus d'être appelé ton fils, prends-moi comme l'un de tes ouvriers*<sup>30</sup>.

Voyez-vous, mes filles, si ce fond d'humilité n'existe pas, on n'arrive pas à grand-chose, on n'arrive ni à un grand amour de Dieu, ni à une grande charité pour le prochain, ni à une parfaite simplicité. C'est donc l'humilité que je vous propose comme base sur laquelle vous devez élever tout l'édifice de votre sanctification.

Notre tendresse pour mère Marie-Claire veut que nous priions beaucoup pour elle, comme elle l'a beaucoup demandé ; mais après avoir prié pour elle, il faut lui demander ce dont nous avons besoin, puisqu'elle a tant promis de travailler à nous l'obtenir.



---

30. Lc 15, 18-19.

4 juillet 1877<sup>31</sup>

IMITER LA VIE DE LA SAINTE FAMILLE À NAZARETH

Mes chères filles,

Pensons-nous souvent dans notre vie à ce qu'était l'intérieur de la maison de Nazareth ? Votre maison est sous la protection de saint Joseph<sup>32</sup>, il faudrait vous efforcer particulièrement d'imiter les vertus de la sainte Famille. Je voudrais vous communiquer quelque chose de l'impression si forte que j'ai ressentie en voyant la petite maison de Lorette<sup>33</sup>, combien tout y était petit, pauvre, humble, comment elle a pu servir de demeure non seulement aux plus grands seigneurs de la terre mais du ciel, et comment on y pratiquait une pauvreté auprès de laquelle la nôtre n'est rien.

La Sainte Vierge à Nazareth était toujours recueillie, toujours occupée de Dieu, toujours douce, toujours humble, acceptant tout, se soumettant à tout, renonçant à tout, en un mot, pratiquant dans toute leur perfection les vertus religieuses. Elle parlait très peu, saint Joseph aussi parlait peu. Il faut donc, mes sœurs, que celle de nos maisons qui porte le nom de Saint-Joseph s'applique particulièrement à imiter la sainte Famille et ait un cachet spécial de charité, d'humilité, de douceur, d'obéissance, de recueillement, de silence, de pauvreté.

---

31. Chapitre inédit fait à Sedan, au cours de la visite.

32. La maison de Sedan est sous le patronage de saint Joseph.

33. Mère Marie-Eugénie fait allusion à un passage à Lorette, au retour d'un pèlerinage à Rome conduit par le Père Picard en avril-mai 1876 (cf. *Notes Intimes*, n° 233/01, note 849, page 241).

Je n'ai rien trouvé dans ma visite qui puisse m'inquiéter, mais j'aurais aimé rencontrer plus de zèle pour la régularité, pour différentes choses, pour le silence en particulier. Je recommande ce point surtout à nos sœurs converses. Sans doute elles ont à se communiquer pendant la journée des choses bien intéressantes, mais ce serait bien plus intéressant encore de s'entretenir avec le bon Dieu. Un de nos archevêques, le cardinal Gousset, qui cachait sous un extérieur ordinaire un esprit très remarquable, me disait : « Voyez-vous, les femmes ont besoin de parler. Pour satisfaire ce besoin, il faut les engager à parler souvent au bon Dieu, aux anges et aux saints. » Il disait vrai, ce bon Monseigneur, puisque j'ai rencontré ce besoin dans son diocèse. Suivez donc son conseil, mes sœurs, et habituez-vous à parler peu aux créatures et beaucoup à Dieu, à vous entretenir avec la Sainte Vierge, les saints, les anges, toujours auprès de nous. Si vous avez le désir de parler, soit pour vous plaindre d'une difficulté, d'une contrariété, d'un affaiblissement dans la santé, réprimez ces mouvements, sachez garder le silence, vous vous formerez ainsi au recueillement et vous éviterez un grand nombre d'imperfections.

Je me suis demandé aussi si on reçoit les observations des supérieures avec assez d'humilité, de respect, enfin avec les dispositions nécessaires pour plaire au Cœur de notre Seigneur.

Dans vos rapports les unes avec les autres, ayez soin de mettre l'humilité, la charité. L'humilité produira la charité dans la manière d'arranger les choses, de se rendre service. Si on ne le peut, que du moins on donne une bonne parole, un air aimable, puisque la Règle nous dit de pratiquer la charité jusque dans les plus petites choses, les regards, l'expression du visage. Portez à la récréation cet esprit de charité, de bonté. Vous pratiquerez ainsi véritablement la vertu, car enfin, peut-on penser que pendant cinquante ans, trente ans, on soit disposée précisément de midi et demie à une heure et demie à se récréer, à être joyeuse, et que cette disposition revienne comme une épidémie à six heures du soir. Non certes, et bien des causes peuvent modifier nos impressions, je le dis, parce que je le sens moi-même.

Quand le temps est beau, quand le soleil luit, quand on est bien portante, quand on n'a aucune contrariété, il est plus facile d'être aimable. Comment se fait-il cependant que l'on rencontre des

personnes toujours les mêmes, toujours d'une humeur égale, toujours souriantes, toujours prêtes à animer la conversation ou du moins à y prendre part, tandis que d'autres suivent leur humeur, le caprice du moment ? Vous avez déjà vu sans doute des singes et des magots de mauvaise humeur, on n'est pas capable d'en obtenir quoi que ce soit, puis d'autres jours, ils sont gais, aimables, ils courent au-devant de vous, ils sont charmants.

Je ne dis pas que c'est votre histoire, mais il n'est pas si facile que vous le pensez, vous qui souriez, de dominer parfaitement son humeur. Pourquoi donc les personnes dont je parle y parviennent-elles si bien ? C'est que ces personnes sont prêtes à accomplir à tout moment, à chaque instant du jour, la volonté de Dieu et comme la volonté de Dieu est qu'elles soient en ce moment gaies, souriantes, aimables, elles le sont parfaitement. Les autres heures de la journée les verront recueillies à la chapelle et silencieuses dans les cloîtres, portant à chaque exercice l'esprit qui lui convient.

C'est une grande chose, mes sœurs, et la seule chose qui importe en ce monde, de tâcher d'accomplir toujours la volonté de Dieu et de nous dégager tellement de nous-mêmes que nous n'employions notre intelligence, notre esprit, notre volonté que selon son bon plaisir. Nous multiplierons ainsi nos actes d'amour et nous avancerons de plus en plus vers notre Seigneur. Nous nous approcherons de Lui.

C'est à peu près tout ce que j'avais à vous dire. Pour les enfants, je crois qu'elles ont bon esprit, je n'ai rien à dire pour cela. Si le bon Dieu me fait la grâce de revenir au milieu de vous, mes sœurs, mon plus vif désir serait de vous voir toutes avancées dans l'amour de Dieu, dans la perfection, par la pratique des quelques recommandations très simples que je viens de vous faire, car il est impossible qu'en pratiquant ces choses, vous ne fassiez pas de progrès dans la vie intérieure.

Ainsi donc, mes sœurs, dans nos rapports avec Dieu : fidélité, union à lui. Avec les supérieures : obéissance, respect. Envers les sœurs : humilité, silence. Avec les enfants : zèle, discrétion, car il en faut pour leur faire du bien. Vous ferez ainsi des progrès dans le véritable esprit religieux.

*8 juillet 1877*

LE BIEN QUI PEUT SE FAIRE PAR L'ÉDUCATION  
REPOSE SUR L'HUMILITÉ ET L'OUBLI DE SOI

Mes chères filles,

Quand je reviens d'un voyage comme celui que je viens de faire<sup>34</sup>, je me sens pressée de vous redire la consolation que j'éprouve, en constatant le bien qui s'est fait dans un pays après un temps donné de travail des religieuses de l'Assomption, la transformation de la piété dans les enfants, dans les familles, dans les personnes de la société sur lesquelles nous avons une action, et, par elles souvent, le bien fait à d'autres personnes qui entrent dans le même ordre d'idées.

Il me semble que c'est une grande consolation pour chaque religieuse en particulier de pouvoir se dire que son travail humble et continuel peut aider à ce bien, s'étend aux générations futures. Il est vrai que l'on a beaucoup de peine avec les enfants. Tous les ans, nous en recevons quelques-unes. Au bout de cinq ou six ans, le pensionnat est entièrement renouvelé. Après être restées trois ans, quatre ans entre nos mains, les enfants nous quittent alors qu'elles commencent à nous donner de la satisfaction ; il faut recommencer avec d'autres, qui nous apportent les défauts de leur âge, les défauts d'une première éducation qui souvent n'a été ni chrétienne, ni sérieuse, et dans laquelle l'obéissance et les vertus naturelles n'ont pas été développées.

---

34. La visite des maisons de Reims et de Sedan.

Cette vie est très laborieuse et très pénible, parce que, au fur et à mesure que l'ouvrage est fait, il est à recommencer, parce que l'on a à lutter contre tous les défauts que le péché originel a mis dans la nature, et que, pour développer les grâces que le baptême y a déposées, il faut arracher les épines. C'est un grand travail et souvent on s'y ensanglante les mains, mais quelle consolation de penser que ce travail fidèle et persévérant produit à la longue un bien réel, non seulement dans l'enfant sur qui l'on travaille, mais encore dans la famille qu'elle formera, dans le monde où elle entrera.

Ainsi un avenir de bonheur couronnera dans le ciel les sœurs qui auront travaillé sur la terre à l'œuvre de l'éducation. On dit des impies qui ont semé l'iniquité que cette iniquité va se développant jusqu'à la fin du monde et que leurs peines s'aggravent de tout le mal que leurs œuvres produisent. Ici, au contraire, c'est la bénédiction qui va se multipliant toujours. Quand une femme chrétienne élevée par nous, M<sup>me</sup> de Coutard, par exemple, arrive à former une famille chrétienne, ses enfants auront à leur tour des enfants qui participeront de la même source. On dit que sainte Thérèse a dû d'être ce qu'elle a été à la religieuse augustine par qui elle a été élevée. Vous voyez par là que de grâces et de bénédictions peuvent être à la longue le fruit d'un travail humble, obéissant et persévérant.

Après avoir dit cela, je dois ajouter ce que j'ai toujours remarqué : dans les maisons, les sœurs qui s'effacent le plus, qui s'oublient le plus, qui se comptent le plus pour rien, qui travaillent avec le plus de dévouement et de générosité, sont certainement celles qui contribuent le plus au bien qui se fait. C'est donc sur l'humilité, l'oubli de soi, l'abnégation, que repose l'œuvre de sanctification qui se fait par les maisons d'éducation. Il n'y a pas d'exception à cela. Les sœurs converses les plus soumises, les plus humbles, les plus effacées, sont aussi celles qui laissent aux enfants un souvenir de bonne édification et qui contribuent au bien de la maison, qui va se développant au-dehors, comme un bassin bien rempli se répand par ses canaux.

Pour que les communautés opèrent ce bien, il faut qu'il y règne l'union, l'oubli de soi, la générosité, le zèle, la prière et surtout un fond très grand d'humilité. Ainsi, mes filles, désireuses de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, mettez ce fondement dans votre vie. Je le

recommande surtout aux novices. Que leur grande préoccupation soit de se donner, de se rendre obéissantes et humbles là où elles seront. Alors elles feront beaucoup pour le service de Dieu ; elles seront riches de ces fruits de grâce et de bénédiction qu'il est si consolant de constater et qu'il est à désirer que toutes les maisons de l'Assomption produisent dans la suite.



15 juillet 1877<sup>35</sup>

PRIER POUR L'ÉGLISE

*De l'Obéissance : Qu'elles sachent voir à l'exemple de Jésus-Christ, dans toutes les conduites de l'obéissance, une disposition de la Providence éternelle de Dieu et dans toute créature à laquelle elles obéissent, l'autorité de Dieu souverain Seigneur et Créateur de toutes choses.*

Mes chères filles,

Je voudrais vous rappeler aujourd'hui l'obligation que nous avons de prier pour l'Église, obligation qui est encore plus grande dans les événements que nous traversons. Dans tous les pays catholiques, l'Église est l'objet d'attaques terribles, on dirait que c'est la lutte du mal contre le bien et vous avez retenu ce mot que nous citait le père Vincent de Paul Bailly : « Beaucoup de gens travaillent pour le diable, parce que le diable est le plus puissant. » Nous savons bien que c'est Dieu qui est le plus puissant, mais quelquefois il plaît à Dieu de cacher son action, et alors l'action qui demeure victorieuse est celle du démon.

C'est ce que nous voyons dans tous les pays catholiques. En France, il y a certainement un soulèvement contre l'Église. Si ceux qui sont à la tête du parti révolutionnaire prenaient le dessus, ils persécuteraient l'Église, ils lui enlèveraient les moyens d'agir sur les peuples. Ils l'empêcheraient d'avoir des curés dans les campagnes, des écoles pour les enfants, des pensionnats pour les jeunes filles, des collèges

---

35. Chapitre inédit.

chrétiens, et lui enlèveraient aussi tous les moyens de sauver les âmes. En Italie, en Espagne, on travaille à détruire la foi. Dans les pays du Nord, en Russie, en Allemagne, c'est la persécution ouverte.

Quand on célèbre comme aujourd'hui la fête des Souverains Pontifes qui ont été à la tête de l'Église, qui s'y sont sanctifiés, qui ont travaillé, qui ont donné leur sang et consumé leur vie pour elle, il faut se rappeler l'obligation qu'on a de prier pour l'Église. Et nous y sommes tenues plus particulièrement, puisque notre but est de travailler à la gloire de Dieu et à l'extension de son Règne.

Je vous recommande donc, mes chères filles, de faire beaucoup de mortifications intérieures et d'adresser à Dieu des prières constantes à cette intention. Le but en vaut la peine puisque c'est pour obtenir que l'Église puisse sauver les âmes en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Amérique, dans les missions et sur toute la terre. Partout il lui faut la liberté, partout il faut que les méchants ne puissent pas opposer à son action une puissance par trop dominatrice et par trop victorieuse.

C'est ce grand devoir de la prière que je voulais vous rappeler aujourd'hui.



*22 juillet 1877*

APPRENDRE DE SAINTE MADELEINE  
À AIMER NOTRE SEIGNEUR EN S'OUBLIANT SOI-MÊME

Mes chères filles,

Je ne vous dirai qu'un mot de la grande sainte dont l'Église nous fait célébrer la fête aujourd'hui, pour vous représenter comment un ardent amour pour notre Seigneur a mis en elle toutes les vertus.

Il y a nombre de voies pour arriver à la perfection. Les uns s'attachent étroitement à leurs devoirs. C'est très nécessaire sans doute, mais on ne peut s'arrêter là. L'amour est meilleur. Il doit prendre place avant tous les sentiments, même avant celui du devoir. D'autres raisonnent beaucoup, examinent beaucoup leurs actions. Je dirai que ce n'est pas là la voie de l'Assomption. Beaucoup revenir sur soi-même, peser chaque action, être toujours une balance à la main, ne semble pas facile aux âmes que Dieu a appelées à se sanctifier ici, puisque, par la foi et l'amour, comme avec des ailes, elles doivent s'élever vers Dieu à la suite de la très Sainte Vierge.

La perfection se présente donc sous diverses formes. Certainement, elle consiste toujours et surtout à faire en tout la volonté de Dieu, à avoir une telle union avec cette volonté sainte que l'âme n'aime et ne cherche que la volonté de Dieu, de sorte que la volonté divine ne souffre pas d'entre-deux.

C'est là que je voudrais vous amener en vous parlant de cette sainte, que les récits évangéliques nous montrent si pleine d'amour pour notre Seigneur. C'est l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ qui mettra dans votre âme cette union, cette dépendance, cet oubli de vous-

mêmes qui permettra à la volonté divine d'être la souveraine maîtresse de votre âme.

Un saint homme que j'ai connu autrefois disait que le *je* et le *moi* dans les choses spirituelles étaient comme le sifflement du serpent. Il voulait qu'on n'en fit pas mention ; et, en effet, que de difficultés s'aplaniraient, si nous ôtions le *je* et le *moi* de nos observations, et si nos pensées, nos occupations et tous les efforts de notre vie se tournaient si continuellement vers notre Seigneur qu'il n'y eût qu'un instant employé à revenir sur vous-mêmes et beaucoup d'instant employés à connaître et à aimer notre Seigneur !

Tout ce que l'Évangile nous raconte de sainte Madeleine montre qu'elle était tout à fait oublieuse d'elle-même. Elle se portait vers notre Seigneur avec une ardeur extrême qu'aidait sans doute une grâce puissante. Elle était dans ce premier moment où Dieu fait tout, suivant l'expression de saint Ignace.

Il y a en effet un moment dans la vie, quand Dieu appelle, où il fait tout. C'est parfois dans la suite une occasion de trouble. « Maintenant, se dit-on, je ne suis plus comme autrefois où tout allait si bien ! » *Il est bien monté celui que la grâce porte*, dit l'*Imitation* ; mais ce n'est pas la volonté de Dieu de faire toujours tout en nous.

Durant les heures où Madeleine était au Calvaire, elle a dû ressentir beaucoup d'angoisses et de douleurs intérieures. L'amour ardent qu'elle avait pour notre Seigneur faisait qu'elle ne cherchait que lui et qu'elle s'oubliait elle-même. Sur la route du Calvaire, c'est à peine si elle se frappait la poitrine et se disait : *C'est ma faute*. Elle pensait surtout à notre Seigneur, à marcher à sa suite, à partager ses souffrances, à être tout à lui.

C'est là, il me semble, ce que nous avons à apprendre de cette sainte, c'est-à-dire aimer notre Seigneur, aller simplement à lui, le chercher et nous oublier.

Il y aura des heures où Dieu nous portera. Il y en aura d'autres où il nous fera part de sa douleur et de sa croix. Ne nous séparons jamais de lui, et il saura nous faire sortir victorieuses des peines, des difficultés, des tentations et des angoisses.

Surtout laissons notre vilain amour-propre qui est, au fond, le grand obstacle à la perfection. On peut en trouver bien d'autres ; mais tous peuvent se résumer en celui-là. Quittons-le donc et approchons-nous de notre Seigneur avec amour et confiance.

Voilà ce que je demande à sainte Madeleine de nous enseigner à toutes.



29 juillet 1877

LA MANIÈRE DE SANCTIFIER LE REPOS DES VACANCES

Mes chères filles,

Voici maintenant avec les vacances un moment de repos, et je me sens pressée de vous dire quelques mots sur la manière de le sanctifier.

Il y en a parmi vous qui ont beaucoup enseigné, beaucoup travaillé. Il ne faut pas que celles qui ont eu peu de chose à faire croient qu'elles aussi sont fatiguées parce que les autres le sont, et se disent : « Tout le monde est fatigué. Je peux bien me reposer et me soigner un peu. » Mais ce n'est pas là ce que je voulais vous dire.

Ce sur quoi je veux insister, c'est sur la mortification qui doit accompagner le repos des vacances. Quelle est cette mortification? Évidemment ce n'est pas celle du corps, puisqu'on veut que vous vous reposiez. C'est la mortification intérieure dont il ne faut jamais se départir. Vous devez vous appliquer à ce que sainte Catherine de Gênes apprenait de notre Seigneur : quand quelque chose nous déplaît, l'accepter de bonne grâce ; quand quelque chose nous plaît, ne pas s'y attacher. *Je veux que tu sois sans « oui » et sans « non »*, disait notre Seigneur à cette grande sainte, *il faut que tu meures à tous les sentiments naturels. Lors donc qu'une chose te coûte dans l'ordre de l'obéissance, persiste à la faire jusqu'à ce que tu aies vaincu ta répugnance ; et, au contraire, lorsqu'une occupation te plaît, ne t'y attache pas, car moi seul dois te plaire.* À quoi vais-je appliquer cela, mes filles ? À ceci. Pendant le temps des vacances, il y a plus de mélange entre les diverses communautés. Les sœurs des maisons viennent ici ; les sœurs d'ici vont dans d'autres

maisons. Il faut avoir soin de ne pas y apporter l'expression des jugements naturels sur ce qui plaît ou sur ce qui déplaît.

Je ne puis assez vous dire combien ceci est important pour toute la Congrégation. Ne dites pas : « Ce lieu est agréable ou désagréable... Ces enfants sont mal élevées... Les leçons sont mal données. » Non, il faut avoir l'esprit plus élevé que cela ; il faut que l'esprit de foi, l'esprit de détachement, l'esprit qui fait sentir qu'on est voyageuse sur la terre et qu'on ne doit s'attacher à rien, soit témoigné par toutes. Sans cela, les sœurs d'ici qui vont dans d'autres maisons n'édifieraient pas, et celles qui viennent ici des autres maisons ne seraient pas édifiées.

Peut-être que celles qui parleraient ainsi ne croiraient pas nuire à l'édification commune et trouveraient cela tout naturel, mais descendre dans le naturel, ce n'est pas édifier. Au contraire, c'est abaisser le niveau de la Congrégation. Édifier, c'est bâtir, et on bâtit quand, dans la construction religieuse qui doit s'élever jusqu'au ciel, chacun apporte cette pierre, ce ciment, cet élément qui fait monter.

Telle est une Congrégation religieuse. D'un côté, elle repose sur l'Église, sur la pierre angulaire posée par Jésus-Christ. De l'autre, elle monte vers le ciel. Elle monte par l'espérance, par la foi et par la perfection. C'est une échelle toujours prête au moyen de laquelle les âmes s'élèvent vers Dieu. C'est un grand malheur que de diminuer les échelons ou de rester à l'échelon le plus bas. Si un groupe de personnes s'obstinaient à rester au bas d'une échelle, on ne pourrait pas s'élever plus haut. Il ne faut pas être de ces âmes-là, il faut être des âmes dont la conversation soit dans les cieux.

Ainsi, mes filles, reposez-vous, dormez, demandez tout ce dont vous avez besoin ; mais ne diminuez en rien la tendance à la perfection. Ici ou ailleurs, que votre conversation soit sainte, surnaturelle, dans l'esprit de l'Assomption. Voilà la recommandation que je me sens pressée de vous faire au commencement des vacances.



12 août 1877

DÉVELOPPER LA CHARITÉ EN SOI PAR L'ABNÉGATION

Mes chères filles,

Dans un moment où toutes les sœurs se réunissent ici, c'est une bonne pensée qu'a eue mère Thérèse-Emmanuel de choisir pour vous de lire le chapitre de la charité. En effet, la charité doit être d'abord développée en nous, comme dit saint Augustin : *Avant toutes choses que Dieu soit aimé, et puis le prochain* et cette charité doit vivre en nous par tous les moyens que nous donne la Règle. Il y a surtout un moyen sur lequel je veux insister aujourd'hui, c'est l'abnégation de soi-même. Partout où l'on se porte soi-même, partout où l'on conserve son esprit propre, son humeur propre, ses prétentions, la charité ne peut pas vraiment s'établir.

Je vous engage à rechercher, d'ici à la retraite, ce que vous avez à retrancher sous ce rapport.

Quand on cultive un arbre et qu'on veut qu'il porte des fruits, il arrive un moment où il faut couper beaucoup de branches inutiles qui se portent de côté et d'autre ; puis on l'arrose, on le soigne, et il peut alors porter beaucoup de fruits. Vous entendrez pendant la retraite la parole de Dieu. Vous recevrez toute espèce d'instructions et d'enseignements, qui seront comme la rosée céleste que Dieu veut répandre sur votre âme. N'arrivez pas là avec une espèce de forêt intérieure : forêt de pensées, de préoccupations, d'idées propres, de souvenirs, toute sorte de choses enfin qui sont parfaitement inutiles désormais au service de Dieu.

Ce qui est d'hier est désormais inutile au service de Dieu. Qu'est-ce qui reste de ce que vous avez dit, de ce qui vous a été dit, de ce que vous avez souffert, des contradictions que vous avez endurées dans le courant de cette année ? Les vertus que vous avez pu y pratiquer sont écrites dans le livre de vie. Les fautes que vous avez commises doivent être l'objet d'un regret général. Tout le reste est cette forêt sauvage qu'il faut couper, afin que la rosée de la grâce que Dieu veut répandre sur vous puisse arriver jusqu'à votre âme.

Voilà un ordre de choses que je vous engage à faire tomber complètement comme préparation à la retraite. Il y a ensuite les vifs mouvements de l'imagination qui nous portent tantôt sur une chose, tantôt sur une autre. Ceci est plus difficile. C'est un travail qui n'est pas fini en un jour, c'est un retranchement à faire petit à petit.

L'imagination est une faculté qui nous est donnée de Dieu, mais pour l'employer à un tout autre usage qu'à celui que nous en faisons ordinairement. Quand on se sert de son imagination pour se représenter les mystères de notre Seigneur, la manière dont il a vécu sur cette terre, les endroits de la Palestine où il a passé, la grotte de Bethléem où il est né, la maison si pauvre de Nazareth où il a vécu avec Marie et Joseph, et ainsi de suite pour toute la vie de notre Seigneur, non seulement c'est bon, mais c'est excellent. Si vous faites cet usage-là de votre imagination, n'en retranchez rien.

Il y a d'autres usages qui sont indifférents, sans être mauvais : jouir du spectacle de la nature, de ce que Dieu a fait pour nous, des fleurs, de la verdure, des nuages, de ce beau ciel qui nous représente le ciel où nous devons aller nous réunir à Dieu ; employer encore notre imagination à jouir de ce qui est beau dans les arts et dans la poésie, tout cela est bon.

Mais est-ce là le seul usage que nous faisons de notre imagination ? Ne nous en servons-nous pas pour nous représenter toute sorte de petites histoires dont nous sommes les principaux personnages ? Voilà ce qui n'est pas bon. Ce sont là les lianes qui embarrassent dans cette forêt où nous devons ébrancher tout ce qui peut empêcher la pluie de tomber, la grâce et la lumière de Dieu de pénétrer.

En tout, simplifiez-vous. Préparez-vous par le silence intérieur à recevoir le don de Dieu. Notre Seigneur veut imprimer sa ressemblance dans votre âme. Il veut mettre en vous quelque chose de sa perfection, car, non seulement nous devons ressembler à notre Seigneur, mais nous devons être *parfaits comme le Père céleste est parfait*<sup>36</sup>. Or la perfection de Dieu, c'est son être, l'être sans mélange, l'être pur. Si vos pensées sont bonnes, durables, dignes de l'éternité, voilà ce qui est de l'être. Tout le reste est néant. Vous devez avoir en vous quelque chose de la sainteté de Dieu, parce qu'à l'aide de sa grâce il met en vous un commencement de sa justice, de sa sagesse, de sa science, de sa beauté. Si vous ne réfléchissez aucune chose inférieure, votre âme purifiée sera comme un cristal qui réfléchit tous les rayons du soleil. Elle deviendra belle par la pureté et l'élévation.

Tout cela Dieu le veut. Mais comment Dieu pourra-t-il se réfléchir dans votre âme, si vous la remplissez de pensées basses et vaines ? Si vous allez vous regarder dans un miroir qui représente en même temps toute espèce d'images, il vous sera impossible d'y voir votre figure. Eh bien, Dieu veut mettre dans votre âme les traits, soit de sa perfection éternelle, par les perfections que je vous énumérais tout à l'heure, soit de notre Seigneur Jésus-Christ, par l'imitation de sa vie en ce monde. Il faut qu'il trouve votre âme un peu dépouillée, un peu simplifiée, ayant retranché les paroles inutiles, prête à écouter et à recevoir sa grâce.

Je crois que votre temps sera bien employé si, d'ici à la retraite, vous vous appliquez à vous recueillir intérieurement, à ôter de votre âme tout ce qui l'embarrasse, afin que Dieu puisse y mettre ce qui orne, ce qui embellit, ce qui élève, ce qui est son dessein sur vous. Son dessein est de vous donner des choses excellentes. À chacune de vous, il voudrait donner sa perfection, sa sainteté. Il voudrait vous donner une vie qui n'est commencée ici-bas que pour être continuée pendant toute l'éternité. Pour cela, il faut que Dieu vous trouve un peu tranquilles.

---

36. Mt 5, 48.

Demandez à un peintre s'il lui serait possible de peindre ou de dessiner sur une toile qui remuerait toujours. Tâchez donc de n'être pas une toile qui remue toujours, toute pleine de vie propre, d'activité, de souvenirs, d'événements. Retranchez, simplifiez, apaisez, faites silence, afin que Dieu puisse venir et vous donner ce qui seul est désirable, ce qui seul est durable. Réjouissez-vous d'être toutes ensemble pour faire ce travail ; commencez-le par la charité, en priant les unes pour les autres, afin que cette retraite soit sanctifiante pour toutes.



19 août 1877

SE METTRE DANS UNE GRANDE DROITURE  
POUR SE PRÉPARER À LA RETRAITE

Mes chères filles,

Quand on a parlé de simplicité, il semble qu'on n'ait plus rien à dire de la droiture. La simplicité et la droiture sont en effet deux vertus qui vont ensemble. Cependant la fête d'aujourd'hui nous fait vénérer un de ces patriarches des premiers temps<sup>37</sup> dont il est dit qu'ils étaient simples, droits, craignant le Seigneur, ou encore qu'ils marchaient devant la face de Dieu dans une grande droiture.

Il y a là quelque chose qui me paraît être une très bonne préparation à la retraite. C'est de faire tous ses sentiers droits, comme le disait le saint Précurseur<sup>38</sup>. Dès le commencement de la retraite, il faut rentrer en soi-même, pour se mettre dans une grande droiture de conscience, pour la purifier, la rendre droite, simple.

Ne croyez pas que les consciences qui multiplient les examens soient des consciences droites. Au contraire, je dirai que ce sont des consciences multiples. Elles multiplient les retours sur elles-mêmes. Elles ne sont pas droites de la façon que notre Seigneur demande, et qui consiste à se connaître soi-même et ses défauts, selon les lumières que Dieu nous en donne, ou selon les lumières que les autres nous en donnent. Nos supérieures, nos confesseurs, même nos sœurs peuvent nous éclairer sur nos défauts. Cette lumière doit être reçue avec reconnaissance. Elle fait partie des moyens que nous avons de nous connaître nous-mêmes.

---

37. Saint Joachim, célébré actuellement le 26 juillet.

38. Mt 3, 3.

Une religieuse d'un autre Ordre me disait : « Je ne sais pas ce que l'on peut faire si longtemps avec son confesseur ou sa supérieure. Quand on a fait une faute, on s'en confesse. Quand on a un défaut, on le reconnaît et on s'en corrige, puis c'est fini. » Voilà où serait la parfaite droiture de conscience. Là où le mal est, le bien voir, le bien accepter, le bien regretter, puis s'en corriger.

Il y a peu de consciences ainsi faites. Il y en a beaucoup au contraire qui s'inquiètent et s'agitent. Elles gardent un petit coin où elles ne veulent pas laisser régner la droiture qui leur ferait reconnaître et corriger leurs défauts. Les âmes qui reçoivent bien la correction n'ont pas à s'inquiéter, parce que la correction purifie, mais les âmes troublées par la correction ont plus ou moins à s'inquiéter : c'est un signe qu'il reste en elles quelque chose de pas entièrement bon.

Voilà, mes sœurs, la grande droiture que je vous recommande pour bien commencer la retraite. Ordinairement on commence la retraite par une confession générale des fautes de l'année, par un sincère désir d'effacer ce qu'on a fait de mal à propos, et avec une ferme résolution de se remettre à l'œuvre avec une ferveur nouvelle.

N'admettez jamais, mes sœurs, cette malheureuse doctrine que j'ai entendu formuler par quelques personnes de piété : on est comme cela, on reste comme cela. Ceci est tout à fait opposé à l'esprit de la vie religieuse, qui est un esprit d'avancement, de tendance à la perfection, une vie où, jour par jour, on travaille à se corriger de ses défauts. Si nous nous retrouvons toujours les mêmes après dix ans, quinze ans, c'est notre faute. Cela prouve que nous n'avons pas travaillé sur nous-mêmes avec beaucoup de courage, de droiture et d'énergie. Avec la grâce de Dieu, nous devons et nous pouvons nous changer.

Il est certain que, s'il nous manque quelque chose du côté de l'intelligence ou du côté du jugement, nous ne l'acquerrons pas, ou du moins nous ne l'acquerrons que très peu, parce que ce sont des qualités naturelles qu'il ne dépend pas de nous d'avoir ou de ne pas avoir. Mais s'il nous manque de la patience, du silence, de la douceur, de l'humilité, très certainement nous pouvons acquérir ces vertus, en reconnaissant le défaut qui nous empêche de les pratiquer et en nous appliquant à le corriger avec une grande droiture et une grande générosité.

Je vous dirai encore qu'il est bon d'appliquer la droiture à toutes les vertus. Réfléchissez en vous-mêmes combien une humilité bien droite est une belle chose. Appliquez la droiture à l'obéissance, afin qu'elle aille droit au but, qu'elle soit complètement abandonnée ; à la prière, qui, selon l'expression de l'Écriture, va droit au cœur de Dieu. Pourquoi y a-t-il des prières qui vont droit au cœur de Dieu ? C'est parce qu'elles partent d'une grande foi, d'une grande confiance, qu'elles sont accompagnées d'une humilité profonde, et d'un amour fervent qui leur donne de l'ardeur pour aller frapper le cœur de Dieu.

Tâchons pendant la retraite d'avoir toutes ces dispositions : une conscience droite, purifiée, acceptant tout ce qui pourra arriver, même si cela ne nous plaît pas. Il y a des choses qui ne plaisent pas à la nature : *Je viens*, disait l'abbé de Rancé, *de prendre une série de résolutions très désagréables à la nature*. Sans être dures au corps, il y a dans la mortification intérieure, dans l'humilité, dans l'oubli de soi, dans la manière de se soumettre aux autres, beaucoup de choses qui déplaisent à la nature. Eh bien, il faut aller tout droit et les accepter, si nous voyons qu'elles nous sont nécessaires.

Enfin, entrons en retraite avec une humilité droite et simple, avec la résolution d'en sortir des filles très obéissantes. Passons tout ce temps dans la prière qui va droit au cœur de Dieu. Nous trouverons en lui tout ce qui nous manque, puissance, lumière, grâce, vertu. Tout cela, Dieu veut nous le donner, pourvu que nous le lui demandions avec foi, avec espérance, avec cette droiture de cœur et cette ardeur d'affection qui fait que l'on obtient tout de Dieu.



26 août 1877

IMITER LA SAINTETÉ ET LA LARGEUR DU CŒUR DE MARIE

Mes chères filles,

Je voudrais vous parler aujourd'hui de la fête du saint Cœur de Marie. Il me semble que nous ne parlons pas assez souvent de la très Sainte Vierge, qui est le grand modèle d'une fille de l'Assomption. Toute religieuse, toute âme consacrée à Dieu, marquée par lui d'un sceau d'élection, devrait toujours avoir devant les yeux l'extérieur et l'intérieur de Marie, modèle si parfait qu'elle ne peut pas l'égaliser, mais qu'elle doit cependant se proposer d'imiter.

En adorant le Cœur de Jésus, en honorant le Cœur de Marie par un culte tout particulier, l'Église nous propose non seulement de leur demander des grâces et de nous réjouir de l'amour de Marie pour les enfants qu'elle a adoptés au pied de la croix. Elle veut encore que nous imitions l'état intérieur de perfection, l'amour, la pureté et toutes les vertus qui se trouvent dans le Cœur de Jésus et dans celui de Marie.

Ne pouvant parler de tout, je voudrais insister sur deux caractères du Cœur de la très Sainte Vierge : la sainteté et la largeur.

Et d'abord la sainteté. Il faudrait tout dire, car tout se rattache à la sainteté. J'appellerai seulement votre attention sur une parole qui est souvent appliquée à la très Sainte Vierge dans les saintes Écritures. Marie est comparée à *un jardin fermé*, à une *fontaine scellée*<sup>39</sup>. On a souvent défini la sainteté, la séparation de tout ce qui est souillé, de tout ce qui est impur, de tout ce qui est imparfait. La très Sainte

---

39. Ct 4, 12.

Vierge fermait son cœur à tout ce qui n'était pas de Dieu ou pour Dieu.

Vous aussi, mes filles, dans le chapitre de la chasteté, la Règle vous dit que *Jésus-Christ doit remplir seul toute la plénitude de votre cœur et qu'il n'y faut rien retenir qui n'y soit en son nom, par son ordre ou pour l'amour de lui.*

Les auteurs spirituels insistent beaucoup sur la garde du cœur. C'est une grande chose que de garder son cœur, de veiller sur lui, de ne pas le laisser se remplir de choses qui déplaisent à Dieu, et tout d'abord de l'amour-propre, de tous ces troubles, agitations, inquiétudes, sensibilités, susceptibilités, de toutes ces choses enfin qui viennent de l'amour-propre et remplissent trop souvent le cœur.

J'ajouterai les affections trop naturelles. Qu'est-ce qu'une affection trop naturelle ? C'est une autre forme de l'amour-propre. Nous devons sans doute nous aimer les uns les autres, mais de cet amour qui est destiné à vivre toujours. Nous nous retrouverons au ciel, et là encore nous nous aimerons, et éternellement.

Mais pourquoi arrive-t-il quelquefois que certaines affections deviennent une occasion de trouble ? – C'est qu'au lieu de veiller sur son cœur, on se recherche soi-même dans cette affection. Monsieur Deplace me disait autrefois une parole qui m'a beaucoup frappée et que je vous ai souvent citée : « Il y a deux choses dans les besoins du cœur : aimer et être aimé. » Il n'y a jamais d'inconvénient à aimer son prochain ; mais là où il faut veiller sur soi, là où il faut se dépouiller, se renoncer, c'est dans le désir d'être aimé. Ce sentiment n'a rien de noble, rien d'élevé, rien qui développe l'âme, rien qui dilate le cœur. C'est un certain égoïsme qui, après avoir donné de l'affection, veut savoir dans quelle mesure il en reçoit, cherche à avoir de la satisfaction et à recevoir des témoignages d'amour.

Retournons-nous vers la très Sainte Vierge : elle est appelée *un jardin fermé, une fontaine scellée*. Rappelons-nous que même son divin Fils ne lui a pas toujours donné les témoignages extérieurs de cette affection si grande, si unique qu'il avait pour elle. Il les lui a toujours donnés dans l'ordre de la grâce. Il l'a préférée à toute créature, il a répandu sur elle les dons de la plus grande perfection. Vous savez qu'un jour, comme on lui disait : *Ta mère et tes frères cherchent à te*

parler, il répondit : *Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est pour moi un frère, une sœur, et une mère*<sup>40</sup>. Assurément la Sainte Vierge ne cherchait que la volonté de Dieu. Elle ne vivait sur la terre que pour accomplir cette sainte volonté. Cette parole paraît dure. Au lieu de dire : « Oui, c'est là ma mère bien-aimée », son divin Fils rappelait simplement que la perfection dans la foi et dans l'obéissance est ce qui rapproche le plus de lui.

Quand, aux noces de Cana, notre Seigneur fait son premier miracle à la demande de sa mère, sa réponse : *Que me veux-tu, femme ?*<sup>41</sup> nous semble dure, sévère. Elle ne cadre pas avec ce que nous appelons la tendresse et la consolation. Ce n'est pas une de ces paroles que les hommes aiment à recevoir des personnes pour qui ils ont de l'affection. Notre Seigneur l'a dite pour notre instruction, et la Sainte Vierge comprenait la portée de toutes les paroles de son Fils.

Quand, à l'âge de douze ans, Jésus est retrouvé dans le temple, il dit encore à Marie une de ces paroles, dont beaucoup de mères ordinaires et vulgaires se sentiraient blessées : *Comment se fait-il que vous m'ayez cherché ? Ne le saviez-vous pas ? C'est chez mon Père que je dois être*<sup>42</sup>. Pourtant, c'est la parole du Fils par excellence à la plus aimée et à la plus parfaite de toutes les mères. Jésus traitait ainsi Marie, parce qu'il voulait qu'elle se ferme du côté de la terre et qu'elle ne regarde jamais de ce côté.

Marie, dont le cœur était si parfaitement aimant pour Jésus-Christ, si parfaitement doué, si plein de bonté, de douceur, de miséricorde et de toute perfection, a cependant toujours veillé sur lui. Il est vrai qu'elle recevait d'avance toutes les grâces les plus merveilleuses ; mais aussi elle y correspondait. Elle a révélé que toute grâce reçue lui avait coûté beaucoup de prières et de larmes. Ainsi la Sainte Vierge priait pour obtenir les grâces de Dieu. Elle pleurait pour faire grandir les vertus dans son âme. Elle accomplissait cette parole de Jésus-Christ : *Veillez et priez afin que vous n'entriez pas en tentation*<sup>43</sup>. Jamais elle n'y

---

40. Mt 12, 46-50.

41. Jn 2, 4.

42. Lc 2, 49.

43. Mc 14, 38.

est entrée. Jamais la tentation n'a mordu cette âme si pure, toujours éloignée du péché véniel. Marie a toujours fait ce qu'il fallait pour l'éviter. Elle s'est toujours tenue fermée du côté de la terre, elle s'est toujours tenue éloignée de ce qui pouvait être une ombre d'imperfection ou de souillure dans le plus intime du cœur.

Il y a là beaucoup à méditer pour une religieuse. Nous aussi, épouses de Jésus-Christ, nous devons tendre à ce que tout ce qui est en nous soit très pur, tendre à devenir des jardins fermés et des fontaines scellées. Pourquoi Marie est-elle comparée à une *fontaine scellée* ? C'est que, dans une fontaine scellée, l'eau jaillit avec une pureté extrême, sans que rien du dehors vienne troubler la limpidité de la source. Il faut travailler sans cesse pour arriver à cette exquise pureté de cœur, à cette générosité, à cette sainteté de vie qui nous fera imiter la sainteté de la très Sainte Vierge dans ses affections.

Je parlerai maintenant de la largeur du cœur. Il est dit de Salomon que Dieu lui avait donné un cœur large comme les sables de la mer<sup>44</sup>. Comme ces plages sablonneuses qui s'étendent à perte de vue et peuvent contenir la mer qui n'a pas de limites, ainsi était le cœur que Dieu avait donné à Salomon. Mais, parce qu'il n'a pas su le tenir fermé, parce qu'il l'a ouvert du côté de la terre, ce cœur si large s'est corrompu.

Avec la sainteté et la garde du cœur, tâchons d'avoir la largeur du Cœur de Marie. Songez combien il devait être large ce cœur, puisque Dieu qui a tout créé, qui habite partout, qui contient tout et que rien ne peut contenir, y a trouvé une habitation suffisante qui a été sa joie sur la terre. Le Cœur de Marie a répondu à toutes les grandeurs, à toutes les opérations de Dieu. Jamais Marie n'a été au-dessous de ce que Jésus-Christ a voulu d'elle, ou de ce que Dieu lui demandait. Son cœur a toujours été large, toujours généreux, toujours fidèle. Après y avoir reçu Dieu, elle y a reçu tous les hommes, tous les enfants de Jésus-Christ, tous ceux qu'elle a enfantés sur le Calvaire. Son cœur est assez large pour avoir pour tous, pour le juste et le pécheur, pour l'âme qui tend à la perfection et pour celle qui a besoin de sortir du péché, des tendresses et des secours particuliers.

---

44. 1 R 5, 9.

Il faut élargir son cœur à l'exemple de la très Sainte Vierge, l'éloigner de toutes les petitesse, le rendre bon envers tous, dévoué, généreux. Il n'est pas défendu, dit monsieur Gay, d'avoir une affection plus grande pour des personnes qui vous font du bien. Dès le moment qu'il n'y a pas d'amour-propre, de susceptibilité, de sensibilité, ces prédilections sont légitimes, mais il faut avoir pour tous une grande bonté, une largeur de cœur, une disposition à sentir ce que les autres sentent, à se mettre à leur place, à prendre part à leurs joies et à leurs peines.

Il faut encore avoir le cœur large, pour n'admettre aucune de ces petites étroitesse, aucune de ces petites rivalités, aucune de ces petites misères dont on ne s'éloigne qu'en tenant son cœur fermé par en bas. S'il en reste encore quelque chose, il faut présenter son cœur à Dieu, lui demander de l'élargir, et travailler de son côté à le rendre aussi large que Dieu le veut. La Sainte Vierge a porté notre Seigneur Jésus-Christ. Mais vous aussi, mes filles, vous avez reçu Dieu. Dieu descend au fond de votre âme, il y habite, il a sur vous des desseins de perfection. Il a des opérations qu'il voudrait faire en vous. Il voudrait vous sanctifier davantage, mettre en vous des choses surnaturelles et divines, l'attention d'abord, la générosité ensuite.

Vous ne vous étonnez pas que la générosité fasse partie de la largeur du cœur. Un cœur étroit est celui qui se renferme, qui ne donne pas, qui ne veut pas entrer dans toutes les intentions de Dieu, dans tout ce que notre Seigneur veut faire par lui pour les autres. Un cœur large au contraire est rempli de bonté, de générosité, de charité. Il désire que Dieu règne davantage sur lui et s'imprime de plus en plus en lui.

Ces pensées-là conviennent aussi, ce me semble, à la veille de la retraite. D'abord, il faut se mettre sous la protection de la très Sainte Vierge. Quels sont les fruits de la retraite, si ce n'est la générosité et la sainteté ? Demandez donc aujourd'hui à la Sainte Vierge qu'elle vous aide, qu'elle vous accorde à toutes un cœur pur, large, fidèle, plein de bonté, de bonne volonté à correspondre à tous les desseins de Dieu, et assez recueilli, assez attentif dans la prière, pour que la parole de Dieu puisse se faire entendre. La voix de Dieu est toujours basse, toujours douce, elle ne se fait pas entendre à l'âme dissipée et répandue au-dehors.

*2 septembre 1877<sup>45</sup>*

LE SILENCE

Mes chères filles,

Vous avez entendu tant de saints enseignements que je n'ai qu'à vous rappeler la fidélité avec laquelle il faut tâcher d'en profiter. Mais il y a un point de pratique sur lequel je vous engage toutes à faire un sérieux examen parce que c'est une des conditions nécessaires pour que l'esprit puisse s'entretenir avec notre Seigneur Jésus-Christ et pour que les fruits de la retraite<sup>46</sup> puissent s'établir dans l'âme : c'est le silence. Que chacune de vous s'examine sur ce point : il y a des paroles qu'il est nécessaire de dire, mais n'en dit-on pas plus qu'il ne faut ? Pourrait-on donner moins au besoin de parler pour donner davantage au besoin de prier ? Qu'avons-nous à faire pour acquérir la vertu du silence ? Je n'entends pas seulement le silence régulier, mais la vertu de silence qui fait que nous ne sommes pas portées à nous répandre au-dehors et que nous ne parlons que parce qu'il plaît à Dieu ou que la charité le demande.

Parler est un besoin qui est de la nature, mais qui n'est pas une bonne chose dans la nature. Il faut tâcher de diminuer cette disposition et si vous y êtes fidèles, vous ferez de la place dans vos âmes pour recevoir toutes les grâces que notre Seigneur veut y répandre et pour profiter de la parole de Dieu qui vous est si parfaitement annoncée pendant cette retraite.

---

45. Chapitre inédit.

46. Prêchée par le père Emmanuel Bailly A.A.

*16 septembre 1877*

SE METTRE À LA DERNIÈRE PLACE

Mes chères filles,

En lisant l'évangile de dimanche dernier, je me suis sentie pressée de parler une fois de ce que notre Seigneur recommande à tous les chrétiens : se mettre à la dernière place et attendre qu'on les invite à monter plus haut. C'est une chose qu'on ne saurait trop méditer. Bien entendu, notre Seigneur parle de la vie spirituelle, car ce festin, c'est le festin des noces de l'Agneau. Si, dans la vie spirituelle, tous les chrétiens doivent se tenir à la dernière place, à plus forte raison cela s'applique-t-il à la vie religieuse.

S'il y a des tentations rares dans la vie religieuse, ce ne sont pas assurément les tentations d'amour-propre. Nous savons toutes que nous pouvons nous aimer, nous estimer, nous louer même d'une manière délicate. On le fait un peu au-dedans de soi-même, un peu au-dehors. On aime à faire valoir ce que l'on a bien fait ; enfin, c'est une tentation qu'on est sujet à rencontrer. Notre Seigneur veut que nous cherchions la dernière place dans notre propre esprit. Tous les saints l'ont dit après lui. Sainte Thérèse le recommandait sans cesse à ses filles. La parole de notre Seigneur a plus de poids que celle de tous les saints ; et c'est le principe qu'il a donné à tous, même à ceux qui ne sont pas comme nous dans un état de perfection.

C'est par cette raison qu'en toutes choses, il faut que vous tâchiez de l'observer, vis-à-vis de vos sœurs, vis-à-vis de vos supérieures, vis-à-vis du bon Dieu. Soyez toujours de cœur à la dernière place, et vous

trouverez la paix de l'âme que notre Seigneur a promise à ceux qui portent son joug.

Si jamais vous avez perdu la paix de l'âme, cherchez si ce n'est pas l'amour-propre qui en a été la cause, si ce n'est pas parce que vous vous êtes dit : « Telle et telle personne sont comme cela, pourquoi ne serais-je pas comme elles? » On a des désolations parce qu'on se trouve pauvre, misérable, parce que l'on a des défauts, qu'on les voit, et que c'est désagréable et humiliant. Tout ceci suppose que l'on n'accepte pas de bon cœur la dernière place, et que l'on veut attendre que le maître du festin qui est notre Seigneur Jésus-Christ invite à monter plus haut.

Je vous dirai pour votre consolation que souvent des âmes très chères à notre Seigneur gardent toute leur vie des défauts extérieurs. Nous avons lu autrefois avec étonnement dans la vie d'une personne très sainte, déclarée depuis vénérable, sœur Françoise du Saint-Sacrement, qu'elle était très emportée. Elle a été très humiliée, très punie pour cela ; on l'avait même séparée de la Communauté, et on la traitait avec une grande sévérité. Notre Seigneur ne la traitait pas avec moins de rigueur. Il lui était apparu pour lui montrer le châtement qu'elle méritait. Ce n'est que vers l'âge de soixante ans qu'elle est parvenue à vaincre complètement ce défaut et à marcher dans la voie de toutes les vertus. Mais elle acceptait d'être humiliée, d'être séparée des autres, d'être mise à la dernière place. Elle acceptait les pénitences qu'on lui imposait, et elle faisait elle-même pénitence d'une manière très austère. Notre Seigneur acceptant ses humiliations lui a accordé à la fin de sa vie de grandes lumières et des dons surnaturels très éminents.

Ce ne sera pas sous cette forme, ce sera sous une autre qu'on verra vos défauts. Acceptez-en l'humiliation et la pénitence. Abaissez-vous de cœur, sûres que le Dieu de toute miséricorde et de toute bonté, après vous avoir fait lui-même des reproches intérieurs, viendra à vous, si vous vous êtes sincèrement humiliées dans cette vue de vos défauts et si vous vous tenez toujours à la dernière place. Je ne connais pas d'enseignement qui aille mieux à tout le monde. Il convient aux novices, aux sœurs converses ; il convient aux plus anciennes, à celles qui ont rendu des services, à celles qui ont du talent et à celles qui n'en ont pas. C'est la marque d'une âme où l'esprit de Dieu règne d'une

manière toute particulière, parce que, quand l'âme s'abaisse, notre Seigneur peut descendre en elle.

Je me rappelle à ce sujet une belle pensée de Taulère. Il dit que, quand une boule descend d'une haute montagne, elle est agitée jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un creux plus bas où elle puisse s'arrêter et se reposer. La sainte Écriture nous dit aussi que *le Seigneur fait des hommes droits ses familiers*<sup>47</sup>, et beaucoup d'autres paroles semblables. Vous pouvez être assurées que ce sera dans la proportion où vous vous tiendrez à la dernière place, que notre Seigneur se plaira à s'entretenir et à converser avec vous.

Il faut souvent lire et méditer cet évangile et se demander : « Suis-je dans cette disposition ? » Je connais des sœurs qui sont en charge et qu'on pourrait faire assistantes, balayeurs, cuisinières, portières, sans aucune difficulté. Cela leur paraît tout simple. Je ne dis pas qu'elles réussiraient à tout ; mais elles s'essayeraient à tout, se donneraient à tout, pensant qu'elles sont inutiles à tout.

Voilà l'esprit qu'il faut avoir dans la vie religieuse, et les personnes qui le possèdent inspirent une profonde estime ; car la vraie estime est d'être tenue pour une âme qui se méprise, qui veut bien être méprisée, qui se met à la dernière place, et qui accepte d'être mise à la dernière place. Voilà la vraie, la seule estime qu'une religieuse doit désirer, et que je voudrais que vous eussiez pour chacune de vos sœurs en particulier.



---

47. Pr 3, 32.

14 octobre 1877

SE RAPPELER QUE MARIE EST NOTRE MÈRE  
ET L'AVOIR TOUJOURS SOUS LES YEUX COMME NOTRE MODÈLE

Mes chères filles,

Nous revenons à une série de belles fêtes de la Sainte Vierge qui nous invitent à parler d'elle. Quand nous nous réunissons pour le Chapitre, l'intention de la Règle, la volonté de Dieu est que nous nous renouvelions dans l'observance de la Règle et des Constitutions, dans le désir de la perfection et dans l'esprit de la vie religieuse. Eh bien, parler de la très Sainte Vierge, l'avoir devant les yeux comme notre modèle, est, ce me semble, un des plus grands moyens de nous renouveler dans la perfection et l'observance de nos règles.

La Règle de saint Augustin commence par ces paroles : *Avant toutes choses, mes très chères sœurs, que Dieu soit aimé et puis le prochain.* Or, c'est la Sainte Vierge qui est la mère du saint amour que nous devons avoir pour Dieu, et de l'amour du prochain qui en découle. Aussi nos Constitutions nous proposent-elles sans cesse la Sainte Vierge comme modèle. Ainsi, dans le chapitre de la charité, il est dit que *nous devons nous montrer les vraies filles de la très douce, très clémente et très miséricordieuse Vierge Marie*<sup>48</sup>. Plusieurs autres points de nos Constitutions nous invitent à l'imiter dans sa douceur, dans sa modestie, dans toutes les vertus qu'elle a montrées sur la terre et que l'Église aime tant à nous rappeler.

---

48. Constitutions, chapitre : *De la charité.*

Aujourd'hui, nous chantons dans l'Office que Marie, mère de Jésus-Christ, est aussi notre mère. Il n'y a pas dans la religion de vérité plus élémentaire que celle-là. Tous les fidèles la connaissent. Mais en quoi croyez-vous que consiste la vie spirituelle ? Ce n'est pas dans des vérités rares que très peu de personnes comprennent et qu'on ne découvre qu'arrivé au sommet de la contemplation. Toute la vie spirituelle consiste à se rendre très intimes et très familières les vérités élémentaires que l'Église propose à tous les fidèles ; à les réaliser, pour me servir d'une expression anglaise, à les faire tellement entrer dans notre cœur et dans notre esprit, que nos pensées, nos sentiments, notre vie tout entière soient sous l'action de ces vérités qui sont celles du *Symbole des Apôtres* et du catéchisme. Ainsi cette vérité élémentaire que Marie est notre mère est si importante qu'il faudrait qu'elle vécût en quelque sorte toujours dans notre cœur, soit par l'amour, soit par la confiance, soit par la ressemblance qu'une fille doit avoir avec sa mère.

Je vous recommande aujourd'hui comme point spécial d'imitation la grande discrétion de la très Sainte Vierge dans ses paroles. Étudiez la vie de Marie dans tous ses rapports avec le prochain. Voyez comme elle a été prudente et réservée dans le peu de paroles qui nous sont rapportées d'elle dans l'Évangile. Vous pouvez bien supposer que dans le temple, et plus tard dans les rapports qu'elle a eus avec les Apôtres et les saintes femmes, toutes ses paroles étaient douces, prudentes, pleines de charité et de zèle de Dieu. Si l'on a dit de sainte Catherine de Sienne que nul ne s'est approché d'elle sans devenir meilleur, on peut bien dire de la très Sainte Vierge que nul ne s'est approché d'elle sans devenir dix fois meilleur.

Ayez-la donc devant les yeux en cette manière de bien parler et de peu parler. Recommandez-vous souvent à elle, en ce moment où l'année recommence pour apprendre à ne dire que ce qu'il faut pour le service de Dieu, à vous tenir toujours dans l'ordre de la charité, du zèle, de la perfection. Retranchez toute autre chose, afin d'employer le reste de vos paroles à vous entretenir avec Dieu, avec la Sainte Vierge, avec les anges, avec les saints.

Pensez souvent à Marie, mes filles, et dans quelque situation que vous vous trouviez, rappelez-vous que vous avez au ciel une mère toute

puissante, qui sans cesse veille sur vous et vous entoure de la tendresse la plus sainte et la plus grande. Souvenez-vous que son regard est abaissé sur vous. Elle voit tout ce que vous faites. Elle se réjouit quand vous êtes vertueuses, et s'afflige quand vous vous laissez aller à quelque imperfection. Ce motif-là est, il me semble, un des plus puissants pour vous aider à devenir plus prudentes, plus réservées, plus soucieuses de rendre vos paroles bonnes au prochain, bonnes à Dieu, et aussi de rendre vos âmes plus attentives à la prière et plus recueillies.



21 octobre 1877

IMITER LA PURETÉ DE MARIE  
EN PURIFIANT SON ÂME PAR LA MORTIFICATION ET LE SACRIFICE

Mes chères filles,

J'ai pensé, dans cette belle fête de la très Sainte Vierge, qu'ayant parlé d'elle la dernière fois, nous devons aujourd'hui parler de nous comme ses imitatrices et comme devant la suivre dans cette pureté dont elle est un si parfait modèle.

Dans le chapitre de la chasteté, il nous est rappelé d'abord que *nous sommes achetées d'un grand prix*. Ce prix, c'est le sang de Jésus-Christ. C'est lui qui nous a choisies, et vous connaissez toutes cette parole : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisies*<sup>49</sup>. Il est vrai que notre choix et notre acceptation doivent répondre au choix de notre Seigneur, mais, quand nous avons consenti, quand, dans les épreuves, nous nous sommes montrées fidèles, nous pouvons lui dire à notre tour que nous l'avons choisi. Mais enfin, c'est lui qui, de loin, a jeté les yeux à travers le monde et qui nous a choisies les unes et les autres, dans un lieu ou dans un autre, sans qu'aucune raison humaine puisse expliquer son choix.

Chacune de nous peut se dire : « À côté de moi, il y avait des âmes beaucoup plus dignes que moi. Notre Seigneur m'a choisie malgré tels et tels défauts, malgré telles et telles résistances, malgré tels et tels empêchements. Il est venu me chercher par un regard de sa miséricorde. Pourquoi moi plutôt que ma sœur, que mon frère, que mon amie, que telle ou telle âme douée de grandes qualités et de

---

49. Jn 15, 16.

grandes vertus ? » C'est par la miséricorde de Dieu que vous avez été choisies et que notre Seigneur vous a achetées. C'est l'effusion de son sang qui a établi en vous la pureté religieuse et qui la développe chaque jour de plus en plus dans votre âme.

La pureté du baptême est une pureté inconsciente. Le petit enfant qu'on revêt de cette robe blanche ne le sait pas. Il n'a pas travaillé pour l'obtenir, et il faut plus tard beaucoup travailler pour arriver à ce qu'il veuille bien la conserver. Dans la vie religieuse, au contraire, l'âme va purifiant de plus en plus la robe blanche qu'elle a reçue au baptême. Elle va se baignant de plus en plus dans le sang de notre Seigneur, source unique de la pureté. Elle le fait en se sacrifiant elle-même. C'est pourquoi la Règle ajoute, *qu'achetées d'un si grand prix et destinées à suivre l'Agneau partout où il va, nous lui appartenons aussi pour le suivre ici-bas dans le partage de sa vie pauvre, humble et mortifiée, purifiant nos âmes par un généreux renoncement à tout ce qui fait la vie des sens.*

Vous le voyez, mes filles, il y a là un effort à faire. Il faut non seulement tremper son âme dans le sang de Jésus-Christ par la foi et par les sacrements, mais encore s'unir à lui dans la vie pratique, par le partage de sa pauvreté, de son humilité, de sa patience. Il faut embrasser les sacrifices de chaque jour. Il faut accepter de grand cœur la condition que notre Seigneur a prise sur la terre, condition qui a été un scandale pour les Juifs, un éloignement pour les païens, parce que c'était une condition très humble et très douloureuse. La douleur n'est pas de tous les instants de la vie. Elle se rencontre pourtant et il faut l'accepter en union avec la croix de notre Seigneur Jésus-Christ. Il y a les petits sacrifices constants qui se rencontrent chaque jour, et c'est en les acceptant que nous pouvons nous unir à la vie mortifiée de Jésus-Christ.

Notre vie paraît très dure aux gens du monde, parce qu'elle est une vie de sacrifice, une vie dans laquelle on ne peut rechercher son contentement propre. Le sacrifice ne sera pas assurément porté jusqu'à l'excès de douleur qui est visible dans le crucifix. Il faut le porter dans la mortification habituelle, dans le détachement habituel de nous, de nos volontés, de nos désirs, de nos recherches, de nos fins, dans la pauvreté de l'âme qui fait qu'elle s'attache uniquement à notre Seigneur Jésus-Christ et qu'elle ne veut vraiment pas autre chose.

Dans tout ce qui se présente à elle comme désir, elle cherche avant tout si Dieu le veut, si son bon plaisir y est, si sa gloire y est. Elle ne laisse pas de sentiments en elle sans les purifier, sans examiner s'il y a quelque chose pour elle-même, ce qui serait une occasion de troubles, ou si tout y est pour Dieu, ce qui est la source de toute joie véritable.

Lorsque la volonté ne veut que ce que Dieu veut, l'âme trouve la véritable paix et le vrai contentement. La joie, c'est d'être à Dieu, c'est que Dieu soit en nous et qu'il soit content de nous. Si Dieu, habitant au fond de notre âme, est content de nos pensées, de nos sentiments, de nos volontés, si enfin il est parfaitement le Maître, lui qui est la suprême béatitude se répand et donne la vraie joie, joie que le monde ne connaît pas et qui surpasse tout sentiment. Joie telle que saint Laurent Justinien disait que le monde s'éloigne de nous, parce qu'il ne voit que les croix qui sont dans les monastères, mais que, s'il voyait les joies qui y règnent, il en escaladerait les murailles pour y entrer. C'est que cette joie est d'une autre espèce que celle du monde.

Si l'on pénètre dans une âme mondaine qui paraît entourée de beaucoup de joie et de contentement, on trouverait au fond des peines et des douleurs ; tandis que, dans une âme religieuse qui a beaucoup de croix et beaucoup de sacrifices, on trouverait toujours au fond la paix promise comme centuple par notre Seigneur à ceux qui quittent tout pour son amour. On trouverait la joie qui vient de l'habitation de notre Seigneur dans l'âme. Cette présence fait la pureté, elle rayonne ; et plus l'âme devient détachée, mortifiée, obéissante, plus elle est, dès ici-bas, une des consolatrices de notre Seigneur.

Pourquoi notre Seigneur nous a-t-il choisies ? Pour être sa consolation. Tous les chrétiens sont obligés de sauver leurs âmes et d'observer les préceptes de l'Évangile, mais notre Seigneur a voulu avoir sur la terre quelques âmes qui, tout occupées de lui, penseraient à le consoler de celles qui l'abandonnent. *La vierge*, dit saint Paul *n'est occupée que de Dieu et des affaires du Seigneur*<sup>50</sup>. Il faut, mes filles, s'élancer le plus qu'on peut dans cette voie-là par la générosité et le sacrifice. Il faut savoir qu'il en coûte, puisque c'est un effort et qu'on n'arrive à la gloire que par le sacrifice.

---

50. 1 Co 7, 34.

Quittons donc tout ce qui est propre, tout ce qui est de la nature, pour prendre tout ce qui est de la grâce et nous rendre conformes à notre Seigneur Jésus-Christ. C'est là le bien souverainement désirable. Ne nous affligeons pas quand nous avons quelque peine, quelque sacrifice, quelque effort à faire ; mais allons en avant, ayant devant les yeux Jésus et Marie. Eux seuls doivent nous donner la couronne dans le ciel. Eux seuls doivent nous donner ici-bas la paix, la sainteté, la fidélité, la pureté, la joie et tous les biens qui sont cachés dans les monastères. Ces biens, nous sommes sûres de les y trouver, si nous suivons la grâce qui nous a d'abord appelées.



28 octobre 1877

COUVRIR LES DÉFAUTS DU PROCHAIN  
QUAND ON N'A PAS LA CHARGE DE LES CORRIGER

Mes chères filles,

Je voudrais vous faire aujourd'hui quelques recommandations sur la charité et insister sur un point de nos Constitutions qui est celui-ci : *couvrir toujours les fautes des autres quand on n'est pas obligé de les relever.*

Bien entendu, avertir la supérieure des fautes habituelles d'une sœur, c'est charité. On le fait pour que cette sœur se corrige et pour lui éviter l'occasion de tomber. Cette raison-là ne se trouve pas du tout vis-à-vis des autres sœurs. Sainte Jeanne de Chantal est très sévère pour ces petites paroles qu'on peut se dire l'une à l'autre sans nécessité, comme par exemple : « Telle sœur est bien bonne, mais il est dommage qu'elle ait si peu de raison, qu'elle soit si dissipée », et mille autres choses comme celles-là. C'est un défaut dans lequel on tombe malheureusement trop facilement. C'est pourquoi il faut veiller sur soi et ne jamais donner à une sœur occasion de voir les défauts d'une autre sœur. Cela ne conduit à rien et déplaît grandement au bon Dieu.

Il faut observer cette règle vis-à-vis des personnes du monde et aussi vis-à-vis des enfants. Il ne faut faire connaître leurs défauts que dans la mesure où cela peut servir à leur perfection, c'est-à-dire pour qu'on les corrige. Rien n'est plus juste que d'en avertir les maîtresses qui en sont chargées ; mais avec les personnes du monde, nous n'avons pas le droit de diminuer leur réputation. Si la calomnie est un grand péché, la médisance est aussi une grande faute devant Dieu. Il faut donc retrancher toute espèce de parole qui pourrait nuire au prochain.

C'est difficile, et c'est pourquoi il faut beaucoup veiller sur soi pour ne pas manifester les torts que l'on croit remarquer dans les autres, pour couvrir leurs défauts et ne faire voir que ce qui est bien. J'en excepte toujours le zèle et la charité, qui veulent qu'on corrige ou qu'on prévienne le mal. Par exemple, une enfant cause en particulier avec une autre ; cela donne de l'inquiétude, c'est contraire au règlement. Il vaut mieux le faire connaître à dix maîtresses qu'à une, pour que toutes, étant prévenues, veillent davantage pour éloigner toute faute de la maison de Dieu. En revanche, vous allez au parloir et une personne vous dit : « Mademoiselle une telle est bien légère. » Tâchez de détourner la conversation et de ne pas lui dire ce qui ne la regarde pas. Madame une telle n'est pas la mère de cette enfant, et elle n'a pas besoin de savoir ce qu'elle est ou ce qu'elle n'est pas.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce point qui est d'un immense usage dans la vie : savoir éviter les conversations des personnes qui parlent peu charitablement, et soi-même tâcher de ne jamais manquer à la charité. Pour y arriver, nos Constitutions nous recommandent de *ne nous plaindre de rien ni de personne*, et de *prendre toutes choses d'un esprit paisible et doux*. Ainsi la charité est gardée et elle devient facile.

Au reste, la règle de la charité est très détaillée. Lisez-la souvent. Faites-y attention et tâchez de voir comment vous pouvez l'appliquer dans votre vie et éviter ainsi les petites fautes qui s'y glissent facilement et qui bientôt éloignent le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit qui veut faire sa demeure dans nos âmes est extrêmement délicat pour tout ce qui est de la charité, de la bonté, de la bienveillance. Lui qui est le maître de la charité envers Dieu est aussi le maître de la charité envers nos frères, et il habite dans les cœurs où règnent à la fois l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

C'est pour cela, pour la gloire de Dieu et l'honneur de la Congrégation, qu'il faut extrêmement veiller sur soi dans cet ordre de choses.



4 novembre 1877

CE QUI EST AVANT TOUTES CHOSES  
C'EST QUE DIEU SOIT AIMÉ ET PUIS LE PROCHAIN

Mes chères filles,

Je n'ai pas eu un instant avant le Chapitre ; je ne vous dirai donc qu'un mot sur cette première parole de la Règle de saint Augustin : *Avant toutes choses, mes très chères filles, que Dieu soit aimé et puis le prochain.*

On me disait dernièrement que cette parole ne faisait pas partie de la première Règle qu'il avait donnée. En effet, saint Augustin avait donné aux religieuses qui vivaient dans le petit couvent d'Hippone des conseils dans une lettre. C'est de cette lettre qu'a été tirée sa Règle. Plus tard il l'a complétée, et l'a donnée également aux hommes. Dans quelle mesure saint Augustin vivait-il avec les ermites établis en Italie ? C'est une question que je ne sais pas bien. Il faudrait l'étudier, comme aussi faire des recherches pour déterminer quels étaient les termes précis de la Règle de saint Augustin, quelles sont les parties qui ont été ajoutées, soit pour les sœurs, soit pour les frères, et quelles sont celles qui ont été tirées des ouvrages du grand Docteur.

Ce qui est sûr, c'est que cette parole : *Avant toutes choses, que Dieu soit aimé et puis le prochain*, résume parfaitement l'esprit de saint Augustin. Ce cœur qu'une légende prétend avoir été conservé, et dont on a reconnu l'authenticité parce qu'on l'a vu tressaillir à la louange de Dieu, tant il avait été dans cette vie embrasé d'amour pour Dieu ; ce cœur, devenu l'emblème de saint Augustin, ce cœur qui nous a laissé des paroles si ardentes et si tendres ; c'est ce cœur bien certainement qui a dicté ce grand précepte : *Avant toutes choses, que Dieu soit aimé et*

*puis le prochain.* C'est là le grand commandement de notre Seigneur Jésus-Christ.

Mais dans quelle mesure l'amour ardent et fervent pour Dieu doit-il, dans une religieuse, dépasser ce qui est demandé aux simples fidèles ? Rappelez-vous souvent que, si tous les chrétiens sont tenus d'aimer Dieu beaucoup plus qu'eux-mêmes, nous, nous devons faire davantage. Où sera donc notre ardeur, si ce n'est dans l'habitude de tout rapporter à Dieu ? Où sera-t-elle encore, sinon dans une prière incessante, pour obtenir un amour toujours plus ardent, et dans le soin de faire de toute notre vie un acte d'amour ?

Ce qui est recommandé avant toutes choses, ce à quoi toutes choses doivent se rapporter, c'est que *Dieu soit aimé et puis le prochain.* L'amour de Dieu n'est pas complet sans l'amour du prochain. Saint Jean dit : *qui n'aime pas ses frères qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas ?*<sup>51</sup>

Ne pouvant aujourd'hui vous parler beaucoup, je me bornerai à une recommandation que sainte Thérèse faisait souvent à ses filles. M'abritant derrière l'autorité de cette grande sainte, je vous dirai de faire très souvent des actes d'amour, parce qu'ils ont pour effet d'attendrir et d'embraser le cœur. De toutes choses, qu'elles soient des peines, des sécheresses, des difficultés, des désolations, des occupations multipliées : de tout, envollez-vous dans le sein de Dieu. Allez à Dieu que vous devez aimer par-dessus toutes choses et qui vous aime d'un tel amour.

Aucune de vous ne peut mettre en doute que notre Seigneur, qui aime toutes les âmes et qui a versé son sang pour elles, n'aime encore bien plus les âmes qu'il a choisies pour être plus particulièrement à lui, et sur lesquelles il a des desseins d'un amour éternel. L'amour sort de cette confiance : la foi et la confiance sont ici-bas comme les deux ailes de l'âme qui l'élèvent à l'amour. La foi d'abord, la conviction de tout ce que Dieu a fait pour nous. Puis l'espérance, cette espérance plus grande, plus forte, transformée en confiance, qui vient de la certitude absolue que Jésus-Christ nous a aimés jusqu'à donner son sang pour nous. Tous les mystères qu'il a accomplis, il les a accomplis pour nous.

---

51. 1 Jn 4, 20.

Il nous a prises et placées dans la vie religieuse, pour faire en nous des opérations à l'aide desquelles il nous amène à la perfection de l'amour.

Vous savez toutes ce que je dis là ; il n'y a pas une âme religieuse qui, revenant sur elle-même, ne soit préoccupée de cette double pensée : « Dieu demande à être aimé le plus fortement possible. Il faut donc que je lui donne tout mon cœur. Puis, dans mon amour du prochain, il veut aussi que je mette toute la délicatesse, tout le dévouement, toute la bonté, enfin tout ce que Jésus-Christ peut me communiquer, pour que cet amour soit digne de Dieu. »

Notre Seigneur a promis la joie aux siens et elle se trouve en bien des choses ; mais où croyez-vous, mes filles, qu'elle soit plus que dans un cœur ardent dans son amour pour Dieu, et parfait dans son amour pour le prochain ? Qu'est-ce qui peut troubler ce cœur d'où la parfaite charité a banni l'égoïsme ? Le véritable bien, c'est la parfaite charité, mes filles. Demandez-la sans cesse, travaillez à la mettre en vous d'une manière plus généreuse, plus fervente, plus pratique, plus fidèle, en reconnaissance de la belle vocation que Dieu nous a donnée et que nous devons tant aimer, puisque, avec le temps, elle doit nous amener à la perfection de l'amour.



11 novembre 1877

## LES RÉCRÉATIONS

Mes chères filles,

J'ai aujourd'hui quelques petites recommandations à vous faire à propos de certains points de règle auxquels on n'est pas toujours assez attentif.

Je dirai d'abord que, pour le grand silence, on y manque trop facilement. Les sœurs converses surtout parlent en ce temps-là, sans en demander la permission, pour des explications ou des choses qui pourraient se remettre au lendemain. Dans une maison religieuse bien réglée, on ne devrait entendre parler nulle part pendant ce temps. Un silence profond devrait régner depuis la cloche qui annonce Matines jusqu'après la messe de communauté. Chacune alors devrait rentrer en soi-même et se préparer à l'oraison du matin, à l'assistance à la sainte messe, et bien souvent à la sainte communion.

Je comprends que les sœurs qui sont auprès des enfants sont quelquefois obligées de leur parler ; aussi, n'est-ce pas à elles que je pense en ce moment, mais à celles qui ont des emplois à faire le soir, qui sont dans les soubassements, à la porte ou à la cuisine, et qui ne font pas tout ce qu'elles peuvent pour garder exactement le grand silence.

Il y a un deuxième point que je veux vous recommander : ce sont les récréations. Dans la Règle que l'on vient de vous lire, il est dit que *les sœurs prendront la récréation ensemble et dans une salle commune*. Les sœurs de chœur l'observent ; les novices sont ensemble au noviciat, les sœurs anciennes à la salle de communauté ; mais les sœurs converses

ne font pas autant d'attention à ce point de règle. Elles ont la cuisine et l'arrière-cuisine pour se tenir ensemble ; et pourtant on entend parler beaucoup et très haut dans les soubassements. Rien ne donne à la maison un si mauvais aspect que d'entendre du bruit de tous les côtés. Puis, c'est contre la Règle. Quand la Règle dit expressément que *les sœurs doivent prendre la récréation ensemble*, ce n'est pas régulier que deux ou trois s'en aillent ensemble dans la cour ou dans les soubassements, pour y parler soit tout haut, soit tout bas.

C'est une grande chose que de s'étudier à bien faire la récréation. Il faut pour le bien d'une maison religieuse que les récréations soient gaies, qu'il y ait de l'ouverture, de l'entrain, et jamais une parole désagréable de l'une à l'autre, ni sur les personnes absentes. *Les récréations sont faites*, disait sainte Thérèse, *pour reposer et détendre l'esprit, et pour qu'on s'en retire mieux disposé à la prière*. Si l'on y manque un peu à la charité, un peu à la prudence, si on se plaint de ses emplois, de ses ennuis, croyez qu'on ne s'en retire pas mieux disposé à prier et à se tenir en présence de Dieu.

Les récréations doivent être gaies à cause de la joie que l'on a de se retrouver ensemble, et c'est un plaisir légitime et nécessaire aux plus jeunes. Sainte Jeanne de Chantal disait : *J'ai bien des peines et des préoccupations d'esprit ; mais, quand je me retrouve avec notre jeunesse qui est si gaie, je tâche d'être encore plus gaie qu'elle*. Vous voyez qu'au dire des saints la gaîté est absolument nécessaire ; c'est un devoir pour une supérieure : il faut qu'elle y aide, mais il faut aussi que les sœurs y entrent.

Ce que je vous recommande surtout, c'est d'éviter les apartés, les contestations, les contradictions, les paroles peu charitables. Ce n'est pas non plus d'un bon esprit que la récréation se passe à faire des compliments, pas plus de bons que de mauvais. Ainsi dire : « Que notre Mère est bonne ! Elle fait si bien telle chose !... » n'est pas une chose intéressante pour toutes. Ce n'est utile à rien, ni pour la supérieure à qui s'adresse le compliment, ni pour la fille qui le fait ; ce n'est pas une chose qui détende l'esprit et dispose à mieux prier.

Qu'une douce et chrétienne gaîté règne parmi vous. Entretenez-vous de choses qui intéressent notre vie religieuse, nos maisons, le pensionnat, quoique je recommande beaucoup de ne pas faire la

récréation sur les enfants et surtout sur leurs défauts, ce qui n'est pas charitable. Mais il y a un ordre de choses plus élevées qui convient à des filles dont l'intelligence est plus cultivée et qui ont des besoins intellectuels plus étendus. Tout ce qui est de l'Église, du bien des âmes, ce qui intéresse le règne de notre Seigneur Jésus-Christ dans le monde, tout cela peut faire monter la conversation.

Il faut sans cesse s'étudier à ne pas laisser baisser la conversation, à ne pas la faire tomber dans les choses vulgaires. En général, tout ce qui est immortifié est vulgaire. Ce qui est de la nourriture, de ses aises, tout ce qui sort de l'égoïsme, ce qui convient au moi, tout cela est très vulgaire. Rien n'est plus bas, rien n'est plus petit que de revenir toujours sur les ennuis que l'on a eus, sur les contrariétés que l'on a rencontrées. Ces conversations ne conviennent pas à des servantes de Dieu.

Au contraire, que tout ce qui est saint, que tout ce qui est aimable, que tout ce qui est bon, que tout ce qui est louange de la vertu et du service de Dieu, que tout cela soit le sujet de votre conversation. Saint Paul dit : *Votre conversation doit être dans le ciel*<sup>52</sup>. Ce n'est pas qu'on puisse toujours être dans le ciel, mais on peut trouver des choses bonnes et agréables à dire au prochain, on peut même plaisanter agréablement : *Riez à la bonne Marguerite*, disait saint François de Sales, *amusez-vous ; mais qu'il n'y ait rien de désagréable ni d'aigre*. Il y a mille choses dont on peut parler gaîment sans descendre aux choses vulgaires. Il n'y a pas une sœur dans la maison qui soit autorisée à tomber dans la vulgarité, dans les discussions et dans les plaintes.

Il est des personnes qui se plaignent toujours du temps, du froid, du chaud, de la pluie, du soleil... À ce propos un homme du monde me disait : « Mais ce n'est pas chrétien de se plaindre ainsi du temps ; car c'est se plaindre de la Providence. » Il faut au contraire bénir Dieu de toutes choses, dire avec le Prophète : *Gelées et frimas, bénissez le Seigneur ; nuits et jours, bénissez le Seigneur. Que tout bénisse le Seigneur*<sup>53</sup>. Tout est conduit par la Providence et tout tient de sa main le mouvement et l'être. Le doux saint François de Sales a dit quelque part cette parole sévère : *Qui se plaint pêche*. Il estimait qu'on ne

---

52. Ph 3, 20 (Vulg.).

53. Dn 3, 69-71.

pouvait pas se plaindre, sans qu'il y ait quelque petit péché, soit d'immortification, soit de mauvaise humeur, soit d'amour-propre, un petit murmure contre la volonté de Dieu. La doctrine de ce saint est si sûre qu'il a été proclamé Docteur de l'Église.

Ainsi faites bien la récréation, faites-la ensemble, doucement et charitablement. Croyez que, si vous employiez quelquefois votre méditation à chercher comment se fait bien la récréation, comment vous pourriez la rendre religieuse, agréable et sanctifiante pour vous et pour les autres, ce ne serait pas du temps perdu. C'est une des choses sur lesquelles il faut revenir devant Dieu. C'est un des points de règle qu'il faut relire pendant vos retraites, et sur lequel il est bon de prendre des résolutions, parce que cela contribue au bien d'une maison religieuse tout entière.

Je n'excepte personne, tout le monde doit avoir du zèle, pour que la conversation plaise à Dieu, contribue à son service et à sa louange, pour qu'elle soit toujours simple, aimable, pure, toute pleine de la grâce et de l'amour de Dieu ; car rien n'aide plus à l'amour du prochain que le véritable amour de Dieu.



*18 novembre 1877*

LES GRANDS EXEMPLES QUE NOUS DONNE PIE IX

Mes chères filles,

En ces jours où tout le monde est inquiet sur la santé du Pape, où cette pensée absorbe tous les cœurs et tous les esprits, elle doit être pour nous particulièrement l'objet d'une grande préoccupation devant Dieu, parce que le Pape est le père de tous les fidèles, le représentant de notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre. Mais je n'ai pas besoin de vous répéter la recommandation que je vous faisais avant-hier de beaucoup prier pour lui.

Nous devons nous occuper du grand exemple que nous donne Pie IX. Voilà un homme en vue du monde entier : il est vieux, malade, persécuté, dépouillé de sa couronne et de sa puissance. La grandeur de sa foi, la grandeur de son amour pour Dieu, la grandeur de sa vertu est telle que nul de ceux qui l'approchent n'aperçoit en lui l'ombre d'une tache, pas même une impatience. Pie IX avait naturellement un caractère vif. Quand il était jeune, il montrait quelquefois de l'impatience. Maintenant, ceux qui le servent disent qu'il est d'une patience toujours égale. Il attend les soins qu'on lui donne. Il supporte les fatigues des longues audiences. Il écoute l'un, il répond à l'autre. Il prend son repos en passant de longues heures en prière, où, profondément recueilli, il reçoit de Dieu ce qu'il va donner aux autres.

Pie IX, il est vrai, est à la tête de l'Église. Nous, mes sœurs, nous avons été appelées par une grâce spéciale à être les épouses de Jésus-Christ. Nous sommes entourées d'enfants qui voient ce que nous faisons, qui peuvent avoir un jugement à porter sur nos actions. Nous

avons donc une leçon à tirer de ce grand exemple que nous donne Pie IX.

C'est un homme qui n'est pas de fer, qui souffre depuis longtemps, qui depuis plus d'un an ne peut pas marcher, qui est porté d'un lieu à un autre, et qui, malgré ses souffrances continuelles, se donne toujours aux autres et se montre toujours plein de patience et de bonté. Nous avons aussi nos petites souffrances, nos petites épreuves. Comparons-les à toutes les angoisses de l'âme et de l'esprit, à toutes les humiliations, toutes les attaques, toutes les injures, toutes les souffrances physiques et morales qui ont rempli la vie de Pie IX ; et appliquons-nous aussi à garder la patience, l'amabilité, la bonté, et ce je-ne-sais-quoi qui monte toujours vers Dieu.

Si les enfants qui vivent auprès de nous nous trouvaient toujours patientes, toujours égales, toujours surnaturelles, ayant toujours des paroles qui relèvent et qui sanctifient, comme nous leur ferions du bien ! Comme nous serions, à notre petite place, une source de sanctification ! M<sup>sr</sup> de Ségur me disait un jour : *Les eaux de ce monde coulent toujours en bas ; mais les eaux qui coulent du Souverain Pontife sont une source qui monte toujours vers le ciel ; tout ce qui vient de lui, comme par une loi contraire, monte toujours vers Dieu.* Tout ce que je vous ai dit là, mes filles, suffit à vous faire comprendre quelle douleur ce sera pour l'Église le jour où il plaira à Dieu d'enlever Pie IX à la terre. Cependant ce jour arrivera, et il ne faut jamais oublier que, quand on est catholique et religieuse, encore qu'on ait aimé Pie IX de l'amour qui s'attache à un grand saint, on devra aimer aussi d'une affection tendre, filiale et respectueuse celui qui, un jour, Dieu en a le secret, sera appelé à le remplacer.

Une grande dévotion au Pape doit être dans nos cœurs. Portez-la, conservez-la toujours. Demandez à Dieu de compléter la vertu de Pie IX, d'achever sa sanctification. Pour les plus grands saints il y a des degrés que Dieu veut ajouter. Priez aussi pour que Dieu le conserve à l'Église le plus longtemps possible et détourne les inquiétudes et les dangers qui nous menacent aujourd'hui à propos de sa santé.



*25 novembre 1877*

SAINTE CATHERINE D'ALEXANDRIE  
MODÈLE D'UNE FILLE DE L'ASSOMPTION

Mes chères filles,

Nous célébrons aujourd'hui la fête d'une sainte, admirable et par sa pureté, et par sa science des choses de Dieu, et par son esprit d'apostolat, et enfin par sa patience et sa générosité dans les souffrances du martyr. Je désirerais, mes sœurs, appliquer toutes ces choses à la vie d'une religieuse de l'Assomption. Il me semble qu'elles nous conviennent admirablement.

Certainement la pureté la plus délicate, celle qui veille le plus sur elle-même, celle qui éloigne le plus soigneusement toute recherche, toute satisfaction naturelle, celle qui écarte de son âme et de l'âme des autres l'ombre d'une souillure, d'un danger et jusqu'à l'attrait même d'un plaisir naturel, où se trouve toujours un affaiblissement de la pureté parfaite ; cette pureté convient aux filles de l'Assomption, filles de la très Sainte Vierge et consacrées au mystère glorieux qui l'a élevée au plus haut des cieux.

Comprenez combien tout ce qui est pur et saint doit leur être cher, cher pour elles-mêmes, cher pour les enfants qui leur sont confiées, cher dans leur enseignement, cher dans leurs rapports avec le monde. Dans ces rapports nécessaires, comme chacune de nous devrait s'étudier à porter autour d'elle une bonne influence de paix, de pureté, de pensées surnaturelles, cette impression de Dieu que produisait mère Marie-Claire ! On trouvait auprès d'elle une atmosphère sainte, élevée, paisible, qui empêchait de descendre aux choses inférieures. On se retirait d'auprès d'elle et plus saint et meilleur. Tâchez, mes sœurs, de

tendre à cette pureté. Le grand moyen pour en atteindre la perfection, nous le trouvons dans les autres dons que nous admirons dans sainte Catherine.

D'abord la science des choses de Dieu. Plus l'âme est remplie des choses de Dieu, plus elle a d'amour pour les choses saintes et élevées ; moins elle descend et moins elle fait descendre dans un ordre inférieur d'idées et de sentiments. Dieu est la pureté infinie. C'est un miroir de sainteté parfaite, une flamme ardente, une lumière admirable. Plus l'âme vit sous l'influence de cette pureté sans tache, de cet amour, de ces clartés divines, plus elle a horreur des moindres taches.

C'est ainsi que l'on peut comprendre les sentiments que les saints avaient d'eux-mêmes. Sainte Thérèse, sainte Catherine de Gênes, si élevées cependant, si favorisées des dons célestes, avaient horreur de leurs âmes devant la sainte majesté de Dieu, parce que, ayant une lumière très grande sur la très sainte Trinité, vivant en présence de Dieu d'une manière très parfaite, ayant reçu des lumières qui étaient plus du ciel que de la terre, tout ce qui restait en elles d'humain et de terrestre leur paraissait horrible. C'est la seule manière de comprendre la sainte exagération de leurs paroles.

Il ne dépend pas de nous, mes sœurs, d'avoir les grâces et les dons qu'ont reçus les saints ; mais il est en notre pouvoir d'occuper notre esprit de ce qui est surnaturel, saint, pur, élevé, de mettre avant tout dans notre âme une grande connaissance de Dieu, de ses perfections, de ses mystères, de sa doctrine, de son Évangile. L'esprit rempli de tant de saintes et belles choses ne peut pas descendre. L'âme, tendant toujours en haut, voyant par la foi ce que les bienheureux voient à découvert dans le ciel, a horreur de ce qui est terrestre. Elle méprise les satisfactions passagères. Elle cherche des plaisirs plus hauts, des amours plus grands, des joies plus élevées.

Saint Augustin commentant cette parole de l'Évangile : *Personne ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire*<sup>54</sup>, disait : *Comment attire-t-on les âmes ? Est-ce par la force ? Non, c'est par l'amour. Montrez une branche verte à la brebis et vous l'attirez. Montrez des noix à un enfant et il viendra à vous. [...] Eh bien, est-ce que la vérité révélée en Jésus-Christ*

---

54. Jn 6, 44.

*n'aura pas aussi ses attraits ? Qu'est-ce que l'âme désire avec plus d'ardeur que l'amour et la vérité ?<sup>55</sup>*

Or, mes sœurs, rien ne convient mieux à une religieuse de l'Assomption que l'amour de la vérité divine. Elle peut être plus ou moins instruite. Mais c'est la vérité divine qui doit être son occupation ; et, pour cela, il lui suffit de savoir très bien tout ce qui est la doctrine de l'Église : savoir le catéchisme, les vérités élémentaires, que Dieu est partout, qu'il est parfait, tout-puissant, un en trois personnes, vérités qu'il faut se rendre familières par la méditation.

Cherchez comment cette vérité divine peut entrer davantage dans votre intelligence, comment vous pouvez vous pénétrer de ces pensées qui font connaître déjà le ciel sur la terre. Si vos désirs, vos préoccupations sont là, il vous sera impossible de faire une chose que je signale toujours comme la plus funeste à la pureté de l'âme, à savoir, de descendre dans vos conversations, dans vos goûts, dans vos pensées, d'avoir quelque chose de trivial, d'inférieur, d'abaissé, des préoccupations terrestres de préférence aux préoccupations célestes, de pouvoir estimer le bien-être, le succès humain et de venir à parler de cela.

Vous avez pu remarquer que, depuis quelque temps, j'insiste beaucoup sur ce point, parce que, si l'âme a trop d'estime pour les choses terrestres, elle a moins d'estime, de préoccupation, de désir pour ce qui est céleste, surnaturel, élevé, divin. Le grand Bossuet, si éclairé de la lumière de Dieu, avouait qu'il ne savait pas conduire son ménage. Pour nous, il faut bien que nous sachions conduire notre ménage, c'est-à-dire que nous nous occupions du temporel, parce que c'est la volonté de Dieu. Il faut le faire dans une mesure sage et prendre garde que ce soit là que demeurent nos conversations, nos idées, nos joies.

Avoir nos joies de ce côté-là serait un grand désordre. Il faut les prendre plus haut, se réjouir quand on connaît Dieu davantage, quand on trouve des paroles qui touchent l'âme et lui font du bien, quand, à l'oraison, on a pu se recueillir plus profondément devant Dieu. Se réjouir encore, quand on a pu conserver, pures comme des lis, les âmes des enfants qui nous sont confiées ; quand on a pu faire pénétrer dans

---

55. *Commentaire de l'Évangile de saint Jean* ; lecture proposée par le Bréviaire actuel pour le jeudi de la 28<sup>e</sup> semaine du temps ordinaire.

leur cœur l'amour de la vérité, leur donner des sentiments élevés, une foi vive, une grande connaissance de Dieu.

J'ajouterai qu'on peut aussi se réjouir, quand on arrive à opérer la conversion de celles qui ne nous sont pas arrivées aussi pures que nous le souhaiterions ; quand on peut arriver à donner des sentiments supérieurs à une âme qui semblait destinée à rester penchée vers la terre ; quand on peut remplir son esprit et son cœur de choses qui l'élèvent, j'allais dire qui l'enlèvent plus haut.

Ce sont là de grands sujets de joie ; ces joies-là, on n'a jamais à en rougir. On ne saurait en avoir trop, ce sont de ces joies que les anges éprouvent devant le trône de Dieu. Nous voyons dans l'Écriture que Dieu se plaît à montrer avec fierté ceux qui le servent sur la terre : *As-tu vu mon serviteur Job*, dit-il à Satan. *As-tu vu comme il me sert fidèlement* ?<sup>56</sup> Ceci est pour le juste, mais notre Seigneur nous a appris aussi qu'il y a une grande joie dans le ciel quand un pécheur se convertit, quand la brebis perdue rentre au bercail, quand la drachme est ramassée, quand la perle tombée dans le fumier retrouve son éclat.

Ces joies-là sont saintes, et il ne faut jamais craindre de s'abaisser en les éprouvant. Vous vous abaisseriez le jour où vous vous réjouiriez d'être dans une maison qui vous plaît, dans une société qui vous est douce, dans un arrangement qui vous va, dans un certain bien-être qui fait qu'on se dit : *Il est heureux que nous soyons ici, je vais dresser trois tentes*<sup>57</sup>. Qu'arrive-t-il alors ? La vision s'en va, et il faut descendre de la montagne. Notre Seigneur n'a pas même accordé à Pierre de goûter la satisfaction qu'il trouvait dans sa compagnie, dans celle de Moïse et d'Élie, parce qu'il ne veut pas que nous nous arrêtions sur la terre.

S'il nous arrive de trouver des satisfactions ici-bas, il faut, comme le disait saint François de Sales, remercier Dieu qui pourvoit avec tant de bonté à nos petites nécessités et s'élever vers lui pour l'aimer davantage. Si nous voulons avoir une âme élevée, une âme qui vive de lumière, une âme capable de la connaissance de Dieu, il faut, par le détachement, nous élever au-dessus de ce qui est trop passager, trop inférieur, trop terrestre, afin que Dieu, qui veut descendre vers nous et se faire entendre, ne trouve pas un cœur occupé de *riens*, content de

---

56. Jb 1, 8.

57. Mt 17, 4.

*riens*, satisfait de *riens*, et si rempli de tous ces *riens* qu'il n'y ait plus de place pour les lumières et les grâces qu'il veut y répandre. C'est pourquoi le détachement est un des éléments nécessaires pour jouir de la lumière de Dieu.

Certainement saint Thomas d'Aquin, qui avait un génie si lumineux, était un religieux détaché, vivant sur la terre sans être occupé des choses de la terre. Saint Augustin aussi était très détaché. Il en est de même de tous les grands docteurs. Ils menaient une vie plus ou moins austère, mais leur cœur, leur esprit, leur volonté, étaient toujours tournés vers Dieu. Ils traversaient la terre comme des voyageurs, remerciant Dieu des belles et bonnes choses qu'il avait mises le long de leur route, des fleurs, des fruits, des belles âmes au milieu desquelles ils vivaient, des secours qu'ils recevaient.

Dieu met tout cela sur notre chemin, mais il ne veut pas que nous en fassions une espèce d'arrêt dans la vie et que nous disions : « Ah quel bonheur ! » Non, le bonheur est plus haut pour une âme religieuse qui veut tendre vers Dieu : il est dans la connaissance de Dieu et dans l'union à Dieu.

C'est là où sainte Catherine d'Alexandrie est arrivée. Dès l'enfance, elle avait appliqué ses pensées aux choses divines ; elle s'était occupée de la doctrine de notre Seigneur Jésus-Christ ; et lorsque, à dix-huit ans, à cet âge où tout lui souriait, où elle était entourée des dons de la naissance et de la fortune et jouissait d'une grande estime, c'est à un tyran qu'elle va porter cette connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ, pour venger la foi et souffrir pour la foi. Sa fin n'était pas de se satisfaire dans ses lumières ; sa fin était de glorifier Jésus-Christ et de le glorifier par l'apostolat et par la souffrance.

Mais c'est une chose que je dirai une autre fois, parce que je serais trop longue aujourd'hui.



*2 décembre 1877*

SAINTE CATHERINE  
MODÈLE D'UNE FILLE DE L'ASSOMPTION (SUITE)

Mes chères filles,

Nous avons laissé sainte Catherine d'Alexandrie au moment où, parée de tous les dons de la nature, de la pureté, de la science et de la lumière divine, elle se présentait devant le tyran qui persécutait les chrétiens.

C'est un grand courage, mes sœurs. Il ne faut pas se faire illusion : si c'est une grande grâce de confesser le nom de Jésus-Christ, il faut aussi un grand courage pour demeurer fidèle, quand tout le monde fuit et que la persécution est partout. On a vu de ces temps-là dans l'histoire moderne. Il y a eu des persécutions, tantôt chez un peuple, tantôt chez un autre, peut-être pas aussi barbares que chez les Romains ; mais il y en a eu, et l'on voit encore des moments où il n'est pas permis de prononcer le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, où tout le monde l'attaque, l'insulte, l'injurie, où les puissances terrestres se liguent pour anéantir sa vérité et sa lumière.

C'est donc une jeune fille de dix-huit ans, qui, forte de sa foi, forte de sa science, forte (il faut le dire aussi et c'est surtout là-dessus que je veux insister aujourd'hui) forte de sa mortification habituelle, de cette habitude de savoir souffrir, ose se présenter devant le tyran romain, l'accuser de cruauté envers les martyrs, et lui enseigner à lui, corrompu dans le service des dieux du paganisme, à lui qui ne reconnaissait d'autre dieu que lui-même, que Jésus-Christ descendu du ciel est le Dieu qu'il faut adorer.

Sainte Catherine ne pouvait rien obtenir de Maximin. Il est impossible que des hommes qui sont comme enfouis dans le mal, qui haïssent tout ce qui est de Dieu et de la vérité, qui sont dans *le péché contre le Saint-Esprit*, dont notre Seigneur a dit qu'*il ne sera remis ni en ce monde ni en l'autre*<sup>58</sup> ; – il est impossible que de tels hommes soient amenés à des sentiments plus humains. Ce sont des cœurs cuirassés où il semble que la lumière ne puisse pénétrer. En effet, je cherche s'il y a un persécuteur qui se soit converti parmi les grands et les puissants, et je n'en trouve point. On objectera peut-être que saint Paul, de persécuteur, est devenu un vase d'élection ; mais Paul était plutôt un homme entraîné par le fanatisme, et il n'était pas dans la condition de ces empereurs qui, du haut de leur puissance, ordonnaient la mort de milliers de justes. Quoiqu'il en soit, que Maximin ait pu ou non se convertir, il est certain qu'il ne l'a pas fait.

Le courage de l'apostolat consiste dans la souffrance, qui en est nécessairement la suite. Sainte Catherine savait à quoi elle s'exposait. Le tyran en effet la retint, et la voilà soumise à une série d'épreuves, la voilà livrée à toutes sortes d'outrages. Après avoir essayé de la mettre en discussion avec les philosophes païens, pour que cette fille si savante soit convaincue d'ignorance et ébranlée dans sa foi, il la fit frapper avec des fouets plombés, puis jeter dans un cachot où elle est laissée pendant onze jours, sans boire ni manger.

Mes filles, de semblables choses peuvent nous être destinées. Ce ne seront pas les mêmes peut-être, mais les souffrances, les angoisses, les privations peuvent nous arriver. On a vu de nos jours l'archevêque de Paris<sup>59</sup> arraché de son palais, jeté dans un cachot, manquant de tout ! Vous savez que sa première parole, quand il se retrouva avec les autres otages qu'on transportait avec lui dans une autre prison, fut celle-ci : *J'ai faim. Quelqu'un de vous pourrait-il me donner à manger?* Ainsi, M<sup>gr</sup> Darboy souffrait de la faim, et il a pu endurer bien d'autres privations. On ne sait pas ce que souffrent les malheureux jetés seuls dans un cachot ! Pour en revenir à sainte Catherine, qu'est-ce qui la rendait si forte en présence du supplice ? Je voudrais vous rendre attentives à ce que je vais dire. Si la virginité est la pureté de l'âme, elle

---

58. Mt 12, 32.

59. M<sup>gr</sup> Darboy, arrêté par la Commune et fusillé en mai 1871.

est aussi la pureté des sens ; c'est-à-dire que non seulement les sens ne se livrent à aucun excès, mais qu'ils se purifient sans cesse en se détachant de toute satisfaction. Tous les sens demandent leur satisfaction. Les yeux, les oreilles, le goût, l'odorat, le toucher demandent non seulement ce qui leur est nécessaire, mais ils ont une tendance à chercher à se procurer des satisfactions. Or la virginité la plus pure tend à rejeter toute satisfaction. Elle prend ce qui est nécessaire pour se nourrir, pour se couvrir ; mais elle rejette tout le plaisir que la nature pourrait prendre.

Qu'est-ce que cela, mes sœurs ? C'est la mortification la plus simple, la plus nécessaire et je dirai, la plus parfaite. J'ai vu des âmes faire de grandes pénitences et n'être pas du tout parfaites. Je n'ai jamais vu une âme se mortifier habituellement, se refuser habituellement toutes les satisfactions qu'elle pouvait se refuser sans nuire à sa santé, ne s'arrêter à rien de ce qui plaît aux yeux, au goût, à l'ouïe, à l'odorat, vivre au milieu de toutes ces choses sans y descendre – je n'ai jamais connu une telle âme qui ne soit arrivée très loin dans la vie intérieure. C'est ce que je crois devoir vous recommander à ce sujet.

Non seulement sainte Catherine, pour garder sa virginité, avait mortifié ses sens, mais encore elle s'était imposé des souffrances, elle avait vécu au milieu de souffrances que les santés d'aujourd'hui ne supporteraient pas. Dans la primitive Église, tous les chrétiens passaient des nuits entières en prière. Ils s'imposaient des jeûnes qui ressemblaient à ceux de la Trappe. Leur vie était à peu près celle que mènent aujourd'hui les Religieux de l'Ordre de saint Benoît. La force de leur tempérament leur permettait ces austérités. Pour vous, mes filles, ce n'est pas de ce côté-là que vous devez vous porter. Vous y succomberiez. Ce n'est pas l'esprit de votre Règle et il y a autre chose que vous devez mettre à la place.

Tout le monde a des souffrances, il faut savoir les accueillir avec amour, les porter en paix, être doux, bon, patient dans la souffrance. Si sainte Catherine n'avait pas été extrêmement patiente, comment, brisée, mourant de faim, jetée dans un cachot, aurait-elle eu l'énergie de convertir encore ceux qui venaient à elle ? C'est dans cet état qu'elle a converti le général en chef des armées et la femme même du tyran qu'on avait envoyés pour la séduire. C'est alors qu'on a préparé ce

terrible instrument de supplice qu'une prière seule a brisé, et qu'enfin, ayant donné sa tête au bourreau, sainte Catherine alla cueillir la double palme de la virginité et du martyre.

Tout le monde désire la palme, mais tout le monde n'aspire pas au martyre. Il est rare qu'on ne désire pas la couronne, la gloire, le privilège d'aller tout droit de la terre au ciel, par une mort qui, après tout, n'est pas plus cruelle, quant à son dernier acte, que la mort préparée par une longue maladie. Il est facile de désirer cette grâce ; mais la palme n'est accordée qu'à ceux qui ont pratiqué beaucoup de vertus. On a remarqué que, dans les temps de persécution, seuls les humbles, les mortifiés, les ardents dans l'amour généreux, dans la patience, obtenaient la palme du martyre. Il ne suffit pas de désirer, il faut mettre dans sa vie ce qui peut incliner Dieu à nous donner cette palme.

Le vénérable Bède dit que Dieu a des fleurs diverses pour couronner ses serviteurs : « il a les lis de la paix et les roses du martyre. » Tâchons, dans l'ordinaire de la vie, de nous mettre dans cet état de perfection, de fidélité, de pureté, de foi, de patience, de générosité, qui permette à Dieu de nous couronner d'une fleur ou d'une autre, quand nous paraîtrons devant lui.

Il faut le demander aux saints et surtout aux grandes vierges martyres des premiers siècles. Elles avaient des caractères magnifiques, des caractères à la hauteur de leur dévouement et de leur héroïsme. De nos jours, les caractères sont faibles, parce que *les vérités sont diminuées parmi les enfants des hommes*<sup>60</sup>. Ce sont les grands principes qui font les grands caractères. Les vierges, qui vivaient de la foi, puisaient dans leur croyance une force qui les rendait victorieuses du monde et de l'enfer. Demandons-leur de relever nos âmes, de nous obtenir cette foi vive, cette générosité de cœur qu'elles ont montrées dans le combat. Tâchons de traverser vaillamment, comme elles, l'épreuve de la vie. C'est, croyez-le, mes sœurs, la meilleure préparation à l'épreuve du martyre, s'il plaît à Dieu de nous l'envoyer.

---

60. Ps 11, 2 (Vulg.).

*9 décembre 1877*

LA CONTEMPLATION CONSIDÉRÉE COMME  
LE CENTUPLE PROMIS PAR NOTRE SEIGNEUR

Mes chères filles,

En vous parlant des souffrances de sainte Catherine, je ne suis pas revenue sur une pensée qui doit être souvent devant vos yeux, parce qu'elle est une force dans la crainte des épreuves futures et une force aussi dans les épreuves présentes. C'est la promesse que notre Seigneur a faite de donner le centuple au milieu même des persécutions.

Ceci, mes filles, il faut souvent se le rappeler, et se rappeler que, si les martyrs ont passé par de terribles épreuves, avec un si grand courage, c'est qu'ils s'y étaient préparés par la mortification, le détachement et la prière, mais c'est aussi parce qu'ils avaient au-dedans d'eux-mêmes la force que donne le centuple promis par l'Évangile. Or quel est-il ce centuple ? Je ne crois pas me tromper en disant que c'est un ardent amour de Jésus-Christ. Je crois que notre Seigneur communique aux âmes, au milieu des persécutions, un amour beaucoup plus ardent qu'il ne le communique en aucun autre moment, et qu'il fait grandir l'amour par le moyen de la persécution.

La conséquence pratique que nous pouvons en tirer, pour nous qui ne sommes pas persécutées, est que, dans la proportion où nous serons plus détachées, plus abandonnées, où nous livrerons davantage notre âme à l'obéissance, où nous garderons moins de nous-mêmes, dans cette proportion, nous recevrons déjà ici-bas le centuple promis par notre Seigneur Jésus-Christ à ceux qui ont tout quitté pour son amour.

Il est bien facile de comprendre qu'une personne, jetée dans une prison, privée de tout appui, de tout secours, de ses amis, de sa liberté,

livrée, on peut le dire, entre les griffes d'un tigre ou d'un lion, se dise : « Cette bête me dévorera, elle jouera avec moi plus ou moins longtemps, mais sa fin est de me dévorer. » Tel était le sort d'une martyre lorsqu'elle était livrée au persécuteur romain. Elle ne savait pas quels étaient les tourments que ce persécuteur inventerait, elle ne savait pas par quels moyens il la ferait mourir. Elle savait qu'elle était livrée sans ressources entre les mains d'une bête plus terrible que les tigres et les lions, car on a vu quelquefois ces animaux se coucher aux pieds des martyrs et se montrer plus humains que les empereurs romains qui, après tous les tourments, leur faisaient trancher la tête.

Vous comprenez qu'une âme dans cet état-là peut dire à Dieu : « Mon Dieu, je n'ai plus que vous. » Effectivement, elle est privée de tout, elle n'est plus libre, elle ne peut plus rien, elle n'a plus aucune jouissance, aucun bien humain ou terrestre. Pour son corps, tout est souffrance. Pour son âme, l'abandon est sa force. Vous comprenez, dès lors, combien l'amour de Dieu grandit et se développe rapidement dans cet état, parce que, tout étant retiré de l'âme, il n'y a plus de place que pour l'amour de Dieu.

Dans une certaine mesure, c'est ce que font les religieux fervents. Ils cherchent à ôter de leur âme toute disposition d'amour-propre. Ils cherchent, par le détachement de toute satisfaction humaine, par la pauvreté, l'obéissance, la souffrance, la régularité, la charité, le don de soi, le travail, l'humilité surtout, à se dépouiller de telle sorte qu'ils puissent dire à Dieu : « Mon Dieu, je n'ai plus rien que vous. On peut faire de moi ce que l'on veut. Je me suis livré jusqu'à la mort et sans réserve. Vous êtes mon unique trésor. » Par là l'amour grandit, se développe, embrase l'âme et lui donne la force et la joie suprêmes, qui sont le centuple promis au milieu même des persécutions.

J'aborderais volontiers un autre côté de cette question, c'est la contemplation de la vérité. Nous avons dit que sainte Catherine, très nourrie de la vérité, était un grand modèle pour une religieuse de l'Assomption. Nous avons dit aussi qu'elle était très pure, très détachée de ses sens, qu'elle avait conservé la virginité et la pureté par une mortification très grande, et qu'elle voyait sans cesse les choses de Dieu.

Il y a deux manières de voir les choses de Dieu : la première est d'en être instruite, de les connaître, d'y penser souvent. La seconde, de les voir dans une lumière plus élevée, plus surnaturelle qu'il plaît à Dieu de nous donner, qu'il ne donne pas à tous, mais qu'il est disposé à donner à ceux qui veulent la recevoir. Il est surtout disposé à la donner aux âmes religieuses : c'est la lumière de la contemplation. Il y a deux contemplations, la contemplation acquise et la contemplation infuse. Qu'est-ce que la contemplation acquise à laquelle toute âme religieuse peut tendre ? C'est une vue amoureuse à laquelle se joignent l'ardeur de la volonté et la joie du cœur. Ici, il faut être très précis.

Je dis donc qu'il y a à la fois lumière et vue ; puis la volonté s'y porte tout entière en même temps que le cœur s'y repose avec amour. Pourquoi ai-je appelé cette contemplation, la contemplation acquise ? C'est parce qu'elle s'acquiert par la longue méditation de la vérité, par l'habitude, le soin que prend l'âme de se nourrir, même en dehors de la méditation et de la prière, des choses divines, de porter sa volonté vers les choses divines, de ne prendre sa joie que dans les choses divines, de les aimer de tout son cœur et de s'arrêter à quelqu'une en particulier selon sa grâce et sa lumière.

Je vais spécifier, parce que l'on ne saurait être trop exact dans cette question. Dieu fait homme, voilà un sujet de contemplation. Un Dieu infini, tout-puissant, possédant toutes les perfections que vous lui connaissez, réduit à l'état d'un petit enfant, comme nous allons le voir à Noël, se présente à la pensée.

Quand l'âme a longuement médité sur toutes les conditions de cet abaissement ; quand elle a considéré ce que c'est que Dieu et ce que c'est qu'un petit enfant d'un jour, quand elle s'est demandé pour qui notre Seigneur a fait tout cela, pourquoi il est descendu du ciel sur la terre et comme le chante l'Église, comment il n'a pas eu horreur du sein d'une vierge, l'âme alors s'arrête à cet enfant. Toute sa volonté se porte vers lui, elle ne désire que lui, ne veut que lui. Le connaître, l'aimer, voilà tout l'objet de sa volonté sur la terre. Elle écarte toute autre pensée ; puis, par un ardent amour, elle s'attache à lui, et se repose en lui seul.

Cette espèce de contemplation acquise est aussi un centuple, mes sœurs. Pour se tenir dans une seule pensée, dans un seul amour, dans

une simplicité complète, il faut une aide de Dieu. Cette aide, Dieu ne la donne pas toujours et elle n'est pas nécessaire. Aux pieds du saint Enfant Jésus, au pied du saint Sacrement, ou au pied d'un crucifix, quand, en face d'une vérité, de cette éternité où nous sommes destinées à posséder Dieu, quand l'âme s'arrête, ne veut plus voir ni penser autre chose, se porte avec une extrême ardeur de volonté, une extrême fidélité d'amour qui fait qu'elle exclut toute autre chose, elle entre dans une voie où la vérité qu'elle contemple lui est un centuple.

Si l'amour de Dieu, allumé comme un brasier au fond de l'âme, est un centuple, croyez, mes sœurs, que la contemplation des choses divines, l'union à une chose divine, – l'Enfant Jésus, le saint Sacrement, Jésus crucifié, la gloire de la Trinité, l'éternité qui nous est préparée ou tout autre objet plus habituel de vos méditations – croyez, dis-je, qu'être appliquée entièrement, pleinement, avec un ardent amour à une de ces vérités, c'est aussi un centuple. C'est dans ces moments-là que les larmes coulent auprès de notre Seigneur Jésus-Christ.

Vous avez toutes entendu lire ces jours-ci au réfectoire que saint Grégoire VII, ayant perdu les larmes qu'il versait dans l'oraison, en était fort affligé. L'auteur dit que c'était les larmes de la componction. C'est vrai, mais ce n'est pas tout. Il y a bien la componction, la douleur d'être imparfait ; mais si le cœur est attendri, il est aussi embrasé quand il approche et qu'il se tient près, très près d'une chose qui serait l'objet d'une extase, si l'âme pouvait aller jusque-là.

Saint François d'Assise était hors de lui à la pensée qu'un Dieu s'est anéanti et s'est fait esclave pour nous. D'autres saints éprouvaient les mêmes sentiments à la vue de Jésus crucifié. Je ne dis pas, mes sœurs, que vous serez dans cet état qui peut aller jusqu'à l'extase. La pensée que Dieu nous a tant aimés, que nous pouvons l'approcher de si près, qu'un voile seulement nous sépare de lui, cette pensée peut bien remplir d'émotion l'âme qui s'y applique avec une ardente volonté, avec un grand recueillement et un fidèle amour, et faire couler ses larmes.

Tout cela, je le sais, ce sont des grâces : la contemplation dans un ardent amour, l'union parfaite, les larmes sont des dons de Dieu. On ne les obtient pas tout de suite, quelquefois on ne les obtient jamais. Il

est bon de se dire, et c'est une consolation, qu'on les obtient beaucoup plus vite dans la voie de la souffrance et de la persécution. Il y a corrélation entre les persécutions, les épreuves, les souffrances, et les dons de Dieu. Si Dieu voulait nous faire passer par des épreuves plus douloureuses, par des états plus désolés, par des tentations plus terribles (la tentation est un autre genre de persécution), tout cela pourrait nous mener à ce centuple promis au milieu des persécutions, et que Dieu a donné aux martyrs entre les mains des bourreaux.

Un grand mystique a remarqué le progrès rapide que faisaient quelquefois les âmes dans les temps de persécution. Telle âme, la veille peu instruite, peu éclairée, mais qui avait une volonté assez ferme pour passer à travers les tourments, recevait des dons célestes, dès qu'elle avait commencé à souffrir. La lumière de Dieu descendait en elle. Elle était touchée d'une grâce qu'elle n'avait pas connue auparavant et qui, je crois, doit être renfermée dans ce centuple promis au milieu des persécutions. Un des Jésuites mis à mort pendant la Commune disait qu'il n'avait jamais fait de retraite pareille à celle qu'il avait faite à Mazas<sup>61</sup> !

C'est une des choses auxquelles il faut penser, quand on médite sur la vie des martyrs. Ce côté-là est extrêmement encourageant. Il faut se dire quelquefois : « Je désirerais être assez forte pour souffrir pour Jésus-Christ. Je voudrais bien offrir ma vie pour lui. Je n'en sens pas la force en moi. Cependant j'aimerais mieux mourir que de faire un péché mortel ou de renier ma foi (disposition absolument nécessaire). Mais, si je me trouve dans une plus grande épreuve, alors lui, fidèle à ses promesses, viendra à mon aide d'une manière particulière. Alors le centuple promis dans l'Évangile descendra en moi, centuple de force, d'amour, de lumière, de contemplation. »

Après avoir dit ceci pour le martyr, je le dis pour la vie religieuse. Il est bon de s'entretenir quelquefois des choses plus excellentes. Il est bon de les désirer pour s'élever au-dessus des choses de la terre. Il est bon de se dire que Dieu a en réserve des trésors au-dessus de tous les trésors de la terre, et que, sans attendre l'éternité, il peut dès ici-bas mettre dans l'âme la plénitude de son amour et de sa grâce et lui

---

61. Prison de Paris où il avait été détenu.

donner des joies qui dépassent ce que l'oreille peut entendre, ce que l'œil peut voir, ce que le cœur peut désirer, ce que l'esprit peut connaître<sup>62</sup>. C'est vraiment quelque chose de l'éternité.

Quand notre Seigneur choisit des âmes pour les appeler à lui dans la vie religieuse, il a des desseins dans ce sens-là. Je ne veux pas dire qu'il donne à toutes des lumières supérieures ; mais il a le dessein de faire de toutes des âmes intérieures, d'habiter plus dans leur volonté, dans leur intelligence et dans leur cœur, que dans toutes les âmes du monde. Notre Seigneur ne se moque pas de nous. Quand il nous appelle à un état de perfection, c'est assurément pour nous donner quelque chose de mieux. Qu'est-ce qui fait que peu d'entre nous reçoivent ces dons, ces lumières, ces grâces ? C'est, mes filles, que nous ne les désirons pas assez, que nous ne nous y préparons pas assez, que nous n'élevons pas assez notre esprit, notre cœur, notre volonté au-dessus de la terre.

C'est à ce point de vue que, si la contemplation infuse n'est pas la grâce de tout le monde, il est bon d'en parler comme d'une lumière que nous devons désirer, que nous pouvons espérer, et dans l'espoir de laquelle nous devons priver nos yeux, nos oreilles, nos pensées de toute lumière terrestre qui n'est pas absolument nécessaire au service de notre Seigneur. Voilà une des raisons de la mortification intérieure. Un directeur que j'ai connu disait qu'elle n'a pas de bornes. La mortification extérieure peut avoir des limites. Elle est renfermée dans les règles de la sagesse et de la prudence. La mortification intérieure peut s'exercer dans toute l'étendue de la générosité, de l'amour, de la fidélité, et nous disposer à entrer dans la voie de la perfection à laquelle notre Seigneur appelle chacune de nous plus ou moins.

Vous comprenez maintenant, mes filles, pourquoi j'insiste beaucoup sur cette pensée qu'il ne faut pas s'arrêter aux choses vulgaires, qu'il faut traverser le monde, faisant avec soin ce que l'on a à faire, mais regardant toujours plus haut, sans se préoccuper de tout ce qui vient, de tout ce qui se passe, de tout ce qui occupe ici-bas.

Avez-vous remarqué combien pour les personnes du monde les plus petites choses sont une affaire ? Nous pouvons faire de même, parler

---

62. Cf. 1 Co 2, 9.

intérieurement, revenir sur les petits ennuis que nous avons eus. Cela ne convient pas à notre état. Il faut laisser tout cela, quitter doucement la partie inférieure de l'âme, les petites contrariétés, les petites volontés, les petites jouissances d'avoir réussi, pour monter plus haut.

Pensons combien nous sommes heureuses que Dieu soit descendu vers nous, qu'il se soit donné à nous, qu'il se soit fait petit enfant. Pensons combien nous sommes heureuses que, dans le sacrement de son amour, sous une apparence qui n'est rien, il soit lui-même tout entier, nous nourrissant, vivant dans cette maison dans la réalité de sa gloire, de ses mystères, de son amour, se proposant à nos adorations. Pensons combien nous sommes heureuses qu'il ait souffert pour nous, qu'il nous ait lavées dans son sang. Pensons enfin combien nous sommes heureuses d'être éternellement destinées à le voir, de pouvoir être au nombre de ses enfants chéris, vivant autour de son trône, contemplant ce qu'il est dans la vision des anges et des bienheureux, transformés en clarté et en amour, en proportion de ce que nous l'aurons aimé ici-bas.



24 décembre 1877

NOËL, MYSTÈRE D'AMOUR  
Y RÉPONDRE PAR UNE CONFIANCE SANS BORNES EN NOTRE SEIGNEUR

Mes chères filles,

Nuit de Noël. Nous sommes tout près de l'heureux moment où, pour la première fois, notre Seigneur Jésus-Christ s'est rendu visible en ce monde. La Sainte Vierge, à l'heure qu'il est, retirée dans ce coin le plus humble et le plus caché de la grotte de Bethléem, entrain en oraison, attendant le Sauveur tant désiré par les prophètes et les patriarches, tant désiré par son propre cœur, si pressé de voir ce Fils de Dieu sur la terre.

Tout à l'heure, quand nous assisterons aux saints mystères, quand nous nous approcherons de la sainte communion, le Fils de Dieu, la seconde personne de la sainte Trinité, l'Éternel, le Tout-Puissant, le Juge des vivants et des morts, le principe de toute création, descendra du ciel, et nous le contemplerons petit enfant, couché dans une crèche, soumis à une Vierge, pauvre, caché, plein de tendresse pour tous les hommes. *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde*<sup>63</sup>.

C'est la seule chose que l'on puisse dire devant un pareil mystère, et, comme c'est pour vous que je parle, je voudrais dire à chacune de vous : « C'est ainsi, ma sœur, que Dieu vous a aimée. C'est pour vous qu'il est descendu du ciel. Pour vous il s'est fait petit, pauvre. Pour vous il a pris la forme si aimable d'un saint et divin enfant qui vous tend les bras et vous demande d'aller à lui dans la pauvreté, la fidélité, l'innocence et la persévérance. Il vous demande surtout une chose plus

---

63. Cf. Jn 3, 16.

que toutes les autres, c'est de ne jamais douter de son cœur, d'avoir une confiance sans bornes, de ne jamais vous défier de lui. »

Tout à l'heure, vous renouvellerez vos vœux. Qu'est-ce que vous faites en renouvelant vos vœux, vous professes ? Que promettez-vous, vous novices, en vous approchant de Jésus pour lui offrir vos saints désirs ? Vous demandez de lui appartenir entièrement. Vous voulez lui faire le sacrifice de vous-mêmes, et s'il est déjà fait, vous voulez le rendre plus profond, plus parfait, plus persévérant. Sachez bien que, si vous ne quittez pas Jésus-Christ, ce n'est pas lui qui vous quittera, lui qui vous a amenées, lui qui vous a cherchées dans ce pauvre réduit de Bethléem, où il se donnait pour vous autant que pour le monde.

Il y a une autre espèce de naissance dont parle l'Église, c'est la naissance des saints. Elle appelle *naissance à l'éternité*<sup>64</sup> le moment où, ayant triomphé des difficultés du monde, les âmes saintes et agréables à Dieu quittent la terre pour l'éternité. J'en appelle à celles qui ont vécu plus longtemps avec nous.

Combien avons-nous vu de ces *naissances à l'éternité* ? Chaque fois qu'une de nos sœurs est arrivée au seuil de l'éternité, ne l'avons-nous pas vue transformée ? Je ne puis m'empêcher de rapprocher ce souvenir de la naissance de notre Seigneur, surtout dans ce moment où nous avons dans une de nos maisons une sœur qui paraît prête à naître pour le ciel, peu après que notre Seigneur se sera donné à elle et à nous sur la terre<sup>65</sup>. Elle aussi paraît toute transformée. Elle avait des défauts comme nous en avons tous. Elle avait des faiblesses. Celui qui l'a tant aimée a su, dans cette dernière maladie, compléter ses vertus, transformer ses imperfections. Celles qui l'approchent ne trouvent plus en elle qu'une épouse de Jésus-Christ, qu'une âme aimante et fidèle, prête à posséder Dieu.

C'est ce que nous avons toujours vu dans toutes celles qui nous ont quittées. Pourvu que vous ne doutiez jamais de notre Seigneur, que vous lui soyez fidèles, que vous l'aimiez avec persévérance, soyez assurées que lui qui vous aime si tendrement ne vous refusera aucune grâce. Il préparera votre sanctification. Il viendra sous une forme ou sous une autre, sous la forme de l'épreuve, sous la forme de l'obscurité,

---

64. *Natalitia sanctorum.*

65. À Nîmes, sœur Thérèse-Eugénie (Marie-Louise Magne).

sous la forme des peines à l'oraison, et il ira toujours continuant son travail, toujours demandant plus ardemment votre cœur, demandant votre confiance avec plus d'intimité de sa part, avec plus de fidélité de la vôtre, et il achèvera son œuvre en vous au moment de votre naissance pour l'éternité.

Quand on sait cela, comme Dieu nous a aimées, ce que notre Seigneur a fait pour nous, comme il est facile de se donner à lui pour toujours et de lui tout sacrifier, et comme l'âme doit avoir toujours un vol fervent qui la porte vers Jésus-Christ dans la crèche ou dans le saint Sacrement, au milieu du travail ordinaire qui remplit votre vie !

Nous avons parlé dernièrement de la contemplation. Une des grâces les plus précieuses de la contemplation, c'est ce que les saints appellent le *vol de l'âme* : c'est-à-dire, que tout en vivant en ce monde, tout en restant sur cette terre, l'âme semble quitter le corps et s'envoler rapidement vers Dieu. Les âmes qui ont eu ce vol ont un sentiment pratique que Dieu est tout, que Dieu seul est leur fin, et elles ne savent pas vivre en autre chose qu'en lui.

Si les saints éprouvent ce sentiment par une grâce extraordinaire qui n'est pas donnée à tous, il faut que vous sachiez que c'est une loi de la nature pour toute âme qui quitte ce monde. Au moment où elle est séparée de son corps, avec plus d'impétuosité que la flèche lancée vers un but, l'âme s'élance vers le sein de Dieu. Si elle en est rejetée par quelque imperfection, par quelque faute, par quelque fragilité, si elle en est même séparée par des crimes que vous ne connaîtrez jamais, elle conserve pourtant cet attrait, ce besoin, ce vol ardent vers Dieu pendant toute l'éternité.

Pour les âmes qui sont pour toujours privées de Dieu, leur plus grande douleur est de vouloir s'élancer vers lui et de ne pouvoir pas le posséder. Vous comprenez combien ce vol est rapide et heureux pour l'âme qui a aimé Dieu sur la terre. Si je vous en parle, c'est que, dès ici-bas, il dépend de vous que votre âme vole toujours vers Dieu, que toujours, à toute heure, dans vos emplois, à la classe, au réfectoire, à la cuisine, vous laissiez votre âme s'envoler vers la sainte crèche de Jésus, vers le saint Sacrement où vous retrouvez celui qui s'est fait petit enfant pour vous ; de la sorte très peu d'instantants se passent sans que, au

milieu de vos occupations, vous alliez vous rafraîchir ou vous embraser aux pieds de Jésus-Christ.

Notre vocation à nous est de chercher toujours notre Seigneur, de vivre de la vérité de notre Seigneur, de tout baser en nous sur notre Seigneur. Quand nous travaillons, que notre travail soit pour lui. Cherchons-le sans cesse, que ce ne soit pas nous que nous produisons, mais lui. Demandez-lui cette grâce pendant cette veille sacrée où, au pied de la crèche, vous allez venir renouveler vos vœux.

C'est une grande grâce que la rénovation des vœux. Vous vous retirerez de là plus obéissantes, plus fidèles à la perfection de la chasteté qui n'est autre chose que la perfection de l'amour, plus pauvres, plus dépouillées de vous-mêmes, plus humbles vis-à-vis de notre Seigneur Jésus-Christ qui a pris la dernière place sur la terre, plus douces, car Jésus nous apprend qu'il est *doux et humble de cœur*<sup>66</sup>, plus joyeuses, car la pauvreté donne la joie, et aussi parce que la naissance de Jésus-Christ est la source de la plus grande joie que puisse trouver le cœur chrétien.

C'est aujourd'hui Noël. Joie et Noël, c'est une même chose. Nos ancêtres l'avaient bien compris. *Noël, Noël!* était leur cri de joie et de triomphe. Et en effet, y a-t-il une plus grande joie que la descente de notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre, que de le voir à nous et tout à nous?

N'oubliez pas, au milieu de ces pensées de joie, une pensée qui est amère, mais qu'il faut se rappeler, c'est qu'aujourd'hui, après que Jésus-Christ s'est ainsi donné au monde, que le Fils de Dieu est descendu du ciel, il y a des hommes qui ont travaillé et qui travaillent incessamment à persuader aux autres que Jésus-Christ n'est pas Dieu, qu'il n'est pas le Fils de l'Éternel, la seconde personne de la sainte Trinité, que tout ce que nous croyons est vain et que rien ne nous a été donné du ciel. Songez quel malheur c'est pour les âmes, et quelle douleur c'est pour notre Seigneur Jésus-Christ ! C'est le travail de l'antique serpent dont la tête a été brisée par le pied virginal de Marie, mais qui remue la queue pour frapper les âmes et les entraîner avec lui dans l'abîme éternel.

---

66. Mt. 11, 29.

En même temps que vous vous réjouirez, songez à ceux qui ne connaissent pas les joies de cette nuit sacrée où le Sauveur s'est donné à nous, et qui détournent de lui les esprits et les cœurs par leurs mauvais enseignements.

Priez beaucoup pour la conversion de ce pays, pour le triomphe de l'Église qui mettrait la joie partout, parce qu'elle mettrait partout la connaissance de Dieu et de son amour.

Qu'est-ce qui peut être tout à fait dur, quand on sait ce qu'est Dieu, quand on sait qu'il nous a tant aimés ; quand on sait qu'il n'est pas difficile avec ses pauvres créatures, qu'il faut lui donner sa foi, se confier en lui, ne pas abuser de ses grâces et que, moyennant cela, il nous prépare son ciel. C'est cette assurance, source de la vraie joie, que l'Église veut donner à ses enfants, et c'est ce que le démon veut détruire par l'incrédulité !

C'est pourquoi il faut prier pour le triomphe de l'Église, pour le retour des âmes trompées et éloignées de Dieu, et nous réjouir de l'heureuse part qui nous est faite d'être séparées de toute erreur, de tout mensonge, de toute occasion de péché, pour être auprès de celui vers qui notre âme doit voler avec amour, qui doit faire notre joie ici-bas, notre joie dans l'éternité et qui nous prépare la *naissance à l'éternité* en échange de la naissance qu'il prend aujourd'hui dans la crèche.



30 décembre 1877

APPRENDRE PRÈS DE LA CRÈCHE  
LA PATIENCE, L'HUMILITÉ ET LE COURAGE

Mes chères filles,

Le père d'Alzon, dans ses sermons<sup>67</sup>, fait aux chrétiens trois souhaits que j'ai bien envie de vous appliquer pour l'année prochaine. Il souhaite à ceux qui le liront ou qui l'entendront l'humilité, la patience et le courage.

Ce sont bien des souhaits du temps de Noël, je le dis surtout de l'humilité et de la patience. Notre Seigneur Jésus-Christ doit être pris pour maître par l'âme religieuse. Nous l'appelons souvent : « Mon Maître, mon divin Maître. » Or, un maître est celui qui enseigne, celui que l'on suit, que l'on écoute, à qui on demande conseil. Eh bien, si notre Seigneur enseigne quelque chose de sa crèche, c'est certainement l'humilité.

Il faut vous habituer, en vous approchant de la crèche, à ne pas seulement lui dire que vous l'aimez, mais aussi à écouter ses enseignements. Voyez combien il est humble, abaissé, comme il s'est fait petit. L'état d'enfant de Dieu à la suite de Jésus-Christ est l'état fondamental de la vie religieuse. Il importe de ne jamais en sortir par le fond de l'âme.

Le jour où l'une d'entre vous se dirait : « Je suis grande, je ne suis plus une enfant, je puis avoir mon avis, comprendre, juger des choses », ce jour-là, elle ne serait plus disciple du divin Maître, parce que le divin Maître veut renouveler sans cesse dans les âmes le mystère de son enfance sacrée et leur enseigner à être, à son exemple, toujours petites, toujours humbles, faciles, affectueuses. Tels sont les caractères

---

67. « Prônes » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

de l'enfance. Peu confiante en son propre sens, elle ne s'arrête jamais à ses propres idées, à ses propres avis, et ne prend jamais le jour ni l'heure de l'indépendance ou de la plénitude de soi.

Tout ce que je viens de vous énumérer suffit à vous faire comprendre que l'âme religieuse ne devrait jamais arriver à un état contraire à celui de notre Seigneur Jésus-Christ dans son enfance. Le jour où elle arrive à avoir une certaine plénitude, une certaine indépendance, une certaine confiance en sa sagesse, un certain je-ne-sais-quoi qui fait qu'elle se dit : « Je ne suis plus une enfant », ce jour-là elle ne suit plus bien Jésus doux et humble de cœur, toujours petit et toujours dépendant.

Je vous engage à aller toutes au pied de la crèche prier le Maître de l'humilité de vous communiquer quelque chose de sa petitesse, de sa simplicité, de sa dépendance, qualités qui conviennent essentiellement à l'état d'enfance, et que je vous souhaite pour l'année prochaine.

Je viens de dire qu'à aucun âge on ne doit arriver à avoir la plénitude de la confiance en soi, la plénitude de l'indépendance. Ce défaut n'est pas seulement celui des vieux, c'est aussi celui des jeunes. J'ai remarqué que beaucoup de personnes, entrant en Religion à dix-sept, dix-huit, vingt, vingt-deux ans, y arrivent ayant déjà leur sagesse à elles.

L'orgueil est si naturel que très peu de personnes viennent avec les dispositions d'un véritable enfant de Dieu, tout petit, dépouillé de soi, humble, souple, prêt à être conduit et formé. Cet état est celui que les novices doivent acquérir pendant leur noviciat et qu'elles doivent conserver toujours, afin que l'humilité aille se développant en elles et les dépouillant de plus en plus d'elles-mêmes.

Le second souhait du père d'Alzon est la patience. Notre Seigneur Jésus-Christ est un grand modèle de patience dans la crèche. Cet état pour l'intelligence humaine la plus parfaite, la plus élevée, la plus remplie de toutes les lumières du ciel et de la terre, cet état pour un Dieu... quel est-il ?

S'il vous fallait être couchées des jours et des années, portées à droite et à gauche, enveloppées dans des langes, assujetties par les bassesses de l'enfance, ne disant jamais un mot, quelle épreuve serait-ce pour vous ? Pourtant, vous n'êtes qu'une créature, et Jésus est un Dieu !... Qu'est-ce que tous les sentiments naturels auprès des lumières de notre Seigneur Jésus-Christ qui était un homme parfait en même

temps qu'il possédait la plénitude de la divinité ? Quel modèle de patience, d'assujettissement, de douceur, de charité, Jésus nous montre dans sa crèche ! Allez prier là votre Maître. Qu'en vous enseignant à être humbles, il vous enseigne aussi à être patientes, car la patience est une des formes de l'humilité.

L'Église nous fera dire ces jours-ci dans l'Office : *elle s'est manifestée l'humanité et la bénignité de notre Sauveur*<sup>68</sup>, comme si l'humanité et la bénignité étaient une même chose. Il faut que le Sauveur nous soit un maître de bénignité, et c'est par la patience qu'on arrive à la bénignité d'âme, de conduite, de jugement, à *la bénignité de retour*. Si par un premier mouvement on s'est laissé aller à la vivacité, on revient prendre les gens par leur bon côté ; on revient pour mieux souffrir, pour mieux accepter, pour se mettre sous ce que l'on a à porter ; et cela se fait en étudiant notre Seigneur Jésus-Christ dans sa crèche.

Enfin le père d'Alzon finit par le courage. Je ne le prendrai pas dans le même sens que lui. Je vous dirai qu'il faut du courage pour travailler toujours à sa perfection, pour toujours se reprendre, pour être toujours le disciple de notre Seigneur Jésus-Christ et n'être jamais disciple de sa nature et de son amour-propre. C'est ce courage-là que je vous souhaite, afin que tous les jours de l'année, mettant comme fondement de votre perfection l'union à l'esprit d'enfance, d'humilité, de patience, vous ayez la force de toujours bâtir, de toujours travailler et de ne jamais vous arrêter à ce qui s'élève en vous contre ces vertus.

Je vous recommande aussi de prier les unes pour les autres à la fin de cette année. Demandez que Dieu nous fasse toutes progresser dans l'amour et la sainteté. Combien aurons-nous encore d'années devant nous ? Ceci est le secret de Dieu ; mais si chaque année ne porte pas de très grands fruits, qu'est-ce que nous aurons à la fin de la vie ? Les mains vides... C'est précisément pourquoi il importe d'employer les jours et les années à écouter notre Seigneur, à lui être fidèles et attentives, profitant des grâces si grandes et si nombreuses que nous donne la vie religieuse, pour nous unir à notre Seigneur et lui ressembler davantage.

---

68. Tt 3, 4.



ANNÉE 1878



- 6 janvier : Mère Marie-Eugénie et mère Thérèse-Emmanuel vont passer la journée à l'Externat pour la fête de la Supérieure, mère Marie du Christ.
  - *23 janvier : La princesse Mercedes d'Orléans, ancienne élève d'Auteuil, épouse le Roi d'Espagne Alphonse XII.*
- 3 février : Mère Marie-Eugénie commence la série des Chapitres sur l'esprit de l'Assomption.
  - *7 février : Mort de Pie IX. Le pensionnat prend le deuil. Le père d'Alzon part pour Rome.*
- 9 février : À Auteuil, service solennel pour Pie IX, célébré par le père Pernet.
- 12 février : Le père Picard part à Rome pour les obsèques, comme représentant de l'Association Notre-Dame de Salut.
- 16 février : Service solennel pour Pie IX à l'Externat. Mère Marie-Eugénie y est présente.
- 19 février : À la demande de mère Marie-Eugénie, l'Archevêché a permis l'adoration nocturne à Auteuil et à l'Externat pour l'ouverture du Conclave.
  - *20 février : Élection de Léon XIII.*
- 6 mars : À son retour, le père Picard vient parler des événements de Rome.
- Premières tractations pour la fondation de Ramsgate.
- 27 mai : Départ de mère Marie-Eugénie pour l'Angleterre. Elle est accompagnée de sa nièce Guitta (fille de Louis Milleret) et de sœur Marie de la Nativité.
- 1<sup>er</sup> juin : Départ de Londres pour Richmond.
- 13 juin : Retour de mère Marie-Eugénie avec Guitta.
- 24 juin : Mère Marie-Eugénie annonce à la Communauté la prochaine fondation de Ramsgate.

- *26 juin : Mort de la Reine Mercedes d'Espagne. Mère Marie-Eugénie en est très affectée.*
- 3 juillet : Service solennel pour la Reine Mercedes.
- 1<sup>er</sup> août : Visite du Duc et de la Duchesse de Montpensier, parents de Mercedes.
- 3-12 septembre : Retraite de la Communauté prêchée par le père Matignon S.J.
- 13-16 septembre : Mère Marie-Eugénie est à Reims.
- 19 septembre : Monseigneur d'Hulst accorde la permission d'un cinquième jour d'adoration, le dimanche.
- 20 septembre : Mère Marie-Eugénie donne le bonnet de postulante à Guitta, sa nièce, avec le nom de sœur Marguerite de Jésus.
- 21 septembre : Mère Marie-Eugénie part pour un premier long voyage en Espagne. À Bordeaux, elle a la surprise de rencontrer dans le même train la famille de Montpensier qui se montre pleine d'attentions pour elle.
- 24 septembre : Arrivée à Madrid.
- 26 septembre : À l'invitation de la Duchesse, journée à l'Escorial pour assister au service de la Reine Mercedes et être présentée au Roi Alphonse XII. Ce dernier aidera les sœurs pour les nouveaux bâtiments de Santa Isabel.
- 3 octobre : Départ de Madrid pour Malaga. Arrêt à Cordoue, visite de la ville et de la cathédrale.
- 5 octobre : Arrivée à Malaga. Retour par Madrid, puis arrêt à Bayonne chez les sœurs de Charité, à cause d'un accident du train précédent.
- 28 octobre : Retour à Auteuil.
- 25 novembre-3 décembre : Retraite de mère Marie-Eugénie.

13 janvier 1878

LA DÉVOTION AUX SAINTS ÉVANGÉLIQUES

Mes chères filles,

Je désire tirer une conséquence du beau sermon qui vous a été donné pendant l'octave de l'Épiphanie. Monsieur Tardif vous a recommandé très particulièrement de lever la tête vers le ciel, de chercher à voir la foule innombrable des saints, de vous en faire des protecteurs et d'étudier leurs vertus pour les imiter. Pour nous autres, religieuses de l'Assomption, c'est une chose facile, si nous nous faisons une habitude d'honorer les saints que nous fêtons chaque jour, d'étudier leur caractère, leur esprit, leurs vertus dans la légende<sup>69</sup> que nous lisons à l'Office, et de solliciter tout particulièrement la grâce que l'Église leur demande.

Dans chacune des oraisons<sup>70</sup> que nous adressons aux saints, il y a quelque chose que l'Église leur demande d'une manière toute particulière et qu'elle les prie d'obtenir pour nous. Vous vous rappelez sans doute que monseigneur de Poitiers<sup>71</sup>, dans un sermon qu'il a fait ici, vous recommandait d'étudier les oraisons. Il vous disait que, dans la consécration des prêtres et des évêques, on leur recommande d'étudier les épîtres, les évangiles, et toutes les choses que l'Église met entre leurs mains.

Puisque vous avez, vous aussi, le grand Office, je vous dirai d'étudier chaque oraison. C'est la prière principale. On la répète à toutes les

---

69. « Légende » : mot utilisé dans la liturgie pour les lectures de Matines sur la vie des saints.

70. « Collectes » : mot utilisé dans la liturgie pour les oraisons de la Messe.

71. Monseigneur Pie, évêque de Poitiers.

heures de l'Office. C'est l'oraison de la messe. Elle réunit, elle fait comme la collection<sup>72</sup> des désirs et des demandes que l'Église forme à propos de la fête de chaque saint, et elle indique la grâce particulière que nous voulons obtenir. C'est un excellent moyen d'honorer les saints, que de remplir sa pensée, au jour de leur fête, de la demande particulière faite par l'Église, de se proposer de les imiter, et d'occuper son intelligence des vertus propres à chacun d'eux.

Je vous recommande d'avoir une particulière dévotion aux saints évangéliques. Cette dévotion convient aux religieuses de l'Assomption, qui doivent être des filles évangéliques, qui doivent vivre beaucoup avec notre Seigneur et sa sainte Mère, qui doivent se nourrir abondamment de la méditation de leurs mystères. Il est à propos, ce me semble de se faire des amis de ceux qui, sur la terre ont été les amis de notre Seigneur Jésus-Christ, et d'abord des apôtres.

La dévotion aux apôtres nous est nécessaire, puisque nous sommes une Congrégation apostolique, et que nous nous attachons au Siège de saint Pierre d'une manière aussi forte que nous en sommes capables. Prenez donc saint Pierre, saint Jean, saint Paul, saint Barthélemy, etc. Chacun a un caractère qui lui est propre et que vous pouvez chercher à imiter.

Ensuite il y a les amis de notre Seigneur Jésus-Christ : Marthe, Madeleine, Lazare. Pour notre consolation, ce sont les femmes que l'Évangile nomme les premières, quand il désigne ceux que Jésus-Christ honorait d'une amitié particulière. Nous devons avoir beaucoup de dévotion à sainte Marthe et à sainte Madeleine. Elles ont été les amies de notre Seigneur. Leur intercession nous aidera à imiter les mystères de notre Seigneur Jésus-Christ. Comme elles l'ont suivi pendant sa vie mortelle, elles nous apprendront à marcher à sa suite et à l'imiter.

Nous autres Françaises, nous avons une raison particulière d'aimer sainte Marthe et sainte Madeleine. Avec Marie Jacobé et Marie Salomé, elles ont quitté leur pays et sont venues mourir dans notre terre de France, qui a eu le bonheur de posséder les corps de la plupart des amis de notre Seigneur. D'abord tous les habitants de Béthanie :

---

72. D'où le mot *collecte*.

saint Lazare a été évêque de Marseille. Sainte Madeleine s'est retirée à la Sainte-Baume. Sainte Marthe, à Tarascon, et c'est la première de toutes les religieuses. Elle avait réuni quelques femmes autour d'elle et vivait avec elles, s'exerçant à la prière et aussi à l'apostolat, car elle cherchait à convertir les gens du pays.

La France a vu encore d'autres amis du Sauveur : saint Zachée à Rocamadour, saint Martial, à Limoges. Saint Martial était, dit-on, le petit enfant que notre Seigneur fit venir au milieu de ses disciples et dont il dit : *Si vous ne changez pas pour devenir comme ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*<sup>73</sup>.

Je n'ai pas besoin de vous nommer saint Joseph, qui est le premier des saints évangéliques, saint Jean-Baptiste, dont notre Seigneur a dit : *Parmi les hommes, nul n'est plus grand que Jean-Baptiste*<sup>74</sup>. Il convient d'avoir une dévotion principale à saint Jean-Baptiste et de compter sur son intercession. Remarquez la place que l'Église lui donne : elle le nomme dans le *Confiteor*, elle lui assigne plusieurs fêtes, et celle de sa naissance a une octave.

Ayez aussi de la dévotion aux parents de la très Sainte Vierge, à saint Joachim, à sainte Anne, à sainte Élisabeth, et ainsi de suite pour tous les saints évangéliques. Vous vous habituerez comme cela à pénétrer davantage dans l'intérieur de la sainte Famille. Je crois que c'est un chemin très sûr pour arriver à la dévotion au Sacré-Cœur, que de chercher à imiter ceux qui ont été très avant dans le Cœur de Jésus, ceux que Jésus aimait et qu'il avait choisis pour amis. Comment les amis de notre Seigneur ne seraient-ils pas les objets particuliers de notre affection, de notre culte et de notre prière, pour qu'ils nous fassent devenir, à notre tour, les amis de notre Seigneur Jésus-Christ ?

Nous demandons tous les jours un grand amour de Dieu : il faut demander aussi que Jésus-Christ nous aime. C'est très doux, mais c'est aussi très juste. Saint Augustin disait : *Je ne demande pas tant le mérite que la grâce*. Qu'est-ce que la grâce ? C'est une faveur par laquelle Jésus-Christ regarde l'âme.

Il a eu cette faveur pour chacune d'entre vous. Il vous a regardées d'un regard de préférence quand il vous a appelées à lui. Il faut lui

---

73. Mt 18, 3.

74. Mt 11, 11.

demander que ce regard continue. Et pourquoi vous a-t-il regardées ainsi ? Parce qu'il vous a aimées. Il a aimé le jeune homme qu'il appelait à le suivre, mais celui-ci a rejeté la grâce et l'amitié de Jésus-Christ. Grâce à Dieu, nous n'avons pas fait cela, nous avons répondu à l'appel, nous sommes entrées dans la vie religieuse. Demandons souvent à notre Seigneur de nous regarder d'un regard d'amitié.

Nous ne devons jamais douter de l'amour de Dieu pour nous. Douter de l'amour de notre Seigneur et de la Sainte Vierge, c'est se mettre dans un mauvais chemin. Il y a une mesure à tout. Certainement notre Seigneur a aimé toutes les créatures, tous ceux qu'il a sauvés. Mais il est évident qu'il a aimé d'une manière particulière Jean, Marthe, Madeleine et Lazare. Demandons à ces grands saints de nous faire entrer dans cette intimité où il y a à la fois le respect, la foi, l'amour et la liberté.

Marthe osait tout demander à notre Seigneur. Voyez après la mort de Lazare : *Seigneur, dit-elle, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera*<sup>75</sup>. Rien ne manque à son respect et à sa foi. Jésus lui dit : *Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra. Crois-tu cela ?* – *Oui, Seigneur, dit Marthe, je crois que tu es le Christ, le fils du Dieu vivant qui es venu en ce monde*<sup>76</sup>. C'est la plus belle profession de foi qu'il y ait dans l'Évangile ; elle est, pour ainsi dire, plus belle et plus complète que celle de saint Pierre. Saint Pierre avait dit : *Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant*<sup>77</sup>, et Marthe ajoute : *qui es venu dans le monde*, parole qui fait tressaillir l'âme de foi et d'amour. C'est une simple femme qui dit cela. Quelle foi, admirable dans sa simplicité !

Voyez donc comme l'adoration, le respect, la foi sont les compagnes de l'amour et de la liberté. Ainsi doit être entendue la dévotion d'une religieuse : toujours basée sur la foi et le respect, elle doit être accompagnée d'amour, de liberté, de confiance en la bonté de notre Seigneur, osant lui tout demander. Il est vrai qu'une fois notre Seigneur donna tort à Marthe. Quand elle lui disait : *Dis donc à ma*

---

75. Jn 11, 21-22.

76. Jn 11, 25-27.

77. Mt 16, 16.

*sœur de m'aider*<sup>78</sup>, notre Seigneur n'y consentit pas. Il ne la reprit pas de sa liberté, il lui dit seulement : *Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas ôtée*<sup>79</sup>.

Ne craignez pas non plus que votre simplicité le blesse. Notre Seigneur aime que vous veniez à lui, comme à celui que l'on aime et qui aime, avec cette confiance, avec cette simplicité toujours basée sur la foi et le respect. Il veut que vous viviez avec lui comme on vivait à Béthanie, que vous alliez le trouver dans le saint Sacrement, que vous le serviez, que vous travailliez pour lui, que vous vous teniez à ses pieds comme faisait sainte Madeleine, et que vous répétiez la profession de foi de sainte Marthe : *Je crois que tu es le Christ, le fils du Dieu vivant, tu es venu en ce monde. Celui qui croit en toi ne mourra pas.*

Sainte Marthe croyait à la vie éternelle, et elle voulait dire que celui qui croit en Jésus-Christ, qui l'aime avec confiance, ne meurt pas facilement de la mort du péché, parce qu'il est toujours demeuré attaché à notre Seigneur Jésus-Christ.

C'est une grande joie de pouvoir dire à Jésus-Christ : « Je sais que vous ne laisserez pas mourir mon âme, et que, si elle tombe, vous la relèverez. Je sais que non seulement je ressusciterai au dernier jour, mais que, si je me tiens attachée à vous avec amour et confiance, je ne mourrai pas de cette mort terrible qui est de s'éloigner de Dieu. »



---

78. Lc 10, 40.

79. Lc 10, 42.

27 janvier 1878

VIE CACHÉE DE NOTRE SEIGNEUR À NAZARETH  
MODÈLE DE LA VIE RELIGIEUSE

Mes chères filles,

Nous venons, pendant tout ce temps consacré à l'Enfance de notre Seigneur, de méditer les mystères de la sainte Enfance. Il est assez d'usage de les méditer jusqu'à la Purification, puisque cette fête est destinée à honorer le quarantième jour, où le Sauveur fut présenté au Temple. Cependant, dès à présent, les évangiles ne sont plus ceux de l'Enfance. Nous avons vu successivement notre Seigneur au milieu des docteurs, puis aux noces de Cana.

Je crois que ce temps est très favorable pour méditer particulièrement la vie cachée de notre Seigneur à Nazareth. Cette vie d'obéissance, de silence, d'humilité, de pauvreté, qui a rempli la plus grande partie des années de notre Seigneur, est le véritable modèle de la vie religieuse.

À l'exception de quelques Ordres austères qui s'appliquent à reproduire la vie de notre Seigneur au désert, où il ne mangeait ni ne buvait, et où il était dans une solitude complète, presque tous les Ordres religieux sont consacrés précisément à cette vie dont il est dit dans l'Évangile : *L'enfant croissait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes*<sup>80</sup>. Les âmes religieuses doivent grandir en vertu ; et c'est à Nazareth qu'elles apprendront comment accomplir ce travail de tous les jours.

À côté du travail matériel, auquel Jésus daignait se soumettre pour obéir à la loi imposée aux hommes au paradis terrestre, il y avait

---

80. Lc 2, 52.

également pour lui, dans le sens que je vais dire, un progrès successif dans toutes les vertus. À mesure que Jésus avançait en âge, il daignait manifester davantage, dans son humanité, les perfections de sa divinité. Il suivait une loi, la loi de l'enfance. Ayant voulu se faire petit, silencieux, souffrir tous les abaissements de cet état, il ne manifestait que graduellement ses perfections et ses vertus. C'est en ce sens qu'on pouvait dire de lui *qu'il croissait en âge, en sagesse et en grâce*<sup>81</sup>.

Pour nous, le progrès implique le travail. Il est vrai que notre Seigneur habite en nous par la grâce. Sa vie doit se manifester davantage en nous de jour en jour. C'est dans ce sens-là qu'il faut travailler. Nous apprendrons à le faire aux pieds de Jésus, de Marie et de Joseph. Les grandes leçons se prennent là, dans cette humble maison où le Sauveur des hommes et la Reine du ciel étaient réduits à la plus grande pauvreté ; où ils vivaient dans un continuel esprit de prière, dans le silence et le sacrifice, dans la séparation de tout ce que les hommes recherchent et dans l'union à tout ce que le ciel peut donner.

Je vous engage, avant d'arriver aux mystères de la Passion que l'on médite ordinairement pendant le Carême, à prendre année par année, jour par jour, ou bien pratique par pratique, toute la vie cachée de notre Seigneur Jésus-Christ, dans laquelle est renfermée la nôtre. Il faut que, comme Jésus à Nazareth, nous soyons effacées devant les hommes, pauvres, obéissantes.

Il faut que nous nous tenions dans la prière, dans l'adoration, dans la charité parfaite envers le prochain, avançant tous les jours, faisant tous les jours quelques progrès, comme ce saint<sup>82</sup> qui avait fait le vœu d'avancer journallement dans la vertu.

C'est admirable de pouvoir faire un pareil vœu ! Je ne désire cependant pas que vous le fassiez, mais je vous engage à prendre cette résolution et à vous dire : « D'ici à ma mort, je tâcherai chaque jour de faire quelque progrès dans la perfection. » Ce n'est pas aussi difficile que cela paraît d'abord. Nous avons tous une multitude d'imperfections : eh bien, il faut se proposer de se défaire chaque jour d'une petite parcelle d'une de ces imperfections, de sorte qu'à la fin de

---

81. Lc 2, 52.

82. Saint André Avellin.

l'année on puisse se dire : « J'étais impatiente, j'étais brusque, dissipée, je le suis un peu moins. Je supportais mal les contradictions, je n'aimais pas à être humiliée, maintenant je suis quelque peu corrigée. » C'est dans ce sens-là qu'on peut faire tous les jours quelque progrès.

Ceci n'est pourtant que le côté négatif de la perfection. Il y a aussi le côté positif. À chaque péché correspond une vertu. Ce n'est pas assez d'avoir ôté l'imperfection, il faut à sa place établir la vertu contraire. Il faut se dire souvent : « Je dois devenir plus douce, plus humble, plus pauvre, plus patiente ; mon obéissance doit grandir en fidélité, en promptitude. »

À l'école de notre Seigneur Jésus-Christ, aux pieds de la sainte Famille, les défauts sont exclus ainsi que les imperfections : tout ce qui déplaît à Dieu est banni de la maison de Nazareth. La Sainte Vierge n'est jamais tombée dans le plus léger péché véniel. Saint Joseph, qui n'avait pas eu les mêmes faveurs que Marie, a pu y tomber, mais au moins sans intention<sup>83</sup>, et il s'en est relevé tout de suite. À leur école, on peut apprendre à éviter toute espèce de fautes et à pratiquer les vertus les plus admirables.

Dans un espace qui tiendrait deux ou trois fois dans ce parloir, Jésus, Marie et Joseph vivaient continuellement ensemble. En cela ils sont pour nous le modèle de la vie commune. Si deux ou trois d'entre vous vivaient ensemble dans un aussi petit espace, elles auraient pas mal de vertus à pratiquer.

La perfection dans les rapports mutuels est encore un point où il faut faire des progrès, à l'imitation de la sainte Famille. Cette perfection avait sa source dans la prière continuelle, dans l'humilité, dans le silence. Voilà encore une des vertus qu'il faut apprendre de la sainte Famille : le silence. Je ne veux pas dire que vous ne deviez pas parler aux récréations. Il faut demander à Jésus, à Marie et à Joseph de vous enseigner l'usage que vous devez faire de la parole quand c'est l'heure de parler, et comment garder le silence qu'il faut observer dans les autres moments de la journée.

On serait infini si l'on voulait prendre une à une toutes les vertus qui resplendissent dans la vie cachée de notre Seigneur. Je les laisse à vos

---

83. « Advertance » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

méditations. Je pense que connaître cette maison de Nazareth, y entrer souvent par le cœur et par l'esprit, s'en faire une peinture très vive dans l'âme, se représenter tout ce qui se passait là, c'est déjà avoir trouvé un sanctuaire où l'on se réfugie pour apprendre les leçons des trente années de la vie cachée de notre Seigneur, tandis que c'est en trois ans que sont renfermées les leçons de la vie publique, et en vingt-quatre heures, celles de la Passion. C'est donc à cette méditation que je vous convie d'ici au Carême.



*3 février 1878*

L'ESPRIT DE L'ASSOMPTION – I

Mes chères filles,

J'ai l'intention de vous entretenir d'un sujet sur lequel je vous prie de réfléchir avant que je vous en parle. Je voudrais m'entretenir quelquefois avec vous de l'esprit de l'Assomption. Nous nous rendons toutes compte qu'il y a dans la Congrégation quelque chose de particulier qui fait notre esprit. Quel est cet esprit ? Quel est-il par rapport à Dieu, quel est-il dans son fond ? Quel est-il par rapport au prochain et par rapport à nous-mêmes ? Qu'est-ce qui fait que nous savons si bien dire : « Ceci n'est pas notre esprit », si ce n'est l'affirmation intime et bien claire que nous avons un esprit que Dieu veut de nous comme religieuses de l'Assomption ?

Ce que je vais vous dire vous semblera peut-être fort, mais je crois que cet esprit, sous quelque forme qu'on le considère, demande plus de vertu que tout autre. Ce n'est pas, bien entendu, que nous soyons plus saintes religieuses que d'autres ; mais il faut, pour l'esprit de l'Assomption, un grand dégagement de soi-même. Il faut ne chercher que Dieu, ne vouloir que Dieu et son service, ne chercher que sa loi, son empire, ne chercher que lui dans les âmes, lui dans notre vie, lui dans tous nos rapports avec le prochain. Pour cela, il faut être fortes, il faut s'élever sincèrement au-dessus de soi-même, non pas d'une élévation vaine, mais de cette élévation qui fait passer au-dessus de toutes les choses humaines, quitter toute recherche propre.

Toutes les fois que nous nous arrêtons à quelque chose d'humain, nous sentons que nous ne sommes pas ce que notre Congrégation

voudrait de nous. Le jour où nous nous donnons sans réserve à Dieu seul, qui que nous soyons, et de quelque rang que nous soyons, nous sommes une personne dont la Congrégation se sert facilement et une religieuse de bon exemple.

Ceci, mes sœurs, s'adresse à toutes, depuis la cuisinière jusqu'à la portière, depuis la sœur enseignante<sup>84</sup> jusqu'à celle de l'infirmerie : toutes, nous nous rendons compte de cela.

Je voudrais donc, mes sœurs, vous dire la nature et les qualités de l'esprit de l'Assomption. Je vous demande de prier et de méditer là-dessus cette semaine, afin que nous puissions en parler ensemble. J'aimerais que celles qui auront là-dessus une idée claire me le disent. Je pourrais mieux alors vous donner la mienne.



---

84. « Des classes » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

10 février 1878

PIE IX PROPOSÉ À L'IMITATION DES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION  
DANS SON AMOUR DE LA VÉRITÉ, DE L'ÉGLISE, DES ÂMES, DANS SA  
DÉVOTION À L'ORAISON, À L'OFFICE, AU TRÈS SAINT SACREMENT

Mes chères filles,

En ce moment, on ne peut vraiment parler que de Pie IX<sup>85</sup>, qui remplit toutes les pensées et tous les cœurs.

Je n'insisterai pas sur la douleur filiale qui remplit l'âme, quand nous est ravi par Dieu un père tel que Pie IX. Je me sens portée à le considérer déjà comme un saint, non seulement comme un saint que nous devons prier, mais je dirai, ce qui vous paraîtra peut-être étrange, comme un saint que nous, religieuses de l'Assomption, nous devons nous proposer d'imiter. Il semble qu'il y ait une grande différence entre la vie d'un Souverain Pontife, chargé de toutes les âmes du monde, et la vie d'une pauvre religieuse dans sa cellule. Cependant il y a dans la vie de Pie IX plusieurs côtés par où nous pouvons le regarder comme un modèle pour nous.

Avant tout, Pie IX était tout à la vérité. Qui plus que lui a travaillé à étendre le règne de la vérité sur la terre, par l'affirmation des dogmes et par la condamnation des erreurs ? C'est lui qui a soutenu des combats grands et continuels pour la vérité. C'est la vérité qu'il a défendue. C'est pour la vérité qu'il a souffert. Comme notre Seigneur disait à Pilate : *Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité*<sup>86</sup>, ainsi ce saint Pape a courageusement et en toutes circonstances rendu témoignage à la vérité.

---

85. Pie IX est décédé le 7 février 1878.

86. Jn 18, 37.

Cet amour de la vérité est un des caractères que nous devons avoir dans l'âme. N'était-ce pas cette vérité qui charmait saint Augustin et l'attirait vers Dieu, vérité des dogmes, vérité éternelle de Dieu révélée à l'homme, en un mot tout l'ensemble de ces vérités admirables qui sont l'objet de notre foi ? Nous aussi, mes sœurs, cette vérité éternelle doit être notre premier et principal amour. Remarquez que c'est dans la vérité que Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit se communiquent à la terre, et c'est par l'Église que nous recevons cette vérité. Ainsi nous arrivons au deuxième amour de Pie IX : l'amour de l'Église.

Tout à la vérité, Pie IX était aussi tout à l'Église. C'est lui qui a porté l'Église, qui a travaillé et combattu pour elle. Sa vie était un sacrifice continuel à l'Église. Que de choses faites, pendant ce long pontificat, pour maintenir l'Église là où elle était déjà établie, pour l'étendre là où elle n'avait pas encore pénétré, pour travailler à la conversion des âmes, à l'édification et à la sanctification des fidèles ! Comme Pie IX était attentif à retrancher les erreurs, à combattre les illusions, à rétablir tout dans l'ordre ! Il aimait l'Église, parce qu'elle est la colonne de la vérité sur la terre.

Nous, mes sœurs, qui avons pour caractère particulier l'attachement à la Chaire de Saint-Pierre, centre de la vérité, ne devons-nous pas aussi consacrer notre vie tout entière à l'amour et au service de l'Église ? Nous devons lui obéir en tout. Nous devons prier pour elle, travailler, souffrir pour elle et faire de toute notre vie, une vie de dévouement constant à l'Église.

Cet amour de la vérité et cet amour de l'Église engendraient en Pie IX l'amour des âmes. Je crois vous l'avoir dit quelquefois : quand j'ai été à Rome pour la première fois<sup>87</sup>, ce qui m'a le plus frappée, c'est le soin des âmes. On sentait que l'âme la plus pauvre, la plus disposée à pécher, l'âme des vieillards, toutes les âmes quelles qu'elles soient, étaient à Rome l'objet d'une sollicitude constante et maternelle.

Chacun des curés de la ville avait l'état descriptif et détaillé de chacune des familles habitant sur sa paroisse. Il s'inquiétait de chacune de ces familles, au point de savoir si tous les membres avaient rempli

---

87. Mère Marie-Eugénie a été à Rome pour la première fois en 1866 en vue de l'approbation de l'Institut.

leur devoir pascal, si aucun d'eux n'allait à la dérive, ne se perdait. Le curé entraînait dans de si grands détails que, quand une jeune fille, entraînée par une folle passion, était exposée à se perdre, il s'entendait avec le père de famille pour faire faire à cette jeune fille les exercices de la retraite dans un des couvents de la ville destinés à cet effet, et plus tard il lui procurait un honnête mariage pour terminer cette situation.

Telle était alors l'autorité des curés, tels étaient leurs soins. Malgré cela, la liberté pour les confessions était absolue. Ils n'exigeaient pas que leurs paroissiens viennent se confesser à la paroisse. La plus grande liberté était laissée à tous, pour aller trouver qui bon leur semblait ; mais toujours, à cause de ce soin pour les âmes, la puissance de confesser n'était donnée qu'à des hommes très instruits, vertueux, d'un certain âge, et qu'on n'admettait qu'après un examen sérieux aux fonctions de confesseur.

Les plus grands dignitaires de l'Église, comme le maître du Sacré Palais, le chef de l'Inquisition, ne dédaignaient pas d'aller confesser telle pauvre fille, telle pauvre femme qui demandait à se confesser à eux. C'était une âme !

D'autre part, on voyait les prélats monter dans les mansardes, pour conférer un sacrement de plus à un enfant de sept à huit ans qui n'était pas exposé à se perdre, puisqu'il avait reçu le baptême, mais qui était menacé de sortir de ce monde avec un caractère moins glorieux, sans le *sigillum*, le *sceau* qui fait le parfait chrétien, parce qu'il n'était pas confirmé.

De toutes les impressions que j'ai eues, une de celles qui m'ont le plus touchée, c'est cette sollicitude immense pour les âmes qui, partant de celui qui était à la tête, descendait sur tous ceux qu'il gouvernait.

Plus tard, Pie IX retenu captif au Vatican<sup>88</sup> manifestait cet amour des âmes, en accueillant tous les pèlerins. Comme il donnait facilement audience à tous, même aux plus pauvres ! Et non seulement à Rome, mais dans le monde entier, que n'a-t-il pas fait pour les âmes ? On peut dire que l'amour des âmes était la passion de Pie IX.

---

88. Depuis la prise de Rome par les troupes italiennes en 1870, le Pape se considérait comme prisonnier au Vatican. La situation a duré jusqu'aux Accords du Latran en 1929.

Revenez là-dessus, et dites-vous : « Si au-dedans de mon âme, je place un immense amour de la vérité, un immense amour de l'Église, un immense amour des âmes, qui me fera chercher non seulement leur salut, mais ce qui peut leur donner une beauté plus grande, les rendre plus agréables à Dieu, n'est-ce pas là l'esprit de l'Assomption ? »

Il y a un autre côté de la vie de Pie IX auquel une religieuse doit faire une grande attention ; c'est la régularité de cette vie. Quel est le roi, quel est le potentat qui a à traiter avec autant de peuples ? Quel est celui qui a des correspondances avec la Chine, avec les parties les plus éloignées de l'Afrique, avec les îles perdues au milieu de l'Océan ?

Tous les jours Pie IX avait à traiter avec le monde entier. Il réglait les destinées de toutes les chrétientés éparses dans l'Asie, persécutées dans le nord de l'Europe, répandues dans l'Amérique et dans les îles. Il avait toutes ces sollicitudes, toutes ces occupations, il ne se soustrayait à aucune, et cependant une admirable régularité présidait à toute sa vie.

Tous les jours il se levait à la même heure. Tous les jours. C'est pour nous une grande leçon, il donnait à la prière de longues heures qu'il ne se laissait jamais enlever. Il disait sa messe, puis assistait à une autre messe. La célébration du saint sacrifice avait été préparée par une longue oraison faite quelquefois la nuit, toujours le matin. Le soir il priait encore longuement.

J'ajouterai que ce saint Pontife avait une grande dévotion à l'Office divin. Il le récitait avec son chapelain qui était un homme très pieux, car Pie IX ne choisissait, pour approcher de plus près sa personne, que des hommes d'une grande pureté de vie, d'une grande ferveur de sainteté et de prière. Ils n'auraient pas pu aller avec lui sans cela. Ainsi monseigneur Marinelli, qui était son confesseur, avait à Rome cette réputation, et comme je disais en parlant de lui : « Il a l'air d'un saint », on me répondit : « Mais c'est un saint ! » Pie IX menait une vie, je ne dirai pas très austère, mais d'une grande abstinence de tout ce qui n'était pas nécessaire à la vie. Lorsque, dans sa grande vieillesse, monseigneur de Poitiers l'engageait à prendre un peu d'une vieille eau-de-vie qu'on lui avait envoyée, le Pape répondit : *Cela fera tant de bien à ces pauvres gens qui me portent.* Ainsi sa vie était simple

et frugale, et il n'acceptait même pas un peu de ce que l'on donne aux vieillards pour les soutenir.

Sa vie était aussi une vie de très grande patience dans les souffrances, car il souffrait beaucoup. Une dame, qui a été dernièrement à Rome, me disait qu'en montant l'escalier qui conduit aux appartements où le Pape recevait, elle entendait les gémissements de Pie IX, quand on le mettait sur le fauteuil pour le transporter dans la salle où il allait donner audience à ses enfants. Il souffrait tellement que chaque mouvement lui était une douleur. Malgré ses grandes souffrances, il se montrait toujours aimable, toujours fidèle aux grandes dévotions que nous devons avoir, car je dois ajouter à l'oraison et à l'Office, la dévotion au très saint Sacrement que Pie IX poussait très loin.

Il avait le saint Sacrement dans son oratoire. On dit qu'il y passait une partie de ses nuits en prière, quand il le pouvait. En d'autres circonstances, comme dans son exil à Gaëte<sup>89</sup>, il emportait le saint Sacrement sur lui. C'était sa dévotion première, sa dévotion la plus tendre, celle à laquelle il rapportait tous ses hommages. Quand il disait la messe, il paraissait tout absorbé. Quand un autre la disait devant lui, il témoignait aussi le plus profond respect. Il suivait toutes les attitudes que les fidèles doivent prendre, mais son regard était toujours tourné vers le tabernacle et vers l'autel où s'immolait Jésus.

Eh bien, mes sœurs, est-ce que ces trois dévotions, l'oraison, l'Office et le saint Sacrement ne sont pas celles d'une religieuse de l'Assomption?

Je voudrais aussi dire un mot des rapports de Pie IX avec les hommes. Ses paroles montaient toujours vers le ciel. Nulle conversation n'avait plus de grâce, plus de charme que la sienne. Mais il savait toujours y mêler des paroles de foi, qui élevaient l'âme et faisaient du bien. *L'eau de la nature*, me disait un jour monseigneur de Ségur, *s'écoule vers la terre. C'est par des moyens factices qu'on l'élève au-dessus du sol.* Il en est de même pour nous : nos pensées, nos sentiments, nos paroles descendent facilement aux choses de la terre.

---

89. En 1848.

Pour Pie IX au contraire, ses paroles, portées par la grâce, montaient toujours vers le ciel. Ouvrez les allocutions si nombreuses qu'il a prononcées. Comme elles sont pleines de vérité, pleines de foi, pleines de pensées de salut !

Ah ! mes sœurs, voilà la grande leçon qu'une religieuse de l'Assomption doit apprendre de Pie IX. Si chacune de vous pouvait seulement arriver, par la prière et la grâce de ses retraites, à ce que toutes ses paroles montent vers Dieu, et portent toujours aux âmes quelque chose du ciel, comme elle ferait du bien autour d'elle !

Je ne veux pas dire que vous soyez *prêcheuses*. Non, il ne faut pas prêcher. Une personne prêcheuse se rend insupportable et fatigante aux autres. Quand le cœur est pénétré d'amour pour Dieu, les paroles ordinaires sont pleines de foi et montent vers le ciel. S'il y a une grâce qu'il faille chercher et demander, c'est certainement celle-là.

Les choses que je vous ai dites au commencement, l'amour de la vérité, l'amour de l'Église, l'amour des âmes, sont le fondement de cette grâce ; l'esprit surnaturel dans les œuvres en est la manifestation.

Les paroles de Pie IX avaient trois autres caractères que je veux encore proposer à votre imitation : la bonté, la gaîté, la franchise. Le Saint-Père était toujours bon. Une nuit, il souffrait beaucoup de ses jambes, et comme le camérier de service le faisait attendre longtemps, avant de lui apporter ce qui pouvait le soulager, Pie IX ne fit que lui dire : « Il Signor Carlo prend son temps. »

Jamais on n'a entendu une parole de plainte au milieu de ses grandes souffrances. Il prenait tout gracieusement, avec bonté, avec gaîté. Il était vif à la repartie, vif dans sa franchise, et cela, parce qu'il était toujours vrai. Jamais, même pour adoucir une vérité, il n'a dit une parole qui ne soit pas tout à fait sa pensée. La franchise était sur ses lèvres comme elle était dans son cœur.

C'est ainsi que Pie IX reste dans ma pensée. C'est ainsi que j'aime à vous le retracer aujourd'hui. Encore qu'il soit dans une position bien élevée au-dessus de la nôtre, vous voyez que nous avons de grandes leçons à apprendre de lui. Tous les jours, sans doute, nous en saurons davantage sur lui. Tous les jours, nous apprendrons des traits cachés de sa bonté, de sa générosité, et probablement aussi de son austérité.

En attendant, tout en priant pour lui comme la reconnaissance nous en fait un devoir, prions-le aussi de nous obtenir les vertus qui l'ont rendu si saint. Nous sommes nées, pour ainsi dire, sous son pontificat. Il n'était pas encore pape en 1839, quand nous avons commencé. C'est son règne qui a vu le développement et l'approbation de notre œuvre. Il serait à souhaiter que son esprit marquât notre Congrégation et qu'on pût nous reconnaître toujours comme les enfants d'un Institut auquel il a accordé l'approbation et qu'il a élevé ainsi à l'état adulte et parfait.



24 février 1878

ESPRIT DE L'ASSOMPTION – II  
ADORATION DES DROITS DE DIEU  
LA SAINTE VIERGE DANS L'ASSOMPTION

Mes chères filles,

En cherchant quelle était la marque la plus caractéristique de notre Institut, je me suis trouvée arrêtée à cette pensée, qu'en tout et de toutes manières, nous devons être adoratrices et zélatrices des droits de Dieu.

Il y a là quelque chose de si solennel, de si grand, que, pour ne pas vous laisser un seul instant sous l'impression d'une majesté qui écrase, je veux tout de suite vous rappeler que l'adoration et l'amour sont une même chose. L'adoration, c'est l'amour aussi grand, aussi ardent qu'il peut être dans le cœur de l'homme, amour accompagné d'un profond respect et d'un souverain hommage. Dans le langage humain, quand on dit : « Je vous adore », c'est dire : « Je vous aime par-dessus toutes choses. » C'est une idolâtrie que d'oser dire cela à une créature ; mais il n'en reste pas moins vrai que l'amour est le principe de l'adoration, et je vous demande de vous en souvenir dans tout ce que je pourrai vous dire sur ce sujet.

En aimant Dieu par-dessus toutes choses et en toutes choses, en aimant l'Église, en aimant les âmes, on reconnaît vraiment les droits de Dieu, dont nous devons être, il me semble, les adoratrices et les apôtres. Quand notre Seigneur parlait à la Samaritaine, il lui disait : *Le temps vient, et il est venu, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car ce sont de tels adorateurs que le Père cherche*<sup>90</sup>. Eh bien, mes

---

90. Jn 4, 23.

sœurs, en cela c'est vous qu'il cherchait, vous qui, ayant été fidèles à votre vocation, faites maintenant partie d'une Congrégation dont l'amour doit aller, en toutes choses, jusqu'à l'adoration, de telle sorte que toutes vos œuvres, toutes les actions intérieures et extérieures de votre vie puissent monter vers Dieu et que, par un sentiment d'adoration, de respect des droits de Dieu, vous vous oubliiez vous-mêmes pour adorer, pour aimer, et donner toujours à Dieu la place qu'il doit avoir, en effaçant de plus en plus celle de la créature.

Vous êtes filles de l'Assomption. Ce mystère, qui est plus du ciel que de la terre est un mystère d'adoration. En quittant la terre et en s'élevant au ciel, la Sainte Vierge va rendre à Dieu un honneur souverain. Quel honneur en effet pour Dieu, le jour où Marie, en entrant au ciel, est venue lui rendre un culte qui est le sommet de l'adoration que puisse lui rendre une créature !

En Marie, tout a été adoration. Jamais aucun droit de Dieu n'a été lésé ou offensé en elle. Sans tache dans sa conception, elle est restée sans tache dans toute sa vie, et tous ses instants ont été autant d'hommages rendus à la divine Majesté.

Non seulement ses actions étaient pures et innocentes, mais elles étaient pleines de toute sainteté et rendaient gloire à Dieu par une intensité d'amour, d'adoration, de respect et d'humble service qu'aucune autre créature n'a jamais atteinte. Si donc il y a jamais eu une adoratrice en esprit et en vérité, c'est bien la Sainte Vierge. Et quand, en quittant la terre, elle a reçu ce qui comblait sa grâce, c'est-à-dire la gloire, elle est montée au ciel pour y demeurer éternellement toute adoration et amour.

Il est dit dans l'Apocalypse que les vingt-quatre vieillards se tiennent devant le trône de Dieu, déposant leurs couronnes à ses pieds et répétant sans cesse : *Saint ! Saint ! Saint !*<sup>91</sup> La Sainte Vierge, tout en gardant sa couronne qui est l'honneur de son Fils, la dépose plus que tout autre, par un sentiment continu de son cœur, aux pieds de Dieu. Elle reconnaît incessamment tout ce qu'elle a reçu. Elle rend tout à Dieu, s'anéantit devant lui, et l'adore dans l'éternité d'une manière infiniment plus parfaite qu'elle ne le faisait sur la terre. Du haut du

---

91. Ap 4, 8-10.

ciel, elle lui gagne des âmes et lui forme, dans les filles qui se donnent à elle, d'autres adoratrices qui doivent suivre sa trace.

Notre Règle commence par ces paroles : *Avant toutes choses, mes chères sœurs, que Dieu soit aimé, puis le prochain.* Que ce prologue fasse ou ne fasse pas partie de la première Règle donnée aux religieuses par saint Augustin, peu importe. Par l'ordre de Dieu et de son Église, il est en tête de notre Règle pour la résumer.

La formule ordinaire du but de la plupart des Instituts est de dire que ses membres travailleront à leur perfection, en faisant telle ou telle chose, selon l'objet qu'ils se proposent. Nous aussi, mes sœurs, nous devons travailler à notre perfection, et notre Règle veut que ce soit par la grandeur et la pureté de notre amour. Élargir nos cœurs, les purifier, faire toutes nos œuvres dans la charité et rendre à Dieu, par Jésus et Marie, tout le culte que peut lui rendre le meilleur usage possible de toutes nos facultés, voilà comment nous serons de vraies adoratrices et de vraies religieuses de l'Assomption.



*3 mars 1878*

ESPRIT DE L'ASSOMPTION – III  
FOI, AMOUR DE LA VÉRITÉ

Mes chères filles,

Ce n'est pas une chose facile que d'expliquer l'esprit de l'Assomption comme je le sens. Voir, sentir intérieurement l'unité à laquelle se rattache tout un ensemble est chose plus facile que de l'expliquer. Je voudrais bien que quelqu'un d'autre puisse le faire ; mais je ne vois pas bien qui. Je vous donnerai donc simplement les lumières que je recevrai de Dieu, en les demandant par la prière. Peut-être qu'en les réunissant on pourra en faire un tout.

Selon ma faible manière de concevoir, le premier droit de Dieu est d'être cru lorsqu'il parle, et le premier devoir de l'homme est de recevoir la parole de Dieu avec un profond respect et une grande foi. Vous comprenez que si c'est là un devoir général pour tous les chrétiens, nous devons aller plus loin : nous devons répondre par l'adoration et l'amour à la parole par laquelle Dieu se fait connaître. Que ce soit la base et le commencement, vous le saisissez sans peine.

Comment connaîtrions-nous Dieu, en effet, comment connaîtrions-nous ce que nous lui devons, s'il ne nous l'avait jamais fait entendre ? Quel lien y aurait-il entre Dieu et sa créature, si Dieu ne lui avait jamais parlé d'aucune manière ? Sans aucun doute, Dieu a donné à l'homme des facultés à l'aide desquelles il peut connaître quelques-unes des vérités de l'ordre naturel, sur Dieu, sur lui-même, sur les rapports avec Dieu, etc., mais avec quelle peine et quel mélange d'incertitude et d'erreur !

Le plus grand effort de l'esprit humain sous ce rapport a été fait par la philosophie ancienne. Au milieu de nobles pensées, bien différentes des idées abjectes où la philosophie matérialiste se jette aujourd'hui, que de contradictions, que d'incertitudes, quelles vues faibles et imparfaites sur Dieu, sur la création, sur la vie future ! Et encore, les sages de l'ancien monde étaient-ils éclairés, dans une certaine mesure, par la tradition des vérités autrefois révélées par Dieu à Adam, et par les lumières que les Juifs, dépositaires de la parole divine, apportaient sur tous les points du monde où ils avaient été dispersés.

Pour nous, point de doute ni d'anxieuses recherches : Dieu nous a parlé. Il a parlé au commencement du monde, il a parlé aux patriarches, aux prophètes. C'est l'ensemble de cet enseignement dicté par le Saint-Esprit qui forme le trésor de l'Ancien Testament. Puis, Dieu a donné au monde son Fils unique. Jésus-Christ est venu sur la terre pour nous donner toute vérité, pour nous enseigner tout ce que nous avons besoin de connaître et de pratiquer. Enfin il nous a laissé son Église qui garde sa parole divine, et qui nous l'explique avec la lumière d'en haut. D'autres ont cherché la vérité. Nous, nous la possédons pleine, entière, descendue du ciel pour nous, et prête à augmenter ses clartés à mesure que nous l'étudierons et que nous l'aimerons davantage.

Que rendre à Dieu pour un si grand bienfait ? La foi. Eh bien, la foi, c'est le premier caractère de l'esprit de l'Assomption. S'il est à tous, il faut qu'il soit à nous d'une manière spéciale, par le degré auquel nous nous en laisserons pénétrer. Pour être vraies filles de l'Assomption, il faut que notre foi soit ferme, ardente, qu'elle anime toutes nos pensées, toutes nos œuvres, tous nos rapports au-dehors et au-dedans et qu'elle devienne l'atmosphère de nos âmes.

Mais ce caractère convient à d'autres... Oui, sans doute et je dois vous prévenir qu'il en sera souvent ainsi dans tout ce que je vous dirai. Il n'y aura rien de singulier, notre esprit devant être d'être riches de l'esprit de l'Église. Pourvu que cet esprit resplendisse en nous, ce doit être notre désir et notre joie qu'il brille en beaucoup d'autres Instituts et en beaucoup d'âmes.

Je n'ai pas besoin de vous apprendre que la foi est une vertu surnaturelle, infuse en nous au baptême. La volonté libre de l'homme accepte ce don précieux. Ce que nous avons à chercher, ce sont les moyens de le développer en nous. Avant tout, il faut croire simplement tout ce que croit l'Église, cela par le vrai motif de la foi : c'est Dieu qui nous parle. L'Église est mue par le Saint-Esprit dans tout ce qu'elle inspire et dans tout ce qu'elle propose.

Il faut haïr tout ce qui est en dehors des conduites de l'Église et de la foi, tout ce qui s'éloigne tant soit peu de l'enseignement catholique. Ne pas aimer l'extraordinaire. Dans tout ce qui est de la doctrine, aller toujours au plus sûr. Dans la lecture, dans l'étude, chercher le solide. La vie n'est pas assez longue pour lire tous les bons livres. Laissons ceux qui sont douteux. Prenons ceux qui instruisent sans jamais tromper. Attachons-nous aux livres excellents, et tâchons d'arriver ainsi à nous faire un esprit que toute erreur choque, et des oreilles qui ne puissent la supporter.

C'est dans le cœur que se forme la foi qui fait les justes ; tâchons de nous embraser d'amour pour la vérité divine.

Je vous parlais tout à l'heure des incertitudes à travers lesquelles de grands esprits avaient passé dans la recherche de la vérité. Notre Père saint Augustin a été un de ces grands esprits. Quoique né parmi les catholiques, il avait erré d'un enseignement et d'une secte à l'autre, et avait passé par toutes les philosophies, par toutes les opinions. Partout il n'avait trouvé que pauvreté, misère, contradictions, souffrances de l'intelligence et de l'âme.

C'est ainsi que, revenu à la foi, il avait conçu pour la vérité qu'il possédait enfin, pour la vérité qu'il lui avait été donné de saisir avec toute la grandeur de son génie, pour la vérité vers laquelle il s'élançait avec tant d'ardeur, il avait conçu, dis-je, cet amour qui resplendit à toutes les pages de ses écrits. Lisez quelque page de saint Augustin que ce soit, et vous verrez comme toujours l'amour de la vérité se fait jour, l'amour de la doctrine céleste, l'amour de Dieu révélé à l'homme.

Sous ce rapport, il faut être ses enfants et il importe que l'esprit d'adoration qui doit être particulièrement le nôtre nous fasse recevoir la parole de Dieu et les enseignements de la foi avec un ardent amour.

Il faut nous en laisser pénétrer de telle sorte que nos pensées soient dirigées bien plus par les vues de la foi que par les vues de la nature et que, petit à petit, l'invisible l'emporte en nous sur le visible. Là est notre progrès.

Une religieuse qui a vécu plus longtemps à l'Assomption devrait être une personne en qui les pensées de la foi dominent toutes les autres et lui rendent présentes les choses invisibles : Dieu remplit cette chambre, et nous ne le voyons pas. Les anges nous gardent, nous dirigent, et nous ne les voyons pas. Le bien infini de la Rédemption, ce que l'Église nous donne pour appliquer cette Rédemption à notre âme, nous ne le voyons pas. Le mal infini du moindre péché, nous ne le voyons pas. Voilà la vie de la foi, nous devons l'augmenter tous les jours, nous devons la faire fructifier. Ainsi ce qui est révélé, ce qui est certain, ce qui est de Dieu, envahira de plus en plus notre âme et remplacera tout ce qui est humain, transitoire, passager.

Il est dit dans la Règle : *Qu'en toutes les choses dont se sert la transitoire nécessité, on voie toujours exceller la permanente charité.* Je dirai de même qu'il faut que la vérité qui ne passe pas, l'emporte sur l'apparence de vérité qui passe, afin que nous arrivions aux portes de l'éternité, éclairées déjà de la lumière éternelle. Alors la transition sera facile.

J'aurais envie de dire ici que c'est ce que j'ai vu pour ma consolation auprès du lit de mort de beaucoup de nos sœurs. La lumière de l'éternité avait déjà envahi leurs âmes. Elles s'étaient ouvertes aux clartés qui ne finiront jamais et s'étaient séparées des fausses lueurs qui obscurcissent la vie d'ici-bas, loin de l'illuminer, et la remplissent trop souvent d'une vaine occupation.

Je ne sais si je me sers d'expressions assez fortes et assez claires pour vous faire comprendre combien cet esprit de foi fait partie de l'esprit d'adoration. Saint Augustin dit que nous ne devons pas moins de respect à la parole de Dieu qu'à son corps sacré. Sous le voile de la parole, il se donne à nous, comme sous les voiles eucharistiques.

Vous savez qu'on encense le livre des saints Évangiles. Vous savez aussi qu'il est dit de la très Sainte Vierge à propos des mystères de

notre Seigneur qu'elle retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur<sup>92</sup>. Faites comme elle, mes sœurs ; révérez tout ce qui est de la parole de Dieu et de l'ordre de la foi ; recueillez-le comme un trésor et repassez-le dans votre cœur.

Un homme qui n'était pas un saint disait que chacune des paroles du saint Évangile devait être pesée, à la manière de l'usurier qui pèse ses pièces d'or. C'est en effet l'or de la vérité divine que nous apporte chacune des paroles de l'Évangile. Si vous les pesez ainsi, comme elles entreront dans votre cœur ! Comme vous chercherez à les appliquer à tous vos sentiments et à toute votre vie ! Voilà un champ immense ouvert à la méditation. Si, souvent, on y éprouve tant de distractions, c'est qu'on n'attache pas assez d'importance à se pénétrer profondément de l'Évangile.

Ayez encore une autre ardeur, car l'adoration est quelque chose d'ardent, c'est l'amour qui s'embrace vis-à-vis des choses de Dieu : désirez connaître le plus possible la vérité divine et non pas ces vérités qui forment l'objet de la curiosité des hommes.

Quand vous ne sauriez pas bien comment s'analyse telle substance animale, comment se forme tel gaz, ce ne serait pas bien important. Ce sont des connaissances humaines. Je ne les méprise pas ; mais elles ne sont ni de l'ordre, ni du domaine de la vérité divine. Par contre, vous ne sauriez trop savoir tout ce qui est de la révélation, tout ce qui fait connaître davantage Dieu et les attributs de Dieu. La sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Notre Seigneur Jésus-Christ, l'union en sa personne de la divinité et de l'humanité. En un mot, tout ce qui tient aux vérités enseignées par l'Église catholique.

Plus votre âme sera altérée de cet ordre de connaissances, plus vous désirerez vous instruire de la doctrine des saints et savoir ce que l'Église approuve, pour marcher sur leurs traces et plaire à Jésus-Christ, plus vous serez religieuses de l'Assomption. Une partie de l'ardeur de votre foi, de l'ardeur de votre adoration, c'est d'aimer cet ordre de vérités. Vous y serez aidées par l'oraison, qui vous fera

---

92. Lc 2, 19.

pénétrer la doctrine de Jésus-Christ, qui ouvrira les yeux de votre âme et qui la purifiera, pour que Dieu y verse sa lumière.

C'est à dessein que je ne vous parle aujourd'hui que de la doctrine de vérité, sans vous parler encore de celui qui est la vérité même et dont je veux vous entretenir une autre fois. Je m'arrête donc à cette doctrine, et je vous dis que vous devez l'aimer, que vous devez vous en approcher avec un esprit d'adoration, avec une foi, avec une ferveur, qui fait qu'on désire la connaître davantage, la réaliser le plus possible en soi et la faire vivre au-dedans de son âme. Vous devez la méditer avec une si grande attention et un si profond respect, qu'elle s'incarne en quelque sorte dans votre vie.

Je ne puis vous dire ces choses qu'imparfaitement. Achevez-les vous-mêmes dans la méditation. Voyez comment ce caractère de la foi est le caractère propre de notre esprit, comment il doit agir sur notre vie, transformer notre intelligence, remplir nos affections et nous donner vis-à-vis de Dieu un amour nouveau. Que d'hommes ont vécu sans avoir la plénitude de connaissances que nous avons ! Pourquoi vous et moi avons-nous été choisis ?

Pourquoi avons-nous été placées dans une Congrégation qui nous donne les moyens de nous instruire autant que possible de la vérité divine ? L'avons-nous mérité ? Non, sans doute. C'est par une bonté spéciale de Dieu que nous avons été traitées ainsi. Il faut donc remercier Dieu de ce bienfait, l'adorer, le bénir et l'aimer davantage.

Quelquefois on dit que les droits de Dieu sont écrasants. Je n'ai jamais pu comprendre cela. Il me semble au contraire que chacun des droits que Dieu prend sur nous est un droit d'amour et de miséricorde. Le droit d'être cru par nous, est-ce un droit qui écrase ? N'est-ce pas au contraire un droit qui nous élève et nous enrichit ? Si Dieu ne nous avait pas imposé la foi, où irions-nous, pauvres et misérables créatures ? À la merci de toutes les doctrines, comme a fait saint Augustin dans ses erreurs. N'est-il pas trop heureux de croire ce qui nous donne la lumière en ce monde et la gloire dans l'éternité ? Le prélude de l'éternité, c'est de croire davantage en Dieu et en notre Seigneur Jésus-Christ. Lui-même nous l'enseigne : *La vie éternelle, dit-il, c'est de vous connaître, ô mon Dieu, et celui que vous avez*

*envoyé*<sup>93</sup>. Jésus-Christ est l'envoyé du Père céleste : le connaître davantage, c'est posséder déjà en ce monde la connaissance de la vie éternelle.

Aimons donc notre Institut qui, de toutes façons, nous rappelle l'esprit de foi, et nous donne beaucoup de moyens de nous en enrichir.



---

93. Jn 17, 3.

*10 mars 1878*

ESPRIT DE L'ASSOMPTION – IV  
CONNAISSANCE ET AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

Mes chères filles,

Nous avons parlé la dernière fois de l'amour ardent de la vérité qui, du cœur de saint Augustin, doit descendre dans le nôtre pour l'embraser. À dessein, je ne vous ai pas parlé de celui qui est la vérité même et l'objet propre de toutes les ardeurs de notre adoration et de notre amour, notre Seigneur Jésus-Christ. Je sentais que je n'aurais pas le temps de vous dire ce qu'il doit être pour nous.

Aujourd'hui je ne sais comment l'exprimer, car c'est là qu'est la vie de notre Congrégation. L'amour de Jésus-Christ et de l'Église est son caractère principal. En cela vous me direz peut-être que nous n'avons rien qui nous soit propre. Ailleurs, il peut arriver qu'on ait quelque chose de particulier, c'est-à-dire qu'avec cet amour qui fait le fond de toute vie religieuse, on ait quelque forme propre à l'Institut. Ce n'est pas là notre cas.

Notre amour doit être celui qui, dès le commencement des temps, a été allumé dans l'Église par notre Seigneur Jésus-Christ. Sous ce rapport, tous les docteurs, tous les religieux, tous les saints de tous les temps ont des leçons pour nous ; ne nous restreignons pas aux enseignements d'un Ordre en particulier.

Voilà encore une des choses admirables que nous trouvons dans saint Augustin. Ce grand Docteur a un cœur large comme l'Église, un esprit large aussi comme l'Église. Il n'y a en lui rien de particulier ni d'exclusif. Ceci, mes sœurs, forme encore un des caractères de notre

Congrégation. Nous devons avoir quelque chose de catholique, quelque chose d'universel.

Un de nos pères et de nos amis, monseigneur Gay, disait, en parlant de nous, que nous étions par excellence une congrégation catholique. C'est ce qu'il est désirable que nous conservions toujours, à savoir cet esprit très catholique puisé dans la dévotion très large, très généreuse, très ecclésiastique du grand saint Augustin qui a toujours servi et aimé l'Église avec une telle largeur de cœur.

Maintenant, mes chères filles, comment trouver des expressions pour vous montrer ce que nous devons être pour notre Seigneur, et ce que notre Seigneur doit être pour nous ? Je me servirai d'expressions consacrées par l'Église. Tandis qu'elle dit à tout chrétien qu'il n'est en ce monde que pour connaître, aimer et servir Dieu, je vous dirai que chacune de vous, en entrant ici, a dû dévouer sa vie à connaître, aimer et servir parfaitement notre Seigneur Jésus-Christ, et à le faire connaître, aimer et servir.

Au fond, la différence entre la vie chrétienne et la vie religieuse est dans ce *parfaitement*. Il n'y a pas deux Évangiles. L'Évangile qui est donné à tous les chrétiens est aussi donné aux âmes religieuses. Celles-ci l'embrassent avec adoration et amour, moyennant un choix et un appel très miséricordieux de notre Seigneur. Elles vont au-devant de lui, lui donnent la main et lui disent qu'elles n'estiment rien trop lourd ou trop pénible de ce qui est de son service.

Elles veulent tout embrasser, être aussi pauvres que possible, aussi obéissantes que possible, aussi aimantes que possible, aussi pures que possible, aussi évangéliques que possible. Elles ne mettront aucune borne dans le don d'elles-mêmes. Elles veulent travailler à leur perfection dans toute la mesure de leur Règle et de la grâce céleste.

Dieu est un père plein de bonté. L'Église est une bonne mère, elle donne les choses excellentes à tous. L'Évangile est entre toutes les mains, mais c'est le petit nombre qui a la volonté de faire ce que dit notre Seigneur : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donnes-en le prix aux pauvres, puis viens, suis-moi*<sup>94</sup>. C'est là la vie religieuse. Elle est contenue tout entière dans le saint Évangile, si bien

---

94. Mt 19, 21.

qu'il y a un Ordre dans l'Église qui fait vœu d'observer le saint Évangile dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, c'est celui de saint François.

Mais revenons à nous. Qu'est-ce que connaître parfaitement notre Seigneur Jésus-Christ ? Nous en avons dit quelque chose en parlant de ce besoin de l'âme qui veut connaître toujours davantage la vérité et surtout la vérité divine.

Il y a deux manières de connaître notre Seigneur : l'une est l'instruction religieuse que l'on reçoit avec amour et dont on est avide. L'autre est l'attention de l'âme à Jésus-Christ, la grande idée qu'elle se fait de Jésus-Christ.

Pour ce qui est de l'enseignement de la foi, vous savez parfaitement bien que notre Seigneur Jésus-Christ est la deuxième personne de la sainte Trinité. Vous savez aussi que, dès l'éternité, le Verbe fait la joie de son Père, que Dieu se plaît dans la connaissance de toutes choses qu'il a dans son Fils unique. Le Verbe est la sagesse du Père, son amour. C'est de cet amour du Père et du Fils que le Saint-Esprit procède de toute éternité.

Vous savez aussi qu'au commencement du monde, la sainte Trinité tout entière s'est appliquée à la création. Le Père est le créateur, mais c'est par son Verbe qu'il a créé toutes choses. Quand il créait l'homme, quelques interprètes pensent qu'il avait devant les yeux l'image de l'Homme-Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, et de la Vierge sa mère, destinés à venir dans la plénitude des temps, même s'il n'y avait pas eu de péché.

C'est sur ce modèle admirable du Verbe incarné que l'homme a été fait. En créant l'homme, Dieu lui donnait une nature dans laquelle, à l'aide de facultés qui n'étaient pas encore blessées par le péché, il pouvait le connaître. En même temps le Seigneur de toute bonté répandait en lui la grâce, le faisait enfant de Dieu, destiné à l'héritage éternel et à la vision céleste.

Dans nos rapports avec notre Seigneur, n'oublions donc pas ce qu'il est comme Dieu, comme Verbe divin, joie infinie de son Père, vie éternelle, créateur et notre premier bienfaiteur, qui, nous ayant donné la nature, nous a aussi accordé la grâce. Mais ce n'est pas tout : l'homme est tombé, le péché est arrivé, et a séparé l'homme de Dieu.

Dans son infinie miséricorde, Dieu a promis que son Fils unique viendrait comme rédempteur. Ce n'est plus seulement Jésus-Christ descendu dans la création qui se présente à la connaissance et à l'amour de l'homme ; c'est celui qui doit le racheter, et qui vient à lui pour lui rendre l'espérance.

Il faut se pénétrer de toutes ces pensées, car plus nous voyons en notre Seigneur Jésus-Christ ce qu'il est comme Dieu, plus nous sommes touchées de ce qu'il est comme homme, plus sa naissance, son enfance, sa vie cachée, sa vie publique, ses enseignements et ses souffrances nous touchent profondément.

C'est ainsi que l'âme se met en rapport avec Jésus-Christ comme créateur et comme rédempteur. C'est la première étude qu'elle doit faire de lui, la première connaissance qu'elle peut en acquérir. Ce n'est pas suffisant. Après l'étude de Jésus-Christ, il faut l'attention de l'âme à Jésus-Christ, l'occupation intime de Jésus-Christ.

Croyez-vous que ce serait bien connaître notre Seigneur que de faire entrer dans une intelligence tout ce qu'il est, tout ce qu'il a été, tout ce qu'il a fait, sans qu'il y eût dans cette âme l'application de l'amour, le recueillement, un effort vers l'union ? Non, ce ne serait pas là bien connaître notre Seigneur. Après avoir dit que vous devez étudier notre Seigneur Jésus-Christ, je vous dirai donc que vous devez – pardonnez-moi l'expression – vous vider de tout ce qui n'est pas conforme à lui.

Quand beaucoup d'autres pensées, d'autres préoccupations, d'autres inquiétudes veulent prendre place dans votre esprit, il faut vous dire : « Je suis créée pour les choses éternelles. Dieu m'a donné son Fils unique pour être l'occupation de mes pensées, l'admiration de mon esprit ; est-ce que je voudrais occuper mon intelligence à calculer, pendant des heures, des jours et des nuits, tel et tel embarras, telle et telle difficulté ? Si, en y mettant la prudence nécessaire, je les confie à Dieu, est-ce que Dieu me délaissera ? est-ce que Dieu m'abandonnera ? »

Quel avantage, mes sœurs, d'occuper ainsi son esprit de Jésus-Christ ! C'est une force pour nous retirer de toutes les petites choses qui ont tant de puissance sur nous, et pour nous réfugier dans une connaissance plus haute et une occupation plus digne de notre âme immortelle, créée à l'image de Dieu.

Non seulement il faut vous dégager, mais il faut rendre votre attention amoureuse et féconde, en pensant que notre Seigneur n'est pas loin de vous, en tendant à l'imiter et à vous remettre souvent en sa présence. C'est par là qu'il faut toujours commencer dans la vie spirituelle. Il n'y a pas de vie intérieure possible, si on ne commence pas par se rendre attentif et fidèle à notre Seigneur Jésus-Christ, qui habite au fond de nos âmes par la grâce, dans le saint Sacrement par sa présence réelle, et qui nous a donné ses exemples pour les avoir sans cesse devant les yeux et pour les copier.

Si la sœur qui peint, quand elle fait un tableau, regardait en l'air au lieu de regarder son modèle, si elle ne le regardait que de loin et d'une manière vague et générale, elle ne ferait rien de ressemblant. De même, pour connaître notre Seigneur et pour former en nous sa divine ressemblance, il faut s'approcher de lui et s'appliquer à lui. Je me rappelle que dans ma jeunesse on m'avait fait copier le buste de Sixte-Quint sous cinq ou six aspects, de sorte que j'avais fini par savoir Sixte-Quint par cœur. Je n'en avais que faire, tandis que nous avons besoin d'avoir ainsi notre Seigneur dans l'esprit, pour arriver à le copier dans ses différents aspects.

C'est pour cela que l'Église nous le présente tantôt dans son enfance, tantôt dans sa vie cachée, tantôt dans sa vie publique, tantôt dans ses souffrances, nous demandant de l'imiter dans ces divers mystères. Ainsi quand elle nous propose ses souffrances, comme dans le carême, elle nous exhorte à la mortification. Quand elle nous le montre dans son enfance, elle nous demande d'entrer dans l'esprit d'humilité, et ainsi de suite, parce que, par là, nous pouvons acquérir une connaissance plus grande de Jésus-Christ.

De l'attention, il faut tâcher de passer au recueillement. Il y a là quelque chose de plus. Notre Seigneur habite en nous par sa grâce. Si l'âme se calme, si elle s'apaise, si elle rentre souvent en elle-même, si elle se met sous l'action du divin Maître qui n'est autre que l'action du Saint-Esprit, puisque l'Esprit Saint est l'esprit de Jésus-Christ, elle connaît notre Seigneur Jésus-Christ davantage encore. Il y a là, au fond de l'âme et dans le recueillement, une connaissance que rien autre ne peut donner, une connaissance qui vivifie toutes les autres et qui dépasse très rapidement toutes celles que vous pouvez avoir acquises.

Enfin, j'arrive à l'union avec notre Seigneur Jésus-Christ : c'est là que doivent mener l'attention et le recueillement. Une personne unie à notre Seigneur au moins par moments, reste sous sa main ; il en fait ce qu'il veut, et c'est alors qu'elle peut dire : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*<sup>95</sup>.

Voilà le dernier terme où vous, religieuses de l'Assomption, vous devez tendre. Voilà ce *parfaitement connaître* que je vous indiquais tout à l'heure. Tout chrétien est obligé de connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé, mais peu de chrétiens dans le monde font ce que je viens de vous dire. S'ils le font, ils sont dans des dispositions remarquables pour leur état.

Il y a eu des saints dans toutes les conditions, il est vrai. Il y en a eu dans l'état du mariage, il y en a eu sur le trône, il y en a eu parmi les gens de la campagne. Mais, prises en général, les âmes qui ne sont pas dans un état de perfection n'ont pas cette connaissance que je viens de dire, connaissance donnée par l'application de l'esprit à Jésus-Christ de préférence à toute autre chose, ensuite par l'attention continuelle de l'âme, par le recueillement, enfin par l'union.

Comme religieuses de l'Assomption, vous devez tendre à cette perfection de votre état, l'union à notre Seigneur, mais une union qui soit réelle et intime. C'est le fruit d'un long travail. On n'arrive pas à l'union sans se donner de la peine. On n'arrive pas à ce que l'esprit soit recueilli et entièrement sous la dépendance de notre Seigneur, sans avoir beaucoup travaillé. Dieu peut vous y introduire en un instant par l'oraison de quiétude ou d'union, mais après, il faut travailler encore pour conserver sa grâce.

Celles qui, en commençant, croiraient y être, seraient dans l'illusion. Celles qui, en finissant, y sont, doivent s'estimer bien heureuses. C'est un grand bonheur, après avoir longtemps travaillé, d'être constitué dans cet état où notre Seigneur Jésus-Christ est le maître absolu et souverain, où tout ce qu'il demande est pratiqué, où l'âme, parfaitement souple sous sa main et embrasée d'amour, se tient vraiment à ses pieds, comme Madeleine, dans ce sanctuaire intérieur où Dieu habite.

---

95. Ga 2, 20.

24 mars 1878

ESPRIT DE L'ASSOMPTION – V  
SERVIR JÉSUS-CHRIST DANS LE TRAVAIL ET L'OBÉISSANCE

Mes chères filles,

Quoique nous devions aujourd'hui entendre la parole de Dieu, je ne veux pas rester plus longtemps sans reprendre ce que nous avons dit sur l'esprit de l'Assomption.

Je crois vous avoir montré la dernière fois que *parfaitement connaître notre Seigneur Jésus-Christ*, c'est le connaître le plus parfaitement possible par l'étude, par la science divine et aussi, d'une manière plus sainte et plus surnaturelle, par l'attention, le recueillement, l'union de l'âme à sa divine présence.

Aujourd'hui, je voudrais vous montrer ce que c'est que *parfaitement servir notre Seigneur Jésus-Christ*. Nous nous sommes considérées d'abord comme des créatures faites à l'image de Dieu ; maintenant il faut nous considérer comme ses servantes ; car, si nous sommes destinées à être les sœurs des anges, par notre âme créée à l'image de Dieu et par notre intelligence faite pour être remplie de la connaissance divine, nous avons aussi un corps, une mission à remplir, des facultés à exercer, et quelque chose à faire en ce monde.

Même avant le péché, le travail avait été imposé à l'homme. Dieu lui avait dit qu'il le plaçait dans le paradis terrestre pour y travailler : combien plus après le péché, quand Dieu a condamné l'homme à manger son pain à la sueur de son front, le travail est devenu une loi de la nature humaine. C'est un travail sans doute que de chercher à connaître notre Seigneur. Cela ne suffit pas, il le faut parfaitement servir. Et comment ? Par le travail. Que serait une servante qui ne

travaillerait pas ? Il faut donc être laborieuse, travailler au service de Dieu dans tout ce qui se présente, et sanctifier son travail en l'offrant à Dieu.

Chacune de nous a sa part de travail. Celle qui, à la cuisine, a la peine de préparer les aliments. Celles qui, dans le monastère, nettoient, maintiennent l'ordre, s'occupent des soins nécessaires à la vie de communauté, toutes celles qui servent les enfants, qui sont à la porte, qui cousent, qui brodent, qui dessinent. Celles qui ont ce travail très fatigant de garder, de surveiller les enfants ou de les enseigner, toutes trouvent dans leurs occupations le moyen de servir Dieu. Tout cela est un travail fait au service de Jésus-Christ, et un jour il pourra vous dire : *Serviteur bon et fidèle, entre dans la joie de ton Seigneur, car tu as été fidèle dans l'usage des talents que je t'ai confiés*<sup>96</sup>.

Qu'est-ce que le gain des talents ? Ce n'est pas autre chose que l'usage que nous faisons de chacune des facultés qui nous a été donnée pour servir les âmes et les gagner à Jésus-Christ. Appliquez-vous donc, mes sœurs, à travailler avec courage, confiance et générosité. Sanctifiez votre travail par la prière. Travaillez toujours pour Dieu et jamais pour vous-mêmes.

Ici, j'arrive à la deuxième qualité que doit avoir une servante, épouse de Jésus-Christ, qui veut le servir parfaitement : c'est le travail sanctifié par l'obéissance et l'obéissance s'appliquant au travail. Voilà ce qui va régler toute la vie d'une religieuse.

Certaines Règles appliquent aux âmes obéissantes cette parole des Psaumes : *Mes yeux sont levés vers toi, Seigneur, comme ceux d'une servante sont attachés aux mains de sa maîtresse*<sup>97</sup>. Cela veut dire qu'au moindre signe, à la moindre volonté de Dieu, l'âme est toujours prête. Et à quoi ? À aller, à s'occuper, à faire une chose, à en faire une autre, enfin à se dépenser. Voilà ce que notre Seigneur attend de nous. Obéir dans toutes nos actions, obéir ponctuellement, promptement, joyeusement, donner à toutes nos actions le mérite de l'obéissance, voilà le vrai service qu'il nous demande. Nous dormons, c'est la Règle qui marque le temps de notre repos. Nous mangeons, c'est encore dans

---

96. Mt 25, 23.

97. Ps 122, 1-2.

la Règle. Nous allons auprès des enfants, nous avons un emploi ou un autre, tout cela est réglé par l'obéissance.

Vous voyez par là comment le parfait service de Jésus-Christ se trouve dans une personne qui obéit, qui est fidèle et généreuse dans les moindres choses, qui tient les yeux fixés sur Dieu pour faire sa volonté, et qui donne cette intention à tout. On reprend, on enseigne, on fait une chose ou une autre, mais toujours on dit à Dieu : « Mon Dieu, je le fais, parce que c'est votre volonté. Je désire vous obéir en le faisant. Je me soumettrai parfaitement à l'obéissance et ne chercherai pas ce qui est l'idéal de mon esprit. » Ici il faut que je signale un danger. Chacune de nous a sa conception propre, ses idées particulières. Si, sortant de l'obéissance, on va vers la conception du bien telle qu'elle est en nous, on peut faire une œuvre bonne en soi, mais ce n'est pas là parfaitement servir, car qui sert fait le bien exactement comme on le lui commande.

Quand on bâtit une cathédrale et que le plan indique des formes tout à fait rondes, que serait-ce s'il prenait à un ouvrier la fantaisie de faire une ogive au milieu de ces cercles ? Cette ogive pourrait être exécutée avec un grand talent, mais elle déparerait un bâtiment de style roman. De même la conception propre que vous pouvez avoir pourra être bonne, admirable, le jour où vous serez chargée de la proposer et de faire un ensemble. Mais en tout autre temps, si vous voulez servir parfaitement notre Seigneur, il ne faut pas agir selon votre conception, mais selon l'obéissance qui ordonne tout votre travail, depuis le commencement jusqu'à la fin.

J'insisterai sur un troisième caractère que je crois très propre à l'esprit de l'Assomption : c'est le désintéressement. Quiconque travaille pour Dieu, doit être très désintéressé de soi. Il n'importe pas du tout qu'on trouve que vous fassiez bien, que vous ayez raison, que votre travail brille. Puisque c'est Dieu que vous servez, il faut qu'un très grand désintéressement préside à votre travail. Vous ne cherchez pas une fin personnelle, vous allez plus haut que cela, vous voulez parfaitement servir notre Seigneur Jésus-Christ : que vous importe-t-il donc de le servir parfaitement dans une chose ou dans une autre ?

Voyez combien le désintéressement mène à la perfection religieuse. Il n'est plus d'emploi, il n'est plus d'approbation, il n'est plus de raison

en quelque sorte qui influence une âme qui, étant déjà passée par la connaissance à l'imitation de notre Seigneur, et même à l'union avec lui, passe par l'obéissance à une dépendance continuelle, à un désir ininterrompu d'offrir son travail à notre Seigneur dans un complet désintéressement de soi. C'est un peu le commentaire de ce que vous dites dans l'acte d'amour : *Mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses et beaucoup plus que moi-même.*

Pour en arriver à la pratique, remarquez que, pour aimer Dieu beaucoup plus que nous-mêmes, il ne s'agit pas de regarder quelles sont les fins que le travail peut avoir pour nous. Mais il s'agit de voir comment il est voulu par Dieu, commandé par Dieu, agréable à Dieu, et comment, en le faisant, nous pouvons, minute par minute, nous maintenir dans l'obéissance et dans la générosité pour Dieu.

Enfin j'arrive à la perfection des actions ordinaires qui rentre encore dans le parfait service de notre Seigneur. Si le service de notre Seigneur consiste dans le travail, dans l'obéissance, dans le désintéressement pour ne rien rapporter à soi, pour passer outre et chercher toujours Dieu, vous comprenez, mes sœurs, que l'amour veut donner une grande perfection aux moindres actions que nous faisons pour le service de Dieu.

Il y a une perfection propre à donner à chacune de nos actions pour qu'elle soit sainte, aimable, sage, faite dans l'esprit de la Règle ; et qui s'y appliquerait, donnerait une très grande perfection à chacune de ses actions, au lever, à la modestie extérieure, à la prière, à l'Office, aux conversations avec les sœurs, aux rapports avec les enfants, à l'enseignement, aux études, aux récréations qui sont des actions très importantes, aux repas, à tout en un mot. La perfection des actions ordinaires est le caractère d'une personne qui sert parfaitement.

Je vous laisse ces quatre pensées. Elles sont très pratiques et regardent surtout l'extérieur de notre perfection. Si nous avons cet extérieur de perfection, jugez comme cela aiderait à l'intérieur de notre perfection et comme Dieu serait à l'aise dans une âme qui toujours travaillerait dans l'obéissance, dans le désintéressement et qui tâcherait de mettre la perfection dans ses actions ordinaires.

Voilà ce qui m'est venu sur le parfait service. Une autre fois, je vous dirai ce que c'est que le parfait amour. Il est clair que toutes ces choses

se pénètrent : on ne connaît parfaitement que ce que l'on aime. Cependant il est bon quelquefois de les séparer, pour voir comment elles peuvent être embrassées dans un ordre de perfection qui dépasse ce qui est de la vie chrétienne ordinaire.

Les enfants, les jeunes filles qui viennent ici ont une haute idée de la vie religieuse. Quand elles voient une religieuse, elles s'attendent à la trouver détachée d'elle-même, parfaite dans ses moindres actions, ayant un extérieur modeste et recueilli qui résulte de la prière et de l'union à notre Seigneur Jésus-Christ. Mettez-y donc beaucoup de générosité et d'application, afin de manifester par là ce que vous êtes pour notre Seigneur, afin aussi que, voyant vos bonnes œuvres, les hommes glorifient votre Père céleste qui par sa grâce vous a appelées, qui par sa grâce vous soutient et vous fait accomplir ces choses.



*7 avril 1878*

ESPRIT DE L'ASSOMPTION – VI  
PARFAIT AMOUR DE JÉSUS-CHRIST – L'HUMILITÉ

Mes chères filles,

En suivant ce que j'ai dit jusqu'ici de l'esprit de l'Assomption, nous en sommes venues à nous entretenir de l'amour de notre Seigneur. Il faudrait avoir des paroles ardentes et lumineuses pour en parler, puisque c'est son amour qui est la vraie fin de notre vie, comme il est le principe de tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

En effet, pourquoi désirons-nous connaître, sinon parce que nous aimons et que nous voulons recevoir des lumières qui nous fassent aimer de plus en plus ? Pourquoi voulons-nous rapporter toute connaissance naturelle à la connaissance de Dieu, de Jésus-Christ et de son Église, sinon parce que nous estimons toutes choses comme de la boue au regard de la science de notre Seigneur, parce que notre foi illuminée d'amour nous donne la certitude de trouver partout Dieu et celui qu'il nous a envoyé, si nous le cherchons par toutes les puissances de notre esprit ? Pourquoi encore servir et servir parfaitement, sinon parce que nous aimons ? Mais il y a quelque chose à dire de l'action de l'amour de Jésus-Christ sur l'âme et des vertus qu'il veut produire en nous.

Je commence par l'humilité. Elle est le fondement de toute vie spirituelle, et peut-être pensez-vous que c'est en parler bien tard. Mais, quoique la connaissance de Dieu et de soi-même soit un principe d'humilité, quoique le service de Dieu en doive être un acte, c'est à l'amour cependant que je ne puis m'empêcher de rapporter l'humilité simple, sincère, joyeuse d'une vraie fille de l'Assomption.

Notre Père saint Augustin, après avoir dit que la formule du mal dans le monde, c'est *l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu*, dit que le caractère des habitants de la cité sainte est *l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi*<sup>98</sup>. Qui doit être plus habitant de la cité sainte qu'une religieuse de l'Assomption, dont l'esprit, l'âme, le cœur, la volonté doivent s'efforcer de suivre la Sainte Vierge, portée au ciel par une humilité qui n'a pas été égalée sur la terre ? Marie est la plus parfaite des créatures. Elle est aussi la plus humble de toutes les créatures. *Dieu a regardé la bassesse de sa servante, et c'est pour cela qu'il l'a exaltée*<sup>99</sup>. Il faut donc que chez nous, sincèrement, de bonne foi, s'établisse une humilité vraie, sincère, qui soit l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi.

Il faut d'abord que l'humilité soit sincère. L'amour ne veut pas être trompé ; et envers qui sera-t-on vrai, si ce n'est envers celui qui pénètre le fond des cœurs, qui voit si tout y est pour lui, ou si nous y gardons quelque chose pour notre propre honneur, pour notre propre estime, quelque chose enfin qui se rapporte à nous ? Vous savez que l'amour est jaloux<sup>100</sup> ; sa jalousie est terrible, dit l'Écriture : comment pourrons-nous donc répondre à notre Seigneur Jésus-Christ qui, de son côté, nous a montré son amour par des abaissements qui n'ont aucune mesure ? Considérez les anéantisements du Fils de Dieu, prenez la proportion de ce qu'il est comme Dieu, et voyez-le descendre dans une étable et se faire le plus petit des hommes. Quand même il aurait été le plus grand des hommes, quel abaissement encore pour un Dieu ! Mais cela ne lui a pas suffi. Vous savez ce qu'il a été dans sa naissance, dans son enfance, dans sa vie publique, dans ses actes et ses paroles, dans sa mort. Rien de plus humble ne peut être imaginé par l'âme humaine. Pour nous attirer à lui, il n'a pas hésité à nous montrer qu'il nous aimait jusqu'au mépris de lui-même.

L'amour du Sauveur est descendu à des abîmes que nous ne pouvons égaler. Pour y répondre, il faut au moins que sincèrement, généreusement, par un principe d'amour, il n'y ait plus de réserve dans nos âmes, que nous laissions notre Seigneur s'y établir, y régner en

---

98. *La Cité de Dieu*, Livre XIV, chapitre XXVIII.

99. Cf. Lc 1, 48-49.

100. Cf. Ct 8, 6.

maître, et que nous lui demandions cette humilité vraie, franche, sincère, seule base solide de la perfection.

Cette doctrine, me direz-vous, n'est pas plus pour nous que pour les autres. Pour tous les chrétiens, pour toutes les religieuses, il faut que la base de l'édifice soit dans une humilité sincère. – Oui, sans doute, mais il peut y avoir une nuance dans le motif et dans la forme.

La connaissance des choses divines, l'adoration, l'amour, voilà les motifs de votre humilité, et elle doit être en vous avec joie et liberté. Pénétrées de lumière et d'amour, vous ne devez pas vouloir garder les misères de l'orgueil et de l'amour-propre. Vous êtes filles de l'Assomption, vous ne devez pas descendre.

L'amour de Jésus doit vous élever jusqu'au mépris de vous-mêmes. Les abaissements que notre Seigneur a embrassés pour nous sauver et pour glorifier son Père, vous devez les aimer et y entrer en esprit d'adoration. Pourriez-vous, devant la face de Dieu, laisser subsister quelque reste du culte de la créature ? Voilà vos motifs, voilà ce qui vous donnera la joie et la liberté de tenir vos cœurs toujours ouverts à Dieu, pour qu'il y voie que c'est à lui seul que vous voulez renvoyer tout honneur, toute louange, toute bénédiction, sans que rien en descende ni sur vous-mêmes, ni sur aucune autre créature.

Je crois que voilà l'humilité aussi étendue qu'on puisse la chercher. J'ajouterai cependant qu'il y a une autre nuance à l'humilité qui vient de l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ.

Quand nous voulons plaire à quelqu'un, nous cherchons, autant que possible, à avoir la manière d'être, la vertu, la qualité, le talent qui lui est le plus agréable. Quand, dans le monde, on veut plaire, on se pare de vêtements beaux et bien faits. Pour vous, vous voulez plaire à notre Seigneur Jésus-Christ. Qu'est-ce qui lui plaît le plus ? Quel est ce vêtement choisi, quelle est cette parure dans laquelle notre Seigneur trouvera notre âme plus belle, plus agréable à ses yeux, plus digne de son amour ? C'est non seulement l'humilité, mais l'humiliation. Voilà la parure qui a un charme souverain pour notre Seigneur Jésus-Christ. Son entretien est avec l'âme simple, sa demeure est dans l'âme humble. *La prière de l'humble pénètre les nuées*<sup>101</sup>, est-il dit dans l'Écriture, et

---

101. Si 35, 21.

notre Seigneur lui-même nous enseigne le moyen de nous rendre agréables à ses yeux : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*<sup>102</sup>.

Voilà donc un autre caractère de l'amour. Si d'abord vous ouvrez votre cœur, si vous en ôtez tout amour-propre, tout désir de louange, de succès, d'estime, vous dites à notre Seigneur : « Seigneur, toute louange, toute estime, tout succès est à vous ; je dois disparaître en toutes choses, et l'amour que j'ai pour vous doit être poussé jusqu'au mépris de moi-même. » Mais après vous ajoutez : « Cependant il y a une chose que je dois désirer, une joie que je puis chercher, c'est votre entretien, votre présence dans mon âme. C'est un amour plus ardent, ce sont des dons plus excellents, et j'apprends dans la sainte Écriture, dans les enseignements des saints et de l'Église, que ce qui vous plaît, ce qui vous attire, c'est l'humilité et l'amour de son abjection. »

Non seulement il faut disposer votre âme à se tenir dans un lieu très bas, mais la préparer à voir dans l'humiliation, lorsqu'elle se présente, un acte qui plaît infiniment à notre Seigneur, qui l'attire à demeurer en vous dans la plénitude de son amour, à vous reconnaître pour ses épouses, à vous prendre pour l'objet de ses affections particulières et à vous accorder ses grâces de choix.

Ceci va très loin, et pourtant n'a rien de désolant. On pense souvent que l'humilité est une vertu désolante. Dans tout ce que je viens de dire, qu'y a-t-il donc de désolant ? Est-il désolant de suivre notre Seigneur, de lui offrir son cœur, de prendre les moyens qui nous le feront trouver, qui rendront nos rapports avec lui plus doux et plus intimes ? Serait-il désolant de gagner à ce prix la paix de son âme ? Ceci est un avantage personnel. Il est très précieux aux yeux de notre Seigneur Jésus-Christ. Je crois que c'est ainsi qu'une religieuse de l'Assomption doit prendre l'humilité.

J'ai entendu dire quelquefois que l'humilité n'était pas la vertu marquée de l'Assomption. Je ne puis accepter cela, et je le regretterais beaucoup. Je crois au contraire que l'humilité doit être la vertu fondamentale de l'Assomption, mais en la prenant du côté de l'amour, de la confiance, de la plénitude de la foi, qui nous montre les trésors

---

102. Mt 11, 29.

qu'elle renferme, les biens qu'elle apporte, la simplicité et la paix dans lesquelles elle établit l'âme. Nous ne devons pas avoir, si vous voulez, une humilité de paroles, de discours, de contenance. Que notre cœur lui-même se donne tout entier, reçoive Jésus-Christ qui nous donne ses abaissements pour preuves de son amour, et réponde à son tour par le mépris de soi et par l'adoration : voilà ce que Dieu nous demande.

J'aurais pu vous parler de l'amour de notre Seigneur par le côté de l'amitié divine à laquelle ce bon Maître nous appelle. C'est une grande joie, une grande consolation de la vie ; car c'est un des rapports que notre Seigneur a voulu établir avec les âmes, et nulle d'entre nous n'en est exceptée.

Jésus a choisi une amie sur le Calvaire. Toutes vous l'avez nommée, c'était la pauvre pécheresse. Parce qu'elle a beaucoup aimé, Jésus lui a donné sa divine amitié. S'il y a en vous quelque tache, quelque imperfection, quelque péché, ne vous découragez pas. En Madeleine aussi, il y avait sans doute quelque reste de ses péchés passés. Mais son amour ardent couvrait tout. Elle a été honorée d'une telle amitié par le divin Maître que, jusqu'à la fin des temps, elle sera considérée dans l'Église comme l'amie et la fidèle amante de notre Seigneur Jésus-Christ.

Il serait doux aussi de vous dire que vous êtes les épouses de Jésus-Christ, qu'après l'amitié vient l'union intime de l'époux et de l'épouse. Il serait doux de vous dire combien le Sauveur Jésus est bon, combien il est grand, combien il est aimable, de quels dons parfaits il récompense les marques d'amour que nous lui donnons. Cela, vous ne le saurez jamais assez.

Celles d'entre vous qui pénètrent dans le cœur des personnes du monde, ont pu remarquer que moins elles servent Jésus-Christ, plus elles sont malheureuses. Ce n'est pas un malheur extérieur : il y a des richesses, des amusements, des plaisirs. Mais ces dehors brillants cachent un cœur vide, un cœur malheureux, un cœur qui ne connaît pas la paix. On peut même dire que plus la condition d'un riche du siècle est brillante, plus elle cache de croix secrètes qui ne se voient pas, mais qui sont une douleur au fond de l'âme.

À vous au contraire, je dirai : Plus vous vous donnez à notre Seigneur, plus vous êtes sincèrement humbles, plus vous ouvrez votre

cœur à l'amour, et plus notre Seigneur lui-même vient à vous pour devenir ce centuple promis, cette joie que nulle joie n'égale, cette paix, cette lumière que le monde ne connaît pas, cette espérance qui est le gage des biens futurs et éternels.

Je devrais vous dire tout cela, vous montrer combien notre Seigneur mérite d'être aimé, mais je pars de cette idée que vous le savez. C'est pourquoi je ne vous parle pas de ce que notre Seigneur est, mais plutôt de ce que vous devez faire pour lui témoigner un véritable amour. J'ai commencé par l'humilité ; la prochaine fois je vous parlerai de l'union de notre volonté à la sienne et de l'abandon entre ses mains.



*14 avril 1878*<sup>103</sup>

ESPRIT DE L'ASSOMPTION – VII  
PARFAIT AMOUR DE JÉSUS-CHRIST  
CONFORMITÉ ET ABANDON À LA VOLONTÉ DE DIEU

Mes chères filles,

Nous avons dit la dernière fois comment l'amour de notre Seigneur doit produire en nous une humilité qui soit à la fois sincère, profonde et généreuse.

Ce n'est cependant pas que, dès que l'on aime notre Seigneur, on ait l'humilité. Cette vertu est très difficile à acquérir. Par suite de la malice versée en nous par le démon au moment de la chute du premier homme, nous sommes naturellement portés à nous élever. On peut même dire que moins nous avons de raisons de nous élever, plus nous y sommes portés. Il faut donc que l'amour de notre Seigneur nous donne précisément la fidélité, la générosité, l'application à acquérir l'humilité et à y travailler tous les jours de notre vie ; sans cela, nous ne serons pas humbles. L'amour qui doit produire ce fruit en nous, ne peut le produire qu'avec notre coopération.

Il est une autre vertu non moins nécessaire, qui doit aussi naître en nous de l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ : c'est la conformité à la volonté de Dieu. C'est encore une vertu essentielle, un caractère spécial, un de ces caractères qui produisent et la paix, et la liberté, et le dégageant, une de ces vertus que l'on doit voir d'une manière toute particulière dans une religieuse de l'Assomption.

Il existe un très étroit rapport entre l'humilité, l'amour et la conformité à la volonté de Dieu. L'enseignement de saint Ignace, un

---

103. Dimanche des Rameaux.

des plus sûrs de la vie intérieure et parfaite, doit nous le faire saisir. Il appelle degrés d'humilité ce qui serait aussi bien nommé degrés de conformité à la volonté de Dieu et degrés d'amour.

Le premier degré, que saint Ignace appelle degré d'humilité, consiste à être dans une disposition telle que pour rien au monde la volonté ne s'incline aux choses défendues par Dieu, et que l'on préfère mourir plutôt que d'enfreindre la loi de Dieu. Cette disposition est tellement essentielle qu'elle est nécessaire au salut.

Le deuxième degré entre alors dans l'ordre où nous devons nous établir. Il fait que, toutes choses égales, le péché n'étant ni d'un côté ni de l'autre, nous soyons dans une telle indifférence quant à l'honneur, l'estime, la louange, la santé, le bien-être, que notre choix dépende uniquement de la volonté de Dieu.

Voilà bien, si je ne me trompe, un degré de conformité à la volonté de Dieu, un degré d'amour de Dieu. Lorsqu'on aime Dieu beaucoup, on n'a plus d'autre choix que celui de Dieu, on préfère ce que Dieu préfère, on ne veut que ce que Dieu veut.

De là vient le troisième degré d'humilité que pose saint Ignace, et qui se rapporte à ce que nous disions la dernière fois, à savoir que l'âme aimante aime à être parée de ce qui plaît à notre Seigneur : l'humiliation, la souffrance, l'abjection.

Ce troisième degré est héroïque, il dépasse ce qui est demandé à l'âme religieuse d'une manière absolue. Il fait que, toutes choses étant égales d'ailleurs, l'âme a une inclination plutôt pour l'humiliation, pour la souffrance, pour l'anéantissement, en un mot pour la voie que notre Seigneur Jésus-Christ a choisie et qu'il a suivie ici-bas. Soumettant toujours sa volonté à celle de Dieu, l'âme se sent particulièrement portée vers tout ce qui crucifie la nature.

Saint Ignace appelle cela des degrés d'humilité. Vous voyez que ce sont aussi des degrés d'amour et de conformité à la volonté de Dieu. Le dernier même a quelque chose d'ardent. Non seulement l'âme se conforme à la volonté de Dieu, mais elle lui dit : « Seigneur, il y a quelque chose au-delà. Vous m'avez montré votre Verbe, votre Fils, objet de vos divines complaisances, sous les traits de l'humiliation, de la pauvreté, de l'abjection, de la souffrance. Si je peux avoir un choix, si

vous permettez que ma volonté se conforme à celle que vous avez eue pour votre divin Fils, je m'incline de ce côté-là. ».

Il faut souvent s'examiner sur ces trois degrés d'humilité que pose saint Ignace, et s'établir au moins dans le deuxième. Si l'amour passe les bornes et nous appelle au troisième, nous en bénissons Dieu ; mais il faut d'abord que nous soyons solidement établies dans le deuxième. Cette absence de choix est le véritable abandon entre les mains de Dieu, et je voudrais en faire le caractère particulier de votre dévotion et de votre esprit.

Il ne faut pas croire non plus que ce soit une chose simple et facile que d'acquiescer la conformité à la volonté de Dieu. Comme l'humilité, cette vertu a des degrés. Il y a d'abord la résignation. Puisque Dieu le veut, il le faut ; on passe par là, parce qu'on ne peut pas faire autrement. On marche en gémissant, comme cette vache dont il est parlé dans la sainte Écriture, qui, ayant été attelée à l'arche d'alliance, avançait, mais retournait la tête, en gémissant, vers l'étable où elle avait laissé ses petits.

Voilà le premier degré. C'est déjà méritoire, parce qu'on se conforme à la volonté de Dieu, mais est-ce digne de Dieu de se conformer à ce qu'il veut en disant : « Il le faut bien », comme si l'on était sous la main d'un maître qu'on n'aime pas, que l'on subit, dont on n'attend pas grand-chose de bon ? Est-ce comme cela qu'il faut traiter le bon Dieu ? Ne faut-il pas aller plus loin ? Ne faut-il pas que notre volonté étant unie à celle de Dieu, nous lui disions à toute heure : « Je suis venue en religion pour chercher votre volonté, pour l'accomplir le plus parfaitement possible. Cette volonté, je l'aime. C'est celle de mon Dieu, de mon Père, de mon Époux ! »

Alors l'âme finit par vivre de la volonté de Dieu. Elle s'éveille, elle s'endort, elle se couche en disant : *Que ta volonté soit faite et non la mienne*<sup>104</sup>. Ce chant est un peu triste et un peu monotone, dit saint François de Sales, mais c'est celui du divin Agneau qui partout et toujours disait : *Que ta volonté soit faite*. Établissez-le bien dans votre âme, le répétant sans cesse. Il est des circonstances dans la vie où c'est presque tout ce que l'on peut faire : élever par un ardent amour sa

---

104. Lc 22, 42.

pensée vers Dieu, qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut, qui ne nous donnera que des choses excellentes, et lui rendre hommage par ce simple acquiescement : *Fiat voluntas tua*.

J'ai dit au commencement que vous devez être de véritables adoratrices en esprit et en vérité, et que vous êtes venues ici pour rendre honneur et gloire à Dieu. Mais, dites-moi, mes sœurs, pour rendre honneur et gloire à Dieu, ne faut-il pas établir, devant soi-même et devant toute créature, que toutes ses conduites, que tous ses desseins, que toutes ses volontés, que tout ce qui vient de lui est souverainement bon et adorable ?

Si l'adoration répond ainsi à tout ce que Dieu veut, si l'âme acquiesce à tous ses desseins, parce que c'est le bien suprême qui se communique, vous comprenez que c'est quelque chose de plus que la simple résignation. Alors l'âme est tellement établie à ne plus vouloir que ce que Dieu veut, qu'il peut lui appliquer cette belle parole : *Ma volonté en elle*<sup>105</sup>. Ce qui se fait en elle, ce qui s'accomplit en elle, ce qu'elle désire, ce qui est son caractère, c'est : *ma volonté en elle*.

De tous les caractères de la sainteté, celui que je vous souhaite très ardemment est que vous soyez tellement passées dans la volonté de Dieu que toujours et en tout vous aimiez, vous cherchiez et vous bénissiez cette volonté divine. Cela devient l'abandon entre les mains de Dieu. C'est l'union la plus sûre, la plus complète, la plus parfaite qui puisse s'établir entre Dieu et sa créature.

Ce que je vous dis là, je vous le dis après sainte Thérèse. Cette sainte, qui savait ce que c'était que les unions de l'extase et de la contemplation, dit cependant que la véritable union de l'âme avec Dieu consiste dans l'union de la volonté. Quand l'âme est passée tout entière dans la volonté de Dieu, elle n'a plus rien à désirer. Dieu la possède, et elle possède Dieu.

Il me semble encore qu'un de nos caractères particuliers doit être d'agrandir tous les jours l'union de notre volonté à celle de Dieu. *Que ton règne vienne* est une de nos devises. Joignez-y fidèlement, ardemment cette autre demande du Pater : *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel*.

---

105. *Voluntas mea in ea*. Is 62, 4 (Vulg.).

Les anges et les saints dans le ciel aiment, révèrent, adorent et accomplissent sans cesse la volonté de Dieu. Vous qui êtes, par votre vie de zèle, comme les anges visibles de beaucoup de créatures, vous devez, à la suite des anges, vous tenir devant la face de Dieu pour voler au moindre signe de sa volonté sainte. Quand l'âme est arrivée à ce degré d'obéissance, elle est toute passée en service, en adoration, en amour. Elle porte dès ici-bas quelque chose de la cité sainte, de la patrie céleste à laquelle nous appartenons plus qu'aucune autre créature, puisque nous sommes les filles de l'Assomption de Marie.

Cherchez les dispositions de la très Sainte Vierge. Nous avons dit qu'elle est adoratrice. Qui adore son Fils plus qu'elle ? Qui est-ce qui s'anéantit plus humblement devant Dieu que la très Sainte Vierge ? En qui la volonté de Dieu a-t-elle régné et règne-t-elle encore aujourd'hui plus généreusement, plus complètement, plus amoureuxment que dans celle qui est la Reine des séraphins et des anges ? Dans celle qui est aussi notre Reine, qui veut nous initier à sa vie, et qui demande que nous prenions, comme filles de son Assomption, quelque chose des dispositions qu'elle a portées dans la cité céleste.



21 avril 1878<sup>106</sup>

ESPRIT DE L'ASSOMPTION – VIII  
PARFAIT AMOUR DE JÉSUS-CHRIST  
AMOUR DU PROCHAIN – ESPRIT DE SACRIFICE

Mes chères filles,

Je continuerai ce que j'ai commencé à vous dire sur l'esprit de l'Assomption, car ce que j'ai à traiter aujourd'hui convient parfaitement, il me semble, au mystère de la Résurrection, qui, d'ailleurs, s'accorde bien avec notre esprit.

L'Assomption est en quelque sorte une résurrection. C'est la vie de Marie commencée dans le ciel. Cela nous enseigne que notre vie doit toujours avoir une teinte de joie, même dans le sacrifice et dans les efforts que nous avons à faire sur nous-mêmes. Quelquefois on est brisée, mais la manière dont nous devons tâcher de tout surmonter doit être plutôt du ciel que de la terre. Je dirai donc que les deux derniers fruits de l'amour de Jésus-Christ dans nos âmes doivent être la charité et l'esprit de sacrifice.

Quand, ces jours derniers, vous avez médité le discours après la Cène, vous avez vu que l'amour est la marque à laquelle Jésus-Christ veut qu'on reconnaisse ses disciples. Cette charité doit avoir en nous un caractère de grande simplicité, de grande franchise et de grande loyauté. Vous avez une règle magnifique à ce sujet. Les Constitutions vous disent que *la charité est un amour né de Dieu, par lequel on s'aime les uns les autres de l'amour même dont Dieu aime les hommes, et pour la même fin qui est leur sainteté en ce monde et leur béatitude éternelle en l'autre.*

---

106. Dimanche de Pâques.

Cet amour-là n'est pas un amour naturel, mais un amour dévoué, un amour vrai, un amour qui ne se base pas sur ce qui plaît, mais cherche en ce monde tout ce qui est bon et utile pour procurer le bien des autres créatures, auxquelles cet amour nous attache.

Que cette charité soit parmi vous, mes sœurs. Qu'elle y soit dans l'esprit avec lequel Jésus-Christ a conversé parmi les hommes, dans l'esprit de la Sainte Vierge Marie, c'est-à-dire dans un esprit de miséricorde, de douceur, de paix, de bonté, de dévouement. Voilà ce que demande de nous l'esprit de l'Assomption.

L'autre fruit dont je voulais vous entretenir, l'autre caractère que doit produire en nous l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, c'est l'esprit de sacrifice. Vous en avez reçu l'enseignement direct de Jésus-Christ dans tout ce que vous venez de méditer : *Pour que le monde connaisse que j'aime mon Père, levez-vous, sortons d'ici*<sup>107</sup> – c'est-à-dire, allons au-devant du sacrifice, afin que le monde connaisse que j'aime mon Père. Le sacrifice est donc la marque, le fruit et le caractère de l'amour. Pourquoi joindre la mortification à la charité ? Faut-il, le jour de Pâques, parler de la mortification ? Oui, parce que cette vertu est de tous les jours de la vie chrétienne et religieuse.

Toute vie chrétienne s'appuie sur la mortification. Celle qui convient le mieux aux filles de l'Assomption est celle qui nous est proposée dans la fête de la Résurrection. Pour vivre de la vie divine, de la vie d'en haut, il faut mortifier les membres qui sont sur la terre, c'est-à-dire, quitter la vie terrestre, les inclinations charnelles, mortifier ce qui, en nous, est mauvais.

Je l'ai mêlée à la charité, parce qu'il n'y a pas de vraie charité sans l'esprit de mortification et de sacrifice. Mortifiez tous les mouvements qui vont contre la charité. N'en vivez pas, ne vous y arrêtez pas ; vivez de la vie divine que notre Seigneur nous apporte dans sa résurrection : *Du moment que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut... Songez aux choses d'en haut, non à celles de la terre*<sup>108</sup>.

C'est là le vrai caractère de notre mortification : nous dégager de ce qui est terrestre, ne pas nous arrêter à ce qui plaît aux sens, nous élever plus haut, chercher la pureté dans quelque chose de céleste, comme

---

107. Jn 14, 31.

108. Col 3, 1-2.

l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ et de la très Sainte Vierge, suivant Jésus et Marie dans un esprit de générosité, de dévouement et d'amour pour le prochain. Pour être charitable, il faut mortifier les inclinations mauvaises qui sont en nous. Ce sont les impatiences, les susceptibilités, l'amour-propre<sup>109</sup>, la préférence malheureuse de nous-même aux autres qui fait que, dans l'ordre des biens sensibles, nous nous aimons mieux que nous n'aimons les autres.

J'ai dit une préférence *malheureuse*, car il y a une préférence légitime, qui veut que nous nous occupions de notre salut avant de nous occuper du salut des autres. Tout en nous dévouant au salut du prochain, il faut absolument sauvegarder avant tout notre salut, notre vertu et notre perfection.

Puisqu'il y a un ordre de choses où il nous est permis de nous occuper de nous d'abord, il faut nous occuper des autres avant nous dans l'ordre des biens sensibles. Saint Vincent de Paul était plus occupé de procurer du pain aux autres que d'en avoir pour lui. Vous avez pu voir dans beaucoup d'âmes cette disposition, qui fait dire ce que disait notre pauvre sœur Denise-Marie, sœur converse morte à Poitiers : *J'ai toujours demandé à Dieu que s'il y avait quelque chose à souffrir dans la maison, ce soit sur moi que cela tombe ; que s'il devait y avoir la maladie, la mort pour quelqu'un, ce soit pour moi plutôt que pour mes chères sœurs*. Vous voyez que là où il s'agissait du bien sensible, du bien-être même de la vie, elle préférait ses sœurs à elle. S'il s'était agi de son salut, cela aurait été différent. Il faut être un saint Paul pour dire : *Je souhaiterais être anathème, pour mes frères*<sup>110</sup>. Et encore cette parole a besoin d'explications.

Sous le rapport du salut, je le répète, nous devons être occupées de nous, mais sous le rapport de la consolation, du bien-être, du bien sensible, il faut être occupé des autres, sans pourtant faire exclusion absolue de nous. Le bon Dieu n'ordonne pas de choses trop difficiles : ce qu'il ordonne, c'est que nous aimions les autres comme nous nous aimons nous-mêmes.

Notre Seigneur est allé plus loin : il nous a aimés plus que lui-même. Il s'est donné pour nous, il s'est livré pour nous, il a souffert pour nous.

---

109. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX<sup>e</sup> siècle.

110. Rm 9, 3.

Il n'a pas voulu l'égalité, c'est pour cela que les saints l'ont suivi dans cette voie et se sont établis dans le troisième degré d'humilité que nous avons appelé aussi degré d'amour et de conformité à la volonté de Dieu. Mais pour en arriver là, n'oubliez jamais qu'il faut se maintenir dans le deuxième degré, où la volonté doit être dégagée de tout et ne se laisser incliner que par la volonté divine. L'âme a alors un désir véritable et efficace de procurer aux autres les biens qu'elle recherche pour elle-même. On monte plus haut et on atteint la généreuse disposition qui achève le caractère d'une religieuse de l'Assomption : l'esprit de sacrifice.

Au-delà de la mortification qui fait quitter la terre, qui fait se renoncer dans les petites choses, qui fait désirer les choses célestes et dépasser les inclinations humaines avec tout ce qu'elles apportent de trouble et d'agitation ; au-delà de la charité fraternelle, il y a l'esprit de sacrifice. C'est une chose admirable que l'esprit de sacrifice. Ce que j'ai dit de sœur Denise-Marie en fait partie, et combien de fois n'en avez-vous pas vu des exemples dans votre vie ! Combien n'avez-vous pas rencontré de personnes qui se sacrifient pour Dieu et le prochain ! C'est la flamme qui doit s'allumer au sommet de toutes les autres vertus. Les autres vertus étant établies dans l'âme, la flamme s'allume. Si elle s'allume auparavant, ne vous y fiez pas trop ; mais ne la rejetez pas, parce qu'elle vous aidera à établir les autres vertus.

Que votre cœur ait le désir de s'immoler pour Dieu et le prochain, de prendre plus volontiers pour soi tout ce qui est sacrifice, tout ce qui abaisse, tout ce qui anéantit. Vous comprenez que si le cœur brûle de cette flamme, on est plus semblable à notre Seigneur Jésus-Christ. Souvenez-vous en même temps que si cette flamme est désirable, les actes en doivent rester soumis à l'obéissance. Aucune de vous ne peut s'engager, ni par promesse, ni bien moins encore par vœu, à ce qui fait s'immoler pour les autres d'une manière qui dépasse la Règle. Là, il faut consulter, il faut demander la permission et rester dans l'obéissance.

Mais pour avoir ce désir, pour brûler de cette flamme, pour être à l'oraison cherchant dans le cœur de notre Seigneur Jésus-Christ cet amour par lequel il s'est sacrifié pour nous, tant que cela ne tourne pas en promesse, c'est un acte d'amour, et on n'a pas besoin de permission.

Il faut bien que cela fasse partie de notre esprit, puisque si souvent on en trouve la trace dans les filles de l'Assomption. J'ai été à bien des lits de mort, et j'ai presque toujours trouvé cet esprit de sacrifice, ce désir de s'immoler, de s'offrir tout entière pour l'Église, pour la Congrégation, pour les âmes.

Quelques-unes d'entre vous ont assisté avec moi à l'agonie de sœur Marie-André. C'est une souffrance extrême que l'agonie, c'est la mort lentement sentie et lentement goûtée. Rappelez-vous que, dans cet état, elle ne se lassait pas de s'offrir pour l'Église, pour la Congrégation, pour le bien spirituel et l'avancement de toutes ses sœurs, pour le salut des âmes, et qu'elle n'a eu de souffle jusqu'à la fin que pour s'offrir en sacrifice à Dieu. Elle passait les nuits dans d'extrêmes souffrances. Une fois, quelques pilules lui ayant fait passer une nuit tranquille, elle me dit le lendemain matin : *Mais si je prenais ces pilules, je n'aurais plus rien à offrir au bon Dieu, je perdrais mes nuits.* Elle était comme une personne effrayée de perdre un grand trésor qu'elle estimait infiniment, à cause de la générosité et de l'amour avec lesquels elle savait souffrir.

Ce que je vous cite là et ce que vous avez vu dans d'autres, se présentait avec tant de simplicité que ces chères âmes ne voyaient en quelque sorte pas leur générosité. C'était bien l'amour sans regard sur soi-même, marchant avec la volonté de Dieu, l'acceptant et disant : « Puisque vous voulez pour moi la mort et la souffrance, ô mon Dieu, je veux en faire l'acte le plus généreux et l'offrande la plus large. » Il est plus beau de se donner quand Dieu le demande, qu'il n'est beau de s'offrir et de faire des protestations héroïques qui, peut-être, seront démenties quand le moment sera venu.

Il y a là une nuance dans l'esprit de sacrifice, de générosité et de mortification que je désire voir s'imprimer dans vos âmes. C'est quelque chose qui est toujours d'accord avec la volonté de Dieu, avec ce que demande la charité qui, il est vrai, bouillonne et s'enflamme quand le moment est venu, mais qui ne meut pas son pied avant la Providence.

C'est là la marque d'une âme très donnée à notre Seigneur, d'un cœur très aimant, très fort sous son action, bien plus que ne l'est

l'exaltation de l'imagination qui, désirant quelque chose de bon, croit l'avoir, tandis qu'elle ne le possède pas encore.

Que notre Seigneur imprime en vous ces traits qui appartiennent à la Passion, mais qui ne sont pas détruits par la Résurrection. Notre Seigneur n'est jamais divisé. C'est par une mort remplie à la fois des clartés du ciel et des souffrances de la terre, que tous les saints sont allés dans la béatitude retrouver notre Seigneur.

Jésus-Christ a pris pour lui la part la plus dure, le calice le plus amer, le délaissement le plus extrême. Sous quelque forme qu'il vous appelle à le suivre, employez toute la vie à quitter la terre, à aimer Dieu, à aimer le prochain à cause de lui, et à vous renoncer pour Dieu jusqu'à l'immolation.

À partir de cette Pâque, apprenez à garder votre robe très blanche par l'absence de toute faute contre la charité et l'absence de toute attache terrestre. Gardez-la aussi très rouge, très empourprée, très ornée par le sang précieux que notre Seigneur a versé pour donner à votre âme un éclat divin. Que la pureté reste en vous par la mortification et la séparation de toute imperfection, et que l'ardeur de votre charité soit prête à s'enflammer sous le souffle de l'esprit de sacrifice, toutes les fois que l'occasion s'en présente et que Dieu le demande.



5 mai 1878

ESPRIT DE L'ASSOMPTION – IX  
DÉVOTION AU TRÈS SAINT SACREMENT  
ATTACHEMENT AU SAINT-SIÈGE – RESPECT DE LA PAROLE DE DIEU

Mes chères filles,

Nous avons parlé des fruits que l'esprit de l'Assomption doit nous faire tirer de l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ ; il me reste une chose à vous dire sur ce sujet, toujours avec la simplicité qui nous convient.

Il faut nous demander où nous trouverons Jésus-Christ. Ce n'est pas une personnalité qui n'est venue sur la terre que pour un temps. Même en montant au ciel, il ne nous a pas privées de sa présence. Où donc l'âme qui l'aime, qui cherche à le connaître et qui veut le servir, doit-elle le chercher ? Vous l'avez dit avant moi, c'est d'abord dans le très saint Sacrement de l'autel. Vous comprenez pourquoi la dévotion au saint Sacrement est un caractère tout particulier de l'esprit de l'Assomption, pourquoi nous passons autant d'heures, autant d'instantes que nous pouvons au pied du tabernacle : là est celui que nous aimons, celui à qui nous voulons appartenir.

Il est là mystérieux, caché, plein de grâces, et modèle de toutes les vertus. Il serait trop long d'entrer dans le détail ; je voulais seulement vous montrer le lien par lequel l'adoration du très saint Sacrement se rattache à notre esprit. Je pourrais même dire que le culte du très saint Sacrement est l'épanouissement de notre esprit. Entourer Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie n'est qu'une conséquence du besoin que nous avons de le connaître, de le servir et de l'aimer parfaitement.

Notre Seigneur est encore sur la terre d'une autre façon. Il est la tête du corps mystique qui est l'Église, il est dans l'Église. L'enseignement

de l'Évangile nous apprend qu'il habite dans ceux qui lui appartiennent. Ils sont ses frères, ses membres. L'Église est son Épouse, elle est aussi son corps.

Le deuxième caractère de l'esprit de l'Assomption est donc l'amour de l'Église dans une foi très vive qui fait qu'honorant la tête, on honore aussi sur la terre celui qui représente cette tête divine. Jésus-Christ est la pierre angulaire qui ne peut être remplacée. Il a mis sur la terre un homme, à qui est réservé cet honneur d'être la pierre visible sur laquelle repose l'édifice de l'Église. Cet homme, c'est le Pape, le Vicaire de Jésus-Christ, un autre Jésus-Christ sur la terre.

Quel respect, quel amour, quel attachement ne devons-nous pas avoir pour celui qui est, comme le disent nos Constitutions, *la tête, le cœur et la bouche de l'Église* ! Il en est la tête, parce qu'en lui tout est résumé et qu'il gouverne tout. Il en est le cœur, parce qu'il est le centre de la vie de l'Église. Il en est la bouche, parce que c'est lui qui parle au nom de notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre. Ainsi tous les fidèles reçoivent de lui les paroles de vie et de salut.

Si les religieuses de l'Assomption n'étaient pas très attachées à la Chaire de saint Pierre, si elles n'étaient pas très soumises à cette autorité suprême, si elles ne recevaient pas tout ce qui vient d'elle avec amour, elles n'auraient pas l'esprit de l'Assomption. Même après avoir perdu Pie IX, que des vertus si grandes, un charme tout particulier et une sainteté admirable recommandaient à l'amour de tous les chrétiens et à notre amour, à nous, qui en avons reçu beaucoup de grâces – il a approuvé notre Institut et daigné bénir notre œuvre – même après lui, notre amour reste attaché au Vicaire de Jésus-Christ, à celui qui est, je le répète, la tête, le cœur et la bouche de l'Église.

Mais notre amour ne doit pas s'arrêter seulement à notre Saint-Père le Pape : il faut aimer l'Église dans son enseignement, dans tous ses usages, dans son histoire, dans ses traditions, dans ses dévotions. Il faut l'aimer dans tout ce qu'elle nous propose, dans ce qu'elle a été, dans ce qu'elle est aujourd'hui. Il faut l'aimer dans sa hiérarchie. La grande dévotion d'une religieuse de l'Assomption doit être de prier pour les évêques, pour les prêtres, pour l'Église enseignante, pour tous ceux qui ont la charge des âmes et leur communiquent les sacrements. Enfin il faut aimer l'Église dans chacun de ses membres, désirant les

voir grandir dans la fidélité, le dévouement, le caractère chrétien et catholique.

Vous devez beaucoup penser à cela dans votre œuvre d'éducation, chercher à former des membres fidèles à l'Église ; et, dans les œuvres de zèle vis-à-vis des protestants, vous devez avoir en vue l'extension du règne de notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Église. C'est ici que pourrait se placer cette parole, devenue la devise des Pères de l'Assomption : *Adveniat regnum tuum.*

Comment le règne de notre Seigneur Jésus-Christ arrive-t-il sur la terre ? C'est par l'Église, c'est en obtenant par la prière l'extirpation des hérésies, l'union des fidèles, la soumission de tous à un seul pasteur. Vous contribuez à l'extension de l'Église, en travaillant auprès des âmes et en mettant en elles des notions plus profondes de foi, de respect, d'amour, un esprit plus chrétien, des idées plus catholiques.

Il y a là une consolation pour tout le monde. Celle qui fait le moins dans la maison, si elle édifie, fait beaucoup pour porter les âmes à l'amour de Jésus-Christ et de l'Église. Celle qui s'occupe de la surveillance fait beaucoup ; car si le démon entre dans ce petit troupeau qui nous est confié, il est impossible que celui qui se repaît parmi les lis puisse se reposer dans un cœur souillé. Donc celles qui, par une surveillance soigneuse et une attention fidèle, gardent les enfants dans l'innocence, la pureté, l'observance de la loi, ouvrent la porte de ces âmes à l'Esprit Saint, à l'Esprit de Dieu qui fait en elles sa demeure. Alors se réalise pour nous et pour nos enfants cette belle parole : *La nation des justes est une nation d'obéissance et d'amour*<sup>111</sup>.

Remarquez que je parle d'obéissance à l'Église. Évidemment, vous trouverez des enfants qui vous désobéiront à vous. Cela ne doit pas trop vous étonner, parce que, si vous retournez en arrière, vous vous rappellerez que vous-mêmes, qui maintenant appartenez à Dieu et désirez le servir dans l'obéissance la plus parfaite, vous avez pourtant désobéi quand vous étiez enfants. Quelle est celle qui pourrait dire<sup>112</sup> : « Je peux jeter la première pierre, car je n'ai jamais désobéi aux personnes qui représentaient pour moi l'autorité. » Ceci posé, pourvu que l'obéissance à la loi, l'obéissance d'amour à notre Seigneur Jésus-

---

111. Si 3, 1 (Vulg.).

112. Phrase corrigée par mère Marie-Eugénie.

Christ, à la sainte Église et à tout ce qui est saint sur la terre, se forme dans le cœur des enfants à travers les mille défauts de nature et les mille chutes inévitables à l'enfance, vous aurez travaillé dans l'esprit de votre vocation.

Je dois ajouter que cet amour de l'Église fait désirer ardemment voir de nouveaux membres se joindre à l'Église, et désirer aussi la conversion des pécheurs. Vous ne pouvez y travailler que rarement d'une manière directe ; mais toujours, vous pouvez et vous devez, dans la prière, aider les confesseurs, les missionnaires, et tous ceux qui, dans le monde entier, se dévouent à l'extension du règne de notre Seigneur Jésus-Christ. Vous pouvez et vous devez travailler vous-mêmes à cette diffusion de l'Esprit de Dieu dans vos rapports avec ceux qui ne connaissent pas la vérité catholique, ou qui ont l'esprit faussé par de mauvaises lectures.

Mais ne commettez jamais cette erreur qui a perdu beaucoup d'âmes, ne lisez jamais aucun des livres où les personnes que vous voulez convertir ont puisé leurs objections. Il semble que tel livre n'est pas très mauvais et qu'on peut bien le regarder, puisqu'il faut y répondre. Ne vous y trompez pas, mes sœurs : il faut se nourrir de la lumière pour donner la lumière, il ne faut jamais se nourrir de l'erreur, sous prétexte de combattre l'erreur.

Ceci est encore un des caractères particuliers de l'esprit de l'Assomption. Notre liberté ne consiste pas à prendre l'erreur pour en tirer le bien. Notre liberté, suivant la parole de saint Augustin, est celle qui se meut dans la lumière et dans le bien, à qui l'erreur et le mal sont un empêchement, et qui ne voudrait jamais porter, même au bout des pieds, les entraves de l'erreur.

Cherchez toujours, pour faire du bien, à prendre vos connaissances, votre enseignement, votre vie, dans la lumière et dans le bien. Allez à ceux à qui vous voulez apporter la vérité, calmes, joyeuses, bienveillantes, patientes, car il faut beaucoup de patience avec les esprits égarés. Ce n'est pas un royaume joyeux que celui de l'erreur. Il y a là toujours un certain entêtement. Il est très désagréable d'avoir affaire aux hérétiques et aux pécheurs. Ils ne sont pas bons. Il ne faut pas vous en étonner, ni exiger qu'ils le soient.

Vous, il faut que vous soyez bonnes, parce que vous venez d'en haut et que vous avez une mission qui ressemble à celle des anges. Dans les rapports avec les hommes, quand on leur porte quelque chose de Dieu, on a la mission des anges, et il faut leur ressembler dans la patience, et garder son cœur transparent d'innocence.

Il faut aussi toujours se montrer très ferme dans ce que l'on croit. Ce n'est pas par des concessions qu'il faut arriver à convaincre. C'est par la bonté et la douceur, en maintenant la vérité entière et sans l'altérer. En donnant la vérité tout entière, on donne quelque chose de bon, tandis qu'en donnant une vérité altérée, falsifiée, mélangée, on ne donne pas grand-chose de bon. Ce n'est pas là notre esprit.

Vous trouverez donc notre Seigneur Jésus-Christ d'abord au très saint Sacrement, et ce doit être votre première dévotion. Vous le trouverez encore dans l'Église, et vous devez avoir pour elle un amour ardent que vous porterez dans la prière et dans les œuvres de zèle. Si on ouvrait le cœur d'une religieuse de l'Assomption, que devrait-on y trouver ? Ces trois amours : Jésus-Christ, la Sainte Vierge, l'Église.

Il y a un autre endroit où l'on trouve notre Seigneur, c'est sa parole. Quand Jésus-Christ s'est revêtu d'une chair mortelle, il s'est montré homme comme les autres hommes ; de même quand il a parlé, il a revêtu son verbe d'une forme qui demeure : c'est le saint Évangile. Aimez beaucoup le saint Évangile. Lisez-le avec un profond respect, persuadées que sous l'enveloppe de chacune de ces paroles si simples, il y a le Verbe divin. Notre Seigneur est descendu du ciel, il a parlé aux hommes. Il a souffert, afin que nous ayons, par la grâce de son sang, la force de pratiquer l'Évangile et de le réaliser dans notre vie : *Deux tables sont placées dans les trésors de l'Église, dit l'Imitation : l'une est la table de l'autel sacré sur lequel repose un pain sanctifié, c'est-à-dire le corps précieux de Jésus-Christ ; l'autre est la table de la loi divine qui contient la doctrine sainte, qui enseigne la vraie foi*<sup>113</sup>.

Vous le voyez, le respect de la parole de Dieu contenue dans l'Évangile et dans l'Ancien Testament, puis aussi de la parole de Dieu qui nous est annoncée suivant l'Évangile, doit être le caractère de

---

113. *Imitation de Jésus-Christ*, Livre 4, chapitre 11.

l'Assomption qui cherche partout Jésus-Christ dans une grande simplicité, pour l'aimer toujours davantage.

Nous ne disons pas là des choses que toute âme fervente et fidèle ne puisse prendre pour elle. Tout ceci peut être appliqué à tous ; mais notre caractère, à nous, doit être un caractère très catholique ; et, sans avoir de choses étranges ou extraordinaires, nous devons faire notre vie de tout ce qui est la vie de l'Église.



*12 mai 1878*

ESPRIT DE L'ASSOMPTION — X  
DÉVOTION AUX SAINTS  
AMOUR DE L'OFFICE DIVIN

Mes chères filles,

En vous parlant la dernière fois de l'amour que nous devons avoir pour le corps mystique de Jésus-Christ qui est l'Église, je me suis aperçue que j'avais omis plusieurs choses sur lesquelles je veux revenir aujourd'hui.

Le corps mystique de Jésus-Christ ne se compose pas seulement de l'Église qui est sur la terre et dont nous faisons partie. Celle-là sans doute doit avoir le plus sensible, le plus actif de notre affection et de notre dévouement, puisque c'est là que nous travaillons pour gagner des âmes et étendre le règne de Jésus-Christ, puisque c'est de l'Église de la terre que nous recevons les sacrements et la vérité. Il ne faut pas séparer de notre dévotion et de notre amour les membres de Jésus-Christ déjà triomphants dans le ciel, et qui sont la partie de l'Église la plus belle, la plus noble et la plus propre à glorifier Dieu. Il ne faut pas en séparer non plus les membres qui souffrent dans le purgatoire, et pour lesquels nous devons avoir une compatissante charité.

Je veux d'abord parler de l'Église triomphante ; car il faut regarder comme un des caractères de l'esprit de l'Assomption d'avoir de la dévotion aux saints, non pas seulement à trois ou quatre saints plus spécialement connus et honorés dans le temps où nous vivons, mais à tous les saints. Remarquez que, parmi les personnes qui entrent chez nous, il en est peu qui connaissent d'autres saints que saint Joseph, saint Louis de Gonzague, sainte Thérèse peut-être à cause de ses écrits. En tout, si vous voulez, mettons-en cinq, puis c'est fini. Tel

n'est pas l'esprit de l'Assomption, et ce serait triste si nous élevions nos enfants à connaître si peu cette richesse de l'Église, ces saints qui sont le trône où Jésus-Christ triomphe.

Je crois qu'avant tout il faut recommander la dévotion aux saints évangéliques. C'est au milieu d'eux que notre Seigneur a vécu. Ils ont pris soin de lui pendant sa vie mortelle. Ils ont préparé et annoncé son règne. Pour une âme fervente et attachée à l'Église, avec saint Joseph, saint Jean-Baptiste doit tenir une très grande place. Ce saint, canonisé de la bouche même de notre Seigneur Jésus-Christ, nous est un modèle en trois grands ordres de vertus, la pénitence, l'innocence et le martyre.

Je viens tout de suite après aux apôtres. Il nous convient à nous, à cause de notre attachement à l'Église, d'avoir une grande dévotion aux apôtres. Autrefois, on n'aurait pas eu besoin de dire cela, cette dévotion était populaire, il était toujours question de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jean, etc. Malheureusement cette dévotion va s'effaçant de jour en jour.

Il y a encore d'autres saints qui ont entouré notre Seigneur, qui ont eu l'honneur d'être appelés ses amis, qui font partie du récit évangélique et auxquels nous devons avoir une grande dévotion. Je vous en ai déjà parlé une autre fois. Je ne peux donc m'étendre longuement là-dessus. Je vous indiquerai seulement d'autres ordres de saints, auxquels nous devons avoir une singulière dévotion, au moins dans leurs principaux types.

D'abord les martyrs qui, en fondant l'Église dans leur sang, ont ajouté au trésor des mérites de Jésus-Christ des richesses auxquelles nous participons chaque jour. Ils ont des chefs : saint Laurent, saint Étienne, tous ceux que l'Église nomme au canon de la messe ou dans les litanies. Ce sont ceux-là que nous devons honorer et chercher à connaître d'une manière plus spéciale.

Je dirai ensuite que, pour nous, nous devons avoir une grande dévotion pour tous ceux qui ont répandu la foi chrétienne, qui en ont rempli le monde, qui l'ont rendue plus intelligible, – les Docteurs, qui ont enseigné la vérité, et les fondateurs d'Ordres religieux, qui ont reçu de Dieu des grâces toutes particulières pour la vie religieuse. En les invoquant, on devrait apprendre de chaque saint la vertu dans laquelle

il a excellé. Or chaque fondateur d'Ordre religieux est le type d'une vertu qui appartient à son Ordre. Cherchez et vous trouverez là des principes sûrs et solides pour votre dévotion. Saint Benoît, saint François, sainte Thérèse, saint Ignace ont reçu des grâces pour que les âmes religieuses obtiennent d'eux une communication des vertus propres à leur état.

Je vous indique cela pour vous montrer quelle doit être l'universalité de notre dévotion aux saints. Il faut les aimer tous, et ne jamais isoler notre Seigneur de ceux qui sont comme le piédestal de son trône. Nous avons dans les saints évangéliques, dans les apôtres, dans les martyrs, des types admirables que nous ne saurions trop étudier et imiter. On peut en dire autant des saints de l'ancienne loi. De l'un, dit un Père de l'Église, on reçoit la grâce de la foi, de l'autre la patience, d'un autre, l'exemple d'une pureté si parfaite qu'elle se répand sur tous ceux qui l'invoquent. C'était la grâce du premier Joseph, et c'est de là que le second a reçu son nom. Enfin, partout vous trouverez des enseignements magnifiques à cet égard, si vous avez une grande dévotion aux saints.

Ici, je fais une parenthèse pour vous dire qu'il ne faut pas oublier ces âmes pures, saintes et agréables à Dieu qui souffrent encore pour se purifier, avant d'aller recevoir la couronne de gloire, et qui attendent de notre charité un secours et un soulagement.

J'ajoute qu'il vous est plus facile de connaître les saints, d'avoir pour eux une dévotion plus étendue, plus éclairée, parce que vous récitez l'Office et lisez sans cesse leur vie. Ayez de la dévotion aux saints que l'Église donne pour patrons à chacun des jours de l'année ; son intention est que par eux vous demandiez beaucoup de grâces. Il n'y a qu'un certain nombre de saints dans le calendrier. Ce sont des types et des modèles. Ils ont été choisis pour recevoir la dévotion des peuples, pour secourir les peuples, encore plus que ceux qui ne figurent pas au calendrier.

Vous voyez donc comme tout de suite l'amour de l'Église doit mettre dans nos cœurs l'amour de l'Office divin. Vous savez que la dévotion à l'Office est un des caractères de l'Assomption. Qu'est-ce donc que l'Office divin ? C'est la prière composée par l'Église, c'est le langage même de l'Église. Cette prière a été récitée par presque tous les saints

qui nous ont précédés dans la cité céleste, par un grand nombre de ceux qui expient leurs fautes dans le purgatoire. Sur la terre, nous avons la même voix, la même prière que notre saint Père le Pape, les évêques, les prêtres, que les grands Ordres religieux, et un certain nombre d'âmes ferventes – autrefois on aurait pu dire que toutes les âmes ferventes, car c'était là la dévotion principale.

Si vous regardez les anciennes coutumes, vous verrez que, dans les familles chrétiennes, tous les grands événements étaient marqués par le souvenir des fêtes : « Telle chose se fera à la Notre-Dame d'Août... Notre enfant est né à la Saint-André... Nous entreprendrons ce voyage à la Sainte-Marguerite... » C'est comme cela que nos pères indiquaient le temps. C'est ainsi qu'ils parlaient, parce que, entrant dans les pratiques de l'Église, ils connaissaient tous les saints et les invoquaient tous.

Une autre chose doit encore vous affectionner à l'Office divin, c'est qu'il est le langage par lequel vous parlez à Dieu, au nom de ceux qui ne prient pas. Vous êtes députées par l'Église pour tenir ce langage à Dieu et faire descendre sur la terre les grâces attachées à la récitation de chacune des parties de l'Office. Il y a des grâces particulières attachées au souvenir de chaque saint, à la commémoration de chaque fête. Il y a des grâces pour le temps de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension, de la Pentecôte. Il y en a aussi pour les fêtes de la Sainte Vierge : à l'Assomption, c'est l'élévation des âmes vers le ciel. À la Visitation, c'est la charité. De même chaque saint reçoit de Dieu des dons pour les distribuer à la terre. Quand vous récitez l'Office, vous demandez ces grâces pour ceux qui ne les demandent pas, vous obtenez la rosée qui se répand du ciel.

La première raison de notre amour pour l'Office, c'est qu'il est le langage de l'Église et qu'il nous met en communication avec tous les saints du ciel et de la terre. La seconde raison, c'est que nous sommes députées à Dieu pour obtenir les grâces destinées à chaque jour, par le moyen des fêtes que nous célébrons. La troisième raison, c'est que vous devez désirer votre édification personnelle. Or, il y a dans l'ensemble des psaumes, des leçons, des paroles que vous récitez à l'Office, quelque chose qui doit nourrir fortement votre piété et vous éloigner des petites dévotions qui ne sont pas les nôtres.

Dieu me préserve de ne pas souhaiter que toutes les dévotions de l'Église soient respectées et honorées, mais on ne peut pas avoir à la fois les petites pratiques et les grandes. La vie humaine ne suffirait pas à dire tous les chapelets, les litanies qu'on a inventés de nos jours. Les peuples se sont éloignés de la dévotion universelle de l'Office. Ils ne savent plus ce que c'est que Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte et None. À peine s'ils connaissent encore Vêpres et Complies, mais, comme la prière est nécessaire, et que les dévotions sont un besoin essentiel de la vie chrétienne, on en cherche et on en produit qui n'ont pas la sève catholique dont se nourrissaient nos pères.

Pour vous, vous trouvez dans l'Office tout ce qui peut donner à votre dévotion le caractère le plus ecclésiastique, le plus solide, le plus universel, le plus traditionnel, ce qui résume toute la louange qui a été donnée à Dieu depuis les premiers temps de l'Église, depuis la Synagogue et les Patriarches.

Ici, je veux dire un mot pour nos sœurs converses qui ne récitent pas l'Office au chœur et pourraient en concevoir de la peine. Ce que nous trouvons dans l'Office, elles l'ont par notre intermédiaire. Les connaissances, les lumières que nous pouvons puiser dans l'Office, le genre de dévotion qui est celui de l'Assomption, elles le reçoivent de leurs maîtresses et de leurs supérieures. Elles sont ainsi formées à un esprit plus catholique que si aucune de nous n'avait cette dévotion, à laquelle elles ne peuvent prendre part à cause de leur travail.

Nos sœurs converses ont d'ailleurs un avantage sur nous. Les travaux de la maison dont elles s'occupent leur laissent plus de liberté d'esprit pour s'appliquer à l'oraison. Elles n'ont pas le souci des enfants dont la surveillance, l'enseignement, la conduite donnent des inquiétudes presque continuelles. Je pourrais dire que celles d'entre elles qui ont été appelées à nous aider près des enfants, ont trouvé cela plus dur que le travail matériel auquel elles s'appliquent ordinairement.

Renouvelons-nous donc, mes sœurs, dans l'amour de l'Office divin. Faisons en sorte que nous vivions et que nous nous nourrissions de ses enseignements. Les anciens Ordres religieux n'avaient pas d'autre temps fixé pour l'oraison. Ils récitaient lentement les psaumes, faisaient de longues pauses et méditaient pendant ce temps-là. C'est sans doute à cause de cela que saint Augustin dit dans sa Règle :

*Méditez en votre cœur ce que vos lèvres prononcent.* On comprend que, récité ainsi, l'Office tienne lieu d'oraison.

Pour nous, il vaut mieux avoir d'autres temps pour l'oraison, mais il est bon de nourrir notre oraison de ce que nous pouvons apprendre dans l'Office.

Il y a une dernière raison sur laquelle j'aurais besoin d'insister plus longuement que je ne pourrai le faire aujourd'hui. Je crois qu'un des caractères de la dévotion de notre Institut doit être de tâcher de rendre louange à Dieu en toutes choses.

*Laus Deo*, ce me semble, devrait être notre devise comme *Adveniat regnum tuum*. Je prendrais volontiers : *Que votre règne arrive*, pour notre vie active ; et *Louange à Dieu*, pour notre vie intérieure. Vous comprenez, mes sœurs, que si c'est là un des caractères des filles de l'Assomption, nous devons nous tenir un peu dans cette cité céleste où toujours on loue Dieu, où toujours on lui rend honneur et gloire. Cette louange à Dieu a une grande étendue, elle répond au caractère d'adoratrices dont je vous ai parlé.

Pour préciser un peu en quoi doit consister ce *Laus Deo*, j'ajouterai ceci : s'il s'agit de doctrines, prenez toujours les doctrines qui rendent le plus d'honneur et de louange à Dieu, dans lesquelles Dieu est plus honoré, paraît meilleur, plus grand, plus aimable, et vous ne vous trompez pas. Les doctrines erronées présentent presque toujours Dieu comme terrible. Il l'est, mais sa miséricorde l'emporte sur sa justice, et la bonté est au fond de toutes ses œuvres. Dieu est juste par rapport à nous, mais l'essence de son être est la bonté se communiquant.

Pour rendre louange à Dieu, tournez toujours vos dévotions, vos pensées, vos convictions à croire plus volontiers ce qui rend plus d'honneur à Dieu, ce qui le rend plus aimable et plus aimé. N'acceptez que les opinions qui vous donneront de Dieu une idée plus grande, plus douce, plus confiante, plus parfaite. C'est là une des formes du *Laus Deo*. Ensuite, ayez dans votre dévotion une très grande part pour louer, adorer et glorifier Dieu.

Le *Notre Père* est partagé en deux parties : la première est pour l'honneur de Dieu, la seconde pour les besoins de l'homme. Ayez une grande dévotion à ces trois premières demandes : *Que ton nom soit*

*sanctifié ; que ton règne arrive ; que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Sans doute ces trois choses établissent l'homme dans l'ordre le plus parfait et le plus désirable pour lui, mais avant tout elles vont à Dieu.

Mettez encore dans votre dévotion une grande part de ce qui est exprimé dans le commencement du *Gloria in excelsis* : *Nous te louons, nous te bénissons, nous t'adorons, nous te glorifions, nous te rendons grâces*<sup>114</sup>. Je crois que cela fait partie de la dévotion qui convient à une religieuse de l'Assomption.

Enfin dans les rapports avec les âmes, faites aimer et glorifier Dieu. Que votre principal motif soit la gloire de Dieu, et le bien des âmes s'y trouvera toujours.

Soyez très sensibles à l'honneur de Dieu, beaucoup plus qu'au succès. Ce serait une chute, si jamais vous étiez plus sensibles au succès qu'au véritable bien ; si, dans une maison, la supérieure, ou vous-même pour ce qui vous regarde, vous considérez plus le résultat que la vertu et la perfection ; si vous désiriez plus être louée des hommes que procurer l'honneur de Dieu, par votre manière d'être avec les enfants et avec toute créature. Une supérieure doit chercher avant tout à étendre le règne de Dieu. Elle doit veiller à tout ce qui est de l'honneur, de la louange et de la gloire de Dieu, beaucoup plus qu'elle ne doit s'inquiéter du succès et de la louange humaine.

Je vous ai parlé déjà une fois du désintéressement, et voilà que je me retrouve sur le même terrain. C'est que l'esprit de l'Assomption se touche par beaucoup de points. Ils se pénètrent les uns les autres, de manière à nous constituer un esprit particulier, qui est éminemment dans l'esprit de l'Église. Je le trouve, vous le voyez, dans le *Pater*, dans le *Gloria in excelsis*, dans l'Office, dans l'amour de l'Église, dans l'enseignement de l'Église. Il n'y a là rien d'étrange ni de singulier. C'est au contraire tout ce qu'il y a de plus catholique.

C'est comme cela que je me suis permis de dire que l'Église est une mère tendre et bonne, qui donne à tous ses enfants ce dont ils ont le plus besoin. Pour les choses qui passent pour rares et extraordinaires, il y a peu d'esprits qui puissent les comprendre, et elles restent sur les

---

114. *Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorificamus te, gratias agimus tibi.*

sommets où tout le monde n'atteint pas. Je ne crois pas que ce soit là ce qu'il y a de mieux. Ce qu'il y a de mieux et de plus excellent, c'est ce que l'Église donne à tous, le *Pater*, le *Gloria*, les litanies des saints, la vie des saints. À tous elle donne la louange de Dieu, la notion que Dieu est souverainement bon, souverainement parfait, souverainement aimable.

Voilà tout ce que je vous ai recommandé. Je ne vais pas aux excellences, et j'insiste sur ce point parce que quelquefois, en cherchant des raretés et des excellences, on tombe dans des choses moins sûres et moins exactes. Tauler, par exemple, est un auteur que je n'ai jamais lu. Il y a des personnes qui y trouvent des merveilles, d'autres au contraire des inexactitudes. Ces sortes d'ouvrages me font l'effet de la moutarde dans un dîner. Ils réveillent l'attention, mais ils ne sont pas une nourriture. Pour vous autres au contraire, je désire que vous cherchiez à nourrir votre dévotion de choses parfaitement sûres et parfaitement catholiques. Elles ont suffi à une quantité de saints, et elles vous suffiront pour devenir saintes, sans le moindre danger et sans la moindre illusion.



19 mai 1878

ESPRIT DE L'ASSOMPTION – XI  
DÉGAGEMENT JOYEUX DES CHOSES TERRESTRES

Mes chères filles,

J'ai aujourd'hui l'intention de vous dire un peu brièvement une des conséquences pratiques de l'esprit de l'Assomption. Bien que les vertus soient les mêmes partout, il y a dans la manière de les pratiquer quelque chose qui dépend de l'esprit d'une Congrégation.

Tout l'esprit de l'Assomption porte à un dégagement joyeux des choses terrestres, à la disposition de s'élever au-dessus des peines et des difficultés, sans s'arrêter aux plaintes, sans y perdre son temps. Tout ce que nous avons dit nous y appelle : le mystère de l'Assomption de la très Sainte Vierge, cette union à la très Sainte Vierge qui monte au-dessus de la terre, et nous appelle à monter avec elle à une vie céleste, à placer dans le ciel nos pensées et nos affections, puis ce caractère d'adoratrices qui est le premier que j'ai relevé et qui fait qu'adorant tous les droits de Dieu, nous allons au-devant de toutes ses volontés avec une parfaite confiance en lui.

Je vous ai dit aussi qu'entre les doctrines, il faut toujours choisir celles qui font le plus d'honneur à Dieu, qui disent le plus que Dieu est bon ; qu'il est le bien infini, la sagesse infinie, qu'on doit avoir confiance en lui, tout attendre de lui ; qu'il est Père et qu'il n'y a pas de moment où l'on ne puisse se jeter dans ses bras. Tout ce qu'on peut penser de Dieu et le fait aimer davantage, c'est cela que nous devons penser, plutôt que de nous arrêter à toutes ces idées tombées dans l'esprit de beaucoup d'hommes, et qui ressemblent moins à la

perfection infinie de Dieu, parce qu'elles portent quelque chose de l'esprit propre de l'homme.

Pourquoi ne pas avoir un dégagement joyeux ? Est-ce que tout ne nous y porte pas ? Puisque Dieu est un Père, ayons confiance en lui, montons vers celui qui est la bonté infinie et dont la miséricorde l'emporte sur la justice. Cette disposition va bien avec l'adoration qui accepte tout de la main de Dieu. Elle fait que cette acceptation n'est pas triste, désolée, mais joyeuse et confiante. Avant de connaître la volonté de Dieu, l'âme se confie en lui. Quand elle la connaît, au lieu de se lamenter de cette volonté du Père, elle la prend du meilleur côté avec un certain dégagement joyeux de toute vue humaine ou terrestre.

Après le caractère de l'adoration, je vous ai parlé de l'esprit de saint Augustin. Avec saint Augustin nous devons avoir l'amour de la vérité, l'amour de l'Église, l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, l'amour de la Sainte Vierge, l'amour des âmes, le désir d'étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes.

Pensez, mes sœurs, combien un esprit qui a de si grandes choses à penser et à chercher, doit peu s'arrêter aux lamentations, aux plaintes et aux choses de la terre ! Sans cesse, en ce monde, on rencontre des difficultés, des embarras, des peines. Ne nous étendons pas en plaintes sur les croix, sur les inconvénients que nous trouvons en ceci ou en cela. Ce serait autant de temps perdu que nous pourrions employer à nous remplir de vérité, d'amour, et à travailler au service de notre Seigneur.

Il est bien juste, et Dieu le veut, qu'en tout embarras, en toute difficulté, nous cherchions un remède. Dieu ne nous a pas mis sur la terre comme des créatures passives, qui disent avec les Mahométans : « Dieu l'a fait ! Mahomet est son prophète ! » Nous sommes des créatures douées d'intelligence et de liberté. Nous devons, par les règles de l'Église et par celles des vertus, nous tirer des difficultés que la vie humaine et le démon nous opposent dans tout ce que nous faisons.

Je suis grandement partisan de cette doctrine de saint Ignace qui dit : *Dans une difficulté, dans une affaire, dans une peine, ayez soin de prendre toutes les vues de sagesse et de prudence, comme si vous ne comptiez que sur vous ; mais en faisant cela, ne comptez absolument que sur Dieu, car tout ce*

*que vous faites n'est rien.* Beaucoup de personnes du monde s'arrêtent sur les inconvénients, sur les embarras, sur les difficultés qu'elles rencontrent. Quand on leur demande : « Quel remède pourrait-on y apporter ? » elles ne le savent pas, elles ne l'ont pas cherché.

Je crois que, dans un dégageant joyeux, l'esprit de l'Assomption laisse de côté, comme dit un Prophète, les chants, les lamentations, mais cherche ce que Dieu veut que nous fassions, pour tirer des choses qui arrivent le meilleur parti possible pour son service et pour sa gloire.

Une parole de la sainte Écriture domine tout cela saintement et parfaitement : *Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu*<sup>115</sup>. Voici la grande raison de ne pas se lamenter : tout, mes sœurs, tourne au bien de ceux qui aiment Dieu. Entendez-le bien, tout, il n'y a rien d'excepté : les fautes, quand on s'en repent ; les difficultés, quand on les accepte ; les peines, quand on y acquiert la patience ; les ennemis, le démon, les épreuves, les tentations, la santé, les impuissances, les situations où l'on se trouve, les peines à l'oraison, les lumières quand on en a (et il ne faut pas les rejeter), les consolations qui sont un don de Dieu – tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu.

Abordant les choses de cette façon, vous comprenez, mes sœurs, avec quel dégageant joyeux, quelle force, quelle confiance, quelle liberté d'esprit, quelle simplicité, avec quelle droiture, avec quelle absence de choses et de paroles inutiles on traverse tout. Devant quoi s'arrêter quand on aborde tout en disant : « Voilà une volonté de Dieu, je l'accepte de tout mon cœur, je la veux, je l'adore... Il y a une faute. Eh bien, je m'en relèverai, je m'en retirerai et ne me troublerai pas. *Tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu*, dit saint Paul, *même le péché*, n'a pas craint d'ajouter saint Augustin. Je ne suis pas faite pour la terre, je vais tâcher de m'élever au-dessus de toutes les peines, de toutes les difficultés, de m'en tirer le mieux possible, avec les moyens que me donnent ma Règle, l'obéissance et même la sagesse naturelle. » Ainsi on ne perd pas le temps précieux de la vie dans des lamentations continuelles.

Un des grands maux de notre époque est de se replier toujours sur soi-même. Beaucoup de gens qui n'ont aucune histoire écrivent leur

---

115. Rm 8, 28.

histoire, notent tout ce qu'ils ont dit, tout ce qu'ils ont fait sans qu'il y ait là-dedans rien d'intéressant. Pour nous, nous avons à poursuivre les grands buts que je vous ai indiqués. Nous avons à procurer le royaume de Dieu en ce monde, et quel dommage si, en s'occupant de choses personnelles, de choses à soi, on se détourne de cette grande intention.

Pourquoi ne pas animer toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos œuvres d'un désir de zèle ? Cela nous dégagerait et nous mettrait dans la disposition de nous donner joyeusement à tout ce qui regarde le service de notre Père céleste. À mesure qu'on se dégage des paroles, des pensées inutiles, des plaintes, des lamentations, des affaires du monde, on procure davantage le royaume de Dieu, on se remplit soi-même de choses meilleures, on cherche davantage la parole de foi qui peut faire du bien, on parle plus souvent à Dieu et de Dieu. Il y a là tout à gagner ; et s'il y a quelque chose à perdre, c'est un certain besoin de revenir sur soi. Pour ce besoin-là, il faut demander à Dieu de nous l'ôter.

Avant la chute, l'homme voyait toutes choses en Dieu et Dieu en toutes choses ; mais quand sa vue a été troublée par le péché, quand son intelligence a été obscurcie par l'ignorance, quand la concupiscence a été la maîtresse, alors l'homme a été incliné à s'arrêter dans les choses inférieures et en lui-même.

Combien de personnes dans cette ville de Paris déploient toute leur activité dans une vie matérielle et inférieure. J'ai entendu quelqu'un les comparer à des écureuils qui tournent, tournent sans cesse avec une agilité aussi fatigante qu'inutile. On se lève, on s'habille, on fait des visites, on va au bois, on rentre pour dîner, puis il faut aller au spectacle ou en soirée. On se crée des obligations, des devoirs puérils. La vie s'écoule dans une agitation fiévreuse, on n'a le temps de rien. C'est une vie d'inutilité complète et une inclination de la chute. Il n'est pas naturel qu'un être intelligent puisse se complaire à tourner ainsi dans un cercle stupide. Et cependant c'est un fait : que de gens en ce monde ne connaissent que cela ? Qu'y a-t-il pour Dieu dans de pareilles vies ? Quelles sont les actions qui sont faites pour lui ?

Nous avons à protester contre cela<sup>116</sup>, mes sœurs, non seulement en éloignant nos enfants du mal, mais en les prémunissant contre la vie inutile, la vie où l'on oublie d'élever toutes choses à Dieu, notre fin éternelle. Pour nous, dégageons-nous de plus en plus de ce qui pourrait nous rester de cette inclination du péché originel. Laissons sous nos pieds les choses basses, petites, secondaires, pour nous élever sans cesse vers Dieu, nous occuper de Dieu, chercher Dieu, voir Dieu, raconter Dieu, aimer Dieu, l'atteindre enfin par ce dégagement saint et joyeux, que nous avons toujours regardé comme un des caractères de l'Assomption et le résultat des différents principes que nous avons posés jusqu'ici.



---

116. « Nous avons une protestation à faire là contre, mes sœurs » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

26 mai 1878

ESPRIT DE L'ASSOMPTION – XII  
LES VERTUS NATURELLES, BASES DES VERTUS SURNATURELLES

Mes chères filles,

Je devrais, pour la suite de ce que nous avons dit jusqu'ici, entrer dans la vie intérieure et surnaturelle qui semble convenir à l'esprit de l'Assomption. Ce serait trop long. Cela demanderait plusieurs Chapitres. Je laisse donc ce sujet pour mon retour<sup>117</sup>. Je veux aujourd'hui vous parler seulement d'un point qui semble essentiellement convenir à l'esprit de l'Assomption et qui a été remarqué, pour ainsi dire, par plusieurs personnes qui nous connaissent, comme étant le caractère particulier de notre Institut. Je vous citerai seulement la plus illustre et la plus clairvoyante de ces personnes : c'est l'évêque de Poitiers<sup>118</sup>. Ce qu'il a désigné dans notre esprit comme nous étant très particulier, c'est le soin des vertus naturelles.

Remarquez, mes sœurs, qu'il y a une base posée pour les vertus surnaturelles. Cette base est de rétablir en soi la droiture originelle de la nature. Ce n'est pas encore la grâce. Au-dessous de ce qui est surnaturel, de ce qui est divin, de ce qui est de Jésus-Christ dans l'âme, il y a la droiture naturelle dans laquelle Dieu a créé l'homme. Il est de l'honneur de Dieu que la créature se rétablisse dans cette droiture naturelle. De là viennent la franchise, la droiture, la délicatesse, la simplicité, l'honneur, la bonté, le courage.

Cherchez d'autres vertus naturelles, si vous le voulez, je ne me les rappelle pas toutes, je vous indique seulement la famille de ces vertus.

---

117. Mère Marie-Eugénie sera absente pour un voyage en Angleterre, du 27 mai au 13 juin.

118. Monseigneur Pie, évêque de Poitiers.

Eh bien, mes sœurs, il est éminemment dans l'esprit de l'Assomption de s'établir dans ces vertus.

Vous savez que la franchise, la droiture, est un caractère sans lequel il semble qu'on ne puisse pas vivre à l'Assomption, qu'on ne soit pas de l'Assomption. Comment cela et pourquoi ? Il y a plusieurs raisons : d'abord à cause de notre vocation particulière de rendre honneur et gloire à Dieu, de résumer toute notre vie dans le *Laus Deo*<sup>119</sup>, et aussi à cause de notre amour de la vérité, de l'Église, de Jésus-Christ qu'on doit glorifier, en présentant au monde la rectitude naturelle de l'homme tel que Dieu l'avait fait. Le péché a détruit la droiture, a introduit la dissimulation, a ôté et le désintéressement et la noblesse et l'honneur.

L'homme avait été fait droit, loyal, simple, bon ; et, par le désir de la gloire de Dieu, nous devons chercher à rétablir les vertus naturelles en nous et dans les autres. Nous devons avoir grand soin des vertus naturelles qui servent de base aux vertus surnaturelles. Les personnes qui nous connaissent remarquent en nous ce caractère particulier, et le dessein de Dieu est que nous soyons ainsi.

Une autre raison très grave, c'est la mission de l'éducation qui nous incombe. Vous comprenez, mes sœurs, que dans l'éducation, il faut donner l'esprit surnaturel, il faut faire vivre Jésus-Christ dans les âmes, former en elles les idées de la foi. Mais n'est-ce pas le travail de tous les jours de rétablir la droiture naturelle de l'âme ? Dès l'enfance, il y a quelque chose qui en détourne. Le petit enfant est tout de suite gourmand, conteur, plein d'égoïsme, d'amour-propre<sup>120</sup>, il est souvent méchant. Tout cela par une inclination qui est la suite du péché. Ayant la mission de l'éducation, nous devons avoir un très grand zèle de rétablir, en nous-mêmes et dans les âmes qui nous sont confiées, les assises de la vertu.

Ce n'est pas encore la vertu chrétienne, ce n'est pas encore ce qui doit être la vie de Jésus-Christ dans l'âme. Mais c'en est une assise nécessaire, parce que notre Seigneur se plaît avec ceux qui sont droits et que, pour préparer la voie du Seigneur, il faut, comme l'a dit le saint

---

119. Cf. Chapitre du 12 mai 1878.

120. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX<sup>e</sup> siècle.

Précurseur, *rendre droits ses sentiers*<sup>121</sup> et combler toutes les fondrières. Il y a des fondrières dans l'âme, des choses qui ne sont pas droites, et le travail que nous avons à faire auprès des enfants est de les rendre simples, franches, loyales, généreuses, ayant le plus d'honneur possible dans tout ce qui est naturel. Sur ces fondements-là, la grâce vient ensuite produire des effets merveilleux, établir quelque chose de grand, de noble, de saint, quelque chose qui va à l'éternité.

Cela paraît étrange, mais une vie pieuse toute seule ne rétablit pas toujours ces choses-là. On a reconnu qu'il y a des personnes pieuses qui n'ont pas bien rétabli en elles la droiture, la générosité le dévouement, l'honneur, la loyauté, la franchise. Des personnes allient, avec une certaine piété mystique, des choses qui font un mauvais effet dans le monde. Je dirais volontiers que ces sortes de piété sont celles qui éloignent le plus de l'Église et de notre Seigneur Jésus-Christ. Les gens du monde qui ne sont pas chrétiens veulent voir dans le moindre chrétien un caractère noble, et trouver en lui ce qu'ils trouvent quelquefois dans des pécheurs à un degré très remarquable.

Si donc le pécheur est doué des vertus naturelles, et que la personne pieuse, en état de grâce, parce qu'elle s'approche des sacrements, n'a pas ces vertus naturelles, cela fait un contraste pénible qui ne tourne ni à la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ et de l'Église, ni à la conversion des pécheurs. Vous donc, mes sœurs, appelées à étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes, vous devez comprendre combien il faut avoir soin que tout, en vous-mêmes et dans les autres, soit bon, aimable, simple, franc et généreux. J'ai tenu à insister beaucoup sur ce caractère, parce qu'il nous est particulier.

Les Pères de l'Assomption, le père Picard, le père d'Alzon disent que, sans la franchise, on n'a pas l'esprit de l'Assomption. J'ajouterai que si l'on n'a pas la bonté, la vraie bonté, on n'a pas non plus l'esprit de l'Assomption. Certainement la bonté appartient à la vertu surnaturelle, mais aussi à la vertu naturelle. Elle tient des deux. Elle demande de l'âme qu'elle se redresse dans la bonté originelle. Elle demande aussi la grâce de Jésus-Christ qui nous fait bons, parce qu'il est souverainement bon.

---

121 Cf. Mc 1,3.

Je vous engage, mes sœurs, à cultiver cet ordre de choses en vous. Il n'y a pas grand péché quand on s'en éloigne, et voilà justement où est le danger. Être lâche n'est pas un grand péché. Une personne qui n'a pas précisément menti, mais a un petit peu biaisé, a donné une réponse spirituelle qui n'est ni oui ni non, a-t-elle péché ? Elle a abaissé son caractère et n'a pas honoré Dieu en elle.

Toute personne qui, en cherchant Dieu, s'est un peu recherchée elle-même, a-t-elle péché ? Toute personne dont les jugements sont ordinairement peu bienveillants, mais qui ne les exprime pas, ne fait par conséquent ni médisance ni calomnie, a-t-elle péché ? Si je n'ai pas cette bonté qui compatit, condescend, aide celui qui souffre, cette bonté en un mot, qui est dans toutes les pages de l'Évangile, ai-je péché ?

Les personnes qui, sans tendre à la perfection, veulent cependant conserver leurs âmes dans une pureté suffisante, se font quelquefois de grandes illusions à cet égard. Elles croient ne devoir faire aucun effort pour s'élever, s'ennoblir, se redresser, se rendre bonnes, généreuses, loyales, et il arrive quelquefois que des pécheurs l'emportent sur elles. Cela ne doit pas être de l'Assomption, et je vous recommande, comme un des caractères de notre esprit, d'acquérir ce genre de vertus.



*23 juin 1878*

ESPRIT DE L'ASSOMPTION – XIII  
PATIENCE ET VIE INTÉRIEURE,  
FRUITS DE LA DÉVOTION AU SAINT SACREMENT

Mes chères filles,

Je ne reprendrai pas aujourd'hui le sujet que j'ai traité dernièrement. Je vous dirai seulement que, pour des religieuses vouées particulièrement à l'adoration et à l'amour du saint Sacrement, cette belle octave est un bon moment pour développer en soi l'esprit d'adoration, d'amour et de jubilation. C'est d'un esprit de jubilation que l'Église veut entourer ce Sacrement par lequel Jésus-Christ habite au milieu de nous et se donne à nous.

Sans doute, nous pouvons avoir des peines et des désolations. Elles sont dans les limites de notre nature, et au-dessus de ces limites de notre nature, il y a une jubilation qui est celle des anges entourant le saint Sacrement, qui est cette joie que notre Seigneur éprouve à se donner toutes les fois qu'il trouve une âme pure qui veut le recevoir. En sortant de soi-même, on peut donc entrer dans cette louange, dans cette action de grâces, parce que, par le saint Sacrement, nous avons la puissance de glorifier Dieu autant qu'il mérite de l'être. Par nous-mêmes, nous ne pouvons rien, nos ingratitude et nos misères sont plutôt une offense et un déshonneur pour Dieu, mais par notre Seigneur Jésus-Christ, nous lui rendons un honneur tout à fait proportionné à ce qu'il est.

Rien ne peut être offert à Dieu de plus grand, de plus saint, de plus digne de lui que le saint Sacrement. Il n'y a pas de sacrifice par lequel on soit plus parfaitement sûr d'atteindre les fins que vous savez être les

siennes : l'adoration, la réparation, la supplication<sup>122</sup> et l'action de grâces. De même, quand vous êtes au pied du saint Sacrement, vous pouvez, au nom de Jésus et par Jésus qui est là pour vous, prier Dieu avec sûreté, le glorifier avec confiance, le louer et le bénir comme il mérite de l'être. Aussi il est bon de sortir des petites limites de ses préoccupations personnelles, pour se remplir des pensées de l'Église et pour puiser dans la foi l'amour des grandes choses.

De plus il est dit dans la sainte Écriture que notre Seigneur nous a posés *pour que nous portions du fruit*<sup>123</sup>. Or, c'est surtout le saint Sacrement qui doit porter ces fruits en nous. Cherchez donc un peu cette semaine, mes sœurs, quel est le fruit que notre Seigneur veut produire en vous. Ce sera sans doute d'abord plus de vie intérieure, plus d'attention à l'écouter.

Il semble extraordinaire que la vie vraiment intérieure soit chose rare, cependant il est vrai que se renfermer au-dedans de soi-même, faire cesser le bruit du dehors, fermer l'oreille à ce qui se passe, est une chose rare, même parmi les âmes consacrées à Dieu. Pourquoi y a-t-il si peu d'âmes intérieures ? C'est qu'on ne sait pas se taire et écouter. On ne sait pas se recueillir, renvoyer les curiosités extérieures, mortifier les mouvements de l'esprit et du cœur pour recevoir de Dieu quelque lumière. Si nous retranchions tout le reste, Dieu nous donnerait des lumières qui seraient déjà de l'éternité, il nous parlerait. Quand on ne l'entend pas parler, il est probable que c'est parce qu'on a écouté autre chose.

Il y a encore un autre fruit qui doit être produit en nous, c'est la patience. Il semble en effet que, dans toutes les œuvres de la terre, le fruit que notre Seigneur attend de nous, c'est la patience. Je ne crois pas que ce soit la vertu qui occupe la première place dans vos pensées. En général, on se préoccupe de développer en soi une foi vive, une espérance ferme, un amour ardent, même une humilité sincère et généreuse. Trop rarement on s'occupe de la patience. Je voudrais avoir une table de concordance pour chercher combien de fois le mot de patience est répété dans les saintes Écritures. Notre Seigneur la prêche sans cesse ; saint Jacques et saint Paul en parlent dans leurs épîtres : *La*

---

122. « Propitiation et impétration » : mots liturgiques employés par mère Marie-Eugénie.

123. Jn 15, 16.

*constance s'accompagne d'une œuvre parfaite*<sup>124</sup>. *C'est par votre constance que vous sauverez vos vies*<sup>125</sup>. *Ils portent du fruit par leur constance*<sup>126</sup> etc. etc.

Eh bien, mes sœurs, il est nécessaire de s'établir dans la patience pour recevoir le fruit des promesses. Il faut avoir de la patience à l'égard de toutes les vertus. il faut la pratiquer envers soi-même. Il faut en avoir beaucoup avec le prochain ; je dirai même qu'il faut en avoir avec Dieu. Je vous disais tout à l'heure que, si on se taisait, si on se recueillait, on entendrait la voix de Dieu. Voilà une sœur qui va à la chapelle, ferme les yeux et écoute. Elle veut bien entendre la voix de Dieu, mais Dieu ne parle pas. Alors il arrive quelquefois qu'on n'attende pas avec patience le moment où il plaira à Dieu de parler. Pour bien entendre Dieu, il faut passer par des moments de sécheresse, de purification. Comme il faut être séparé des choses de la terre et qu'on ne reçoit pas encore celles du ciel, on retourne aux choses de la terre parce qu'on n'a pas de patience.

Je ne parle pas ici des choses de la terre, qui sont éloignées de la vie religieuse. Mais de telle et telle affaire, de telle et telle occupation de son emploi, de telle et telle lecture. On glisse si commodément sur cette pente. Il est si facile de vivre de cela, si difficile de vivre hors de là, et d'attendre Dieu quand il ne montre pas sa face. Bienheureuses êtes-vous, mes sœurs, si ce n'est pas là votre histoire, si même à l'oraison, à l'Office, le long de la journée, vous n'êtes pas de ces personnes qui vivent de leurs pensées, et si au contraire vous êtes de celles qui se remettent facilement en présence de Dieu et donnent à notre Seigneur tout le temps qui lui est consacré.

Je vous demande de chercher ces fruits dans l'esprit d'adoration cette semaine. Je crois que beaucoup de grâces sont attachées aux fêtes que nous célébrons en ce moment. On rend à notre Seigneur des hommages que l'on pourrait appeler enfantins. Ce sont des fleurs, des chants, des processions. Il accepte tout cela, il se plaît au milieu de ses enfants dans cette fête qu'on lui souhaite, il est disposé à ouvrir ses mains et à nous accorder ses grâces. En échange d'hommages, petits comme nous, il veut nous accorder des grâces grandes comme lui.

---

124. Jc 1, 4.

125. Lc 21, 19.

126. Lc 8, 15.

Faisons en sorte d'ouvrir nos cœurs très larges pour recevoir ses dons, de nous recueillir entièrement, afin qu'il puisse toucher ce point secret de l'âme qu'il a choisi pour faire entendre ses oracles. C'est ce point secret que Dieu a touché quand il vous a appelées à la vocation. Là il se fait plus entendre qu'ailleurs, mais c'est un point très intime. Faisons en sorte que notre Seigneur se fasse entendre là, qu'il nous donne le désir de quelque chose de meilleur que jusqu'à présent, de plus fidèle, de plus aimant, de plus occupé de la louange, du dévouement, du sacrifice, en un mot de tout ce qui fait les âmes saintes.



*30 juin 1878*

DEMANDER À SAINT PIERRE ET À SAINT PAUL  
UN AMOUR ARDENT ET GÉNÉREUX POUR LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Mes chères filles,

En célébrant, au lendemain de la fête du Sacré-Cœur, la fête de saint Pierre et de saint Paul, il est à propos de chercher comment sont les vrais serviteurs et les vrais amis du cœur de notre Seigneur.

Il est de l'esprit de l'Assomption d'avoir une grande dévotion aux apôtres, surtout à saint Pierre qui est le chef de l'Église, le vicaire de Jésus-Christ, la pierre angulaire sur laquelle repose tout l'édifice de l'Église, enfin celui qui a reçu de Dieu la charge de nous conduire en ce monde et de nous ouvrir les portes du royaume des cieux après cette vie.

Il faut, à notre dévotion à saint Pierre, associer saint Paul, l'apôtre que notre Seigneur après sa vie mortelle a été se choisir par un amour particulier pour cette âme si forte, si zélée, si ardente dans ses convictions.

Qu'ont-ils fait tous les deux ? Quels sont les traits auxquels on peut les reconnaître pour les amis de notre Seigneur ? Il n'y a pas à hésiter, c'est qu'ils ont beaucoup souffert. Tous les deux ont été très généreux dans la foi, très ardents dans l'amour de l'Église, dans le besoin de conquérir des âmes à Jésus-Christ. Et cela aux dépens de leur vie, de leur sang, de leurs travaux, de leurs souffrances.

C'est ainsi qu'il faut considérer la dévotion au Sacré-Cœur. Assurément c'est à l'amour qu'il nous appelle. Il nous a montré qu'il nous a aimés au point de répandre son sang pour nous. Il nous appelle à le lui rendre par un amour qui ne soit pas de simple théorie,

d'épanchement, de tendresse, mais un amour actif, zélé, généreux, courageux.

Il faut demander beaucoup cet amour à saint Pierre, qui est disposé, au jour de sa fête, à répandre les grâces divines sur tous les membres de l'Église. Saint Paul nous donne pour marque de son apostolat tout ce qu'il a souffert : *la prison, les coups de fouet, dangers des brigands, dangers de mes compatriotes, dangers des païens, dangers des faux-frères... labours et fatigues, veilles fréquentes, faim et soif, jeûnes répétés, froid et nudité*<sup>127</sup>. Et encore : *Jen ai l'assurance : ni mort, ni vie... (rien) ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur*<sup>128</sup>.

Assurément, si nous nous présentons devant Dieu, nous ne pouvons pas lui dire que nous avons souffert tous ces tourments. Dans tout ce que nous avons à souffrir, que ce soit une souffrance passée, une souffrance présente, une souffrance qui nous attende, il faut l'aimer, l'embrasser et y trouver toujours la force et la joie. Qui aurait l'accent de saint Paul au fond de l'âme, en face de toutes les peines et de toutes les épreuves, aurait la plus grande dévotion au Sacré-Cœur et comprendrait le mieux l'agonie que notre Seigneur a soufferte pour nous au jardin des Oliviers.

Alors que rien ne touchait encore son corps, il était en proie à une souffrance tellement inénarrable, que la sainte Écriture emploie les mots les plus douloureux pour nous le faire comprendre. Elle nous le montre *saisi de tristesse, d'angoisse, de crainte*<sup>129</sup>. C'était son cœur qui souffrait, et ce cœur est l'emblème de l'amour qu'il nous a porté. Ce n'est donc pas seulement le cœur de chair qu'il faut honorer en notre Seigneur Jésus-Christ, c'est son amour si généreux et si prodigue pour nous.

Toutes les âmes qui, comme les apôtres, ont eu l'amour de ce Cœur sacré, désirent rendre tout ce qui peut se rendre, endurer tout ce qui se peut endurer, accepter tout ce qui se peut accepter pour lui témoigner leur amour.

On parle des difficultés et des souffrances que rencontrent les missionnaires ! Les apôtres ont répandu la foi sur toutes les plages,

---

127. Cf. 2 Co 11, 23-27.

128. Rm 8, 38-39.

129. Mt 26, 37 ; Mc 14, 33.

dans un temps où le nom de Jésus-Christ était ignoré. L'entreprise, selon les vues humaines, était encore plus difficile qu'aujourd'hui. Les apôtres ont triomphé par la force du Saint-Esprit ; toujours en versant leur sang, en passant par les humiliations, par la pauvreté, par la détresse, par les prisons, les souffrances, les tortures, et les maux divers que nous voyons dans la vie de chacun d'eux.

Demandons au Cœur de notre Seigneur quelque chose de viril et de courageux, pour l'aimer avec ardeur, et pour endurer patiemment et sans défaillances les travaux et les souffrances que nous rencontrerons, pour établir son règne en nous et dans les âmes.



*7 juillet 1878*

FÊTE DU PRÉCIEUX SANG

Mes chères filles,

Je ne veux pas laisser passer la fête du Précieux Sang, sans vous parler de cette dévotion si grande qui contient à la fois l'Eucharistie et la Passion. C'est pour cela qu'elle est tant recommandée par les saints, qui sans cesse se remettaient sous l'effusion de ce sang précieux.

Je voudrais surtout m'adresser à celles qui commencent la vie religieuse, en leur disant que la vie religieuse est une vie de paix et de bonheur. Mais il importe de savoir à quelles conditions. C'est l'amour et la générosité qui font trouver la paix et le bonheur dans notre état. Ce n'est pas d'éviter telle chose qui nous coûte, mais c'est de l'embrasser pour l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ. La racine, la puissance, la force de cet amour, c'est l'effusion du sang de notre Seigneur Jésus-Christ.

Il est certain – et il ne faut pas se le dissimuler – qu'en se faisant religieuse, on embrasse une vie de privations. Il est certain qu'on renonce aux satisfactions naturelles qu'on peut trouver et goûter sans péché dans un autre état, quand elles sont dans l'ordre des commandements de Dieu – satisfactions permises, il est vrai, mais qui sont troublées par les tribulations de la chair et qui, comme dit Bossuet, tendent à la douleur, à la séparation et à la mort.

Qu'est-ce donc que ce choix mystérieux qui fait qu'on dit à Dieu : « Mon Dieu, je quitte tout pour être à vous seul ! » Le père Faber a dit que c'était le souvenir qui venait à l'âme du sang que notre Seigneur Jésus-Christ a versé, dès qu'il est entré en ce monde, sous le couteau

de la circoncision. Celui encore qu'il a fait couler dans le calice à la sainte Cène. Ceci est une immolation mystique, c'est le sacrifice non sanglant, toujours renouvelé sur nos autels. Mais c'est un sacrifice réel où le sang de Jésus-Christ est versé pour la rémission de nos péchés.

Puis, il y a l'effusion du sang au Jardin des Oliviers. Jésus-Christ l'a versé par amour dans la plus extrême des souffrances, dans l'acceptation des peines les plus grandes, dans la douleur la plus intense. Enfin, toutes les effusions du sang pendant la Passion, par la flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement, et par la lance qui a ouvert le cœur de notre Seigneur après sa mort sur la croix.

L'âme, quand elle s'éprend du désir de se donner à Dieu, a devant elle et les sacrifices et l'amour dont Jésus-Christ l'a prévenue : l'amour dont il l'a aimée, les sacrifices qu'il a faits pour elle. Si, au moment où l'appel de la vocation se fait entendre, on lui offrait une vie agréable selon le monde, organisée pour l'entourer de tout le bien-être que peuvent procurer les satisfactions naturelles, cette âme en aurait horreur, en la comparant à la vie de notre Seigneur Jésus-Christ.

Je considère ici la vie de notre Seigneur sous l'aspect du sang répandu, mais il faut la prendre aussi sous l'aspect de la pauvreté, de l'humiliation, de la réparation, du sacrifice. Elle n'a été en effet que croix et sacrifice depuis le commencement jusqu'à la fin.

C'est là ce qui attire plus ou moins l'âme que Dieu appelle à lui. C'est là ce que l'âme religieuse veut rendre à notre Seigneur par un amour plus grand que celui des autres créatures. Elle veut lui donner la seule chose que lui-même ne puisse pas se donner. Tout ce qui est du développement de l'intelligence, de l'établissement extérieur des choses, Dieu peut se le donner, lui qui, par sa toute-puissance peut, des pierres, susciter des enfants d'Abraham<sup>130</sup>. Mais il est une chose qu'il ne peut pas se donner, c'est l'amour vrai, profond d'un cœur qui a son choix, sa liberté, pour se donner.

Notre Seigneur veut le cœur de l'homme, il pousse la condescendance jusqu'à le solliciter : *Mon fils, prête-moi attention*<sup>131</sup>, dit-il dans la sainte Écriture : et c'est ce qu'il demande à l'âme qu'il appelle à la vocation religieuse. Il lui demande un amour plein, libre,

---

130. Mt 3, 9 et Lc 3, 8.

131. Pr 23, 26.

généreux, dévoué, un amour qui, en échange du sien, ne refuse aucun sacrifice.

Sans doute, l'âme religieuse doit, toute sa vie, avoir ces pensées devant les yeux. Mais s'il est une heure où l'on doit se les rappeler, c'est au milieu des tentations qui viennent quelquefois assaillir l'âme au commencement de la vie religieuse. Il faut les repousser en disant : « J'ai choisi d'aimer Jésus-Christ et de lui offrir un amour toujours prêt à embrasser ce qui lui est le plus agréable. »

Voilà pourquoi les vraies religieuses s'engagent à pratiquer les conseils, à mener une vie de prière, à passer de longues heures au pied du tabernacle, parce que notre Seigneur aime à trouver à ses pieds une âme qui lui offre un amour pur et fidèle, ce qu'il ne trouve pas dans le monde. Dans le monde, il trouve des serviteurs, mais rarement des âmes embrasées de cet amour ; au lieu que, dans les communautés religieuses, c'est l'état auquel toutes nous devons tendre.

Non seulement nous devons être des servantes humbles et fidèles, mais aussi des épouses pleines d'un amour généreux, tendre, constant, dévoué, nous élevant toujours au-dessus des répugnances et des sacrifices et embrassant toutes les règles par un motif d'amour.

En cela il y a beaucoup à méditer en face des effusions du sang de notre Seigneur Jésus-Christ, renouvelées tous les jours sur l'autel et presque tous les jours au fond de notre propre cœur.

Pourquoi notre Seigneur est-il ainsi prodigue de son sang ? Son motif est que nous l'aimions, que nous lui ressemblions, que nous ayons un amour de Dieu, joint à un amour du prochain qui ressemble à l'ardente charité dont était remplie sa sainte humanité. Certainement, si nous pouvions faire pénétrer cela dans nos cœurs, nous arriverions à quelque chose d'héroïque dans nos dispositions. Ni le ciel, ni l'enfer, ni la mort, ni le sacrifice, ni l'humiliation n'étonneraient un cœur entièrement donné à Dieu sous l'effusion de ce sang précieux.

Ces pensées me semblent convenir à la fête que nous célébrons aujourd'hui et doivent nous donner une grande dévotion au Précieux Sang de notre Seigneur Jésus-Christ.

En récitant l'Office, demandez à notre Seigneur de vous purifier. Le propre du sang de Jésus-Christ est de blanchir les âmes. Il les embrase

aussi, pour que Dieu les aime davantage. En leur communiquant la blancheur, il leur communique aussi la générosité et le détachement des choses de la terre. Quand est-ce qu'une âme est pure ? C'est quand il ne lui reste rien des souillures du monde et des taches de la terre. La pureté que donne ce sang n'est conservée que par la générosité et le détachement.

Ainsi, que celles qui commencent s'établissent dans ces vertus. Il ne suffit pas d'avoir par un premier acte vaincu le ciel, la terre, nous-mêmes, nos familles. Il faut se conserver dans cette fidélité, pour savoir toujours vaincre, toujours aimer, toujours se garder des petites attaches, des petites souillures, des petites décadences qui peuvent venir peu à peu dans l'âme, parce que nous avons encore les pieds sur la terre et que nous conservons certaines habitudes vénielles et certaines imperfections.

Que les novices donc comprennent bien cet attrait si élevé et si pur de la vocation. Que les professes le ressuscitent en elles, se rappelant qu'à mesure qu'elles avancent, elles doivent acquérir un plus grand amour de Dieu et un plus grand détachement de tout ce qui n'est pas dans l'ordre de cet amour. Alors, toutes, nous serons plus capables de recevoir la communication de ce sang précieux. Quand nous assistons à la messe, nous aurons les mains plus pures pour recevoir le sang de notre Seigneur, pour le verser plus abondamment sur les pécheurs, sur les peuples infidèles et schismatiques, sur l'Église, sur les âmes du purgatoire, sur nos familles, et sur notre famille religieuse. Nous dispenserons ce sang de manière à lui faire porter des fruits de sainteté et de salut.

N'est-ce pas une chose étrange, que le sang de notre Seigneur coule sur tant d'autels, tant de fois par jour, et que cependant les cœurs restent froids ? Ah ! c'est que nous ne sommes pas assez ardents, c'est que Dieu ayant laissé quelque chose à notre coopération, nous ne prions pas assez, nous ne disposons pas assez des trésors que nous avons entre les mains. Tâchons donc d'en profiter davantage, afin d'avoir une plus grande action dans le salut des âmes, par la puissance du sang de Jésus-Christ.

*14 juillet 1878*

ESPRIT DE L'ASSOMPTION – XIV  
LA PRUDENCE QUI CONVIENT À UNE FILLE DE L'ASSOMPTION

Mes chères filles,

Je vous ai parlé, il y a quelque temps, des vertus naturelles à pratiquer par une religieuse de l'Assomption. Je me suis trouvée depuis, avoir l'occasion de vous parler d'une vertu qui est de l'ordre naturel aussi bien que de l'ordre surnaturel, mais sur laquelle on se fait quelquefois des idées qui ne sont pas très justes, je veux dire la prudence.

On entend dire facilement : « Moi, je n'ai pas de prudence, et je m'en passe. » Mais remarquez, mes sœurs, qu'il y a prudence et prudence. Il y a la prudence de la chair, et celle-là n'est nullement désirable. Il y a aussi la prudence que je me représente comme celle que doit avoir une religieuse de l'Assomption, sur laquelle je désire vous donner quelques notions.

D'abord la prudence d'une religieuse de l'Assomption doit consister à connaître autant que possible les règles de l'Église et à s'y conformer. Voilà une prudence dont personne, il me semble, ne peut se dispenser. Celle-là est éminemment surnaturelle, sainte. Elle suffit pour toutes les circonstances où l'on peut se trouver. Quand on me parle de certaines imprudences faites dans des communautés, soit par une supérieure, soit par une économe ou par toute autre personne, c'est presque toujours parce que les règles de l'Église ont été négligées. Si on se tenait toujours dans les règles et les conseils de l'Église, les communautés marcheraient avec une vraie prudence, une prudence chrétienne et surnaturelle.

Il en est de même pour chaque personne prise individuellement. Remarquez, mes sœurs, qu'il y a des règles de l'Église sur une infinité de choses. Il y en a sur la confession ; il y en a sur la communion ; il y en a sur les rapports que nous avons entre nous, sur ceux que nous pouvons avoir avec les personnes du dehors. Puis il y a notre Règle, qui est une loi de l'Église quant à nous, puisqu'elle a été approuvée et appliquée à notre vie par l'autorité du Siège apostolique.

Vous le voyez donc, il y a des règles de l'Église sur une infinité de choses. C'est justement parce que nous ne les connaissons pas toutes que nous avons besoin de recourir à des personnes sages et éclairées. Je dis surtout ceci pour celles qui ont quelque autorité. Que leur grand souci, quand il s'agit de décider quelque chose, soit de connaître quel est sur ce point l'esprit de l'Église.

Qu'il s'agisse des biens temporels, qu'il s'agisse d'une vocation, d'une fondation, qu'il s'agisse de renoncer à une fondation, qu'il s'agisse de la conduite à tenir envers telle et telle personne, il est très important de s'informer de ce qui est dans l'esprit de l'Église, de ce qu'elle approuve, de ce qu'elle désapprouve. Puis, avec la confiance que l'on doit avoir envers les décisions qu'elle donne, il faut mettre sa prudence à s'y conformer.

Voilà une première prudence ; j'en prendrai une seconde qui convient aussi à une religieuse de l'Assomption : c'est de régler par la vertu les divers mouvements de l'âme. Toute personne qui règle par la vertu les mouvements de son âme est une personne qui finit par agir avec beaucoup de prudence. *Tout désir n'est pas de l'Esprit Saint, même quand il paraît bon et juste*, dit l'auteur de l'*Imitation*.

Nous avons chacun une nature qui a telles et telles impulsions. Or quand nous avons une forte impulsion, la nature nous porte à agir suivant cette impulsion ; la prudence au contraire nous arrête et nous fait dire : « Est-ce que ce mouvement est réglé par la vertu ? »

Vous avez des impulsions d'impatience, d'attrait, de goût, de dégoût, vous avez des répugnances, des choses qui vous soulèvent, tout cela est très imparfait et doit être réglé par la vertu. Quand vous sentez quelque chose de très vif, il faut rentrer en vous-même et vous dire : « Est-ce que cela plaît à Dieu ? Est-ce que c'est dans l'ordre de l'humilité, de l'obéissance et de toutes les autres vertus ? »

Si habituellement vous régliez ainsi tous les mouvements de votre âme par la vertu, si vous vous rendiez aimable envers les personnes qui vous sont plus désagréables, si vous preniez l'habitude de vaincre les vivacités de la nature dans les ennuis et les petites contradictions. Si, en un mot, vous vous portiez, comme notre Seigneur l'a recommandé à tant de saints, à faire facilement ce qui vous déplaît et à vous éloigner sans difficulté de ce qui vous plaît le plus, je crois que la raison et la prudence domineraient votre vie.

Ici encore personne ne peut dire : « Pour moi, je n'ai pas besoin de cette prudence. J'ai une nature primesautière, et j'agis d'après ma nature. » Ceci n'est pas possible, parce que nous nous sommes engagées à travailler à perfectionner notre nature par cette prudence qui est si surnaturelle, si fort dans l'ordre de la foi, qu'aucune religieuse de l'Assomption ne peut s'en dispenser.

Elle ne l'aura pas tout de suite, mais elle doit travailler constamment à l'acquérir ; et quand elle s'aperçoit qu'elle fait une action sous l'impulsion de la nature, il faut qu'elle se dise : « Il ne doit pas en être ainsi. Quand j'aurai une impulsion naturelle, il faut que je tâche de me tenir calme, recueillie, sans rien dire ni rien faire jusqu'à ce que, cette impulsion étant passée, j'agisse sous le regard de Dieu seul, et que je fasse cette action parce que Dieu la veut, et non pas parce qu'elle me plaît ou me déplaît, ou parce qu'une flamme vive monte et me pousse. »

On voit des personnes qui tout d'un coup ont des flammes pour des austérités, pour une vocation particulière : c'est de la folie ou tout au moins une impulsion de la nature. Si une personne veut agir selon les règles de la prudence, il faut qu'elle laisse tomber cette impulsion si forte, qu'elle la soumette à l'obéissance, qu'elle se laisse régler par une direction sage.

Quand tout est calme, quand l'obéissance et le bon plaisir de Dieu l'attirent à une chose, alors elle y va. Mais par ce motif seulement, et non parce qu'elle est poussée par un mouvement très vif de la nature.

Celles qui sont depuis plus longtemps au milieu de nous ont certainement rencontré de ces personnes qui se laissent emporter par ces apparences de bien. Ce n'est jamais ce qui édifie. Il résulte, au contraire, de la prudence chrétienne que je vous prêche en ce moment,

que les personnes en qui elle règne sont des personnes qui agissent sous le regard de Dieu, de telle sorte qu'on ne les sent pas elles-mêmes, mais qu'on sent notre Seigneur là avec sa paix, sa douceur, son obéissance, sa facilité à ne se porter à aucune œuvre humaine. Voilà ce qui édifie et ce qui fait du bien.

J'arrive comme cela à la troisième sorte de prudence, qui est en général mieux comprise et mieux acceptée : c'est d'examiner la conséquence des actes que l'on pose. Il faut examiner cette conséquence surtout au point de vue de l'édification. Quand on s'impatiente, par exemple, on croit se faire du mal à soi-même, mais ne pas en faire aux autres ; pourtant l'enfant que vous avez terrifiée par votre impatience, est-elle édifiée ? Voilà la question.

Je ne crois pas qu'une religieuse puisse jamais poser un acte qui peut malédifier quand bien même il la tirerait d'embarras pour le moment. Une religieuse doit faire vivre notre Seigneur en elle. Elle doit étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes, et mettre dans sa vie les règles de l'Évangile. Par une impulsion vive d'impatience vous avez fait marcher les enfants, vous avez obtenu le silence, vous avez fait apprendre une leçon : c'est un succès pour le moment, mais les enfants emporteront-elles l'impression d'avoir vu le saint Évangile dans la vie de leur maîtresse ? Leur restera-t-il un profond respect pour la vie religieuse ? Leur foi sera-t-elle augmentée, leur piété développée, en un mot auront-elles été édifiées, c'est-à-dire, aurez-vous bâti en elles l'esprit de Jésus-Christ ? Voilà les conséquences qu'il faut toujours regarder dans les actes que l'on pose.

Ce sont là les trois vues que je me rappelais ces jours-ci, en pensant à vous expliquer ce que c'est que la prudence. Il y a beaucoup trop de personnes qui, considérant cette vertu à un point de vue très humain, se disent : « Est-ce que la prudence est nécessaire ? » Oui, elle est nécessaire, et nous devons y donner tous nos soins. Saint François de Sales disait que si la charité est la reine des vertus, la prudence en est une autre reine, parce qu'elle ordonne chaque chose et la met à sa place. Je ne vais pas si haut, je vous recommande la prudence :

-1° pour connaître les règles de l'Église et vous conformer entièrement à l'esprit de l'Église.

-2° pour modérer les mouvements de l'âme par la vertu, pour ne pas suivre les impulsions qui se présentent et ne pas se laisser emporter même par l'apparence du bien, mais attendre qu'ayant établi la paix en soi, on fasse les choses dans l'ordre de l'obéissance, de la pauvreté, de l'abnégation et de toutes les autres vertus.

-3° enfin pour examiner les conséquences des actes que l'on pose. Cela surtout au point de vue de l'édification.

Rappelez-vous qu'il faut toujours préférer l'esprit religieux à tout autre bien que l'on puisse produire. Quand la vie religieuse porte à garder le silence, à conserver le recueillement, il ne faut pas, sous le prétexte d'un plus grand bien, se répandre au-dehors, se laisser envahir par les parloirs. Qu'arrive-t-il alors ? L'esprit religieux s'en va. La Règle qui, comme la nôtre, a demandé une mesure quand elle dit que *pour faire du bien au-dehors, on ne s'expose pas à moins bien accomplir les devoirs du dedans*, n'est plus gardée. Alors des chutes lamentables arrivent de tous côtés. Loin de faire du bien, l'édification n'est pas produite.

Si l'on veut conserver la prudence dans les rapports avec les personnes du monde, il faut tâcher surtout de leur parler de Dieu, s'appliquer à faire du bien à leurs âmes et retrancher les longs discours.

Voilà, mes sœurs, la prudence que je crois être celle qui convient aux filles de l'Assomption, sans qu'aucune puisse se dispenser d'y travailler, sous prétexte qu'il y a dans cette vertu quelque chose de trop humain. Il me semble être restée dans l'ordre de la foi en vous parlant de cette vertu qui appartient à l'ordre surnaturel aussi bien qu'à l'ordre naturel.



*21 juillet 1878*

RECOMMANDATIONS SUR L'OBÉISSANCE

Mes chères filles,

Je n'ai aujourd'hui que quelques recommandations à vous faire, sur l'obéissance.

C'est cette vertu qui doit porter les sœurs à prendre dans un esprit de soumission et de respect tout ce qui regarde les officières de la maison quelles qu'elles soient. L'obéissance n'a pas à s'exercer seulement envers les supérieures majeures. Elle doit aussi se pratiquer tous les jours, dans tous les détails de la vie, vis-à-vis de celles qui ont des charges.

Dans une maison, l'obéissance s'adresse d'abord à la supérieure ; mais elle s'adresse aussi à chacune des sœurs qui ont quelque fonction à remplir dans la communauté. Par conséquent, les sœurs converses doivent obéir à l'économe, les malades à l'infirmière, celles qui sont aides dans un emploi à la sœur qui est à la tête de cet emploi.

C'est là peut-être que l'on manque le plus à l'obéissance. Cette obéissance ne regarde pas votre intérieur. Il est parfaitement sûr que la sœur qui est à la tête de la sacristie ou des balayages n'a rien à vous dire sur votre examen particulier ou sur votre oraison. Mais quand elle vous dit : « Ma sœur, il faut faire comme ceci... Il faut commencer à balayer par le bout du cloître... », elle a une certaine autorité que la supérieure lui a déléguée dans ces choses-là. Ce n'est pas bien quand à part soi on se dit : « Pourquoi mon officière me fait-elle faire comme

cela ? Elle rend mon ouvrage plus long, plus fatigant. Ce serait bien plus simple de le faire de telle et telle manière. »

S'il y a une difficulté, parlez-en tant que vous voudrez à vos supérieures. Mais, critiquer entre sœurs l'autorité dans ce dont les officières sont chargées, n'est pas d'un bon esprit. Ce n'est pas là l'esprit religieux, qui fait qu'on renonce à soi-même pour donner sa volonté à Dieu. Vous avez fait, ou vous vous préparez à faire le vœu d'obéissance. Pour y être fidèle, il ne faut pas conserver sa volonté dans les petites choses, pas plus que dans les grandes.

Je ne voudrais pas vous fausser la conscience et vous faire penser que vous manquez au vœu d'obéissance quand vous n'apportez pas toute la docilité désirable aux ordres de vos officières. Mais, par ce manque de souplesse, vous prouvez que vous n'êtes pas des âmes obéissantes ; et par conséquent, aux yeux de Dieu, vous n'êtes pas des âmes religieuses. Ce qui fait la religieuse, c'est l'obéissance. C'est à un tel point que les autres vœux étant supprimés, la vie religieuse subsisterait encore dans le seul vœu d'obéissance. Évidemment, l'obéissance rendrait pauvre, puisqu'elle ne permettrait de disposer de rien. Elle rendrait chaste, puisque la chasteté serait gardée selon la Règle. Quant à l'obéissance, rien ne peut la remplacer.

Je dis ceci surtout aux jeunes sœurs, pour qu'elles prennent l'esprit le plus amoureux possible pour cette vertu bénie que notre Seigneur a tant aimée. Quand il est venu en ce monde, il est venu pour obéir. Cherchez en combien de circonstances notre Seigneur a obéi en vue de son Père céleste, et faites de même. Obéissez parfaitement en vue de votre Père céleste. Saint François de Sales disait qu'une novice devrait être comme une boule de cire qu'on peut tourner en tous sens. Sainte Jeanne de Chantal va plus loin : elle dit que la volonté d'une novice doit être souple comme un mouchoir que l'on peut tordre à son gré.

Tâchez, mes sœurs, qu'il en soit ainsi ; que votre volonté se détruise et aille facilement à ce que l'on désire de vous. Il est recommandé *de tâcher, dans les choses indifférentes, de faire plus volontiers la volonté des autres que la sienne*. Si cela est la perfection de l'obéissance, c'est aussi la perfection de la charité. Puis cela aide à la perfection du recueillement, parce que, n'ayant pas de volonté

arrêtée sur une chose ou sur une autre, on n'a ni troubles, ni combats intérieurs. On se sent toujours en présence de Dieu, on s'unit à Dieu, on l'aime davantage, on vit de plus en plus de l'esprit de Jésus-Christ, et l'on est en même temps plus heureux, plus saint et plus recueilli.



*28 juillet 1878*

RECOMMANDATIONS POUR LE TEMPS DES VACANCES

Mes chères filles,

Nous entrons dans le temps des vacances. Ce temps nous est donné pour nous reposer ; mais aussi pour que, étant un peu dégagées de nos travaux ordinaires, nous nous occupions davantage de notre sanctification.

Tâchons de nous reposer dans l'union à notre Seigneur, d'être plus constamment de cœur, d'esprit, de pensée, au pied du tabernacle. Nous aurons moins de soucis, d'inquiétudes. Nous n'aurons pas la préoccupation de telle enfant qu'il faut corriger, de telle âme sur laquelle il faut agir, de tel enseignement qu'il faut soutenir et dans lequel il faut mettre la vérité. Tout en prenant notre repos, appliquons-nous donc à nous tenir plus recueillies, plus occupées de ce qui est la beauté éternelle, toujours source de joie et de bonheur pour l'âme, et devant être son éternelle récompense.

Saint Augustin, dans son homélie sur sainte Marthe et sainte Madeleine, dit qu'il y a deux vies différentes, saintes toutes les deux, mais l'une a une fin et l'autre n'aura pas de fin. L'une est la vie de ce monde, vie de labeurs, de combats, de luttes. C'est Pierre, c'est Marthe, ce sont ceux qui travaillent en ce monde pour étendre le règne de notre Seigneur Jésus-Christ. Quant à sainte Madeleine se reposant aux pieds de notre Seigneur, écoutant sa parole, elle est l'emblème de la vie qui ne finit pas et qui a déjà ici-bas les récompenses de la sainte cité.

Eh bien, quand nous avons moins de travaux, il faut tâcher de rentrer un peu plus dans cette vie qui consiste à écouter au-dedans la parole de Dieu par le recueillement, lisant souvent l'Évangile, nous tenant de cœur plus près du tabernacle, en quelque lieu que nous soyons. Quelques-unes d'entre vous iront dans d'autres maisons. Partout elles auront le saint Sacrement : que leur cœur se tourne facilement de ce côté-là, et qu'elles pensent à dédommager notre Seigneur Jésus-Christ du peu d'amour qu'il trouve dans les âmes.

Vous savez que généralement on n'estime que la vie active, les biens qui se voient, les occupations utiles. On a peu d'estime pour cette vie qui consiste à écouter notre Seigneur Jésus-Christ, à l'aimer, à lui donner cette consolation qu'il cherche d'un cœur fidèle, attentif et embrasé d'amour pour lui. Même la piété du monde s'inquiète peu de cette forme de dévotion.

Pour nous, dont la vie est mi-contemplative et mi-active, tout en nous reposant, tout en donnant au corps les adoucissements dont il a besoin, tournons-nous un peu plus vers la vie contemplative, afin de prier davantage, d'arrêter davantage notre activité naturelle et de contempler davantage celui qui, du fond du tabernacle, fait toutes choses pour le bien des élus, dans la paix, la tranquillité, le calme et le silence. C'est de là qu'il convertit les âmes, c'est de là qu'il répand ses grâces, et qu'il agit sur nous et sur toute créature qu'il veut sauver. C'est à lui qu'il faut demeurer unies dans le silence et la tranquillité à cause de l'absence des enfants et du repos des vacances.



*4 août 1878*

LA FÊTE DE SAINT DOMINIQUE

Mes chères filles,

Je voulais vous dire un mot aujourd'hui du saint dont nous célébrons la fête et auquel nous avons toujours eu une grande dévotion. Vous savez que saint Dominique a été formé dans l'Ordre de saint Augustin. Il était chanoine régulier. Longtemps il avait étudié, il avait prié, il avait suivi la vie monastique, il avait formé en lui les vertus de régularité, de silence, d'obéissance, de fidélité à la prière, d'amour de l'Office divin, toutes choses qui ne s'acquièrent que par la pratique, et sans lesquelles on ne peut, au risque d'un très grand danger, aller se dévouer au salut des âmes.

Je vous dis ceci, parce que vous devez être persuadées que pour nous, la chose la plus importante est de se former à la vie régulière, d'avoir un grand et parfait amour de la Règle, de l'observer en tout, afin qu'elle passe par-dessus toutes nos vues ou nos conceptions propres pour le bien. Nous ne pouvons être de bonnes religieuses de l'Assomption qu'à la condition de procurer le bien selon la Règle, et non selon l'idéal que notre esprit se forme, en ayant par-dessus tout une grande application à l'oraison et à l'Office divin.

Je regrette quelquefois que vous, qui êtes venues plus tard parmi nous, vous voyiez les personnes en charge, obligées par l'âge et par la multiplicité des occupations, de se dispenser de l'Office divin au chœur et des heures régulières quant à l'oraison. Mais j'aime à vous dire que, quand nous étions jeunes, nous assistions à tous les offices, et même, pendant un certain temps, nous nous levions la nuit pour

réciter Matines. L'Office divin a été un des grands amours, une des grandes dévotions sur lesquelles s'est établie notre Assomption.

De même, quand on a plus de forces, quand on est plus jeune, on peut aisément se passer de toutes choses, on peut vivre dans une plus grande pauvreté, qui se reconnaît dans tout ce que l'on a à son usage. C'est sur ces habitudes de vie régulière, mes sœurs, qu'il faut baser toute notre vie religieuse.

Mais je reviens à saint Dominique. Pourquoi a-t-il quitté l'Ordre où il avait été ainsi formé, et où il avait reçu tout ce qu'il devait donner ? Il faut bien se représenter que, dans ce temps-là, le Chapitre d'une petite ville d'Espagne, composé de religieux d'une très grande observance, rayonnait très peu tout autour. Il n'y avait pas de chemins de fer, les routes étaient mauvaises, on ne pouvait voyager qu'à dos de mulet, à pied, ou dans de mauvaises voitures.

Un religieux d'un Ordre monastique comme celui-là, confessait si quelqu'un venait se confesser dans la chapelle du couvent ; il prêchait quand c'était son tour ; il priait, il étudiait, il chantait l'Office divin. Voilà à peu près quelle était sa vie.

Or Dieu a appelé saint Dominique à être un remède contre les hérésies de cette époque, contre les bouleversements de foi, de mœurs et de piété qui désolaient alors tout le midi de la France. Rien ne peut donner une idée de ce qu'était l'hérésie des Albigeois. Avant-coureurs des Protestants, ils ravageaient les provinces du midi.

Il n'était pas extraordinaire qu'un chanoine se donne à l'apostolat. Nous voyons dans la vie du vénérable de la Salle<sup>132</sup>, que, parce qu'il était chanoine, les vicaires généraux le prenaient pour aller prêcher les missions dans les campagnes, bien qu'il eût dévoué sa vie à l'instruction des enfants pauvres. Il n'est donc pas étonnant que saint Dominique ait obtenu cette permission.

Seulement, dès qu'il vit que la mission était immense, il comprit qu'il lui importait d'avoir avec lui des hommes qui seraient des apôtres ; des hommes qui, dans leur mortification, dans leur zèle, dans leur science, dans leur amour de l'Office, auraient pour but le salut des âmes. C'est ainsi que se forma l'Ordre des Frères Prêcheurs.

---

132. Jean-Baptiste de la Salle.

Il y a quelques côtés par lesquels nous avons une ressemblance avec les dominicains, comme ils aiment à le reconnaître. En résumé, qui doit avoir de la dévotion à la très Sainte Vierge, si ce n'est nous, filles de son Assomption ? Saint Dominique n'a pas dispensé ses religieux des observances régulières. Il leur a laissé le silence, la mortification, l'obéissance, l'Office. Tout ce que fait un augustin dans l'intérieur de son monastère, un bon dominicain doit le faire dans sa vie de zèle et d'apôtre.

Eh bien, mes sœurs, ceci est un exemple pour nous. Quelquefois on est tenté dans sa vie, à cause du bien des âmes qu'on a à procurer par les œuvres extérieures, de se départir en quelque chose de ce qui est le fond sans lequel nous ne sommes pas vraiment religieuses.

Voyez les Congrégations où l'on se dévoue exclusivement à la vie active, comme les sœurs de Charité : elles se sont appelées servantes des pauvres et non pas religieuses. Elles ne se sont pas imposé ce qui constitue le plus la vie religieuse, comme le silence, le Chapitre, et elles disent à qui veut l'entendre : « Pour nous, nous ne sommes pas des religieuses. »

Nous, au contraire, mes sœurs, nous sommes religieuses. Par conséquent, c'est sur ce fond qu'il faut bâtir. Il faut être avant tout des religieuses de l'Assomption, très fidèles dans l'obéissance, dans la prière, très désireuses que, depuis le matin jusqu'au soir, la Règle soit accomplie dans les lieux où nous sommes, et qu'elle règne par-dessus tout.

J'ai vu dans certains monastères dominicains une exactitude parfaite à cet égard. Dans celui de Lyon, par exemple, on a fait, dans l'intérieur de la partie réservée aux religieux, des parloirs pour que les religieux qui ont à se parler aillent dans ces parloirs et non dans les autres lieux où la Règle ordonne de garder le silence. Ici, mes sœurs, vous avez la salle de communauté, où l'on peut parler en temps de silence, et où vous pouvez toujours aller pour dire modestement et à voix basse ce qui est nécessaire. Cet amour de la régularité est justement une des choses admirables dans saint Dominique.

Représentez-vous cet homme qui a quitté son monastère, qui est toujours sur les routes, sur les grands chemins, prêchant tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, visitant tout le midi de la France, ces pays

alors bouleversés par l'hérésie et par la guerre. Au milieu de cela, il observait la Règle aussi fidèlement que s'il était à l'intérieur du monastère. Il priait, il gardait le silence. Il avait un compagnon avec lui ; quand c'était l'heure de s'entretenir, il s'entretenait des choses de Dieu. En un mot, dans cette vie désormais jetée au-dehors, il emportait la fidélité monastique et l'amour des moindres observances régulières.

Faisons cela, mes sœurs. Que les œuvres extérieures, que les occupations auprès des enfants, que le soin de faire réussir des examens, que l'obligation de satisfaire les personnes du dehors, que les sorties et même les voyages, que tout cela laisse voir en nous la religieuse toujours attachée aux observances régulières, à l'Office, au silence, à la pauvreté, à la vie commune, à l'obéissance, et enfin à tout ce qui constitue la vie religieuse, sur laquelle se fondent l'amour et le zèle du salut des âmes.



11 août 1878

SE RENOUVELER DANS LA VIE DE FOI

Mes chères filles,

Pendant ce temps où nous avons beaucoup de sœurs des maisons locales<sup>133</sup>, je désire vous rappeler quelques points dans lesquels il faut toujours se renouveler, pour avoir parfaitement l'esprit de la vie religieuse. Je prendrai aujourd'hui la chose la plus importante et la plus essentielle, qui est la vie de foi.

Les retraites annuelles ont pour but de nous renouveler dans la vie de foi. Les méditations que nous faisons tous les jours ont aussi pour but de nous faire vivre dans la vie de foi. Qu'est-ce que nous méditons dans nos retraites ? Les vérités éternelles, ce que Dieu est pour nous, ce que nous sommes pour lui, l'importance de nos moindres actions, puisque tout ce qui offense Dieu a une si grande gravité vis-à-vis de l'éternité, puisque Dieu écrit tout, pèse tout, et que rien de ce que nous faisons pour lui ne restera sans récompense.

Nous méditons encore la pureté d'intention, qui donne du mérite à toutes nos œuvres ; enfin, le don infini que Dieu nous fait de notre Seigneur Jésus-Christ, l'amour immense dont il est le témoignage, celui que nous lui devons et l'importance pour nous de lui ressembler en toutes choses.

Voilà ce qui fait le sujet de nos méditations pendant nos retraites, comme pendant tout le cours de l'année. Si nous sommes vraiment pénétrées de ces vérités, si notre âme, notre cœur, notre esprit sont

---

133. « Maisons particulières » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

toujours remplis de ces pensées, vous comprenez que nous menons une vie de foi, c'est-à-dire que ces vérités remplissent notre vie. Nous en vivons beaucoup plus que de tout ce qui se voit, de tout ce qui s'entend, se connaît par les sens, se comprend par l'intelligence, enfin de tout ce qui est de l'ordre purement naturel. Pressées de tous côtés par les choses de la nature, par la foi nous nous élevons au-dessus et nous vivons de pensées qui vont à l'éternité : voilà la vie de foi.

Je veux aller plus loin. Pour vivre de la vie de foi, il faut être habituées à vivre dans le recueillement, c'est-à-dire à connaître un peu au-dedans de soi ce château intérieur dont parle sainte Thérèse. Elle dit que Dieu dans sa majesté habite tout à fait au centre de l'âme. Cela est vrai naturellement, parce que Dieu est partout. Cela est vrai au point de vue de la grâce surtout, parce qu'au baptême la sainte Trinité s'empare de l'âme et y fait son habitation spéciale, tant qu'elle n'en est pas chassée par le péché. Dieu est là, non seulement comme il est partout, mais il y est présent par une opération spéciale, en se faisant connaître, en se faisant aimer.

Il y est par une habitation de préférence, il y est comme dans un sanctuaire. C'est pour cela que l'Écriture sainte appelle l'âme le temple de Dieu.

Mais qu'est-ce que cette habitation si on n'y fait pas attention ; si, ne se retirant pas des choses extérieures, on ne rentre pas au-dedans pour adorer celui qui y fait sa demeure ? C'est pour cela que sainte Thérèse a parlé de sept demeures différentes dans ce château de l'âme. Il peut y avoir beaucoup de personnes baptisées qui habitent à peine la première demeure, parce qu'elles récitent leurs prières machinalement.

Un Père dominicain me disait qu'il avait trouvé, dans les missions, un peuple qui avait dans ses temples de petits moulins sur lesquels étaient des prières qui tournaient continuellement devant leurs divinités. Il n'en fallait pas davantage pour ces païens. Mais parmi les chrétiens, que de gens sont des moulins quand ils disent leurs prières ! Ils ne sont pas entrés bien avant au-dedans. Ils ne se tiennent pas recueillis et en présence de Dieu. Malheureusement il y a beaucoup de personnes, même religieuses, qui, dans un temps ou dans un autre de la vie, ressemblent plus aux moulins qu'à ceux qui habitent dans cette première demeure, c'est-à-dire qui s'appliquent à la méditation.

Puis, à mesure qu'on se sépare davantage des choses créées, que l'amour, l'adoration, la fidélité, la pureté de cœur, d'intention et de conduite augmente dans l'âme, on entre plus avant dans cette demeure intérieure. Celui qui est au centre de l'âme comme le plus beau des soleils finit par faire sentir sa chaleur, sa clarté et sa présence d'une manière ou d'une autre. Quelquefois on la sent d'une manière douloureuse, et cela se comprend : car il y a une distance infinie entre Dieu et nous. Nous sommes des créatures pécheresses, Dieu est la pureté même. Il y a donc une purification nécessaire, avant de nous approcher de Dieu.

Souffrir dans l'oraison, être quelquefois insensible parce qu'il semble qu'on soit loin de Dieu n'est pas un mauvais signe. Ce qui est un mauvais signe, c'est de se plaire encore aux choses du dehors, c'est de ne pas rentrer au-dedans de soi, c'est d'être indifférente aux imperfections d'habitude, aux fautes volontaires qui déplaisent à Dieu. Ce qui est encore mauvais signe, c'est d'avoir plutôt des vues naturelles que les vues de Dieu sur les choses de ce monde.

La vie de foi tend justement à nous faire entrer au-dedans et, comme le dit *l'Imitation*, à nous faire fermer les yeux aux choses extérieures pour ne contempler que les intérieures, et fermer les oreilles à tous les bruits du monde pour écouter au-dedans la parole de Dieu, laquelle se dit toujours très bas : il faut faire un grand silence pour l'entendre. Toute personne qui parle trop, qui est trop répandue au-dehors et qui prend plaisir dans ce répandu et dans ce bavardage, ne sera jamais bien intérieure. *Grand parleur ne sera jamais grand spirituel*, disait sainte Jeanne de Chantal dans le français de son temps, parce que, pour en arriver là, il faut savoir se taire, écouter et rentrer au-dedans.

Mais rappelez-vous, mes sœurs, qu'il vous est impossible d'avoir habituellement les pensées de l'éternité, un désir ardent de vous unir aux mystères de notre Seigneur et de les faire paraître dans votre vie, sans vous donner beaucoup de peine. Vous n'arriverez à cette vie intérieure, à cette attention à la présence de Dieu habitant en nous comme dans son temple, venant à nous par la communion pour nous communiquer son esprit, sa grâce, tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, vous n'arriverez à tous ces effets que par un travail constant et persévérant.

Il faut sans cesse renouveler en soi la vie de foi, s'y appliquer toujours et se séparer des choses extérieures, non seulement dans les retraites annuelles, mais encore dans tout le reste de l'année, en se renouvelant avec ferveur par la méditation quotidienne dans les vues qui constituent l'esprit de foi.

Alors, mes sœurs, on sort de soi-même d'une autre façon qu'on n'en sortait auparavant. On se sépare des créatures et de ce qui en elles est attrait naturel, dissipation, habitude. Avant, ce n'était pas qu'on y prenne plaisir, mais c'était l'habitude. Ainsi, on ne prend pas un extrême plaisir à parler, et cependant, c'est une mauvaise habitude, parce qu'elle empêche de prier et de se recueillir. On fait les choses habituellement, sans y penser ! Il est des personnes qui vous disent : « Je vais là comme le vent pousse la feuille. » Eh bien, c'est justement contre cela qu'il faut réagir, pour ne pas se laisser aller à l'habitude, pour ne pas entrer dans la routine et ne rien produire de meilleur.

J'ajouterai que par la vie de foi il faut s'exercer à voir les créatures comme Dieu les voit. Ceci n'est pas facile non plus. Chacune des créatures, aux yeux de Dieu et aux yeux de Jésus-Christ, a un caractère différent de celui qu'elle a pour nous. Jésus-Christ voit dans les créatures raisonnables des âmes rachetées de son sang. Il en désire ardemment le salut. Il voit dans toute la création ce que son Père y avait fait, qui était très bon, mais qui a été défiguré en partie par le péché. Comme tout ce que Dieu a fait est un acte d'amour envers l'homme, c'est pour Jésus-Christ, comme ce doit être pour nous, une occasion de remerciement, d'adoration, de louange et de prière. Enfin, il y a toutes les épreuves, les contradictions, les peines de la vie, la mort et toutes les conduites de notre existence. Il faut voir tout cela comme venant de la main de Dieu.

Notre misère à nous, quand nous ne sommes pas dans les vues de foi, c'est de nous arrêter aux causes secondes. La vérité, c'est que Dieu conduit toutes choses, que sa volonté est sur toutes les circonstances dans lesquelles nous sommes. Ce que Dieu attend de nous en toute occasion, c'est la vertu. Pourquoi Dieu nous met-il dans telle et telle circonstance pénible et difficile ? C'est pour que nous produisions des fruits de vertu.

Voyez les saints et les martyrs dans toutes les circonstances où ils ont été placés : ils ont produit des fruits de vertu, d'honneur pour Dieu, de soumission parfaite dans les épreuves, de foi entière aux conduites de Dieu, de patience, d'égalité, de soin pour toujours garder leur âme entre leurs mains et l'offrir à Dieu.

Il y a des saints qui ont également sanctifié les états de virginité, de mariage et de veuvage<sup>134</sup>. Prenez, par exemple, sainte Élisabeth de Portugal. Sa vie a été semée d'épreuves. La dernière a été de voir ses deux fils prêts à se battre. Elle est allée pour mettre la paix entre eux, mais c'est son cadavre qui a opéré cette réconciliation : la sainte n'a pu arriver jusqu'au terme de son voyage. Quelle épreuve pour une reine de voir son pays en proie aux discordes civiles, et pour une mère de voir ses enfants se livrer à une guerre fratricide ! Dans tout cela, elle voyait Dieu ; sans cela, elle n'aurait pas produit, à travers les épreuves et les voyages, au milieu de la cour et du monde, ce fruit de vertu qui est la seule chose qui réjouisse le cœur de Dieu et qu'il veuille tirer de nos épreuves.

Un saint personnage a dit que Dieu ne se plaît pas à nous voir souffrir, il est trop bon pour cela. Il se plaît à nous voir accepter la souffrance. Il se plaît à voir les vertus que nous pouvons y pratiquer. Il se plaît à voir notre Seigneur Jésus-Christ vivant en nous à travers les épreuves et les sacrifices. Si nous sommes des âmes de foi, nous réglerons toute notre vie de manière à garder la paix dans la foi, la charité par la foi, et nous aurons vraiment renouvelé en nous la vie de foi, qui est le fond de la vie religieuse.

Pensez-vous, mes sœurs, que Dieu nous ait tirées du monde pour avoir en nous autre chose que la vie de foi ? Saint Paul disait : *Le juste vit de la foi*<sup>135</sup>, et il l'appliquait à Abraham. Combien plus devons-nous nous l'appliquer à nous-mêmes, qui sommes religieuses. Les personnes qui ont des rapports avec nous s'attendent à nous trouver non seulement avec des vertus naturelles et de bons sentiments, mais surtout, vivant de la foi. C'est pour cela que Dieu nous a choisies.

---

134. « Viduité » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

135. He 10, 38.

Renouvelez-vous donc toutes, mes sœurs, dans la vie de foi, et que celles qui retourneront dans les maisons locales<sup>136</sup> fassent tout ce qu'elles pourront pour s'y maintenir. Alors l'Assomption sera très agréable à notre Seigneur qui, étant venu en ce monde pour y établir la vie de foi, a dit cette parole attristée : *Croyez-vous que, quand le Fils de l'homme reviendra, il trouvera encore de la foi en ce monde ?*<sup>137</sup> En effet, voyez comme il y a peu de foi en ce monde ; c'est pour cela que nous devons tant nous y appliquer, parce que nous sommes les consolatrices de notre Seigneur et que nous devons lui donner en surabondance ce que le monde ne lui donne pas assez.



---

136. « Maisons particulières » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

137. Lc 18, 8.

18 août 1878

SE RENOUVELER DANS LA VIE DE DÉVOUEMENT  
C'EST-À-DIRE DANS LE SERVICE PERPÉTUEL<sup>138</sup>

Mes chères filles,

Je vous disais, la dernière fois, qu'il fallait, dans ce temps de repos des vacances, à cette époque des retraites, se renouveler dans la vie de foi. Aujourd'hui, je vous dirai qu'il faut se renouveler dans la vie de dévouement.

Je me rappelle qu'un prédicateur que nous avons eu avançait cette proposition qui semble étrange au premier abord : *La vie religieuse étant une vie de dévouement, quand on ne s'y donne pas entièrement on y trouve un égoïsme des mieux caractérisés.* C'est-à-dire que, si on n'est pas aussi dévoué que la vie religieuse le demande, on devient égoïste, d'une certaine façon sans mesure ni restriction.

Dans le monde, on peut ne pas être dévoué, mais on est entouré de personnes qui ont leur égoïsme aussi et qui viennent peser sur nous, pour demander au moins une partie de dévouement, si l'on ne veut pas tout donner. Alors on gémit, on se plaint, mais on est obligé de donner quelque chose.

En religion, si l'on n'est pas dévoué, si l'on n'est pas attentif à se dépenser à cause de Dieu pour le prochain, on arrive à retomber lentement sur soi, à être occupé de soi, à ne songer qu'à soi. Et comme chacune des religieuses qui vit à côté de nous laisse passer cette disposition et ne réclame pas à chaque instant notre dévouement, on peut devenir très égoïste, si l'on se laisse aller à la nature. J'ai donc

---

138. *Obsequium sempiternum.*

compris cette proposition, tout en l'éloignant de ma pensée ; car il serait horrible de dire qu'on trouve un plus grand égoïsme dans la vie religieuse que dans le monde. Cela montre, mes sœurs, combien il faut se surveiller, surtout au point de vue du dévouement.

Le dévouement a pour principe la charité. Quand on entre en religion, c'est pour se donner à Dieu. L'esprit de la profession religieuse est de se donner tout entière par une consécration complète de ses forces et de ses puissances, de son travail, de tout ce que l'on est, peu ou prou, cela n'importe pas. Être employée à de grandes ou à de petites choses n'est pas la question. *Dieu, comme dit l'Imitation, ne regarde pas ce que l'on fait, mais l'amour avec lequel on le fait.* Il faut être entièrement dévouée, et l'obéissance règle en quoi nous devons être employées.

Puisque j'ai cité *l'Imitation*, j'y prendrai encore une autre parole. Il est dit : *Je m'offre à vous, Seigneur, dans un service perpétuel*<sup>139</sup>. Toute ma vie, et s'il est possible de le dire, au-delà de ma vie, pendant toute l'éternité, tout sera un service perpétuel et complet.

Il faut souvent peser cette parole, mes sœurs. Je prends, vous le voyez, des choses que vous connaissez toutes, et il n'en est sans doute pas une d'entre vous qui n'ait souvent répété : « Je m'offre à vous, Seigneur, par une oblation volontaire, dans un service perpétuel. » Eh bien, voilà le dévouement : c'est un service continu et complet de Dieu, dans les observances religieuses.

Rapprochons cette pensée de ce que l'on appelle dans le monde : être au service. Quand on est militaire, *on est au service*. Autrefois on disait qu'on était au service de son roi. Maintenant qu'il n'y a plus de roi, on dit tout simplement qu'on est au service de la nation ou de la patrie. Quelqu'un qui est au service fait bien son service quand il ne néglige rien, c'est-à-dire qu'il fait toutes les choses de son état, que, tous les jours, il est à l'endroit où il doit être, qu'il a la science de son service, qu'il est appliqué et zélé pour que les autres fassent comme lui, afin que tout marche bien.

Retournez cela vers vous, mes sœurs. Vous vous êtes offertes à Dieu dans *un service perpétuel*. Ce service commence le matin et finit le soir.

---

139. Livre 4, chapitre 9.

Même la nuit, je dirais que, dans les arrangements que nous avons à prendre dans notre cellule, dans les quelques règles de modestie que nous avons à observer, nous sommes encore au service. Il est d'une haute importance que nous fassions bien ce service, que nous ayons un dévouement absolu, qui attache un prix aux moindres observances religieuses, qui les sait toutes et les fait toutes bien.

Que serait un officier qui ne saurait pas commander la charge ou le développement d'un peloton ? Par conséquent, il faut savoir très bien tout ce qui regarde le service de Dieu, s'appliquer à tout : à la modestie du lever, à l'exactitude des heures, à l'oraison, à l'office, à la tenue au réfectoire, au travail, etc.

En ce moment, nous sommes réunies pour une observance religieuse, c'est un service de Dieu. Nous devons le faire dans la manière indiquée par les règles, pour qu'il soit agréable à Dieu. Il réclame une âme disposée à toujours se donner, avec le plus grand zèle pour toutes les observances religieuses, afin que, du matin au soir, tout ce qui doit se faire dans la maison, se fasse bien par elle d'abord, et par les autres ensuite.

L'esprit du service militaire est sans doute un esprit de ponctualité, d'obéissance, de tenue. C'est surtout le dévouement. Ayons avec le dévouement ces autres vertus. Que toutes choses se fassent bien exactement. Attachons-nous à l'Office, à l'oraison, à la régularité, aux réunions communes, et faisons tout cela en la manière qui est le plus le service de Dieu. Qu'on puisse dire de la maison de Dieu, ce que le prophète disait des armées d'Israël : *Qu'elles sont belles, tes tentes, ô Israël, comme tout y est en ordre !*<sup>140</sup> *Quelle beauté dans l'armée du Seigneur !*

Notre patriarche saint Augustin devrait aussi pouvoir le dire du haut du ciel : « Qu'elle est belle cette assemblée de vierges ! Comme tout y est fervent, régulier ! Comme tout y est bien fait, comme tout y est en ordre ! »

Avoir de l'ordre, mettre chaque chose à sa place est un point extrêmement important dans une communauté et dans toute réunion de personnes. Si, dans une revue, dix-sept hommes seulement sont hors de leur place, ou si tous les équipements militaires ne sont pas

---

140. Nb 24, 5.

bien rangés, il n'y aura plus d'ordre ni d'ensemble. Vous savez quelle est la sévérité des règlements militaires pour les infractions de cette espèce. Ayez la même exactitude, si vous voulez que, parmi nous, il y ait quelque chose de ce service fervent.

Je ne vous parle que de l'extérieur, mais c'est quelque chose, parce que cet ordre extérieur est nécessaire pour maintenir la régularité et la ponctualité, et pour nous conduire à la paix parfaite, à l'ordre parfait dans lequel l'âme se détache de toutes les choses présentes. Vous pouvez remarquer cela dans une cérémonie bien accomplie ; quand tout est à sa place, quand tout est fait en ordre et à l'honneur de Dieu, il est facile de se recueillir et d'élever son âme à Dieu par la prière. Si, au contraire, il faut courir après une novice, si les cierges n'y sont pas, si quelqu'un a manqué à son service, vous serez bien habile si vous savez prier.

Vous voyez donc que, tout en ne parlant que de l'extérieur nécessaire pour que Dieu soit bien servi, l'intérieur s'y joint aussi, à cause du recueillement qui en résulte. C'est pourquoi la Religion a toujours tant tenu à l'exactitude. Souvent on juge de ce qu'est un Ordre religieux par l'extérieur. Le père Stanislas me disait encore ces jours-ci en me parlant d'un Ordre d'hommes : « Si vous voyiez comme tous ces religieux arrivent à l'office exactement, comme les cérémonies s'y font bien ! ce doit être certainement un Ordre fervent. » Vous voyez qu'il jugeait de l'intérieur par l'extérieur. Rappelons-nous cela, et tâchons de donner toujours cette bonne impression.

Je parle donc du *service perpétuel*, qui se rend d'abord par le service de Dieu, je dirai ensuite qu'il se rend par le travail. Nous nous consacrons entièrement à Dieu par un service perpétuel dans le travail. Je dis souvent, en plaisantant, que nous sommes des ouvriers à la journée, que nous ne sommes louées par le Père de famille que pour la journée. La nuit est faite pour dormir et, en nous endormant dans de saintes pensées, nous continuons à faire notre service. Nous nous sommes louées pour travailler dans la journée.

Il est remarqué dans les saintes Écritures que le père de famille va de bonne heure à la vigne. Il s'attend donc à trouver des ouvriers de bonne heure. De bonne heure, en effet, mes sœurs, vous commencez à travailler. Le travail saisit tout de suite la vie d'une religieuse avec la

prière. Dieu est attentif à ce que vous faites. Il veut trouver des ouvriers qui comme lui travaillent toujours.

Notre Seigneur représente son Père sous la forme de celui qui appelle les ouvriers à sa vigne. Il y a toute espèce de travaux. Aussi le Maître dit à l'un : « Tu tailleras la vigne... », à l'autre : « Toi, tu nettoieras, tu combleras les fossés, tu bêcheras... » Il en est de même pour vous, mes sœurs. Faire ce que l'on vous dit, voilà votre travail. Il ne faut pas en vouloir un plutôt qu'un autre. Ce que l'on vous donne à faire, il faut le faire avec cœur et énergie.

Ce travail doit avoir trois ou quatre qualités que je voudrais vous indiquer. Je m'adresserai d'abord aux supérieures, à celles qui ont quelque charge, quelque responsabilité, quelque inquiétude : la première de toutes les qualités est de savoir que nous ne sommes que les ouvriers loués pour travailler à la vigne et que le propriétaire de la vigne, c'est Jésus-Christ. C'est donc à lui de surveiller. C'est sur lui qu'il faut faire retomber toutes les inquiétudes.

Pour moi, je lui dis souvent, et je crois qu'il ne m'en voudra pas : « Mon Dieu, c'est votre affaire : j'appelle vos ouvriers à la vendange. Vous m'avez mise à la tête d'une escouade de travailleurs, mais enfin, cette vigne, elle n'est pas à moi, elle est à vous, par conséquent je m'en rapporte à vous. » C'est avec cette foi, c'est avec cette confiance qu'il faut faire notre travail.

Notre maison n'est pas à nous. Nos pensionnats ne sont pas à nous, nos œuvres ne sont pas à nous. Tout cela est à l'Église, et cette proposition est tellement exacte qu'il ne dépend pas de nous d'aliéner ou de vendre aucun de nos biens. Quand même toute la Congrégation se réunirait et déciderait qu'il est nécessaire de vendre Auteuil, nous ne pourrions pas le faire, parce que ce n'est pas à nous, mais à l'Église. C'est pour cela que toutes les règles ecclésiastiques disent que, pour aliéner un bien qui appartient à une Congrégation religieuse, il faut la permission du Pape qui seul peut disposer des biens de l'Église.

Si on nous ôtait notre maison, nous n'aurions pas le droit de nous en plaindre, puisqu'elle n'est pas à nous. Nous sommes comme les abeilles qui sont dans une ruche. La ruche appartient au propriétaire, et les abeilles ne l'emportent pas quand elles s'en vont. De même nos pensionnats, nos œuvres, sont à l'Église. C'est le Souverain Pontife

qui, comme représentant de notre Seigneur sur la terre, est le dernier propriétaire des choses qui sont à notre usage.

C'est là une des raisons de la pauvreté, du soin et de l'attention avec lesquels nous devons administrer les biens de la Communauté. Si quelqu'un, par exemple Pie IX ou Léon XIII, vous confiait quelque petite charge, quel soin ne prendriez-vous pas de vous en bien acquitter ! Eh bien, tâchez de porter ce soin dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous avez entre les mains. Vos guimpes, vos robes, vos bréviaires ne sont pas à vous, cela appartient à la communauté.

J'en tire cette conclusion, que, tout en travaillant bien, il faut être désapproprié et désintéressé. Derrière le Pape, il y a le Père céleste. Il y a notre Seigneur Jésus-Christ. Comme il leur est facile de tirer le bien du mal et d'aplanir toute difficulté, il faut se coucher le soir très tranquille, absolument comme fait l'ouvrier qui travaille ici dans le jardin et, son ouvrage fini, ne s'empêche pas de dormir, en pensant à ce qui peut intéresser la communauté. Donc il faut déposer toutes ces inquiétudes dans le sein de Dieu ou dans le cœur de notre Seigneur Jésus-Christ. Tout en ayant de la sollicitude parce que nous sommes chargées d'une partie du travail, il faut avoir la plus grande confiance, parce que le champ qui nous est confié appartient à Dieu et qu'il en prendra soin.

Voilà le premier principe que je poserai pour le travail. Le second est celui-ci : *Ne regardez pas ce que vous faites, mais pour qui vous le faites.* Que le fait d'enseigner la première classe, la seconde, la troisième, ou d'être chargée de la petite Henriette (une enfant de quatre ans) ne soit jamais une difficulté parmi nous. L'âme d'Henriette est-elle d'une autre espèce que celle d'une enfant de dix-huit ans ? Tenez-vous dans la pensée que vous êtes des ouvrières que Dieu a envoyées travailler auprès de ce qu'il a de plus cher. S'il a une préférence, elle est peut-être pour les petits enfants, parce qu'ils ne connaissent pas le péché.

Ne regardez pas ce que vous faites, mais pour qui vous le faites. Croyez-vous que celui qui taille la vigne soit mieux récompensé que celui qui bêche ou qui comble les fossés ? Cela n'est pas marqué dans l'Évangile, il n'est fait aucune différence. Par conséquent, que vous bêchiez, que vous fassiez la cuisine, que vous gardiez la porte, que vous balayiez, dès que vous travaillez pour Dieu et devant Dieu, vous

travaillez à la vigne, et la fin de ce travail, c'est de produire le vin qui est le sang de notre Seigneur Jésus-Christ répandu dans les âmes. Que vous fassiez une chose ou une autre, votre but est que toutes les âmes qui entrent ici aient leurs robes lavées dans le sang de l'Agneau ; que toutes soient en état de se nourrir de ce vin sacré qui est la vie surnaturelle.

C'est ainsi que les Pères ont interprété la parole de la Sainte Vierge aux noces de Cana : *Mon fils, ils n'ont pas de vin*<sup>141</sup>. C'est-à-dire, ils n'ont pas la vie surnaturelle dont nous écartons les obstacles, et dont nous enseignons la doctrine ; puis Dieu infiniment bon vient et verse ce vin généreux et divin de la grâce.

Notre travail continuel est de changer cette eau naturelle en la vie surnaturelle, comme si nous cultivions un plan de vigne qui produise du vin destiné à être changé, au sacrifice de la messe, au sang précieux de notre Seigneur Jésus-Christ. Voilà, mes sœurs, ce qu'est le *service perpétuel*, c'est de toujours servir Dieu en quelque état que nous soyons.

Je m'explique pourquoi sainte Claire, alors qu'elle était réduite à la dernière extrémité, se faisait soutenir pour pouvoir encore travailler. Elle le faisait sans doute dans un but de pauvreté, mais aussi parce qu'elle voulait toujours servir Dieu par le travail.

Eh bien, mes sœurs, faisons de même, travaillons toujours autant que nous le pouvons. Soyons dans un perpétuel service, d'abord dans le service de Dieu, qui doit passer avant toutes choses et qui consiste à bien garder toutes les observances religieuses. Dévouons-nous pour travailler, dans l'obéissance et dans l'indifférence, à ce que nous avons à faire. Travaillons le mieux possible afin que, le soir venu, le Père céleste puisse nous retirer dans son paradis et nous donner une grande récompense pour peu de chose.

C'est ce que nous devons attendre tous les soirs avec confiance, nous remettant entièrement entre les mains de Dieu. Un soir viendra où ce sera la réalité, et où nous recevrons pour un petit travail une grande récompense.

---

141. Jn 2, 3.

*25 août 1878*

SE RENOUVELER DANS L'ESPRIT DE NOTRE SEIGNEUR

Mes chères filles,

Je vous ai parlé, la dernière fois, du vin produit par la vigne de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est l'esprit surnaturel. Aujourd'hui, je voudrais vous montrer la nécessité de vous renouveler dans l'esprit de notre Seigneur.

C'est un immense sujet, et j'avais bien l'intention de vous en parler, lorsque j'essayais de vous expliquer quel doit être l'esprit de l'Assomption. Aujourd'hui, je l'observerai d'un autre côté, et je vous montrerai l'esprit de notre Seigneur vis-à-vis de Dieu, esprit qui doit être le nôtre.

La très sainte âme de notre Seigneur était orientée vers Dieu d'une façon qui nous est connue. Nous avons des idées très nettes de l'ordre de pensées et de sentiments, dans lesquels s'est tenue l'âme très sainte de notre Seigneur Jésus-Christ.

Notre Seigneur nous donne le Saint-Esprit qui habite en nous. Il nous donne sa grâce. Il nous donne une communication de lui-même très grande, très intime, très merveilleuse, par la parole sainte de son Évangile, par ses bénédictions, par ses sacrements et surtout par le sacrement par excellence, qui est l'Eucharistie. Tout en nous est donc fait pour que nous vivions de l'esprit de notre Seigneur Jésus-Christ. Il faut souvent regarder si notre âme est orientée du même côté et de la même manière.

Que veux-je dire par là? Quand une cathédrale est orientée, elle se présente aux rayons du soleil d'une certaine façon. Elle offre son chevet à la lumière. Elle reçoit cette lumière d'une certaine manière.

Eh bien, est-ce que notre âme est habituellement tournée vers notre Seigneur Jésus-Christ, vers ses sentiments, vers ses pensées? Ses sentiments les plus habituels étaient, nous le savons, l'adoration, l'action de grâces, la réparation, l'amour le plus ardent, l'union la plus étroite à la volonté divine. Il était orienté du côté de son Père par un anéantissement complet, qui est l'adoration, ce qui lui faisait dire qu'il était *humble et doux de cœur*<sup>142</sup>. Enfin, il avait un zèle extrême de faire connaître son Père, qui le faisait s'écrier : *Je suis venu apporter le feu sur la terre et comme je voudrais que déjà il soit allumé!*<sup>143</sup>

C'est dans cet ordre de sentiments que notre âme doit vivre aussi. C'est là qu'elle doit dépenser ses ardeurs le jour et la nuit. Quand nous travaillons, quand nous nous reposons, il faut examiner quelquefois si les sentiments de notre âme vont ainsi à adorer, à louer, à bénir, à rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Tâchez d'établir votre âme dans un état où elle produise le plus continuellement possible des sentiments et des actes semblables à ceux que formait l'âme sainte de notre Seigneur Jésus-Christ, sous l'action du Saint-Esprit, qui nous est donné pour être notre esprit.

Que les sentiments qui sont en nous aillent toujours à la louange, à l'adoration, à la bénédiction, à l'amour, à l'estime profonde de tout ce qui nous est donné de Dieu, à la parfaite soumission à sa volonté, qui doit souvent s'exprimer par cette parole de notre Seigneur : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui est dans les cieux*<sup>144</sup>, ou celle-ci : *Que ta volonté soit faite, et non la mienne*<sup>145</sup>.

Ce que je dis là est plutôt sujet de méditation que de discours. Il ne faut pas beaucoup de paroles pour l'exprimer mais il faut beaucoup de soin et de recueillement pour ne pas laisser notre âme se préoccuper profondément par d'autres soucis. Les choses de la terre peuvent occuper la surface, mais il n'est pas admissible qu'une âme religieuse

---

142. Mt 11, 29.

143. Lc 12, 49.

144. Jn 4, 34.

145. Lc 22, 42.

ait un grand souci, une grande inquiétude, une grande ardeur pour les choses qui ne sont pas de l'ordre surnaturel. Comme la mer a certains mouvements très profonds, et d'autres qui ne vont qu'à la surface, ainsi pour l'âme : les choses de Dieu peuvent la remuer profondément, mais pour les autres, il ne leur est permis que de rider la surface.

Notre Seigneur nous a enseigné à agir vis-à-vis de son Père dans un esprit filial. Voyez ses premiers disciples : ils n'avaient pas cette peur de Dieu dont certaines âmes pieuses semblent quelquefois atteintes. Je ne crois pas que ce soit là un des sentiments auxquels l'âme doit s'arrêter volontairement. Sans doute, il faut avoir la haine, l'horreur du péché, le désir de réparer même au prix de son sang. Mais je crois que l'amour doit à la longue bannir une trop grande crainte.

Je dis cela avec beaucoup de réserve ; je sais très bien que *la crainte est le commencement de la sagesse*<sup>146</sup>. Il n'y aurait pas un grand amour dans une âme qui n'aurait pas une grande horreur du péché. Mais il ne me semble pas que la crainte doive dominer dans l'âme, plus que l'amour. Il faut que l'âme ait une telle ardeur de servir Dieu et de faire sa volonté en tout, qu'elle s'éloigne davantage du péché, et que le péché soit pour elle comme un fantôme qu'elle fuit et qu'elle déteste jusque dans les moindres choses. Une fois l'âme établie dans ces dispositions, la crainte est moins nécessaire à l'âme.

C'est un sentiment initial, et qui subsiste toujours à cause de la disproportion entre Dieu et nous, mais ce n'est pas un de ces mouvements profonds auxquels il faut habituellement livrer son âme ; tandis qu'il faut la livrer sans cesse à l'adoration qui est l'anéantissement de soi-même devant Dieu, la reconnaissance totale que Dieu est tout, qu'il est tout-puissant, parfait, infini, qu'il a tous les droits sur nous, que nous ne sommes absolument rien devant lui et que nous devons nous tenir toujours en sa présence, comme une créature qui doit sans cesse dépendre, s'humilier et obéir.

Oui, il faut toujours être dans cette disposition d'adoration, de louange, à cause des perfections de Dieu ; de bénédiction et de reconnaissance, pour tous les biens que nous en avons reçus. Appliquez-vous donc à étudier l'intérieur de notre Seigneur Jésus-Christ. Étudiez

---

146. Pr 1, 7.

l'honneur parfait qu'il rendait à son Père. Étudiez sa religion parfaite, son dévouement parfait, le zèle sans bornes et sans mesure dont il était sans cesse animé à toutes les heures de son existence. Tâchez que l'intérieur de votre âme participe à ces dispositions.

Au moment où vous allez vous séparer, je me sens pressée de vous faire une recommandation que je regarde comme très importante. Tâchez, quand vous parlez, de faire du bien. Tâchez que vos paroles laissent derrière elles quelque vérité chrétienne. Ne vous contentez pas de parler avec bonté de tout ce qui remplit la vie humaine, de ne dire que ces phrases banales : « Comment va Monsieur votre père?... J'ai bien du plaisir à vous voir... Il y a bien longtemps que je n'avais eu de vos nouvelles... » Ce n'est pas mauvais, mais l'entretien fini, qu'est-ce que vous laissez ? Qu'est-ce qui est resté pour être semence de vie éternelle ? Rien.

Je vous en prie, toutes les fois que vous avez des rapports avec les personnes du monde, avec les enfants, avec les amis de la maison, avec les jeunes filles qui pensent à se faire religieuses, demandez à Dieu, avant d'entrer au parloir, que quelqu'une de vos paroles soit une semence de vie éternelle, une parole simple, pas une parole de *prêcheuse*. Quand vous sortez, faites un examen sérieux pour voir si, dans ce que vous venez de dire, il n'y a eu que des riens, ou bien s'il y a eu quelque chose qui puisse être une semence de vie éternelle.

Notre Seigneur nous est un grand modèle en cela. Prenez le saint Évangile : ce sont les choses du monde les plus simples. C'est une femme qui a perdu sa drachme et qui balaie sa maison pour la retrouver. C'est un homme qui a besoin de pain et qui va trouver son ami au milieu de la nuit pour lui en demander. C'est une vigne, c'est un cultivateur, un père de famille. Notre Seigneur ne parle de toutes choses que pour faire connaître le royaume de son Père et la nécessité du salut, et pour porter les hommes à être doux, bons, humbles, pacifiques.

Ne parler que de cela est impossible ; nous sommes obligées d'y joindre des choses indifférentes. Mais si nous ne disions que des paroles indifférentes, si nous ne laissions rien comme semence du royaume céleste, nous n'imiterions pas notre Seigneur Jésus-Christ, et nous n'aurions pas assez bien cultivé le champ intérieur de notre cœur.

*L'homme bon, du bon trésor de son cœur tire ce qui est bon*<sup>147</sup>, est-il dit dans l'Évangile. C'est de la richesse de l'esprit de Dieu en nous, que vient la bonne parole, la parole de foi.

Vous allez faire votre retraite. Je vous en prie, mes sœurs, examinez-vous chacune en particulier si habituellement quand vous parlez, sur cent paroles que vous dites, il y en a une de foi. Vous écrivez des lettres, peut-on trouver dans chacune une parole de foi ? Si on ne peut pas l'y trouver, j'aimerais mieux que votre correspondance aille au feu. Il y a des sœurs qui ont ce don de glisser toujours une parole de foi, d'autres semblent ne pas l'avoir du tout. Il faut vous y porter toutes, par l'imitation des pensées de notre Seigneur, et dire comme lui : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et comme je voudrais que déjà il soit allumé !*<sup>148</sup>

Ainsi quand vous écrivez aux enfants pendant les vacances, recommandez-leur de s'approcher des sacrements, recommandez-leur la fidélité à leurs prières, telles et telles bonnes lectures. Rappelez-leur une pensée de foi, comme l'importance du salut, la brièveté des choses de ce monde, la consolation d'avoir servi Dieu à l'heure de la mort, etc. Il n'est pas très difficile de trouver à dire des choses comme celles-là. Avec les enfants, vous n'avez pas à chercher de grandes phrases.

Saint Ignace a fait saint François Xavier avec cette seule parole : *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?*<sup>149</sup> Il ne lui a pas fait des discours à la manière de Bossuet. Il s'est contenté de cette parole qu'il tirait de l'Évangile, et qu'il lui a répétée jusqu'à ce qu'il fût convaincu de la vanité de la gloire humaine.

Il faut vous appliquer à cela. Quand je lis les lettres qui doivent partir ou qui arrivent, je me dis quelquefois : « Quelle perte de temps ! Qu'est-ce qui reste de tout cela ? » D'autres correspondances, au contraire, ne sont pas longues, mais elles contiennent de bons conseils, quelque chose qui fait du bien, qui porte à Dieu. J'aime mieux deux pages de celles-là que huit qui ne laissent rien après elles. C'est à cette mesure-là qu'il faut apprécier sa correspondance, ses rapports et ses paroles.

---

147. Lc 6, 45.

148. Lc 12, 49.

149. Mt 16, 26.

J'ajouterai à cette recommandation, qu'entre nous, il faut moins qu'ailleurs être *prêcheuses*. Si vous m'en demandez la raison, la voilà : c'est que nos sœurs, ayant passé toute la journée dans des pensées saintes et sérieuses, peuvent arriver à l'heure de la récréation, ayant l'esprit un peu fatigué. La récréation, comme le dit sainte Thérèse, est établie pour que l'esprit se détende et se repose. Cependant dans la liberté, dans la gaîté, dans la joie de la conversation, on peut tendre quelquefois à placer une parole de foi. Pour celle-là, il faut qu'elle soit agréable, ou bien il ne faut pas la dire. Sainte Thérèse, saint François de Sales avaient ce talent. Demandez-le à Dieu. Et je dirai surtout aux supérieures qu'elles doivent demander à Dieu la grâce de relever agréablement la conversation aux pensées de la foi.

En tout, mes sœurs, demandons à notre Seigneur Jésus-Christ de ne pas rendre notre vie inutile, de ne pas perdre nos pensées, de ne pas perdre nos paroles, mais de les diriger dans le même sens que les siennes, afin qu'un bien durable et surnaturel puisse résulter de tout notre travail et de toute la peine que nous prenons dans nos rapports avec le prochain. Si nous nous préoccupons beaucoup de cela, l'amour-propre s'enfuira. Qu'est-ce qui reste pour l'amour-propre, quand on n'est préoccupé que de procurer la gloire de Dieu ?



*1<sup>er</sup> septembre 1878*

RECOMMANDATIONS POUR BIEN SE PRÉPARER À LA RETRAITE

Mes chères filles,

Je n'ai qu'à vous recommander aujourd'hui de bien vous préparer à la retraite qui est très proche et qui vous apportera de grandes grâces. Quand on entend la parole de Dieu, quand Dieu parle au-dedans et au-dehors, quand on a plus de temps pour le recueillement et la prière, Dieu indique à l'âme ce qu'il veut d'elle. Si elle est fidèle, il la fait avancer et l'éclaire, il lui accorde de plus grandes grâces de prière, de recueillement et d'oraison.

Nous sommes toutes dans un certain degré d'oraison, de prière, de présence de Dieu, mais Dieu voudrait quelque chose de plus. C'est un don de Dieu. Et Dieu, qui est la bonté infinie, est toujours prêt à le donner. S'il nous accordait pendant cette retraite une présence de Dieu plus continuelle, quel don, mes sœurs ! C'est tout à fait un don du ciel. Nul ne peut, s'il n'est aidé de la grâce, se tenir continuellement en présence de Dieu. S'il nous accordait de vaincre le défaut dominant qui reste encore en nous, ou de prendre la ferme résolution de changer absolument, le fruit de la retraite serait bien précieux !

Beaucoup de saints se sont rendus remarquables dans la vertu opposée au défaut auquel ils étaient le plus portés naturellement. Saint Vincent de Paul était par nature froid, sec, un peu raide. Par grâce, il est devenu le saint le plus charitable qu'on puisse imaginer. Il est dit de saint François de Sales qu'il était très emporté, c'est pour cela qu'il a mis sa grâce dans la douceur. On voit continuellement dans la vie des saints que les personnes naturellement molles, portées à jouir des

satisfactions des sens, sont devenues les plus mortifiées, que les orgueilleuses se sont par-dessus tout appliquées à l'humilité, et ainsi des autres vertus.

Eh bien, mes sœurs, si, dans le cours de cette année, nous pouvions recevoir une de ces grâces, si toutes les personnes qui vivent avec nous pouvaient apercevoir dans notre conduite un changement marqué, comme Dieu serait content et comme nous ferions des progrès !

Je vous indiquerai surtout deux points sur lesquels je vous conseille de porter votre attention. D'abord plus de prière et de recueillement. Que dans les prières de communauté, on sente quelque chose de plus attentif, de plus uni à Dieu. D'un autre côté, tâchez de corriger ce qui, dans votre caractère, dans votre vie, dans vos dispositions intérieures ou extérieures, semble imparfait, afin d'acquérir la vertu opposée au défaut que l'on remarque en vous.

J'espère que vous n'avez pas la niaiserie de penser que le défaut que les autres trouvent en vous est précisément celui que vous n'avez pas ! Il est bien nécessaire à la perfection de se persuader qu'en cette matière les autres voient beaucoup mieux que nous.

Il est cependant des personnes dans lesquelles on ne remarque pas un défaut très saillant ; celles-là doivent s'aider par la connaissance qu'elles ont d'elles-mêmes. Elles n'ont qu'à chercher quelle est la faute qui se représente le plus souvent dans leurs confessions. C'est un grand moyen de connaître le défaut qu'on a à combattre et la vertu qui reste à acquérir.

Surtout, mes sœurs, entrez en retraite avec une grande idée de ce qu'est la retraite. Entrez-y avec une grande confiance pour les grâces que Dieu vous y prépare, avec cet amour qui fait qu'on ne doute jamais de la bonté de Dieu. Ne craignez pas de prendre, à la fin de la retraite, des résolutions énergiques. Ne les prenez pas trop nombreuses, une seule si vous voulez, mais qu'elle soit courageuse et généreuse.

Enfin, entrez en retraite disant à Dieu : « Mon Dieu, voilà mon cœur, voilà ma vie. Déjà je vous appartiens par la profession religieuse (ou, si vous êtes novice, par le choix que j'ai fait de vous) et, ce qui est plus consolant encore, par le choix que vous avez fait de moi. Vous avez daigné me choisir, il vous a plu de poser sur mon cœur un signe particulier, pour que je n'admetsse nul autre amour que le vôtre. Vous

qui m'avez choisie, achevez en moi votre ouvrage. J'ai la confiance que vous me donnerez ce dont j'ai le plus besoin pour vous plaire, pourvu que je corresponde à la grâce et que je ne sois ni lâche, ni paresseuse, ni négligente, ni dissipée. Je veux au contraire être fervente, appliquée, exacte, zélée, fidèle dans la prière, pour obtenir beaucoup de grâces et un plus grand amour. »

Vous avez toutes entendu raconter qu'au pèlerinage de Lourdes, la Sainte Vierge a accordé des miracles éclatants à la continuité et à la ferveur de la prière. Or, nous sommes une grande communauté, ne pourrions-nous pas, toutes, nous unir dans la prière pendant cette retraite, pour en sortir beaucoup plus saintes si nous le sommes déjà, ou du moins un peu sanctifiées ? Ne pourrions-nous pas obtenir cela, et croire que, puisque la Sainte Vierge a fait marcher les paralytiques, elle peut aussi faire marcher notre âme dans la voie de la perfection, si nous le demandons avec ferveur et avec instance.

Vous savez qu'à Lourdes on a prié sans cesser ni le jour ni la nuit. On priait les bras en croix, les yeux levés vers le ciel. Nous ne le ferons pas de la même façon ; mais nos journées seront remplies par la prière. Vous écouterez la parole de Dieu, vous aurez de longues méditations, vous récitez l'Office ; et en vous promenant dans le jardin, en allant et venant, vous pourrez encore prier et réclamer que la Sainte Vierge vous obtienne de Dieu les grâces les plus précieuses.

Voilà ce que je vous demande pour la retraite ; mettez-vous-y sérieusement, en éloignant toutes les pensées étrangères et toutes les distractions qui pourraient vous rester encore au moment où commenceront les exercices.



*3 novembre 1878*

LE MOYEN D'ARRIVER À LA SAINTETÉ EST D'AIMER NOTRE SEIGNEUR  
ET DE CROIRE À L'AMOUR QU'IL A POUR NOUS

Mes chères filles,

Après ce long voyage<sup>150</sup>, je me retrouve ici dans l'octave de tous les saints. C'est une fête qu'il faut méditer pendant les huit jours que l'Église lui donne dans sa liturgie, afin que la pensée de la sainteté et des récompenses de la sainteté entre profondément dans nos âmes.

Toutes nous désirons être des saintes. Sans doute, nous n'atteindrons pas toutes au plus haut degré possible de la sainteté ; mais au moins, nous désirons toutes arriver au degré de sainteté que Dieu nous destine et dont nous sommes capables par sa grâce. Ce degré, mes sœurs, peut être très élevé, si nous sommes fidèles aux grâces que nous recevons tous les jours. Toute grâce à laquelle nous sommes fidèles est suivie d'une grâce plus grande. La correspondance à une première grâce attire une seconde grâce. Cette seconde grâce en attire une troisième, et ainsi de suite jusqu'à l'infini.

Cette multiplication de la grâce par la fidélité est une chose merveilleuse à laquelle nous ne pensons pas assez. Comme conséquence nous négligeons souvent la fidélité aux grâces quotidiennes, à côté desquelles nous passons sans faire attention, quand nous pourrions en profiter et mériter ainsi une augmentation merveilleuse de la grâce.

Le grand moyen d'être fidèles et de devenir saintes, je vous l'ai dit souvent et je le répète encore, c'est d'aimer notre Seigneur Jésus-

---

150. Voyage de mère Marie-Eugénie en Espagne du 21 septembre au 28 octobre.

Christ, et c'est aussi de croire à son amour pour nous. *Nous avons cru à l'amour de Dieu*<sup>151</sup>, dit saint Jean. Oui, il faut y croire, il faut y mettre sa confiance tout entière.

Sans doute il faut traiter notre Seigneur avec un profond respect, avec le sentiment continuel qu'il est notre Dieu et que nous lui devons toutes nos adorations, mais aussi avec une grande confiance en son amour, persuadées qu'il nous a choisies, qu'il nous a aimées, qu'il nous a prises pour ses épouses par un amour particulier, et qu'il veut que nous allions à lui avec un choix qui réponde au choix qu'il a fait de nous.

Plus vous regarderez notre Seigneur, plus vous serez attentives aux regards qu'il jette sur vous, plus vous l'aimerez, plus vous vous confierez en l'amour qu'il a pour vous, et plus ce que la sainteté a d'élevé et de difficile deviendra abordable pour votre âme.

Que ce soit la mortification : on se mortifie volontiers, quand on pense aux souffrances que Jésus a endurées pour nous ! Que ce soit l'humilité : qu'importent les honneurs, quand on regarde Dieu. Qu'importe d'être abaissée, quand on pense que notre Seigneur s'est abaissé et anéanti pour notre amour ! Que ce soit toutes les autres vertus, l'amour les rend abordables à notre pauvreté, il nous les rend faciles, et nous les fait pratiquer.

Notre Seigneur désire qu'on l'aime. Il est venu *apporter le feu sur la terre, et il n'a qu'un désir, c'est qu'il s'embrase*<sup>152</sup>. Sans doute, il demande l'observance de ses commandements, comme témoignage de l'amour qu'on a pour lui ; mais il veut aussi que le principe de cette obéissance soit l'amour.

Demandez-le beaucoup aux saints, mes sœurs, afin que dans une vie de fidélité, de régularité, d'obéissance, vous avanciez tous les jours davantage dans l'amour de notre Seigneur. Quand on vieillit, on comprend bien que tout ce qui reste de la vie n'est fait que pour cela. Quand on est jeune, il semble qu'on devrait s'y porter avec plus d'ardeur et plus de zèle ; mais le malheur est qu'on se laisse préoccuper d'autres choses.

---

151. 1 Jn 4, 16.

152. Cf. Lc 12, 49.

Je vous en prie, mes sœurs, réfléchissez sur le néant de toutes ces choses qui ne vont pas à l'éternité, qui ne vont pas à Jésus-Christ. L'amour, l'espérance, la foi, l'observance des commandements, voilà ce qui dure, tandis que tout le reste passe. Il ne faut pas trop s'en inquiéter ; surtout, il ne faut jamais s'en impatienter, mais plutôt s'y soumettre, l'accepter, et, à travers les choses du temps, voir celles de l'éternité.



10 novembre 1878

## L'OBÉISSANCE PLEINE ET ENTIÈRE

Mes chères filles,

Avant mon départ nous avons commencé, il me semble, à parler de plusieurs vertus. Il y en a une sur laquelle je me reprocherais de ne pas fixer votre attention, quoique tout la prêche dans la vie religieuse. C'est la vertu la plus nécessaire, celle à laquelle nous devons nous appliquer le plus pour être religieuses : vous l'avez nommée, c'est l'obéissance.

Vous savez qu'on revient volontiers, surtout quand on est vieux, aux premiers temps de sa vie. La Congrégation s'est fondée, quand nous n'étions que quelques-unes ensemble, dans une obéissance si étroite, si continuelle, si extrême, qu'elle dépassait peut-être les bornes de la discrétion de la part de ceux qui commandaient. Mais c'est grâce à cela que la Congrégation a été fondée.

Quand on nous disait de ne pas dire ceci ou cela, même en confession, nous ne le disions pas (c'était excessif, je ne dis pas qu'il faille faire de même) ; mais quand on nous demandait : « De quoi vous êtes-vous confessée la semaine dernière? » nous le disions avec la plus grande simplicité. Quand on nous commandait de faire telle ou telle chose, qui était absolument contraire à celles que nous avions faites l'autre semaine, nous le faisons. « Cette semaine, mes filles, vous allez faire des commentaires sur les psaumes. » Nous ne savions au monde comment faire ces commentaires sur le *Heureux est l'homme qui n'entre pas au conseil des méchants*, le *Pourquoi ce tumulte des nations*, le *Seigneur*,

*qu'ils sont nombreux mes adversaires*<sup>153</sup> – mais aucune objection n'était ni faite ni admise.

Je me rappelle qu'un jour cette pauvre mère Marie-Gonzague, qui n'avait alors que dix-sept ans, s'est mise à pleurer, parce que ce commentaire lui paraissait tout à fait au-dessus de sa capacité. Cela a été regardé par nous toutes comme un manquement extraordinaire. On essayait de commenter le psaume indiqué, bien ou mal.

La semaine suivante, c'était : « Mes filles, cela ne peut continuer ainsi, vous deviendriez des pédantes, vous allez toutes apprendre le petit catéchisme et ne pas faire autre chose. » Et il s'agissait cependant de personnes qui avaient vingt ans, vingt-trois ans, vingt-cinq ans, de personnes que Dieu avait appelées à l'état religieux, qui sortaient de familles dans lesquelles elles avaient eu leur éducation, leur instruction, leur vie indépendante – mais jamais une objection ne s'élevait. L'obéissance était la raison suprême.

C'est à cause de cela que la Congrégation a été fondée. Si une seule avait apporté une raison, même juste et légitime, si elle avait voulu modérer son obéissance, le lien se dénouait, ces cinq personnes ne restaient pas ensemble, l'œuvre de Dieu se détruisait. Nous n'en avons pas l'idée, nous ne regardions pas les conséquences : comment les aurions-nous prévues ? Nous avons seulement regardé que nous voulions obéir le plus parfaitement possible.

Si chacune de vous, mes sœurs, veut être vraiment fille de cette Congrégation, comme il faut qu'une obéissance généreuse, qui ne connaît pas d'objection, soit son caractère ! Une des grandes épreuves de l'obéissance, une épreuve dans laquelle je trouve quelquefois que les âmes sont le plus faibles, c'est dans le changement de supérieure. Les supérieures n'ont pas toutes le même caractère. Voilà une supérieure modeste, timide, très humble, qui ne prononce jamais *je ni moi*. Cela n'est peut-être pas sans inconvénient. Elle a peut-être moins d'autorité, je ne dis pas auprès des religieuses, mais il se peut que dans le pensionnat il y ait plus de laisser-aller, moins d'énergie, quelque chose de moins ferme. Toutes les qualités du gouvernement n'y sont pas. Elle est remplacée par une personne d'un caractère plus décidé,

---

153. Ps 1 *Beatus vir* ; Ps 2 *Quare fremuerunt gentes* ; Ps 3 *Domine quam multiplicati sunt...*

plus tranchant, plus ferme. Mais tout le monde a les défauts de ses qualités, c'est une loi générale à laquelle presque personne ne peut échapper. Cette supérieure a des qualités d'intelligence, de fermeté, mais le *je* apparaît, ce n'est peut-être pas pour dire : « *J'ai toujours bien fait* », ce qui serait très mauvais, mais pour dire : « *Je suis d'avis qu'on fasse comme cela... J'approuve ceci... Je blâme cela.* » Et voilà des religieuses troublées, renversées : « Ah, mon Dieu ! Notre ancienne Mère était comme ceci, était comme cela ! L'obéissance est difficile... Comment pourrai-je aller à elle ?... Lui dire mes fautes ?... Il me sera impossible de me faire aider... Qu'est-ce que je deviendrai ?... » Tout cela, ce sont des enfantillages, des faiblesses. Si vous aviez vécu au commencement, entre nous cinq, vous en auriez vu bien d'autres.

Cette supérieure s'en ira à son tour, et il en viendra une autre très capable de diriger une maison, qui voudra s'occuper de tout. Je ne dis pas que ce soit une chose désirable – il est bon que chaque officière fasse son emploi – mais ces supérieures qui ont passé par tous les emplois, entrent dans tous les détails. Elles s'occupent des enfants. Quelque chose manque à l'autel, les fleurs sont mal arrangées, elles montent à l'autel arranger les fleurs et les bougies. L'économat ne va pas bien : on leur demande à chaque heure, à chaque instant ce que l'on doit faire. On ne ferait pas le marché sans les consulter. C'est encore un changement. Tout cela est ordonné de Dieu ; il faut que votre obéissance aille plus haut. Si on s'attache aux qualités de la personne, à sa nature, à son amabilité, à ses talents, parce qu'elle vous déchargeait de ceci ou de cela, ce n'est pas une obéissance surnaturelle.

C'est là une épreuve qui nous attend toutes. Ce ne serait pas à moi à le dire, mais il n'en est pas moins vrai que j'ai soixante et un ans, mère Thérèse-Emmanuel aussi. La Congrégation ayant été depuis quarante ans gouvernée par deux personnes, le jour où ces deux personnes atteindront le *nec plus ultra* (mettons quatre-vingts ans) de la vie ou de l'activité, il faudra bien au moins qu'elles se reposent. Moi toute la première, je me dis souvent, comme je le dis à celles qui gouvernent, qu'elles ont besoin de conserver en elles la vertu d'obéissance pleine, entière, sans affaiblissement. Le jour où, pour raison de santé ou de fatigue d'esprit, elles cesseront de commander, il faut qu'elles

obéissent, qu'elles donnent l'exemple d'une obéissance pleine et entière, telle qu'elle était aux premiers jours.

Si les supérieures doivent faire leur examen là-dessus, faites-le vous-mêmes, mes sœurs, établissez bien en vous cette obéissance forte, surnaturelle, qui survit à tout, qui conserve la Congrégation. Aujourd'hui que nous sommes trois cents, il ne faut pas plus que le faisceau se détache que quand nous étions cinq. Sur l'obéissance de cinq personnes s'est fondée la Congrégation ; obéissance à des choses qui n'avaient souvent pas le sens commun, dont les traits reviennent parfois à ma mémoire, et dont je vous amuse quelquefois. Mais enfin, c'est l'obéissance qui a fondé la Congrégation.

Vous serez trois cents, quatre cents : il faut qu'on trouve toujours parmi vous cette vertu d'obéissance, cette fidélité qui ne voit que la volonté de Dieu, qui aveugle son sens propre partout où Dieu n'est pas offensé. Quand nous faisons des commentaires sur les psaumes, quand sœur Marie-Augustine faisait de la mauvaise cuisine, Dieu n'était pas offensé. Ce n'était certainement pas la raison qui gouvernait. Les choses qui se succédaient n'étaient pas raisonnables. C'était un changement perpétuel d'impressions, de dévotions, de pensées diverses qui se croisaient ; mais de notre part, c'était une parfaite obéissance qui n'avait pas d'objection.

Savez-vous comment cette déraison peut devenir raisonnable ? Il n'y a pas eu de saint sur terre plus doux, plus raisonnable que saint François de Sales. Vous rappelez-vous que, quand il voulut décider la vocation de sainte Jeanne de Chantal, il lui dit : *Hé bien ! ma fille, je suis résolu sur ce que je dois faire de vous. Il faut entrer à Sainte-Claire. – Mon père, je suis toute prête. – Non, vous n'êtes pas assez robuste. Il faut être sœur de l'hôpital de Beaune. – Tout ce qu'il vous plaira, mon Père. – Ce n'est pas encore ce que je veux, ma fille ; il faut être carmélite. – Je suis prête à obéir, Monseigneur.*

Je ne dis pas qu'on puisse agir ainsi envers tout confesseur. Saint Thomas d'Aquin, saint Augustin, saint Alphonse de Liguori et d'autres saints exceptent expressément de l'obéissance le choix d'un état de vie. On doit choisir soi-même dans la lumière de Dieu, et on ne doit pas engager toute sa vie par obéissance. Ainsi quand des parents désirent vous marier, vous n'êtes pas tenues d'obéir. Saint

Thomas d'Aquin, saint Alphonse de Liguori disent que c'est une question exceptée.

Mais sainte Jeanne de Chantal était dans d'autres rapports avec saint François de Sales. Elle avait en lui la confiance la plus absolue, elle lui reconnaissait une sainteté extraordinaire, lui avait fait un vœu d'obéissance particulier. Quand il la vit si souple, si prête à tout : *Non, ma fille*, lui dit-il, *je veux autre chose de vous* ; et là-dessus il lui déclara le dessein qu'il avait de son Institut. Voilà comment l'homme le plus sage a voulu s'assurer que cette âme n'avait pas de volonté, qu'elle était sans attache et sans désir.

Plus tard, dans une petite chose, sainte Jeanne de Chantal a manqué une fois à l'obéissance, et elle l'a pleuré toute sa vie. Vous connaissez toutes comme moi cette histoire. Cependant je vous la répéterai, cela donne l'idée du degré où une supérieure locale<sup>154</sup> doit obéir à sa supérieure générale et une officière à sa supérieure hiérarchique. C'était lors de la profession de sainte Jeanne de Chantal et de ses premières compagnes. Monsieur le Président Favre avait promis pour ce jour-là un présent d'autel. Mais, comme il ne l'avait pas encore donné, les sœurs persuadèrent à la sainte d'employer à la décoration de la chapelle quatre ou cinq pièces d'or qui se trouvaient dans le coffre et que saint François de Sales avait assignées aux nécessités des malades. Elles alléguaient que ce ne serait point manquer à l'obéissance, puisqu'on les replacerait dès que Monsieur le Président Favre aurait payé. Elles firent tant d'instances que la bonne Mère condescendit à leur désir.

Mais dès que cela fut fait, ce petit grain de sable commença, dit M<sup>me</sup> de Chaugy, à troubler l'œil clair et net de sa conscience. Dès ce soir-là, elle avertit le bienheureux par un billet. Il vint le lendemain matin au monastère ; il avait l'air très grave, et lui dit en l'abordant : *Ma fille, voilà la première désobéissance que vous m'avez faite ; j'en ai eu une mauvaise nuit, tant j'en ai eu de déplaisir*. Cela donna tant de regret à la digne Mère que le saint eut grande peine à la consoler, et que toute sa vie, au souvenir de cette faute, elle avait les larmes aux yeux.

---

154. « Supérieure particulière » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

Vous savez que les monastères séparés dépendent de l'évêque d'une façon qui n'est pas celle des monastères à supérieure générale. Ces congrégations dépendent de Rome, et chaque monastère dépend du centre. L'obéissance de sainte Jeanne de Chantal vis-à-vis de saint François de Sales était donc comme celle d'une supérieure locale<sup>155</sup> vis-à-vis d'une supérieure générale.

Je n'entre pas dans l'essence de la vertu, chacune de vous a entre les mains des traités sur cette matière. Cherchez vous-mêmes comment vous pourrez établir en vous l'obéissance le plus parfaitement possible. Comment vous pourrez ôter tout obstacle, toute observation, tout jugement de l'esprit, tout mouvement qui s'oppose à la parfaite obéissance. Comment, si vous êtes loin, vous pourrez dépendre toujours de la Maison-Mère. Comment, si vous changez de supérieure, vous resterez dans la voie, dans la vue de foi qui fait toujours voir le signe de l'autorité de Jésus-Christ et non la personne.

Partout où vous serez, voyez cette autorité, dans les officières, dans toute personne qui vous commande, en esprit de foi et de générosité. C'est là le mérite de l'obéissance. C'est ce qui la rend une si grande vertu. Les saints disent qu'elle établit et nourrit toutes les autres. Si elle manque, il n'y en a aucune qui puisse la remplacer. Si elle est imparfaite, si elle est accompagnée de plaintes, d'observations, de gémissements et de regrets, c'est une obéissance faible, qui n'est plus qu'une apparence de vertu. On ne désobéit pas, on ne sort pas absolument de la dépendance. Mais ce qui serait plus agréable à Dieu, ce qui lui donnerait plus de gloire, ce qui serait une vertu, n'y est pas. On ne sort pas du vœu ; mais on n'est pas dans la vertu.

Bientôt vous allez méditer les mystères de Jésus-Enfant. Que votre âme s'attache à lui. Regardez comment notre Seigneur a obéi, dans tant de circonstances, à tant de personnes ! Maintenant comme il obéit à tout prêtre qui monte à l'autel, pas moins à l'un qu'à l'autre ! Le curé d'Ars est monté à l'autel, le père Hyacinthe y est monté aussi : notre Seigneur a obéi dans les deux cas. Saint François de Sales est monté à l'autel, Luther aussi y est monté. Quand, après son apostasie, il a

---

155. « Supérieure particulière » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

continué à célébrer les saints mystères, notre Seigneur a toujours obéi à sa parole comme à celle du saint.

Cette obéissance, toujours subsistante et vivante, est le moyen par lequel vous recevez les sacrements, la force de vos âmes, votre consolation à l'heure de la mort. Si notre Seigneur n'obéissait qu'à celui qui le mérite, qui vous assurerait que vous avez reçu la communion, que vous avez été baptisées, pardonnées ? Notre Seigneur n'a pas mis d'exception à son obéissance. Il a institué l'autorité, les supérieures, le gouvernement, et il veut que votre obéissance soit simple, sans exception.

Il ne faut pas que vous soyez comme cette personne, un peu folle du reste, qui disait : « Ce prêtre ne me plaît pas, il fait trop de mouvements ; il est espagnol, je ne sais pas s'il a bien prononcé les paroles de la consécration ; je ne communierai pas à sa messe. » Une autre messe commençait : « Celui-ci a l'air dissipé. – Celui-là a l'air trop vieux... » Et elle entendait quelquefois huit messes sans communier. – Il ne faut pas être comme cela dans l'obéissance. Vous riez. Mais nous agissons souvent ainsi quand, avant de reconnaître notre Seigneur et d'aller à lui, nous faisons tant d'objections dans les choses de l'obéissance.

Je le dis pour les sœurs qui s'éloignent, je le dis pour celles qui restent. Que votre force soit dans une obéissance surnaturelle, constante, appuyée sur Dieu. Que ce soit ce dont nous ne nous départissions jamais et à quoi nous nous attachions toujours.



17 novembre 1878

L'ESPRIT SURNATUREL

Mes chères filles,

Un de nos confesseurs me disait ces jours derniers, qu'il craignait que quelques-unes d'entre nous, nous n'ayons pas des vues assez surnaturelles dans nos actions et nos paroles. Je serais désolée que cette observation soit fondée, car le propre de l'esprit de l'Assomption, c'est la vue, la recherche du surnaturel en toutes choses. L'expression du surnaturel dans toutes les paroles, les actions, les œuvres de notre vie.

J'ai tenu à vous en parler, parce qu'il est important que chacune de vous fasse un examen là-dessus et se dise : « Quand un événement me touche, quand quelque chose se décide pour moi, quand il s'agit de me mettre ici ou là, de me donner tel emploi, de me faire faire telle étude, dans toutes les choses enfin qui peuvent affecter ma vie, est-ce que ce sont les pensées, les principes surnaturels qui viennent les premiers se placer dans mon esprit ? » Est-ce là l'objet de vos désirs et de vos recherches ? Passez-vous par-dessus les mouvements et les pensées de la nature, qui ne doivent venir qu'en second lieu ? Il faut agir ainsi pour être fille de l'Assomption.

Dans nos commencements, nous mettions en tête de nos lettres : *Assumpta est Maria*. Ce n'était pas seulement pour féliciter la Sainte Vierge, mais pour nous rappeler que nous devons nous élever nous-mêmes au-dessus des choses de la terre.

Les Pères de l'Assomption ont adopté une autre devise ; c'est la demande du *Pater* : *Adveniat regnum tuum*. Mais dans le *Pater*, nous

ne séparons rien, nous disons avec l'Église : *Que ton nom soit sanctifié ; que ton règne arrive ; que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

Voilà trois premières et grandes recherches, entièrement surnaturelles. Nous demandons la *sanctification*. La nôtre et celle des autres, le salut des âmes. Voilà ce pourquoi nous travaillons : *l'avènement du règne de Dieu*, que Jésus-Christ règne en nous et en nos enfants, que par nos enfants et par l'influence que nous pourrions avoir dans les familles, son règne s'étende dans la société. C'est là notre première préoccupation dans l'éducation : faire régner Jésus-Christ.

Il faut pour cela développer l'intelligence de nos enfants. Si une sœur se disait : « Je vais mettre mes mains dans mes manches, et dire une dizaine de chapelet pour que notre Seigneur règne dans le pensionnat. Je ne sais ni calcul, ni français, ni géographie, je ne prépare pas mes leçons, mais j'ai les meilleures intentions. Je me recommande aux saints anges, je prie, et cela ira très bien », elle se tromperait grossièrement, il ne faut pas faire comme cela. Ces enfants, on ne nous les confie qu'à condition qu'elles soient instruites.

Quand bien même leurs parents fermeraient les yeux là-dessus, si vous voulez qu'elles soient dans le monde des femmes qui contribuent à avancer le règne de notre Seigneur Jésus-Christ, il faut qu'elles soient en état d'écrire une lettre, de calculer les dépenses d'une maison. Il faut qu'en histoire, en géographie, en littérature, elles aient des connaissances qui leur permettent d'apporter, dans la vie de famille, non pas une conversation plate et toujours inférieure, mais une conversation qui peut s'élever, toucher des sujets sérieux, aider à ce que l'intelligence de leur mari et de leurs enfants se forme, sur toutes les questions, des jugements chrétiens. Une femme non instruite est sujette à faire sa conversation de ce que sa cuisinière a acheté pour le dîner, de tous les petits événements d'un ménage... C'est ce qu'un homme de ma connaissance appelait ces jours-ci une conversation très plate.

Si vous vous contentez de dire : *Seigneur, que ton règne arrive* ; si vous vous dites : « J'ai des intentions surnaturelles, cela suffit. Je n'ai pas besoin de me donner de la peine », vous ferez des femmes fort peu capables de former des familles chrétiennes, d'avoir dans la société l'influence qui leur appartient. Vous êtes donc obligées de travailler

pour accomplir ces deux premières demandes : *Que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive.*

Je viens à la troisième demande : *Que ta volonté soit faite.* Il faut faire ce qui est dans l'ordre de votre Institut, et le faire avec grand zèle. Il ne faut pas le faire par des recherches et des vues personnelles. Je vais en énumérer quelques-unes : « Cet emploi me plaît... J'ai besoin d'activité... J'aime les enfants de tel âge, mais pas de celui-là... J'ai du goût pour telle science, pas pour telle autre. Je réussirais peut-être, mais cela m'ennuie... » Ou bien encore : « Il faut que nous brillions... Il faut que nous réussissions... Il faut qu'on fasse notre éloge... » Vous comprenez comme cela est médiocre<sup>156</sup>. Supposé même que l'on déploie le même soin, le même dévouement, le même travail qu'une autre religieuse agissant pour Dieu seul, ce serait avoir des vues tout à fait médiocres. C'est là que l'action peut être surnaturelle, ou être tout à fait médiocre et indigne d'une fille de l'Assomption.

Certainement Jésus-Christ a ajouté : *Donne-nous notre pain quotidien.* C'est peu de chose que le pain quotidien, mais c'est cependant absolument nécessaire. Ce ne serait ni raisonnable, ni conforme à l'esprit de l'Évangile, si la sœur qui a la charge de procurer le pain quotidien se jetait dans des considérations mystiques ou savantes, si elle était dans Corneille ou Racine, quand il faut commander les légumes ou donner le dîner.

L'Évangile et les paroles de notre Seigneur sont éminemment raisonnables. Il faut demander ce pain, avoir un soin réglé de se le procurer ; mais un soin inférieur, car c'est après la première chose que vient la seconde : *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît*<sup>157</sup>. Il ne faut pas que ce soit l'inquiétude principale, le désir dominant, la pensée dans laquelle passe la bonne partie des forces de votre esprit, quel que soit votre emploi. Il ne faut pas davantage y apporter des négligences, des prodigalités, de la paresse. Il faut y mettre cet ordre, cette économie qui régnaient dans la sainte maison de Nazareth.

La Sainte Vierge avait à procurer le pain quotidien de notre Seigneur et de saint Joseph. Notre Seigneur aurait pu s'en passer. Dans sa

---

156. « Inférieur » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

157. Mt 6, 33.

miséricordieuse condescendance il a voulu se nourrir comme nous de pain quotidien. Il a daigné paraître fatigué, quand ce pain quotidien se faisait attendre. Il était assis sur le bord du puits de Jacob, fatigué de la marche, fatigué aussi par le manque de pain et d'eau. Mais il était certainement plus fatigué encore par la recherche de ce peuple qu'il attendait, par le désir de donner cette eau qui devait rejaillir jusqu'à la vie éternelle, et qu'il venait apporter à ce peuple.

C'était là pour lui les véritables fatigues. Il a néanmoins daigné se montrer aussi, comme nous, sujet à nos fatigues de la terre ; et lorsque sur la croix il a dit : *J'ai soif*<sup>158</sup>, sans doute il avait soif du salut des âmes, de l'accomplissement de la volonté de Dieu ; mais il avait encore une soif naturelle que les souffrances extrêmes avaient excitée.

Mais je reviens à l'application que nous pouvons faire à notre vie de la vie de Nazareth. La Sainte Vierge avait soin de procurer le vêtement, le pain, la boisson, la nourriture commune et ordinaire pour saint Joseph et pour notre Seigneur Jésus-Christ. Elle ne demandait pas, au moins rien ne le dit dans l'Évangile : saint Joseph travaillait, et du fruit de ce travail, elle nourrissait la sainte Famille. Avec quel soin, quelle économie, quel ordre, quelle providence !

On peut dire providence, car la providence, c'est l'acte par lequel Dieu pourvoit à toutes choses. La providence pour une mère de famille, est de pourvoir à toutes choses, dans la mesure où elle le peut. La Sainte Vierge cherchait à faire cadrer les dépenses d'un pauvre ménage avec ses recettes. C'est un devoir en religion, on doit chercher cela. Vous pensez bien que la Sainte Vierge avait toujours l'âme plus haute que toutes ces choses, et cherchait avant tout le royaume de Dieu et sa justice.

Cherchez si dans la sainte Famille personne avait jamais une fin, une recherche propre. Ce serait un blasphème de le dire de notre Seigneur Jésus-Christ. Il ne s'est jamais plu, il n'a pu se rechercher dans aucune des choses de la condition humaine. La vertu de la Sainte Vierge, et la vertu de saint Joseph faisaient qu'ils ne se recherchaient pas non plus. Parfaits imitateurs de Jésus-Christ, ils faisaient, comme lui, tout ce qui est de la vie ordinaire.

---

158. Jn 19, 28.

On ne dit pas que notre Seigneur ait moins mangé que les autres. Il est dit au contraire dans l'Évangile qu'il mangeait avec les pécheurs<sup>159</sup>. Les pharisiens disaient qu'il aimait la bonne chère. On a osé dire cela de Jésus-Christ ! Mais la bonne chère de Nazareth n'était rien de bien merveilleux : quand il y avait sur la table du pain, du vin, peut-être un peu de beurre et de miel (c'était là la nourriture du pays), notre Seigneur prenait de toutes ces choses comme les autres, dans la mesure du besoin général.

Il n'a pas jugé bon de vivre comme saint Jean-Baptiste. Saint François de Sales dit à ce propos que notre Seigneur était le modèle de tous, tandis que Jean-Baptiste est le modèle d'un petit nombre d'âmes appelées de Dieu à mener une vie pénitente, dans une abstinence de nourriture extraordinaire.

Nous sommes, nous, appelées à vivre dans la voie commune. On dit que la Sainte Vierge dans le temple jeûnait souvent. Mais à Nazareth elle faisait sans doute comme notre Seigneur et saint Joseph. Notre Seigneur faisait à Nazareth ce qu'il a fait en Judée, ce qu'il disait aux apôtres de faire : *Prenez ce qui vous est servi, mangez ce qui vous sera offert*<sup>160</sup> ; c'est la règle générale des communautés religieuses.

Examinez, mes sœurs, dans ces diverses choses dont nous avons parlé, et dans bien d'autres qui vous viendront à l'esprit, si vous cherchez toujours et avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Ayez des vues surnaturelles de sainteté, de glorification du nom de Dieu, d'accroissement du règne de Jésus-Christ, d'accomplissement de la volonté divine. Écartez les vues qui vous sont propres ou particulières. Ce sont celles-là qui nous font descendre des vues surnaturelles, parfois même sous de bons prétextes : « Je pourrais faire le bien, et je ne le fais pas... »

Vous connaissez toute la vie de saint Antoine de Padoue, ce marteau des hérésies, ce prédicateur célèbre dont la parole devait se faire entendre dans toute l'Italie, en Espagne et en France. Où n'a-t-il pas prêché ? Les poissons eux-mêmes sortaient de l'eau pour l'entendre. Après le fameux chapitre des nattes, emmené dans une pauvre maison de la montagne où personne ne se doutait qu'il soit bon

---

159. Mt 9, 11.

160. Lc 10, 8.

à quoi que ce soit, il balayait, il rendait les soins les plus bas, il était le plus humble, le plus caché des frères franciscains. Et cela aurait duré jusqu'à la fin de sa vie, il n'aurait jamais demandé à sortir de cet état, il aurait persisté dans les emplois les plus vils, si Dieu ne s'était servi d'une circonstance providentielle pour montrer au bon supérieur qu'il avait un trésor dont il ne se doutait pas.

Je crois vous avoir déjà raconté cette histoire. Les franciscains étaient descendus à la ville pour une ordination et avaient reçu l'hospitalité chez les dominicains. Or, en ce temps-là, les franciscains n'avaient pas de bons prédicateurs, tandis que chez les dominicains l'on prêchait fort bien. Pendant le repas, le prieur des dominicains demanda au supérieur des franciscains de faire prêcher un des siens. Ce bon père se dit : « Je prêche fort mal, les prêtres qui sont avec moi prêchent fort mal aussi. Si je faisais prêcher ce frère que personne ne connaît, notre pauvre petite réputation ne serait pas compromise. » Et il dit à saint Antoine : « Mon frère, c'est vous qui allez nous faire l'allocution. » Antoine se lève, parle, avec une telle éloquence que tous restent suspendus à ses lèvres et l'on reconnaît en lui le grand prédicateur dont la parole devait remuer trois royaumes.

Appliquez-vous cela, mes sœurs. Dans vos emplois, vous êtes parfois tentées de dire : « Je fais peu de chose... à quoi cela sert-il ?... je pourrais faire bien plus... quoi ? toujours la même chose pendant dix, quinze, vingt ans... il y en a d'autres qui enseignent le catéchisme ; c'est si beau, on peut y parler de Dieu... » Ce n'est pas le bon ange qui parle là, mais le mauvais.

Dans la tentation il faut se répondre ainsi : « Est-ce par une vue personnelle que j'agis ? Est-ce que je cherche la sanctification du nom de Dieu, pas plus par moi que par une autre (si ce n'est lorsqu'il s'agit de ma propre sanctification) ? Hors de là, pourvu que le bien se fasse parmi nous, que j'en sois ou non l'instrument, que m'importe ? »

Voyez notre Seigneur Jésus-Christ, il est resté trente ans à Nazareth à faire des jogs de charrue, à raccommoder des roues brisées. On conserve encore un joug qu'on dit avoir été fait par saint Joseph, et il est probable que notre Seigneur a aidé à cet ouvrage grossier.

On pourrait être infini sur ce sujet ; mais méditez-le vous-mêmes, mes sœurs, et recherchez de quel côté ou en quelles choses il se pourrait que vos pensées fussent descendues du surnaturel, demandez cet esprit de foi à notre Seigneur, qui veut tous les jours vous rendre plus surnaturelles, parce que c'est le fond essentiel d'une épouse de Jésus-Christ et d'une religieuse de l'Assomption.



15 décembre 1878

L'INCARNATION, MYSTÈRE DE SAINTETÉ

Mes chères filles,

Je voudrais vous communiquer quelques pensées sur les mystères de ce temps-ci. En ce moment et jusqu'au temps de Noël, nous adorons notre Seigneur anéanti dans le sein de la Sainte Vierge.

Ce grand mystère de l'Incarnation, salut du monde, principe de la vie surnaturelle, qui, selon la pensée d'un saint récemment proclamé Docteur de l'Église, aurait donné la vie au monde, même sans la chute, et unique mystère qui puisse donner la vie au monde après la chute. Ce grand mystère, dis-je, rencontre l'incrédulité, la contradiction dans tout esprit trop humain. D'abord dans les impies, puis même parmi les chrétiens : s'il arrive que l'esprit du monde vienne à prédominer, alors le point d'interrogation se pose. On se demande : « Comment se fait cela ? »

Le mystère de ce grand mystère, c'est que c'est un mystère de sainteté. Ce qui fait le scandale des personnes du monde, c'est de voir notre Seigneur Jésus-Christ, la deuxième personne de la sainte Trinité, si profondément anéanti : c'est de voir le Tout-Puissant, l'Éternel, celui qui a créé le ciel et la terre, celui qui doit venir juger les nations, si peu de chose dans le sein d'une pauvre vierge ignorée, à Nazareth d'abord, puis à Bethléem. L'explication de ce mystère, c'est qu'au-dessus de tout ce qu'il est, Dieu met sa sainteté. La sainteté est ce qu'il cherche avant tout. Ce qu'il veut, c'est de créer des saints.

Les hommes raisonnent comme si Dieu avait voulu créer un royaume ou une doctrine, et non comme s'il avait voulu créer des

saints. Ce sont des saints que Dieu a voulu faire par ce mystère de l'Incarnation. Et d'abord voyez comme il est descendu dans le sein de la Sainte Vierge, parce qu'elle était absolument sainte. Ce que le monde ne comprendra jamais, c'est que le plus grand attrait qui puisse attirer Dieu ici-bas, c'est la sainteté. Dans le monde entier, il n'y avait rien de semblable à cette jeune fille de quinze ans, parce que c'était ce qu'il y avait de plus saint sur la terre.

En descendant ainsi, Jésus-Christ voulait nous ouvrir à nous la voie de la sainteté. C'est pour nous qu'il est descendu du ciel. Pour nous, pour ceux d'abord qui devaient porter les fruits de la Rédemption avec cette hauteur, cette perfection, cette grandeur qui a fait les saints, des saints comme saint François d'Assise, comme les apôtres, comme nous en avons des milliers dans l'Église catholique.

La première affection donc, le premier amour qui attirait Jésus-Christ sur la terre, c'était la sainteté. Les saints ne se pouvaient créer que dans cet anéantissement où notre Seigneur s'est mis dans son Incarnation. Là est la racine de toute sainteté. Là est le principe du renoncement à toutes les choses de la terre et de l'anéantissement de soi-même pour vivre de Dieu, selon Dieu, dans la volonté de Dieu. Lisez toutes les vies de saints : vous trouverez toujours qu'ils ont entièrement renoncé à eux-mêmes, qu'ils sont entrés dans les anéantisements de l'humilité, de la pauvreté, de l'obéissance. Ils se méprisaient profondément eux-mêmes, et donnant tout leur amour à Dieu, ils cherchaient toute vertu dans ce que notre Seigneur leur avait montré, en se faisant si petit dans le sein de la très Sainte Vierge.

Mais après les saints, il n'y a de chrétiens sauvés que ceux qui, en quelque mesure, participent à cet esprit d'anéantissement qui est essentiel à la sainteté.

Comment s'étonner, mes sœurs, que les gens du monde ne comprennent pas cela ? Comment s'étonner que tant de personnes distraites, légères, ne puissent pas entrer dans un mystère aussi profond que celui de l'anéantissement d'un Dieu, devant avoir pour résultat l'anéantissement le plus profond des créatures devant Dieu et l'union à cette vie que notre Seigneur Jésus-Christ a voulu accepter dans le sein de la très Sainte Vierge ?

C'était sans doute une vie de consolation, puisqu'il trouvait la créature la plus sainte du monde, la plus parfaite, la plus angélique, que dis-je ? élevée bien au-dessus des anges, des saints, de toute créature. Elle dépassait les grâces de toute autre, avait ses commencements dans la perfection des saints ; s'élançait presque jusqu'au trône de Dieu, autant du moins qu'une créature peut s'approcher de ce trône.

Voilà celle en qui Jésus-Christ a trouvé une si immense consolation. Il a accepté cette vie de silence absolu, d'obéissance, de captivité, d'anéantissement absolu, lui qui était parfait dans son corps, parfait dans son âme, parfait dans son intelligence ! Voilà ce que des religieuses ne sauraient trop méditer, pour voir dans le fond d'elles-mêmes ce en quoi elles doivent s'anéantir !

Il y a en nous beaucoup de choses auxquelles il faut que nous renoncions, beaucoup de choses dans lesquelles nous vivons encore, nos volontés, notre orgueil, ces mille petites attaches qui sont le bagage du moi. Et si, à l'approche de ces grandes fêtes, notre Seigneur Jésus-Christ nous invite d'un côté à nous réjouir, parce qu'il nous apporte le pardon, la paix, la grâce, la sainteté, d'un autre côté, pour recevoir ces grâces, il nous appelle à entrer dans la même voie qu'il a suivie, c'est-à-dire dans l'anéantissement, dans le renoncement le plus profond à soi-même, pour participer à sa sainteté.

Nulle ne sait à quel degré d'anéantissement Dieu a attaché pour elle la sainteté, à quelle profondeur il l'a cachée pour chacune d'elles. À quel point la grâce de la sainteté est-elle pour vous, ma sœur ? Vous ne le savez pas, ni moi non plus. Mais si vous êtes fidèle, si vous vous donnez à notre Seigneur Jésus-Christ pour le suivre anéanti, ces grâces descendront ; et, comme il est de la nature de la grâce que chaque grâce reçue en attire une autre et la double, il dépend de vous que la grâce se multiplie merveilleusement dans votre âme.

Ainsi Dieu vous envoie une petite lumière, vous voyez ce qu'il faut quitter. Vous le faites, par la volonté, par un acte, par une acceptation généreuse : cette grâce se double, revient et demande deux autres choses encore, vous y répondez également. Ce n'est plus deux grâces, c'est quatre grâces que vous recevez, puis huit, puis seize. Si la grâce se multiplie, disent les anciens théologiens, ce n'est pas à raison de un,

deux, trois, quatre, cinq, c'est à raison de deux, quatre, huit, seize, trente-deux.

Combien il dépend de vous de recevoir des grâces nombreuses ! Tout le long du jour, Dieu propose des grâces à l'âme religieuse. Tout acte d'humilité, de perfection, d'obéissance, de prière nous en attire. Tous les sacrements nous en donnent. Si l'âme est fidèle à correspondre à ces grâces, celles du lendemain seront plus nombreuses, plus grandes, plus miséricordieuses, et celles du surlendemain plus grandes encore.

Il en fut ainsi pour la Sainte Vierge : pas une grâce n'a été perdue pour elle depuis le jour de son Immaculée Conception. L'esprit se perd devant cet abîme de perfection, et les mots font défaut. Pas une grâce à laquelle elle n'ait répondu, et elle en a reçu d'immenses. Toutes ces grâces se doublant, se quadruplant, qui peut mesurer l'abîme de grâce, de sainteté, dans l'âme de la Sainte Vierge ?

Si les premières grâces de la Sainte Vierge, comme son Immaculée Conception, ont été si grandes, que dire de la grâce de l'Incarnation ? À la fin de sa vie, Marie est appelée à offrir avec Jésus-Christ le sacrifice du Calvaire. Elle y est prête avec lui. Elle y devient la mère du genre humain : grâce très douloureuse sans doute, mais la grâce n'est pas toujours consolante ; elle est souvent accompagnée de déchirements et de souffrances.

La Sainte Vierge n'a négligé aucune grâce : dans la joie comme dans la douleur, elle n'a jamais laissé tomber aucune parcelle du don de Dieu. C'est ainsi que, de grâce en grâce, elle s'est élevée jusqu'à ce trône de gloire où elle est l'objet de l'admiration de tous les anges et de tous les saints. En même temps elle est devant Dieu la fille la plus humble, la plus fidèle et la plus soumise !

À sa suite, mes sœurs, vous êtes appelées à vous faire aussi un trône, prenant toujours l'anéantissement pour point de départ. Et remarquez que dans le ciel la Sainte Vierge est toujours humble, soumise, parfaite servante de Dieu, en même temps qu'elle est son épouse et la reine de toutes les créatures.

Ce serait une grande folie de croire que l'humilité et l'anéantissement cessent dans le ciel. Seulement dans le ciel l'humilité est joie et l'anéantissement est plénitude, parce que Dieu trouve plus

de place là où il y a moins de la créature. À mesure qu'un saint est plus aimant, il est plus vide de lui-même ; et le ciel est le lieu de l'amour parfait, où les saints arrivent à la plénitude de l'amour commencé sur la terre. De tous les lieux, c'est donc celui où l'on est plus vide de soi-même. C'est une triste plénitude que celle de soi ; c'est celle qui descend en enfer ; c'est celle qui, si elle évite l'enfer, a besoin d'être purifiée dans les feux du purgatoire ; car rien de souillé ne peut demeurer devant Dieu.

Si ces pensées vous aident, mes sœurs, à mettre en vous quelque chose des anéantissements de notre Seigneur Jésus-Christ, à vous quitter pour ne plus vous retrouver qu'en Dieu, cet Avent vous aura été très sanctifiant. Quand vous vous trouverez devant les objections du monde, devant les blasphèmes des incrédules, dites-vous que le mystère de Dieu est un mystère de sainteté et qu'ils ne peuvent le comprendre. Avant tout, Dieu a donné son Fils au monde pour faire des saints, et, après les grands saints, des hommes qui participent à la sainteté.

Beaucoup de chrétiens ne comprennent pas cela. Je ne dis pas qu'ils n'arriveront pas au ciel. Ce sera comme les enfants morts après le baptême, par un effet de la plénitude des sacrements. Ils y arrivent à une petite place, où Dieu verse sur eux quelques rayons. Mais ils ne remplissent pas tous les desseins de Dieu, ils ne sont pas tout ce que Dieu aurait voulu d'un peuple élu, choisi, à qui il avait tant donné.

Combien moins cela doit arriver à des âmes qui portent le nom de religieuses ! Religieuse veut dire pleine de religion envers Dieu. Épouses du Fils de Dieu, elles ne sont pas seulement attachées à lui par des liens ordinaires, mais par des liens saints, particuliers, choisis. En elles, la sainteté doit s'étendre et se solidifier tous les jours, en s'établissant sur les fondements des anéantissements de notre Seigneur Jésus-Christ, dans les mystères que nous célébrons maintenant.



22 décembre 1878<sup>161</sup>

## L'OBÉISSANCE

*Si la religieuse donne tout ce qu'elle a par la pauvreté, son cœur son corps et ses sens par la chasteté, elle se donne tout entière elle-même par l'obéissance. Cette vertu qui consomme le sacrifice de tout son être est le lien, la force et l'essence de la vie religieuse<sup>162</sup>.*

Mes chères filles,

Je ne veux que vous recommander de faire bien sérieusement votre retraite : écoutez beaucoup notre Seigneur pendant ces jours. Tout le temps que vous aurez, employez-le à prier, à vous mettre sous son action en vous préparant à la rénovation de vos vœux. Il faut vous renouveler dans les dispositions que vous aviez en prononçant les vœux pour la première fois. Embrassez sérieusement la pauvreté, sérieusement l'obéissance et renouvelez le don de vous-mêmes à notre Seigneur Jésus-Christ par amour. Il faudrait que d'année en année, il y ait quelque chose de plus fidèle, de plus fervent, de plus donné dans chaque renouvellement de vos vœux.

C'est le cas d'examiner ce qui dans vos dispositions peut manquer d'obéissance et de pauvreté. C'est surtout sur ces deux points qu'il faut insister. Quelquefois on obéit, mais pas entièrement. Votre obéissance est-elle un abandon complet à toutes les volontés de Dieu, quelles qu'elles soient ? Est-elle un acte de foi ? Votre pauvreté est-elle un dépouillement entier ? N'y a-t-il pas souvent des

---

161. Chapitre inédit.

162. Constitutions, chapitre : *De l'obéissance*.

préoccupations, des recherches en dehors de l'esprit de pauvreté ?  
Recueillez-vous, priez, dites à Dieu : « Que l'obéissance m'exerce  
d'une façon, que la pauvreté me saisisse d'une autre, je suis toute à  
vous, je n'ai plus de réserve. »



ANNÉE 1879



- 6 janvier : Mère Marie-Eugénie et mère Thérèse-Emmanuel assistent aux fêtes de l'Externat.
  - *30 janvier : Mac-Mahon démissionne de la Présidence de la République. Les nouvelles élections sont nettement à gauche. « La République aux républicains. » Jules Grévy est élu Président.*
  - *Mars : Projet des lois de Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique. Crainte pour les Congrégations religieuses.*
- 19 mars : À Malaga, mort de mère Marie-Agnès Devereux, empoisonnée par un médicament.
  - 7-28 avril : Le père d'Alzon est à Paris.
- 22 avril : Départ de mère Marie-Eugénie pour Lyon, Nîmes, Montpellier, Nice.
- 21 mai : Retour de mère Marie-Eugénie. Difficultés internes à Nîmes. Projets de fondation pour Cannes (Couvent des Religieuses de la Présentation).
  - *1<sup>er</sup> juin : Mort du Prince Impérial, fils unique de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, tué en Afrique du Sud dans une campagne contre les Zoulous.*
  - *12 juillet : Messe de Requiem pour le Prince Impérial.*
- **6 juillet : L'adoration quotidienne est accordée à Auteuil.**
  - *11 juillet : Projet de lois laïques sur l'enseignement (Jules Ferry).*
- 8-12 août : Mère Marie-Eugénie est à Saint-Dizier.
- 28-30 août : Elle est à Poitiers.
- 5-12 septembre : À Auteuil, retraite de la Communauté, prêchée par le père Delobel, Rédemptoriste.
- 26 septembre : Mère Marie de la Nativité, Supérieure de Ramsgate, part préparer la fondation de Cannes.

- 28 septembre : Mère Marie du Christ est supérieure à Nîmes.
- Octobre : À Paris, l'Externat rue Malesherbes est transféré rue du Général Foy.
  - 8 décembre : Jubilé de l'Immaculée Conception, 25 ans après la proclamation du dogme.
- 10-17 novembre : Mère Marie-Eugénie est à Reims et Sedan.
- 9 décembre : Fête au Petit-Couvent, dit de l'Immaculée-Conception. Mère Marie-Eugénie s'y rend auprès des sœurs.

*5 janvier 1879*

NE CHERCHER QUE LA VOLONTÉ DE DIEU

Mes chères filles,

Pendant ce temps que nous passons au pied de la crèche, je voudrais vous engager à faire, en présence de notre Seigneur, la méditation qu'on fait au commencement des retraites, sur l'indifférence à l'égard des choses créées, c'est-à-dire, sur la disposition à les recevoir indifféremment de la main de Dieu.

Notre Seigneur est un grand maître dans cette leçon si fondamentale, si nécessaire, qui mène à une si haute perfection, quand on y entre vraiment. Il est bien nécessaire de se rendre compte à ses pieds de l'abandon complet avec lequel Jésus-Christ se livre à tous les effets de la volonté de son Père.

Pendant la retraite vous faites cette méditation ; vous méditez pourquoi l'homme a été créé, et comment toutes les créatures doivent l'aider à procurer cette fin. C'est pour tous les hommes, il ne s'agit pas ici exclusivement de la vie religieuse : tout chrétien, tout homme baptisé, tout homme créé appartient à son Créateur. Il doit faire la volonté de Dieu, il a Dieu pour principe et pour fin. C'est un fait naturel et universel. Sans même être chrétien, on appartient à son Créateur. Le Créateur a tous les droits sur sa créature. C'est là une des vérités le plus complètement oubliées dans le temps où nous vivons.

Tout homme se pose en ce monde, comme s'il s'était créé lui-même. C'est une des absurdités des temps présents. Des hommes savants, capables, se mettent infiniment au-dessous des simples païens ; car les païens reconnaissaient que toute chose a été créée par un Être

supérieur. C'est cette vérité qu'on est en train de nier dans les temps où nous sommes.

Par le fait de notre nature créée, reçue, nous appartenons donc à Dieu comme à notre Créateur. Mais nous avons été élevées plus haut : nous sommes doublement créatures, et par nature et par grâce. Nous participons à l'esprit de Jésus-Christ, nous avons reçu avec la foi la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ. Eh bien, si nous n'étions pas religieuses, étant chrétiennes nous serions obligées de nous tenir tellement dans la volonté de Dieu, que nous la préférions à tout attrait des créatures qui pourrait entraîner au péché – je ne dis pas seulement au péché mortel – car une créature baptisée ne doit pas être dans un état où elle consente au péché véniel par un acte libre et volontaire. Or, nous sommes dans un état infiniment plus élevé : nous tendons à la perfection, nous sommes engagées par vœu à appartenir à Dieu d'une manière spéciale.

Quelle doit être précisément notre disposition à cet égard ? C'est que tous nos actes, toutes nos pensées, toutes nos paroles, comme nous le disons à Prime chaque matin, aillent à procurer le service de Dieu en nous et dans les autres ; que nous ayons une telle horreur de toute offense et de tout mal que notre volonté ne s'incline dans les choses créées qu'à ce qui est volonté de Dieu, et se détourne absolument de tout ce qui est un péché, même véniel. C'est là l'état le plus bas où nous puissions nous placer. Le plus élevé est celui qui, dans les choses créées, ne tend plus qu'à ce qui est agréable à Dieu, cherche à imiter Jésus-Christ en toutes choses. Voilà l'état de parfait abandon.

La prière à laquelle je faisais allusion est celle de Prime. Vous dites chaque matin : *Que toutes nos paroles, toutes nos pensées, toutes nos actions tendent à faire la justice de Dieu. Que toutes sans exception soient dirigées à l'accomplissement de sa justice.* La justice de Dieu, c'est son honneur, sa gloire, son service. La sainteté, voilà la justice de Dieu. De sorte que pas une pensée, pas une parole, pas une action ou un mouvement ne devrait avoir d'autre fin que de procurer la gloire de Dieu et de *faire sa justice* – non pas selon nos idées à nous, mais selon les pensées, selon les volontés de Dieu. Voilà l'ordre, et alors nous serons dans l'accomplissement continuels du bon plaisir de Dieu.

Revenons près de la crèche. La Sagesse infinie, l'homme par excellence, celui dont l'intelligence est parfaite, dont la sainteté est celle de Dieu, en qui tout est divinement et humainement au-dessus de toute créature, notre Seigneur, nous le voyons abandonné, de telle sorte qu'il dépend de sa créature pour tout ce que l'on veut faire de lui, pour recevoir sa nourriture, pour être porté ici ou là. La Sainte Vierge le prend – mais c'est saint Joseph qui lui dit de le faire – pour aller en Égypte, pour en revenir. Notre Seigneur n'a de choix pour aucune chose créée. Être donné aux bergers, être donné aux Mages, il fait tout en admirable et parfaite obéissance. Dès l'aurore de sa vie mortelle, il est si abandonné en toutes les choses créées qu'il ne cherche que le bon plaisir de son Père. Il le cherche jusqu'à la fin, jusqu'à la mort humiliante et douloureuse de la croix.

Ce temps de la sainte Enfance nous est donné pour recommencer un peu chaque année la vie spirituelle avec notre Seigneur Jésus-Christ, en nous dépouillant, en quittant nos propres pensées, de telle façon que notre disposition à l'égard de tout ce que nous pourrions rencontrer dans cette nouvelle année soit de n'avoir d'autre choix que celui de la volonté de Dieu.

Cela va très loin. Prenez une de vos journées. Du matin jusqu'au soir, vous ne devez avoir d'autre choix que la volonté de Dieu : « Mais je pourrais faire plus de bien ! J'ai du zèle, j'ai besoin d'action... On ne voit pas que je pourrais être apôtre ! » – Qui pouvait être apôtre plus que notre Seigneur Jésus-Christ ? Jusqu'à trente ans, il est resté dans la vie cachée, se contentant d'y bien faire toutes choses, selon cet axiome des saints du désert : *Fais bien tout ce que tu fais*<sup>163</sup>. Fais-le complètement.

*Fais bien tout ce que tu fais.* Qu'il s'agisse d'agencer des pièces de bois comme notre Seigneur l'a fait pendant trente ans, ou de balayer la maison, ou de ne rien faire, comme le divin Enfant à Bethléem. Que ce soit en travaillant beaucoup comme notre Seigneur dans sa vie apostolique, en étant estimée ou méprisée, comptée pour quelque chose ou comptée pour rien. C'est comme cela que notre Seigneur a vécu. Il faut regarder toute votre journée et dire : À quoi me suis-je

---

163. *Age quod agis.*

heurtée ? Ai-je rencontré des répugnances très fortes, des désirs très vifs ? D'où viennent-ils ? À quoi suis-je attachée ? Est-ce que je ne serais pas dans l'indifférence dont parle saint Ignace ? Est-ce que je ne veux pas être comme notre Seigneur que j'adore dans sa crèche, petit enfant, souple, dépouillé, commençant, dès l'instant de son Incarnation, à faire ce qu'il dit plus tard, et répète souvent dans le cours de sa vie apostolique : *Voici, je viens pour faire ta volonté*<sup>164</sup>. *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé*<sup>165</sup>.

Voilà ce que je me suis sentie pressée de vous rappeler. C'est une des grandes méditations que vous faites pendant la retraite. Il faut y revenir de temps en temps, surtout dans les occasions où l'on sent son âme un peu pressée, un peu troublée. On est troublée par de vifs désirs, par des volontés fortes, par de grandes contrariétés. Quand on sent ce quelque chose qui presse, comme dit *l'Imitation* : *Tout désir ne vient pas du Saint-Esprit*, dans ces moments-là, il faut méditer de nouveau quelque-une de ces vérités sur lesquelles nous devons être fondées, parce que pour nous tout est là.

Si en nous, tout est pour Dieu, si aucune créature n'a le pouvoir de nous séparer de Dieu, même un seul instant, si, comme saint Paul, vous pouvez dire : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ? ce n'est ni la tribulation ni l'angoisse... ni le péril, ni la persécution... ni la mort, ni la vie... ni les principautés, ni les puissances*<sup>166</sup>, alors vous êtes dans un état très sûr. Si cela se manifeste à chaque instant de la vie, vous êtes même dans un état très saint. C'est ce qu'il faut tâcher d'établir dans sa vie, en revenant souvent à notre Seigneur, qui est le modèle de tout ce qui est fondamental dans la vie chrétienne.



---

164. He 10, 9 et Ps 39, 8-9.

165. Jn 4, 34.

166. Rm 8, 35-39.

*13 janvier 1879*

LA CONFIANCE EN LA BONTÉ DE DIEU

Mes chères filles,

Dans ces mystères de Noël, je me suis sentie pressée de revenir sur une chose que je vous dis souvent, je crois, et sur laquelle on ne saurait trop insister. C'est que, dans le mystère de la Rédemption, le principe de tous les rapports de Dieu avec l'homme, c'est sa bonté infinie.

En général les âmes intérieures, les âmes qui travaillent à leur perfection ne mettent pas assez dans leurs rapports avec Dieu cette confiance sans bornes, cette persuasion du bien infini qui est en lui et de la bonté infinie avec laquelle il veut le répandre. Et cependant, ce qui aide le plus dans l'oraison, dans les tentations, les difficultés, les épreuves, c'est d'établir au fond de son âme une confiance qui renaisse toujours, même vis-à-vis de la mort.

C'est une grande peine que de perdre ceux qu'on aime. En religion, on s'aime les unes les autres, et combien de fois le cœur reste blessé après la mort d'une sœur ! C'est alors qu'il faut penser que Dieu a tout fait par amour, par bonté, qu'il est sans cesse veillant sur nous pour nous préparer ce qui est le meilleur.

De même pour les défauts : on a sans cesse à lutter contre soi-même, on se rencontre avec ses misères, ses infirmités. Ce qui aide le plus à les combattre, ce qui fait qu'on s'abandonne davantage à l'obéissance, à la pauvreté, à l'oraison, au travail de l'oraison, c'est de compter toujours sur Dieu et de vivre sans cesse dans la pensée de sa bonté infinie.

Cela coupe court également aux scrupules, aux retours perpétuels sur soi-même. Que demande la bonté infinie ? Que nous fassions ce que nous pouvons, que nous confessons les péchés dont nous avons souvenance. Mais il n'y a aucun commandement nous demandant d'avoir une mémoire parfaite, une intelligence qui discerne dans l'âme tout ce qui s'y passe.

Si nous ne nous souvenons pas d'une partie de nos fautes, c'est une conséquence de notre infirmité. Il ne faut pas s'en troubler, se tourmenter, revenir constamment sur soi-même par des examens continuels, ce ne serait pas faire honneur à Dieu, qui demande que nous allions à lui simplement, franchement, généreusement, qui veut que, travaillant notre âme, nous allions en avant sans regarder toujours en arrière. Saint Paul en a donné la formule quand il a dit : *Oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être et je cours vers le but [...] dans le Christ Jésus*<sup>167</sup>.

Voilà ce que l'amour de notre Seigneur demande de nous : que nous le cherchions, que nous allions à lui, que nous allions toujours en avant, laissant ce qui est en arrière – soit que nous ne le recherchions pas, en revenant inutilement sur nous-mêmes, soit que nous l'oublions par abnégation – pour nous établir dans la confiance en cette bonté infinie, qui a présidé à notre naissance, qui a présidé à notre baptême surtout. Car c'est une grande grâce d'être baptisé, d'être fait enfant de Dieu, de recevoir en soi la sainte Trinité, de devenir le temple du Saint-Esprit. C'est une grâce donnée à tous, uniquement par l'infinie bonté de Dieu, avant que rien n'ait été fait pour la mériter.

Après le baptême, qui dénombrera toutes les grâces que vous avez reçues ? La présence de notre Seigneur Jésus-Christ, le renouvellement de ses mystères, sa vie dans le tabernacle, cette vie d'amour pour nous. En vous approchant de lui, il faut sans doute adorer sa grandeur, sa majesté. Il faut aussi adorer cette condescendance infinie, cette bonté miséricordieuse, ces mains qui sont pleines de grâces pour les répandre sur vous.

Plus ce sentiment grandit, plus l'âme devient généreuse. En général, ce qui resserre les âmes, c'est qu'elles n'ont pas assez de confiance.

---

167. Ph 3, 13-14.

C'est qu'elles se perdent dans mille détails. C'est qu'elles reviennent sans cesse sur elles-mêmes ; c'est que, n'étant pas assez persuadées de tout ce que Dieu donne, elles ne donnent pas tout ce qu'elles sont. *Mettez le feu au milieu d'une maison*, dit saint François de Sales, *et l'on s'empressera bientôt de jeter les meubles dehors*. Mettez le feu dans un cœur, embrasez-le de la pensée de l'amour par lequel notre Seigneur l'a prévenu. Il n'y aura rien au monde qui ne soit sacrifié généreusement et de bonne grâce.

Revenez beaucoup là-dessus, en méditant les mystères de l'Enfance. Ce sont les mystères de l'amour de notre Seigneur pour nos âmes. Quand il s'est fait si petit, quand il a accepté une telle humiliation, quand il a fait venir les bergers et les mages, quand il s'est laissé donner à eux, rien que par leur adoration et leur foi il les a sauvés, sanctifiés.

Allons de même, adorons, prions. Pourquoi serions-nous plus mal traitées que les mages et les bergers ? En adorant, ils ont cru ; en croyant, ils se sont montrés fidèles à l'amour ; et par l'amour, ils sont arrivés à la bienheureuse éternité où ils sont devenus des saints.



16 février 1879

LE SILENCE

*Afin que les sœurs puissent trouver, selon la parole du Saint-Esprit, leur force, leur justice et leur paix dans le silence, il ne sera jamais permis de parler depuis le second coup de Matines jusqu'après la messe de Communauté, à moins d'une pressante nécessité<sup>168</sup>.*

Mes chères filles,

Je voulais précisément aujourd'hui vous recommander le silence, que vient nous rappeler la lecture de nos règles. Il faut y faire une grande attention. Facilement on se laisse aller sous ce rapport, et une communauté qui a été exacte au silence, déchoit petit à petit si chaque personne se laisse aller à parler dans un lieu ou dans un autre.

Rappelez-vous que pour la perfection c'est un des points les plus importants. Saint François de Sales n'hésitait point à dire que, si on établissait le silence et l'oraison dans une communauté relâchée, il se chargerait de la réforme de cette maison.

Le difficile pour les communautés qui n'ont pas besoin de réforme, est de bien garder le silence. Naturellement on se laisse un peu aller, voici comment : on a une chose nécessaire à dire, entre maîtresses on a souvent besoin de se parler. Au lieu de demander la permission, on la suppose. On commence la conversation, on la reprend dans un autre endroit, on a beaucoup d'apartés.

---

168. Constitutions, chapitre : *Du silence*.

Autre point : pour les infirmeries, toujours autrefois et fort exactement, on demandait la permission pour aller voir les malades. Aujourd'hui, pour de très petites indispositions on va voir les sœurs, si bien qu'on entend dire : « Telle sœur n'est pas venue me voir », comme si c'était une espèce de nécessité qu'on aille parler à l'infirmerie dès qu'il y a des personnes souffrantes. Là aussi, on doit observer le silence et il faut s'adresser aux supérieures pour demander la permission d'y aller voir les sœurs.

Ensuite on a de petites peines, de petits ennuis dans la vie. On a été grondée, on n'a pas réussi en quelque chose. Une sœur a trouvé que l'on n'a pas bien fait ce dont on était chargée. On a été blâmée par des personnes du dehors, par des personnes du dedans. – Ce n'est qu'à Dieu et à ses supérieures qu'on doit parler de ces choses-là. Saint François de Sales, que je citerai encore, est même sévère sur ce point ; il dit : *Qui se plaint pèche*. Ce n'est pas pour des religieuses qu'il dit cela, c'est, je crois, dans son *Introduction à la vie dévote*. C'est pourquoi dans nos règles il est recommandé de ne pas se plaindre, de faire à Dieu le sacrifice de ces petites choses.

Quand on a une peine, quelque chose qui *embrouille*, on peut demander à ses supérieures de nous l'expliquer. Mais il ne faut pas que ce soit *hic et nunc*. Il n'est pas nécessaire que ce soit à trois heures, quand la chose est arrivée à deux heures et demie ; c'est être par trop immortifiée. Il faut attendre le moment où les supérieures seront libres. C'est à Dieu qu'il faut en parler jusque-là, lui dire : « Mon Dieu, vous m'avez envoyé cette petite observation, cette mortification, je vais tâcher de la prendre avec humilité et simplicité. Je ne vois pas que j'aie eu tort, que j'aie mal fait, peut-être le verrai-je plus tard », puis se tenir tranquille.

On peut très bien demander à ses supérieures comment s'y prendre pour l'accepter ; mais aller dire à une sœur : « Que c'est ennuyeux ! telle enfant ne veut pas m'obéir... Les personnes du monde se plaignent de mes leçons, je les ai cependant données de telle façon », et cinquante autres choses, ce n'est pas bien. C'est manquer au silence, à la mortification, à cet esprit de perfection que le silence doit établir.

Il ne faut jamais oublier, mes sœurs, que nous avons fait vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, pour acquérir les vertus qui

répondent à ces trois vœux et pour tendre à la perfection. Tendre à la perfection selon nos règles, c'est un engagement sacré qui résulte des vœux. Or, le silence, l'humilité, la mortification font partie de la Règle. Il faut donc arriver à la pratique de ces vertus selon la Règle, pour arriver à la perfection.

Quand on sent des mouvements de nature très vifs, il faut d'abord recourir à sa Règle, voir ce qu'elle demande. Il faut prier pour tâcher d'être maître de soi, d'avoir son âme entre les mains, et ne pas suivre tous les mouvements naturels, ne pas se laisser aller à tout ce qu'on éprouve. Ce serait très éloigné de la perfection. Il faut donc commencer par se taire, prier, réfléchir, se mettre dans l'esprit des règles, dans l'esprit d'obéissance, de mortification et d'union à notre Seigneur.

On veut être unie à notre Seigneur !... Comme notre Seigneur a peu parlé !... Comme la Sainte Vierge a peu parlé !... Combien peu de paroles on rapporte d'elle ! Le silence a été le caractère de tous les saints. Ils ont parlé pour le service de Dieu, pour le faire connaître, par esprit de zèle, jamais par esprit de nature ; autrement ils n'auraient pas été des saints.

Ce sont les réflexions dont il faut se nourrir pour se proposer désormais une observance plus exacte du silence.



*23 février 1879*

## LA CHARITÉ

Mes chères filles,

Je disais il y a quelques jours à la récréation que j'estimerai heureuse une âme qui n'aurait pas toujours besoin de se reprendre sur tous les principes de la vie religieuse. Mais, sérieusement parlant, non, je ne l'estimerai pas heureuse, parce que je crois qu'elle serait dans l'illusion, si elle croyait n'avoir jamais à se reprendre sur l'humilité, la patience, l'obéissance, la pauvreté, la charité. Toutes ces vertus, qui sont le fondement et l'essence de la vie religieuse, ont tant de développement, tant de perfection, que c'est toute sa vie qu'il faut travailler sur un point ou sur un autre, sans jamais cesser ni s'arrêter.

Aujourd'hui, dans l'épître de saint Paul, c'est la charité qui nous est recommandée. Vous savez que la charité a toujours été regardée comme le résumé de la Règle de saint Augustin. Cette Règle commence par là. Toutes les feuilles, toutes les pages, tous les mots sont animés d'un admirable esprit de charité. Il y a d'autres Règles dont on peut dire que leur esprit est un esprit de silence, de pauvreté, d'austérité. Là, c'est l'esprit de charité qui anime tout.

Le fondement sur lequel nous devons être basées, c'est que tout chrétien est absolument obligé d'aimer Dieu plus que lui-même et par-dessus toutes choses, et son prochain comme lui-même pour l'amour de Dieu. Il faut souvent voir si l'âme a vraiment pour Dieu cet amour de préférence, cet amour nécessaire sans lequel elle n'est pas constituée dans la charité, car saint Paul a dit que si l'on n'a pas la charité, on n'a pas le caractère des enfants de Dieu, des amis de Dieu.

Dans l'ordre de la perfection, cette charité va se développant, à des degrés incommensurables ; tous les jours on en peut acquérir de nouveaux. Une chose qui m'a touchée dans les derniers moments de sœur Marie-Catherine<sup>169</sup>, c'est que sa seule préoccupation était, à l'aide des souffrances et de la charité, d'acquérir durant sa maladie tous les degrés d'amour qu'elle aurait pu acquérir dans sa vie.

Chacune de nous, nous avons un certain degré d'amour de Dieu à acquérir. Cela devrait être notre grande préoccupation. Dieu nous a préparé une étendue, une plénitude de son amour qui doit faire notre gloire dans le ciel et notre joie ici-bas. Faisons donc tous les jours des progrès dans l'amour de Dieu. Cet amour appartient à toutes les vertus. Il en est le fondement, il en est la fin. Que notre grande préoccupation soit d'y avancer toujours, et d'avancer aussi dans l'amour du prochain, qui vient tout de suite après dans le commandement de Dieu.

Saint Jean dit : *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas ?*<sup>170</sup> Il faut donc, à cause de Dieu et pour Dieu, aimer le prochain, le supporter, être bon pour lui, être bon pour tous les prochains, car tous portent l'image de Dieu. Si ce n'était que le prochain qui vous plaît, vous savez ce que notre Seigneur dit dans l'Évangile : *Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ?*<sup>171</sup>, ils sont aimables à ceux qui leur plaisent, ils ont des tendresses pour ceux qu'ils aiment. Le caractère du chrétien, c'est, à cause de Dieu, d'avoir de la charité pour tous. Cette charité fait des progrès toujours sensibles, toujours plus grands.

Notre Seigneur a dit : *À ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres*<sup>172</sup> ; d'abord les unes pour les autres dans la communauté, ensuite les unes pour les autres dans toute l'étendue de l'Église. La foi fait voir l'image de Jésus-Christ dans tout chrétien. À cause de Jésus-Christ, on aime cet autre chrétien. L'amour va jusqu'au dévouement, qui préfère le bien des autres au sien propre, comme dit la Règle : *Vous pourrez vous croire*

---

169. Marie Saint-Martin.

170. 1 Jn 4, 20.

171. Mt 5, 46-47.

172. Jn 13, 35.

*d'autant plus avancées que vous préférerez plus le bien de la communauté à votre intérêt propre*<sup>173</sup>.

Nous entrons dans le Carême, ce temps d'adoration, de réparation, de prière, ce temps d'expiation et de préparation aussi. Entrons-y par la charité. Développons la charité dans nos cœurs. Prions pour les pécheurs, prions les unes pour les autres ; demandons la perfection les unes des autres. Tâchons d'être ardentes, ardentes pour Dieu d'abord, puis à cause de Dieu, ardentes dans la charité fraternelle, que nous exerçons surtout en aimant l'Église. C'est en elle que nous trouvons toutes les âmes, tous les membres de Jésus-Christ. Elle doit être l'objet éminent de la charité. Nous exercerons cette charité par la prière, le sacrifice, l'oubli de nous-mêmes, la mortification, toutes ces œuvres qui portent des fruits, non seulement pour nous, mais aussi pour les autres, quand nous y mettons l'intention de leur être utile.

J'ajouterai à cela, mes sœurs, que dans l'examen particulier, dans la méditation, dans les efforts que vous faites, je ne saurais trop vous recommander d'avoir toujours quelque vertu à laquelle vous travailliez particulièrement. Le père Surin dans un de ses ouvrages dit : *Qu'est-ce qu'une personne qui tend à la perfection ? C'est une personne qui a toujours un dessein spirituel, un point de perfection auquel elle travaille incessamment, qui a toujours sous les yeux quelque chose de bon, de saint, auquel elle s'applique.* Elle s'y applique par l'oraison, par les œuvres, par la mortification, par l'attention à produire des actes de cette vertu, à acquérir de la ressemblance avec notre Seigneur, à se remplir de tels et tels sentiments.

Car bien des choses concourent à cette œuvre de perfection qu'on a toujours sur le métier. Tandis qu'une personne qui est lâche, qui est négligente, qui travaille un peu à ceci, un peu à cela, souvent à rien, va devant elle, gardant une certaine observance ; mais elle ne marche pas avec l'ardeur, la fermeté, le courage d'une âme tout appliquée à un but déterminé, à un travail de perfection bien défini.

Vous comprenez que si toute votre vie vous avez une chose spéciale, particulière, à laquelle vous appliquiez vos actes, vos pensées, qui ne

---

173. Règle de saint Augustin.

laisse pas de place aux autres désirs, à d'autres préoccupations, vous deviendrez des âmes parfaites, parce que tantôt une chose, tantôt une autre se perfectionnera en vous. Vous vous appliquerez à la ressemblance avec notre Seigneur tantôt dans une vertu, tantôt dans une autre.

Aujourd'hui, je vous recommande cette ressemblance de notre Seigneur dans la charité qui est si fort l'esprit de votre Règle.



*2 mars 1879*

LA DÉVOTION À SAINT JOSEPH  
ELLE DOIT NOUS CONDUIRE À LA VIE INTÉRIEURE  
ET À L'UNION À NOTRE SEIGNEUR

Mes chères filles,

Nous commençons hier le mois de saint Joseph. À cause du temps que nous donnons à l'Office, qui doit toujours occuper chez nous la première place et pour lequel nous devons réserver toutes nos forces, nous ne pouvons pas faire les mois de dévotion qui se présentent dans l'année.

Toutefois, en ce moment où l'Église honore saint Joseph, il convient que nous joignons cette dévotion à celle de la Passion, qui doit surtout nous occuper pendant le Carême. Il est donc à souhaiter que, dans nos méditations, la première soit toujours pour la Passion ; mais que, dans la seconde méditation, dans nos visites au saint Sacrement, ou à d'autres moments, nous méditions sur les vertus de saint Joseph, au point de vue de la vie intérieure.

Je sais que toutes vous désirez devenir des personnes intérieures. On peut dire de la vie intérieure ce que saint François de Sales disait de la perfection, chacun l'habille à sa façon. Chacune s'en fait une image spéciale et se dit : « C'est cela qui m'y conduira et non pas autre chose. » Non, ce qui y conduit d'une manière certaine, c'est la prière et le sacrifice. Cherchez, tournez, mettez ensemble toutes les pensées que vous pouvez avoir sur la perfection de la vie intérieure, vous verrez toujours que la prière et le sacrifice en sont les deux grandes bases.

La prière : elle est facile à une religieuse de l'Assomption, soit parce que nous avons beaucoup de temps à passer à la chapelle, soit parce que, en dehors de là, dans les diverses occupations, nous pouvons

facilement rester dans l'esprit de prière. Il y a assez de silence dans la maison, assez de régularité, les difficultés sont suffisamment écartées, pour qu'on puisse se séparer et vivre dans le recueillement et la prière. C'est l'esprit de prière qui donne l'esprit de foi, d'espérance, d'amour, et conduit à l'union à notre Seigneur Jésus-Christ qui constitue la vie intérieure.

Si nous prenons la vie de saint Joseph, nous voyons combien il a été séparé des créatures ; comment, dans des conduites très incompréhensibles, qui l'étaient pour lui, qui le seraient pour nous si nous ne les avons pas méditées dès l'enfance : obligé de fuir dans un pays qui n'était pas le sien, au milieu d'un peuple qui ne parlait pas sa langue, en tous lieux, il a porté l'esprit de vie intérieure.

Vous me direz qu'il emmenait avec lui notre Seigneur Jésus-Christ et la Sainte Vierge. – C'est certain. Ne les avons-nous pas aussi ? Nous avons la communion fréquente, notre Seigneur Jésus-Christ dans le tabernacle. C'est lui que nous prions, c'est à lui que nous nous adressons, à lui que nous demandons toutes choses. – La Sainte Vierge est notre mère, elle ne nous abandonnera pas non plus. Elle est très attentive à nos prières.

Les vieilles légendes du moyen âge disent combien elle attache de prix à l'amour de ses enfants, quand on l'honore beaucoup, quand on recourt beaucoup à elle. La Sainte Vierge y tient tellement qu'elle est venue faire des reproches à un écolier qui avait négligé les hommages qu'il lui rendait chaque jour. Étant reine, étant toute puissante, toute miséricordieuse, ayant sollicitude de l'Église universelle, elle a une sollicitude particulière pour les vierges qui la suivent, pour les religieux et les religieuses qui portent son nom. Il n'y a pas à douter qu'elle soit près de nous si nous le voulons.

Ce n'est donc pas Jésus et Marie qui nous manquent ; ce qui nous manque, c'est la foi, l'espérance, la charité, l'union à notre Seigneur – union qui n'est pas toujours la même selon les degrés, mais qui doit être commencée en chacune de vous, et dans laquelle on avance, en se remettant souvent sous l'action de notre Seigneur et de la Sainte Vierge, en les ayant souvent sous les yeux pour imiter leurs vertus, en se taisant surtout.

Se taire est le grand moyen. Peut-on se donner à la prière, si on ne se tait pas à l'extérieur, si on ne travaille pas à se taire à l'intérieur, c'est-à-dire, si on ne s'habitue à faire taire toutes les pensées propres, toutes les volontés propres, tout ce qui fait du bruit dans l'âme, pour s'entretenir avec notre Seigneur Jésus-Christ et la Sainte Vierge ? Il y a des degrés dans tout cela. Qu'une novice qui sort du monde n'ait pas encore fait taire ce monde intérieur qu'elle a apporté, ce n'est pas bien étonnant. Mais qu'une professe, qui l'a quitté depuis longtemps, ait encore un petit monde intérieur qui parle, c'est bien pis.

Il faut y faire une grande attention. Si chaque année on impose un peu plus de silence à sa langue quand elle veut parler inutilement, et à son esprit, quand il suggère des pensées qui ne sont pas du royaume de Dieu, on finit par établir ce silence intérieur, dans lequel l'âme s'unit à notre Seigneur Jésus-Christ.

Cela appartient à l'esprit de prière, mais aussi à l'esprit de sacrifice : *Vous n'avancerez qu'autant que vous vous ferez violence*. C'est la parole de saint François Xavier, de *l'Imitation*, de tous les saints. Il faut que l'esprit de sacrifice soit le soutien de l'esprit de prière, et que l'esprit de prière vous mène à l'esprit de sacrifice, pour que la vie intérieure s'établisse.

La vie intérieure ne veut d'aucun de nos défauts, d'aucun de nos vices. Le mot semble fort ; mais comment appeler cela ? Les habitudes imparfaites, les dispositions mauvaises, quand elles se tournent en habitude, sont une espèce de vice, vice d'orgueil, vice de lâcheté, d'impatience, de susceptibilité. La vie intérieure ne veut rien de tout cela. Elle veut que tout soit sacrifié, nos *consolations* ou plutôt nos *plaisirs*.

Des *plaisirs*, en avons-nous ? Oui. Il y a des choses qui nous font plaisir, d'autres qui ne nous en font pas. Des choses qui amusent l'esprit, d'autres qui ne l'amusent pas. Des choses dans lesquelles nous voudrions nous répandre, d'autres où nous ne le voudrions pas. C'est de ces plaisirs-là, et non pas de ceux du monde, que je parle. Si je disais *consolations*, je vous tromperais peut-être. On applique plutôt le mot de consolation à ce qui vient d'en haut, et il n'y a pas lieu d'en faire le sacrifice.

Tout ce qui dilate l'âme, tout ce qui la porte vers Dieu, tout ce qui, dans l'oraison ou dans la vie religieuse, vous fait sentir quelque chose de plus généreux, de plus fervent, il ne faudrait pas le sacrifier, et dire comme certaines personnes imprudentes : « Je fais le sacrifice de cela, je n'ai pas besoin de consolation. » Dieu qui l'envoie sait que vous en avez besoin, et il faut la recevoir avec reconnaissance.

Il faut sacrifier ses *satisfactions*, voilà le mot, et c'est là que le sacrifice vient pour donner lieu à la consolation. Toutes les satisfactions de la nature empêchent les consolations de la grâce. Elles empêchent l'union à notre Seigneur. À mesure qu'on les sacrifie, qu'on s'en sépare, qu'on les quitte, qu'on ne les aime plus, qu'on ne les veut plus, que ce n'est pas de ce côté-là que se portent les désirs, on entre dans cette vie où notre Seigneur comble l'âme, l'éclaire, devient son tout.

Une âme, en effet, dégagée de ce qui est au-dehors, dégagée d'elle-même, toute attentive à notre Seigneur, soit qu'elle le reçoive dans la communion, soit qu'elle le voie dans le tabernacle, soit qu'elle le suive dans ses mystères ou dans cette présence de Dieu qui nous accompagne partout, cette âme est intérieure.

Ce n'est pas de fermer les yeux et de composer sa démarche : certainement non. Il y a des personnes qui font cela, et qui ne sont pas du tout des personnes intérieures. Il y en a d'autres qui ont un aspect très simple, très ouvert, très bienveillant et qui, partout, voient notre Seigneur, le suivent, lui obéissent, l'entourent de sacrifices, d'actes d'amour, d'espérance et de foi : ce sont des âmes intérieures.

Je suis très portée à croire que saint Joseph était de celles-là, aimable, bon, facile à aborder. Il ne vous aurait pas refusé une parole de consolation, lui qui n'aimait pas à parler, si, le rencontrant sur la route, vous la lui aviez demandée, ou si, à Nazareth, vous aviez cherché près de lui une bonne parole, un sourire.

Quand je vous parle de la dévotion à saint Joseph, n'oubliez pas, mes sœurs, que c'est de cette dévotion qui fait les âmes intérieures, de cette dévotion qui le suit dans l'amour de Jésus et de Marie, qui s'efforce d'imiter ses vertus. Je laisse de côté cette dévotion qui ne cherche qu'à obtenir de ce bon saint tout ce qu'on voudrait avoir.

Ce qui détourne certaines personnes de la dévotion à saint Joseph, c'est qu'on en fait le patron des filles à marier et des familles à enrichir.

Cette dévotion-là n'a aucun rapport avec celle que nous devons avoir à saint Joseph. Nous avons des choses meilleures à demander. Ne demandons pas trop les choses temporelles ; mais demandons-lui les choses spirituelles qui nous aident à entrer dans la vie intérieure.

Que ce soit là aussi, mes sœurs, ce que nous demanderons en méditant la Passion, cette grande source de la vie intérieure, en méditant sur la croix de notre Seigneur, la croix, source de l'esprit de sacrifice, force du silence. C'est dans le chemin de la croix surtout, que notre Seigneur a montré la force de son silence et la force de son abnégation.

Tâchons dans toutes nos méditations de nous mettre plus sous l'action de notre Seigneur et d'y demeurer le reste du jour. Je voudrais que, tous les quarts d'heure, chacune d'entre vous vînt se remettre sous l'action de notre Seigneur et lui dire : « Mon Dieu, que voulez-vous de moi ? En quoi puis-je vous imiter ? » *Que désirez-vous maintenant, ô Christ ?*<sup>174</sup> comme le répétait sans cesse saint Vincent de Paul. Qu'est-ce que Jésus-Christ ferait à ma place ? Quelle est la grâce qu'il me fait en ce moment, et à laquelle je dois répondre ?

Vous viendrez ainsi, d'une façon ou d'une autre, vous mettre sous son action pour dépendre de lui, l'imiter, vous unir à lui, afin de mener une vie véritablement intérieure.



---

174. *Quid nunc Christus ?*

9 mars 1879

LE BENEDICITE<sup>175</sup>

Mes chères filles,

Je crois vous avoir dit souvent qu'un des grands moyens pour se tenir en présence de Dieu et vivre dans l'esprit de prière continuelle, est de faire avec une vraie dévotion tous les petits exercices de piété qui se trouvent dans la journée.

Ainsi, quand on récite l'*Angélus*, il faut le faire en se souvenant du mystère de l'Incarnation dont c'est le mémorial. En allant et venant dans les corridors, vous récitez des prières. Avant d'entrer au parloir, vous dites un *Ave Maria* et l'*Angele Dei*<sup>176</sup> : il faut les dire avec dévotion. Quand on dit son chapelet, dans un moment ou dans un autre, il faut se recueillir et le dire avec dévotion.

Aujourd'hui, je voudrais vous parler du *Benedicite*. Beaucoup de personnes arrivent à le dire par manière d'acquit. C'est pourtant un des Offices de la journée. Dans beaucoup d'Ordres religieux on le chantait. Il est plein d'enseignements. Faites-y attention, le lisant même en dehors du moment où vous le récitez. Comme ces enseignements sont beaux au point de vue de la pauvreté !... Tout est dit là pour nous faire comprendre que nous recevons tout de Dieu. Si nous sommes nourris, c'est que Dieu ouvre la main pour nous nourrir. Nous devons lui rendre grâces, comme des pauvres qui ont tout reçu de sa bonté et de sa miséricorde.

---

175. Prière avant les repas, entièrement dite en latin. Dans son commentaire, mère Marie-Eugénie cite les formules latines et parfois les traduit.

176. Prière à l'ange gardien.

Le matin on dit : *Les yeux sur toi, tous ils espèrent. Tu leur donnes la nourriture au temps voulu*<sup>177</sup>. Cela nous rappelle ce que notre Seigneur dit dans l'Évangile : les petits oiseaux ne sèment pas, ils n'ont pas de greniers où ils fassent de provisions, cependant chacun d'entre eux est nourri par la Providence divine<sup>178</sup>. Il y a certaines espèces d'oiseaux qui ne trouvent pas dans nos pays la nourriture qui leur convient – ce n'est pas comme le moineau, ce passereau de nos toits qui se nourrit un peu de tout. – Ces espèces sont instruites par la Providence divine à s'envoler dans des climats meilleurs, pour y trouver leur nourriture pendant l'hiver.

Nous sommes comme ces petits oiseaux qui attendent tout de Dieu. Il faut nous considérer comme les pauvres de Jésus-Christ, être émerveillées qu'il pense à pourvoir à notre nourriture. Quand saint Vincent de Paul allait au réfectoire, on dit qu'il avait souvent les larmes aux yeux en pensant : *Je fais si peu pour Dieu, je travaille si peu dans sa maison, et pourtant il me nourrit avec tant d'abondance !* Il faut tâcher, mes sœurs, d'avoir ce sentiment profond de pauvreté qui fait qu'on reçoit de Dieu avec reconnaissance ce dont on a besoin, et qu'on ne se repose pas sur ses propres moyens pour se le procurer.

Dire le *Benedicite* et les *Grâces* dans ces sentiments, c'est avancer non seulement dans l'esprit de pauvreté, mais aussi dans l'esprit de confiance et d'espérance en Dieu. La pauvreté et l'espérance ont un lien très étroit : la pauvreté dépouille de tout bien terrestre, et l'espérance prend tout son appui en Dieu. On dit généralement qu'à la foi correspond l'obéissance, à l'espérance la pauvreté, à la charité la chasteté qui unit à Dieu par un amour plus étroit et plus tendre.

Après le repas du matin, on dit : *Que tes œuvres, Seigneur, te rendent grâces*. Méditez vous-mêmes et voyez comment toutes les créatures ont reçu de Dieu ce qui est nécessaire à leur subsistance ; comment, depuis le dernier ver de terre jusqu'à l'homme, toute créature rend grâces, mais par la voix de l'homme ; c'est pourquoi il est ajouté : *Que tes fidèles te bénissent*<sup>179</sup>, ceux qui ont reçu la sainteté dans le baptême, ceux qui sont établis par votre grâce dans une condition de sainteté.

---

177. Ps 144, 15.

178. Cf. Mt 6, 26.

179. Ps 144, 10.

*Il a dispersé... il a donné aux pauvres.* Cette parole est dite là sans doute pour donner aux religieux, et même d'une façon générale aux chrétiens, une idée de leur pauvreté relative. *À jamais se maintiendra sa justice*<sup>180</sup>. Que veut dire sa *justice* ? C'est qu'il est juste, fidèle dans ses promesses. Il a promis que la créature qui a confiance en lui ne sera pas trompée dans son attente. – Dans les siècles des siècles, on n'a jamais vu que sa miséricorde ait manqué à ceux qui le prient.

Regardez l'Ordre de saint François qui n'a aucune ressource, comme depuis tant de siècles il vit dans tous les pays, avec une facilité qui a donné lieu à la plaisanterie que saint François d'Assise n'avait aucune inquiétude de ses enfants, parce que Dieu y pourvoyait toujours. Il y a des milliers de franciscains et de franciscaines, ne possédant rien au monde, vivant dans des maisons qui appartiennent à l'évêque, et Dieu prend soin d'eux comme des passereaux.

Il n'y a pas de souvenir qu'un franciscain soit jamais mort de faim, Dieu y a toujours pourvu. Il y a des pauvres qui meurent de faim : est-ce qu'ils ne demandent pas à Dieu le pain quotidien ? est-ce pour condamner certains désordres qui ont lieu dans les grandes villes ? – Je ne le sais pas ; mais je sais que jamais on n'a entendu dire qu'un franciscain soit mort de faim ; leur Ordre existe depuis des siècles et est répandu dans des pays très délaissés au point de vue religieux, comme sous l'équateur et dans les petites républiques de l'Amérique.

*Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours sur ma bouche*<sup>181</sup>. – C'est une raison de bénir Dieu que le soin qu'il prend de nous au point de vue temporel. Nous ne pourrions pas vivre sans cela. Il faut se rappeler qu'il prend soin de nous aussi au point de vue spirituel, qu'il faut toujours espérer en lui et qu'en tout lieu, en tout temps, de toute façon, il nous donne les moyens nécessaires pour atteindre notre fin. – C'est là un acte de la vertu d'espérance. On espère de Dieu le salut éternel à cause des mérites de Jésus-Christ. Et tous les actes d'espérance ajoutent que les moyens pour y arriver sont la grâce et l'observation des commandements.

Jamais l'espérance ne doit défaillir en ce point ; c'est une des vertus commandées, l'âme n'est sainte que si elle est fondée dans la foi,

---

180. Ps 111, 9.

181. Ps 33, 1.

l'espérance et la charité. L'espérance n'est pas moindre que la foi. La charité les surpasse toutes deux, parce qu'elle demeure dans l'éternité. Mais l'espérance doit conduire jusqu'à ce terme, où la charité ne périra jamais.

*Que les pauvres l'entendent et soient en fête*<sup>182</sup>. C'est là une parole mystérieuse. Que toute âme de bonne volonté se réjouisse. Qu'elle prenne la même voie, se confie au Seigneur, jette en lui toutes ses inquiétudes.

*Magnifiez avec moi le Seigneur*<sup>183</sup>. Que ceux qui peuvent entendre comme les religieux sont bien traités par la Providence, se joignent à ceux qui toujours louent, bénissent, glorifient le Seigneur, pour le louer, le bénir, le glorifier tous ensemble.

Après cela vient la prière : *Accorde, nous t'en prions, Seigneur...* On demande que tous ceux qui nous font du bien reçoivent la vie éternelle. C'est une prière très juste. Sous une forme ou sous une autre, il y a des gens qui ont contribué à ce que nous ayons cette existence temporelle, et jamais nous ne devons quitter le réfectoire sans avoir prié pour nos bienfaiteurs. L'Église le veut ainsi.

Quand vous vous occupez d'aumônes, mes sœurs, quand vous cherchez, au moins quelques-unes d'entre vous, à procurer l'aumône à des religieux, à de pauvres séminaristes, pensez toujours qu'en échange de l'aumône, c'est la vie éternelle qui vous sera donnée, beaucoup plus quand il s'agit des prêtres de Dieu.

Notre Seigneur le dit très expressément dans l'Évangile : celui qui reçoit un apôtre, qui donne l'hospitalité à un apôtre, a une récompense bien autrement grande que celui qui reçoit une autre créature de Dieu<sup>184</sup>, pour laquelle cependant notre Seigneur a dit qu'il regardait comme fait à lui-même, ce qu'on ferait au plus petit d'entre les siens<sup>185</sup>. Jugez comme ils recevront une récompense pleine, ceux qui s'occupent de faire du bien à des apôtres<sup>186</sup>. Notre Seigneur le dit encore : *Que votre paix descende sur cette maison.*

---

182. Ps 33, 3.

183. Ps 33, 4.

184. Cf. Mt 10, 40-42.

185. Mt 25, 40.

186. Cf. Mt 10, 12-13.

Voyez que de choses se trouvent dans ces prières du *Benedicite*. Je ne prends que celui du matin. Prenez une autre fois celui du soir et méditez-le toutes seules, et vous trouverez ensuite plus facile de vous recueillir, quand vous récitez cette prière.

Je vous engage à faire la même chose pour toutes les petites prières de la journée. Calculez le nombre de fois que cela vous replacera en présence de Dieu, et vous trouverez que c'est plus de vingt à trente fois par jour que vous serez remises dans l'esprit de prière en dehors de vos exercices religieux. Vous comprenez quel avantage pour avancer dans cette vie intérieure dont nous parlions la dernière fois.

Il y a des personnes qui espèrent, comme dit saint François de Sales, que la perfection leur sera mise sur le dos comme un vêtement tout fait, qu'elles auront une impression continuelle de la présence de Dieu, qu'elles n'auront qu'à lever les yeux au ciel pour le voir, qu'elles n'auront pas même à se donner cette peine, et que cela viendra tout seul.

Je vous répète souvent ce dialogue entre deux saints. Sainte Jeanne de Chantal demandait à saint François de Sales s'il avait besoin de se remettre en présence de Dieu, et tous les combien il le faisait. Saint François de Sales lui répondit : *Par la grande bonté et miséricorde de mon Dieu, je n'ai pas de peine à y vivre ; cependant je procure<sup>187</sup> de m'y remettre au moins tous les demi-quarts d'heure*. Il y avait donc un effort dans l'âme de saint François de Sales pour se remettre en la présence de Dieu. Sainte Jeanne de Chantal ajoute que cela lui était facile, parce qu'il était très prévenu de Dieu.

Pour la sainte, ce n'était pas aussi facile, elle avait des peines, des obscurités, des difficultés. Elle dit une fois, que dans une journée, elle a eu une lumière l'espace d'un *Ave Maria*. Elle était une grande sainte, et, dans toute une journée, tentée contre la foi, peinée, troublée, elle n'a senti de lumière de Dieu que l'espace d'un *Ave Maria*. C'était bien court. À travers ses obscurités, ses peines, elle faisait ce que lui avait enseigné saint François de Sales : elle prenait soin de se remettre souvent dans la présence de Dieu.

---

187. Expression utilisée par saint François de Sales, signifiant : « Je prends soin ».

On raconte dans sa vie qu'elle faisait avec beaucoup de ferveur tous les petits exercices énumérés ; par ce moyen elle se tenait unie à Dieu, renouvelait son attention, faisait effort ; elle est devenue cette âme si intérieure qu'à la fin de sa vie elle était, pour ainsi dire, toujours absorbée en Dieu.



16 mars 1879

LES FRUITS DE LA LUMIÈRE SONT LA BONTÉ, LA JUSTICE ET LA VÉRITÉ

Mes chères filles,

Il y a bien des années, entrant dans un monastère de la Visitation, j'ai été touchée de voir, dans la cellule d'une des religieuses les plus consacrées à l'étude, une sentence sur laquelle étaient les dernières paroles de l'épître d'aujourd'hui : *Le fruit de la lumière consiste en toute bonté, justice et vérité*<sup>188</sup>.

Pour nous, mes sœurs, qui faisons profession de vivre de lumière, il nous est bien nécessaire de chercher à voir quels doivent être ces fruits en nous, dans notre esprit, dans notre conduite, dans tout nous-mêmes : fruits de bonté, de justice, de vérité.

Mais quelle est cette lumière que nous faisons profession de suivre? Vous le savez bien. *Le Verbe était la lumière véritable qui éclaire tout homme*<sup>189</sup>. C'est la Sagesse éternelle du Père, descendue pour nous enseigner toute vérité, pour nous donner toute sagesse, pour nous communiquer tout ce que nous ne pouvons pas connaître par nos lumières bornées, et nous donner une sagesse surnaturelle et divine.

Le premier trait de cette lumière, c'est la bonté. Aussi est-il dit de notre Seigneur apparaissant en ce monde : *Le jour où apparurent la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes*<sup>190</sup>. C'est une bénignité absolue, entière. C'est par la bonté, la bénignité que

---

188. Ep 5, 9.

189. Jn 1, 9.

190. *Apparuit benignitas*. Tt 3, 4.

s'établissent les rapports de notre Seigneur avec ses créatures. Il est bon, et il veut que ses créatures soient bonnes.

Puisque je prends la liturgie de ce jour, remarquez qu'auparavant nous avons lu l'histoire de Joseph, dont saint Ambroise dit que, même avant d'avoir connu notre Seigneur Jésus-Christ – parce qu'il était déjà rempli d'une grâce particulière – il avait pu oublier les injures les plus énormes et y répondre par la bonté. C'est cette bonté qui fait qu'on ne conserve aucune raideur, aucun ressentiment, aucune séparation vis-à-vis des personnes qui ont été pour nous – comment dirai-je ? – l'occasion de choses pénibles dans la vie, ou qui nous ont été personnellement pénibles.

C'est un grand point que d'effacer complètement de l'âme tout souvenir d'amertume, de froideur, toute blessure, et d'y rétablir une bonté, une ouverture, une bénignité absolue, vis-à-vis de toutes les personnes qui nous ont fait quelque peine. Parfois on dit : « Je n'ai rien contre cette personne, mais j'aime autant n'avoir aucun rapport avec elle. » Je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails. Tout en étant chrétien, tout en pardonnant, il y a une manière de conserver quelque chose qui n'est pas la bonté, la bénignité, l'effacement complet de toute peine reçue et de toute injure, petite ou grande. Ce n'est pas là le fruit de la lumière. Le fruit de la lumière, c'est une bonté véritable. Elle n'est possible que si l'on s'établit dans la justice et la vérité.

Dans le temps de l'année où nous sommes, presque toutes vous méditez la Passion. Ne pensez-vous pas sans cesse que la justice aurait voulu que vous fussiez traitées comme l'a été notre Seigneur, que tous les mépris, les offenses, les mauvais traitements fussent pour vous ; tandis que notre Seigneur, absolument innocent, digne d'admiration et de louange, n'aurait dû recevoir de toute créature qu'adoration, louange, bénédiction, être sur la terre un objet de la bénédiction et de l'amour de tous les hommes ?

Notre Seigneur a renversé les rôles. Il a pris sur lui tout ce qu'on peut prendre d'humiliant, de pénible, de douloureux. Il veut que nous pénétrions nos âmes de sentiments de justice, disant : « Voilà ce que je méritais, ce qui m'était dû. Vis-à-vis de moi tout cela n'eût pas été une injustice, c'en était une pour le Fils de Dieu. » Alors, si vous revenez à tout ce qui a pu vous faire peine, comprenez comme cela disparaît

dans l'océan des souffrances et des humiliations de notre Seigneur Jésus-Christ.

Notre Seigneur venant au monde nous a enseigné que c'est par la croix que l'on va au ciel. Il nous a tracé une voie nouvelle et nous a appris que par l'humiliation, l'anéantissement, la souffrance, la mort à soi-même, la mort venue des autres, on va à la vie éternelle. Depuis la Passion, ce sont les voies vraies, véritables, éclairées de la lumière, que notre Seigneur est venu enseigner.

Si vous voulez que la lumière produise en vous tous ces fruits de bonté, de justice et de vérité, il faut tâcher que cette lumière resplendisse en vous, à travers toute la Passion de Jésus-Christ, et vous mette dans la disposition d'accepter tout ce qui est dans la Passion de Jésus-Christ, et tout y est !

Il n'y a pas d'accusations fausses, de trahison, de délaissement, de souffrances, d'angoisses du cœur qui ne se trouvent dans la Passion. Pas de sentiment pénible, douloureux, cruel, pas de séparation, de peine que notre Seigneur n'ait soufferte dans sa Mère, dans ses apôtres, en lui-même, dans le disciple qui l'a trahi et vendu, dans ceux qui l'ont jugé. Dans tout ce que nous souffrons, nous sommes obligées de nous dire : « Notre Seigneur a plus souffert pour moi. » La douleur se trouve dans la Passion d'une manière éminente, pour nous montrer que c'est la voie qui conduit au ciel.

Si, cherchant à tirer ces fruits de la lumière que vous avez plus grande – parce que vous êtes plus instruites, plus proches de Jésus-Christ, parce que vous êtes adoratrices, parce que vous priez souvent, parce que vous avez, je l'espère, l'esprit de foi, l'esprit de l'Église. – Si vous tirez, dis-je, ces fruits de lumière, vous êtes, de la manière la plus assurée, dans la voie de la sainteté et de la perfection. Rien ne peut plus vous séparer de la charité de Jésus-Christ : *Qui me separera*, dit saint Paul, *de l'amour du Christ ? les persécutions ? les injustices ?*<sup>191</sup> Il n'y a pas d'injustice pour vous, jamais vous ne serez plus maltraitées que Jésus-Christ. Qu'est-ce qui vous écartera des voies de l'Évangile et de la Passion ? Rien, parce que vous aimerez Jésus-Christ par-dessus toutes choses et vous voulez marcher dans la vérité.

---

191. Rm 8, 35.

Je reconnais que c'est difficile. Notre Seigneur le sait, lui qui est venu pour nous l'apprendre ; mais si vous êtes très unies à Jésus-Christ, si vous lui demandez sans cesse ces trois choses : de voir la vérité, de l'aimer, de la vouloir, la voie s'aplanira.

Vous demandez une chose excellente : vivre dans l'amour de notre Seigneur, dans la vérité des voies qu'il a tracées. Vous demandez la perfection de la charité, un grand sentiment de justice vis-à-vis de vous-mêmes. Vous demandez à connaître toutes les voies vraies, tous les sentiments intimes de notre Seigneur pour vous y conformer. Si vous les demandez souvent, comment voulez-vous que Dieu ne vous les accorde pas ? C'est là surtout que s'applique cette parole de l'Évangile : *Quel est le père auquel son fils demandera un poisson et qui lui remettra un serpent ? Ou encore s'il lui demande un œuf, lui remettra-t-il un scorpion ?*<sup>192</sup>

Nous avons parlé souvent de la vie intérieure, voilà un aspect de la vie intérieure, très solide, très assuré, très sanctifiant, duquel on ne peut se passer dans aucun degré de la vie chrétienne : il faut que tout le monde pardonne à son ennemi, reconnaisse que dans la justice il est pécheur.

S'il faut que tout le monde s'établisse dans la vérité de l'Évangile, pour nous, combien le devons-nous plus éminemment, avec combien plus d'amour, de perfection, de délicatesse ! Il faut que notre Seigneur venant en nous y trouve toute la perfection de l'esprit dans lequel il veut nous gouverner.

Il nous apportera souvent sa croix. Mais une croix aimée, révérée, une croix dans laquelle on a la paix, parce que tout ce qui est aimé, on le porte avec une grande douceur. Il y a des saints qui, au milieu des plus grandes angoisses, se sont proclamés les plus heureux des hommes, parce qu'ils étaient remplis de l'amour de Jésus-Christ. Prenez le monde, partout vous trouverez des pécheurs, qui, au sommet de toutes les gloires, de tous les honneurs, n'ont pas la joie et le contentement.

Napoléon demanda une fois à ceux qui l'entouraient quel avait été le jour le plus heureux de sa vie. Ils nomment Marengo, Austerlitz, les

---

192. Lc 11, 11-12.

Pyramides, la cérémonie du sacre... *Messieurs, vous n'y êtes pas*, reprend l'empereur, *le plus beau jour de ma vie, c'est celui de ma première communion*. Voyez comme ce qui est purement humain ne donne pas le bonheur – quel homme a eu à ce degré la louange, le succès, la domination ? – comme tout cela n'est rien ! Ce n'est pas ce jour-là qu'il avait été heureux. C'est le jour de sa première communion, parce qu'il s'unissait à Jésus-Christ.

Je conclus de là qu'une âme qui connaît profondément notre Seigneur, comme la religieuse qui s'unit intimement à lui dans les voies de la Passion, trouve là une joie qui n'est pas la joie de la chair et du sang, mais la joie surnaturelle et divine, joie infiniment plus parfaite qu'on ne la peut trouver sur la terre dans tous les biens, les jouissances, les satisfactions que puisse rêver une âme humaine, avec toute son imagination et tout son enthousiasme.



23 mars 1879

LA MORT DE MÈRE MARIE-AGNÈS

Mes chères filles,

Nous sommes sous le coup d'un sacrifice, d'une peine, d'une douleur si grande qu'il me paraît difficile de vous parler d'autre chose. Il y a beaucoup de conséquences à tirer de l'événement qui nous frappe, il faut y réfléchir.

La première, c'est que personne ne sait ni le jour ni l'heure. Quand la santé se remet, quand on semble reprendre des forces, être très nécessaire, on peut tout à coup être appelée auprès de Dieu, à travers des souffrances qui ne donnent pas le temps d'achever sa préparation, si elle n'est pas faite.

En religion comme ailleurs, il faut toujours être prête à aller au-devant de l'Époux. C'est une force dans la vie religieuse de se dire : « Voilà une peine : peut-être ne la porterai-je que vingt-quatre heures ?... Un effort à faire : je n'ai qu'une journée devant moi... Un grand acte de vertu : la récompense est peut-être bien près. » C'est une grande force de se dire cela. C'en est une aussi pour se remettre à chaque minute en présence de Dieu, pour être très fidèle à éviter les plus petites fautes, les moindres taches, pour garder son âme très pure, embrasée d'un amour généreux et soumis.

Il y a une seconde réflexion plus pénible, et pourtant il faut savoir la faire, quand Dieu envoie l'épreuve : l'avons-nous méritée ? Ce malheur public, privé, particulier, est-ce le châtement de nos péchés ? Quand sainte Catherine de Sienne disait cela, quand d'autres saints le disaient

comme elle, ils étaient plus éclairés que nous. Nous ne sommes pas meilleurs qu'eux.

Il faut revenir au-dedans de nous, et dire dans les peines que Dieu envoie : « Cet événement si extraordinaire, si inattendu, y ai-je contribué par mes péchés ? Cette douleur que je paie et que d'autres paient avec moi, n'est-elle pas en quelque sorte la peine de mes péchés ? » Et alors, il faut éloigner, éviter et réparer toutes les fautes qui déplaisent à Dieu, et écarter ainsi sa colère.

Chacun a en soi quelque chose qu'il faut racheter par cette force de repentir, dont le père Emmanuel parlait l'autre jour : le peu de générosité qu'on a mis au service de Dieu, les fautes auxquelles on se laisse aller, les inclinations naturelles qu'on a conservées, tout ce qui déplait à Dieu et peut le porter à détourner ses yeux de nous.

Après avoir signalé ce côté nécessaire à l'humilité, j'ajoute : que ce soit un châtement ou que ce soit une épreuve (Dieu le sait), le grand moyen d'en tirer parti, c'est de l'accepter d'une acceptation pleine d'amour, de foi, de résignation. Il faut se tourner vers la Sainte Vierge au pied de la croix. Notre-Dame était absolument sans tache, et elle a dû offrir son Fils d'une manière violente sur l'arbre de la croix. C'est ce sacrifice qui a obtenu notre salut. Notre Seigneur mourait pour les péchés du monde, non pour les péchés de la Sainte Vierge : elle n'en avait pas. Cependant c'est ce sang qui lui a obtenu sa pureté sans tache.

Ce sacrifice qui l'avait elle-même préservée de toute souillure dans son Immaculée Conception, c'était un châtement. La croix était un châtement, non pas pour notre Seigneur Jésus-Christ et la Sainte Vierge, mais pour le péché dont notre Seigneur Jésus-Christ avait daigné se revêtir. Ce châtement qui réparait les péchés de ses meilleurs amis, avait préservé la mère du Sauveur. Sans le sacrifice de la croix, la très Sainte Vierge n'aurait pas été immaculée. Ce sacrifice réparait en même temps toutes les fautes de Pierre, de Jean, le reniement de Pierre, les péchés de Madeleine, ceux des amis les plus fidèles de notre Seigneur, de chacun des apôtres. Toutes ces fautes étaient réparées en ce moment-là. Les souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ en étaient le châtement. Et la Sainte Vierge a tout accepté dans la volonté de Dieu, en esprit de sacrifice.

Il faut aussi, en esprit de sacrifice, joindre nos cœurs, nos esprits, nos volontés au sacrifice adorable qu'elle a fait au pied de la croix. Il faut entrer dans ces pensées et ces sentiments qui sont les pensées et les sentiments de notre Seigneur, pour que notre peine soit d'un grand prix ; pour que, étant expiation, si c'est la volonté de Dieu et si nous l'avons méritée par ce que nous ne savons pas, elle soit imploration<sup>193</sup> pour tout ce dont nous avons besoin.

Que cette peine soit une prière, qu'elle soit une adoration. Ce que nous devons avoir le plus à cœur, c'est la gloire de Dieu, les droits de Dieu : Dieu reconnu toujours bon, toujours Père, toujours saint, toujours parfait dans ses volontés et ses dispositions, alors même qu'elles nous éprouvent. Ce que nous devons avoir le plus à cœur, c'est d'être comme un encens qui brûle toujours aux pieds de Jésus-Christ, aux pieds de Dieu. Que tout dans l'âme soit adoration, alors même que tout dans l'âme serait brisé.

Que ce coup très douloureux contribue à notre sanctification, au bien de la Congrégation, au bien de l'âme si chère que nous avons tant de regret de ne plus voir parmi nous. Ces dispositions saintes, qui doivent être nôtres, multipliées par le nombre de personnes que nous formons, peuvent lui obtenir une plus prompte jouissance de Dieu et un grand accroissement de gloire. Toute pensée imparfaite, toute pensée qui sent un peu le doute ou l'égoïsme, toute pensée qui n'est pas humble, soumise, pleine d'adoration, ne va pas à obtenir pour cette âme la gloire éternelle, dans laquelle elle sera très puissante.

Rappelez-vous, mes sœurs, que dans toute croix, dans toute peine, dans toute angoisse, il faut mettre ces quatre caractères de la croix de Jésus-Christ : *demander pardon, rendre grâce*, (rendre grâce, c'est difficile : reconnaître que ce que nous perdons, Dieu nous l'avait donné, reconnaître qu'il a couronné cette âme dans sa grâce et sa miséricorde, qu'il lui avait donné tout ce qui en elle était bon, qu'il doit lui en rendre les fruits dans le ciel, et que nous devons lui rendre grâce malgré notre douleur), mais surtout *adorer et prier*. Adorer, faire de notre sacrifice une prière qui obtienne des grâces pour nous et pour les autres.

---

193. « Pour que, étant expiatoire [...] elle soit impétratoire » : expression employée par mère Marie Eugénie.

Vous le savez, mes sœurs, nous ne sommes pas en ce monde pour nous. L'Assomption n'est pas seulement pour que ce qui regarde l'Assomption soit sa dernière fin : elle est pour procurer le salut des âmes. Donc, quand il se passe quelque chose au sein de cette Assomption, prions pour que Dieu lui rende ce qu'elle a perdu. Prions aussi pour que le salut de beaucoup d'âmes en soit le résultat. Pour que Dieu, ayant accepté une victime, éloigne le mal et le péché, l'enseignement du mal et du péché dont on est si menacé en France et dans tous les pays, puisque la tendance de l'esprit moderne est de s'emparer de l'éducation de l'enfance pour lui enseigner l'athéisme. Que les douleurs et les peines que nous pouvons éprouver, et celle-ci en particulier, qui est plus grande et plus intime, soient offertes pour cette grande fin de faire du bien aux âmes.

Vous savez que mère Agnès a toujours désiré de faire du bien aux âmes, d'être bonne à tous ceux qui l'ont approchée et, dans l'enseignement, de faire de bonnes et ferventes chrétiennes. Elle sera contente si, au milieu de notre chagrin, nous obtenons de Dieu qu'il éloigne tout ce qui peut empêcher d'autres enfants de recevoir l'enseignement chrétien et de devenir de bonnes et ferventes chrétiennes.

Je vous dis cela pour la douleur actuelle. Je désire que ce soit le sentiment que vous apportiez à toute douleur privée ou publique que vous pouvez éprouver. Il faut toujours entrer dans ces sentiments qui honorent Dieu, qui font de la croix un arbre très fécond dans nos âmes, un arbre qui porte des fruits de salut pour nous et pour beaucoup d'autres. C'est pour cela que nous sommes religieuses, et c'est à cela que nous devons toujours travailler intérieurement, quand nous ne pouvons pas toujours le faire au-dehors.



*30 mars 1879*

LA MÉDITATION DE LA PASSION  
ET DES HUMILIATIONS DE NOTRE SEIGNEUR

Mes chères filles,

Je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous engager à continuer plus que jamais la méditation de la Passion de notre Seigneur, et je vous prie de la considérer au point de vue des humiliations du Sauveur.

La nature humaine, c'est chose étrange, redoute l'humiliation pour ainsi dire plus que la douleur, le sacrifice, les souffrances. Il semble qu'être humilié, être tenu pour rien, être abandonné, soit la plus grande des douleurs humaines. Notre Seigneur a voulu la prendre pour lui-même d'une manière tellement complète, tellement extraordinaire, qu'il est bien nécessaire de s'y arrêter.

Il faut se représenter souvent notre Seigneur traîné par les rues de Jérusalem, traité comme un malfaiteur et un misérable, chargé d'injures. Il faut voir comme ses amis se refroidissent et s'éloignent de lui, comme tous, excepté sa sainte Mère, étaient vis-à-vis de lui dans un état de doute, je ne dirai pas d'incrédulité, mais de doute, de négligence, d'éloignement.

Il faut ensuite revenir sur soi. Remarquez que c'est pour l'amour de nous que notre Seigneur a voulu en ce moment-là sacrifier absolument tout. Les affections du cœur, il les sacrifie. Sa Mère, il souffre en elle. Ses amis se refroidissent et l'abandonnent. Toutes les choses de la terre, sa réputation, son corps, il les sacrifie. C'est devant ce renoncement absolu que les saints ont conçu l'ardent désir de faire à Dieu le sacrifice de toutes choses.

C'est là le fond d'une vocation religieuse, de tout sacrifier à Dieu et pour Dieu. C'est pour cela que l'on quitte sa famille, ses amis, ses parents, son nom, sa fortune, la disposition de soi-même, par le désir de s'établir dans un amour si pur de Jésus-Christ, qu'on lui sacrifie toute autre attache, tous les plaisirs, toutes les satisfactions qui peuvent se trouver en ce monde. En particulier sa liberté et toute espèce d'honneurs et d'amitiés.

Au premier moment, on ne comprend pas l'étendue de ce que notre Seigneur demande de nous pour nous établir dans le pur amour vis-à-vis de lui-même, je veux dire, la fidélité avec laquelle on doit être prêt à tout quitter pour aimer Jésus-Christ par-dessus toutes choses, l'aimer parfaitement, le chercher purement.

Je vous demande donc de méditer à ce point de vue la prière de saint Ignace : *Mon Dieu, je vous offre mon intelligence, ma volonté, mon corps.* On ne parle que de ce qui est de soi ; on pourrait ajouter : « Vous m'avez tout donné, mes amis, une certaine existence dans le monde, une vie douce, la liberté ; *vous m'avez tout donné* enfin : *je vous offre tout, je vous rends tout... Pourvu que j'aie votre amour et votre grâce, je suis assez riche : cela me suffit !* »

Voilà la vie religieuse : pourvu qu'on ait l'amour et la grâce, on est assez riche, cela suffit. C'est également la meilleure réponse aux diverses tentations qui surviennent. On dit : « J'aime telle personne... J'ai besoin de me répandre... J'ai besoin de parler, d'être aimée. » À ces besoins divers qui viennent de la nature, il faut répondre : « Si j'ai votre amour et votre grâce, je suis assez riche et cela me suffit. » Tout le reste, c'est ce qu'on doit donner à Dieu, ce qu'on lui offre, ce qu'on lui présente, en reconnaissance de ce que notre Seigneur, qui n'y était pas tenu, a fait pour nous.

Notre Seigneur nous a aimés si pleinement qu'il a tout quitté pour nous, tout sacrifié pour nous. Qu'est-ce que nous sommes, en quoi sommes-nous dignes d'amour de la part de Dieu, lui souverainement parfait, bon, béatifiant, je vous le demande ? Si nous pouvions l'aimer comme il nous a aimés, nous serions de grands saints !

Examinez cela. C'est bientôt dit. Mais c'est long à méditer. Il faut beaucoup de temps pour se pénétrer de l'amour que notre Seigneur nous a témoigné et de l'amour qu'il veut avoir de notre part. Il faut

revenir sur soi, écarter tous les obstacles de son cœur et s'établir dans l'état du pur amour. Le regard de Jésus-Christ ne s'y trompe pas : il voit bien ce qui est dans notre cœur, ce que nous retenons. Il voit si nous avons encore des attaches, si nous tenons encore à la liberté, à l'honneur, aux créatures, ou bien si nous jetons vraiment et résolument notre âme en lui.

Efforçons-nous d'obtenir de lui par cette générosité ce bien le plus grand de tous, un grand et pur amour pour notre Seigneur Jésus-Christ. Voilà le grand trésor. Quiconque peut l'obtenir avant de quitter ce monde est bien heureux ! Quiconque peut vivre de ce pur amour, comme ses actions sont belles, agréables à Dieu ! Comme elles sont saintes, comme elles sont méritoires !

S'il y avait dans cette grande ville un juste parfaitement vide de lui-même et des créatures, et ayant cet amour de Dieu très pur auquel ne se mêle l'amour d'aucune autre chose, tellement cet amour l'emporte sur tout autre amour, croyez-vous qu'il n'obtiendrait pas tout de Dieu ? Ne sommes-nous pas destinées à devenir de ces justes-là ?

C'est comme cela que saint François de Sales disait : *Si je savais qu'il y eût dans mon cœur une seule fibre qui ne soit pas de Dieu et pour Dieu, je l'arracherais à l'instant.* Cela n'a pas empêché que saint François de Sales ait beaucoup aimé les créatures avec lesquelles il vivait ; il avait des trésors de tendresse pour tout le monde, seulement il disait : *Il faut toujours voir le prochain dans le cœur de Jésus-Christ et ne l'en tirer jamais.* Voilà comment il avait des trésors de tendresse, qui passaient par la tendresse, l'amour, la charité, la miséricorde, les délicatesses de notre Seigneur.

Notre Seigneur n'a pas aimé tout le monde de même. On ne peut pas aimer tout le monde également. Dans sa Passion, il avait pour Madeleine quelque chose de particulier, pour Jean quelque chose de particulier, pour saint Pierre quelque chose de particulier. Il répandait sur chacun les grâces qui convenaient à chacun ; mais il ne recevait rien, hélas ! il était privé de tout. Saint Pierre s'en était allé. Saint Jean était plutôt avec la Sainte Vierge qu'il n'était une consolation pour Jésus-Christ. Que restait-il du collège des apôtres, des amis de Jésus-Christ, de ceux qu'il aimait comme des amis, à qui il donnait avec profusion son sang, son sacrifice, ses grâces ? Que lui restait-il de ceux

qui l'entouraient habituellement pour lui être une joie, une consolation ? C'est dans ce sens qu'il faut faire le sacrifice des amitiés même les plus légitimes, tout en conservant, comme notre Seigneur, un cœur généreux et fidèle qui cherche la sanctification, le bien véritable de chacun de ceux qui lui sont confiés.

Je ne crois pas qu'aucune parmi nous soit destinée à être traitée comme notre Seigneur l'a été ; cependant, dans les temps de persécutions, il y a eu des religieuses arrêtées, tirées de leur couvent, traînées en prison – cela s'est vu en Angleterre – au milieu des huées, des injures, des mauvais traitements. Si elles aimaient Jésus-Christ, leurs âmes se réjouissaient. Dans la longue solitude du cachot, c'est notre Seigneur Jésus-Christ, sa croix, ses souffrances, ses humiliations, ses délaissements, qui étaient leur joie et leur consolation.

Quand on n'est pas destiné à cela il faut au moins bâtir en soi quelque chose de ces dispositions et de ces vertus. Quand dans la vie ordinaire, il arrive quelque chose qui humilie, qui abaisse, qui dépouille, est-ce que la religieuse doit être dans une très grande inquiétude ? – On pense qu'elle a mal fait. Eh bien, quand on le penserait ? On a pensé de notre Seigneur qu'il était un hypocrite, un malfaiteur, et on ne pensera jamais rien de semblable d'aucune de nous. On dit bien : « Cette religieuse est une sottise » ; mais on n'en vient pas facilement à dire : « C'est un malfaiteur ou une hypocrite. » Ce n'est pas devant des choses aussi énormes que l'on s'inquiète. Si on a un grand amour des humiliations de notre Seigneur, on ne s'inquiète pas. On garde en tout la paix, la tranquillité, la charité, le silence.

Le silence, c'est chose difficile, parce que beaucoup de personnes ont un énorme besoin de parler quand elles soupçonnent seulement qu'on a pour elles un peu moins d'estime. Quand on leur a dit quelque chose d'abaissant, ou qu'on s'est permis de penser qu'elles avaient eu tort en ceci ou en cela, c'est pour beaucoup de personnes une occasion de grands discours : notre Seigneur s'est tu. Il s'est tu dans la douleur, il s'est tu dans l'abaissement, les injures, les humiliations, le mépris. C'est le silence qui a sanctifié sa Passion ! On pourrait en parler indéfiniment. Il vaut mieux prier, méditer, se tenir au pied du saint Sacrement pour s'y nourrir des paroles qui sont dans l'Évangile, et tâcher de les pénétrer jusqu'au fond.

6 avril 1879

EN MÉDITANT LA PASSION  
S'UNIR AU BUT QUE NOTRE SEIGNEUR S'EST PROPOSÉ  
DANS SES SOUFFRANCES

Mes chères filles,

J'espère que, pendant la semaine sainte, vous entendrez la parole de Dieu, et que le père d'Alzon, qui arrive demain, voudra bien vous parler de notre Seigneur avec l'amour qu'il sait y mettre.

Je n'ai aujourd'hui qu'une recommandation à vous faire. Pendant que vous méditez la Passion, que vous souffrirez à votre tour quelque chose, que vous ferez quelque mortification pour vous unir à notre Seigneur, développez dans votre âme le sentiment du but que notre Seigneur s'est proposé dans ses souffrances, à savoir la gloire de son Père : réparer le péché et rendre à Dieu toute la gloire que l'homme lui avait ôtée. La gloire de son Père, voilà le premier but de notre Seigneur dans sa Passion. Le second, semblable au premier, c'était le salut des hommes.

Nous sommes, chacune de nous, posées en religion pour procurer le salut des autres. D'abord nous devons avoir en vue les enfants, désirer procurer leur sanctification et leur salut. En désirant établir en elles les vertus solides, il ne faut pas chercher, comme objet de ce zèle, les enfants qui précisément nous agréent davantage, qui ont moins de défauts, qui montrent un naturel plus heureux.

Ce sont peut-être les autres qui doivent être plus directement l'objet de notre zèle. Quand notre Seigneur est venu sur la terre, il y avait extrêmement peu d'hommes qui ne soient pas très méchants. Les païens vivaient selon leurs passions. Beaucoup de Juifs ne valaient guère mieux. Ils l'ont bien montré puisqu'ils ont crucifié notre Seigneur. Voilà ce

qu'étaient les hommes en dehors du salut, livrés à toute espèce de vices. C'est pour ces hommes ainsi disposés que notre Seigneur est venu : il les a aimés, il a souffert, il est mort pour eux.

Parmi nos enfants, celles qui ont les dispositions les plus malheureuses sont celles qui risquent le plus de tomber dans le péché lorsqu'elles seront rentrées dans le monde. Si nous avons un grand esprit de zèle, ce sont précisément ces enfants-là qu'il serait à propos de prendre dans notre cœur pendant ce temps de la Passion.

Nous pourrions nous les partager de manière à ce que chacune d'entre nous prenne l'une d'elles, pour être l'objet de ses prières et de son zèle, afin d'obtenir de notre Seigneur Jésus-Christ une effusion de son sang, qui transforme cette âme.

Toute votre vie, rappelez-vous, dans vos rapports avec les enfants, que votre zèle doit s'exercer particulièrement sur celles qui sont les moins sympathiques, les moins douées, les plus difficiles, les plus remplies de défauts et d'imperfections. Notre Seigneur a pris soin de nous dire dans l'Évangile : *Si vous aimez ceux qui vous aiment [...] les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ?*<sup>194</sup> Mais si vous faites du bien à ceux qui ne vous agréent pas, c'est alors que vous commencez à faire un acte chrétien, un acte inspiré par l'esprit de Jésus-Christ.

Proposez-vous d'avoir toute votre vie un zèle particulier, une patience particulière, un soin particulier de ces natures plus désagréables, plus difficiles, plus éloignées de Dieu. C'est peu de chose de dire : « Que voulez-vous ? c'est une nature si difficile, qui comprend si peu les choses de la foi ! » Mais c'est pour cela qu'elle est entre vos mains : pour que, par la vertu qui est en vous, par l'amour de Dieu, par l'esprit de sacrifice et de prière, vous obteniez de faire, de cette nature qui semble si loin de Dieu, qui a si peu d'appétit à la grâce, une nature qui aime vraiment Jésus-Christ.

Je dis cela pour les enfants ; mais il faut aussi porter ses regards plus loin. J'aimerais que chacune se dise : « Mon Dieu, il est des hommes qui sont loin de vous. Il y a quelques pécheurs qui luttent, qui ne sont pas disposés à s'approcher des sacrements. Pendant cette semaine sainte, je vais prendre dans mon cœur un de ces pécheurs. »

---

194. Mt 5, 46.

Demandez à la Sainte Vierge de choisir celui qu'il faut. Elle connaît ces âmes qu'elle voudrait arracher au mal et pour lesquelles elle souffre, comme une pauvre mère souffre quand elle voit un de ses enfants se perdre malgré ses prières et ses efforts. Prenez un de ces pécheurs, prenez une de ces âmes pour la porter vers Dieu. Faites beaucoup d'actes de vertu. Faites des sacrifices pour elle.

Je vous demande que ce soit surtout des sacrifices d'humilité, de patience, de renoncement à l'esprit propre, des actes des vertus que Dieu demande le plus de vous, qui aillent à corriger en vous les défauts que vous avez et à faire resplendir dans votre âme la perfection de Jésus-Christ. Vous joindrez à cela les mortifications qui vous seront permises, les souffrances que vous aurez à endurer dans votre santé, dans votre vie. De tout cela, vous ferez comme un petit faisceau pour obtenir le salut d'un de ces pécheurs, de sorte que chacune de nous puisse espérer ramener, pendant cette semaine, une âme à Dieu.

Ce que M<sup>gr</sup> de Poitiers<sup>195</sup> disait à des religieuses carmélites, nous pouvons nous l'appliquer à nous-mêmes : travailler non seulement par la prière, puisque nous sommes religieuses, mais travailler pour gagner les âmes. C'est précisément notre esprit, puisque autrefois nous faisons le vœu d'étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes.

Eh bien, chacune de vous doit se remplir de cet esprit, sortir d'elle-même pour avoir l'esprit de zèle, de dévouement, d'apostolat intérieur, par la prière, la ferveur ; comme d'apostolat extérieur, par la patience, par le dévouement et par l'enseignement.



---

195. Monseigneur Pie, évêque de Poitiers.

13 avril 1879

SAINT JOUR DE PÂQUES

Mes chères filles,

Vous venez de chanter : *Voici le jour qu'a fait le Seigneur, réjouissons-nous en ce jour.*

Cependant je ne sais si vous ressentez, comme je le sens tous les ans, que la joie de Pâques, au premier abord, est une joie grave, profonde, une joie de l'éternité. Pour les apôtres, pour les disciples, pour toute l'Église naissante, après avoir vu notre Seigneur dans de telles souffrances, dans de telles angoisses, l'heure de la résurrection était une heure de joie sans doute, de joie qui, comme tout passage d'une grande douleur à une grande joie, devait avoir quelque chose de grave et de solennel.

C'est au reste ce qui me frappe dans l'Office de l'Église. Un peu plus tard, il devient plus joyeux, il reprend toute son allure, il multiplie les *Alléluia*. Au premier jour le *Victimæ Paschali*<sup>196</sup> est, dans sa beauté, encore grave et solennel.

C'est donc un grand jour que celui de Pâques, un jour où il faut tâcher de faire en soi-même le passage d'une vie à une autre vie. Vous le savez, c'est ce que signifie le mot Pâques. Comme les apôtres ont été transformés ! comme, de faibles qu'ils étaient avant le jour de Pâques, ils sont devenus forts, pleins de foi, ardents ! comme ils ont commencé à être trempés dans l'esprit de l'apostolat que devait confirmer en eux la grâce du Saint-Esprit. Pour nous, nous avons déjà reçu le Saint-

---

196. Séquence de Pâques : *À la victime pascale...*

Esprit, de sorte que la fête de Pâques peut produire tous ces effets de transformation et de passage.

Si nous jetons les yeux au-dehors, sur ce qui se passe dans l'Église, que de grandes transformations se font dans les âmes à la fête de Pâques ! Pour les chrétiens, c'est l'heure des grandes réconciliations, des grands pardons, des grandes transformations de la vie. On a une habitude coupable. Il faut aller à la communion pour la fête de Pâques. On se confesse. On s'est préparé pendant le carême, on quitte cette habitude, on y renonce. – On a des inclinations qui portent au mal : on en sort, et on ressuscite avec Jésus-Christ. C'est là ce que font à Pâques les grands pécheurs, quand ils ont la foi.

Si, dans le grand nombre de chrétiens qui reçoivent notre Seigneur, il en est qui ne sont pas préparés, la plupart remportent de grands triomphes et font de grands efforts. Ils ont une inimitié, une antipathie : depuis un an, depuis des années peut-être, ils n'ont pu en sortir. Enfin vient une fête de Pâques, et ils se transforment.

Pour nous, ce n'est pas, je l'espère du moins, de l'état du péché mortel qu'il s'agit de ressusciter ; – qui pourrait, s'approchant si souvent de notre Seigneur Jésus-Christ, vivre dans des inclinations qui iraient au péché mortel ? – mais n'avons-nous pas en nous certaines petites attaches, certaines petites habitudes, certaines inclinations qui vont au péché véniel ? Voici le jour de monter plus haut, de faire à Dieu de plus grands sacrifices, de laisser là la vie selon la nature.

Nous portons encore en nous le vieil homme. Saint Paul s'en plaignait. Chacune de nous serait trop orgueilleuse, si elle ne pensait pas l'avoir en elle. Que cette fête de Pâques soit la séparation de la vie selon la nature et la victoire sur le vieil homme ! Chacune sait où se trouve pour elle le terrain de la lutte et du triomphe, quelles sont ses faiblesses, ses imperfections, ses attaches, les occasions pour elle de péché véniel : qu'il y ait là un effort, une résurrection.

Notre Seigneur ressuscite pour ne plus mourir. Il entre dans notre cœur : c'est lui que vous avez reçu ce matin, ressuscité, glorieux, impassible, vous apportant la vie de l'éternité. C'est la vie de l'éternité qui est venue en vous. C'est une chair ressuscitée, glorieuse, portant en elle la divinité. Elle la porte toujours ; mais la fête d'aujourd'hui nous

en rappelle tout particulièrement le triomphe et la manifestation. C'est cette même chair resplendissante, glorieuse, lumineuse, qui a été votre nourriture ce matin. Qu'il n'y ait donc plus en vous aucun coin qui ne soit pas entièrement lumineux.

C'est le soleil de vérité, de justice, que vous avez reçu dans votre cœur. Tâchez qu'il entre partout, qu'il pénètre tout, qu'il ne laisse aucun de ces faux-fuyants qui peuvent préparer une chute ou une faiblesse. Tâchez qu'il règne partout, qu'il éclaire tout, qu'il transforme tout, qu'il mène tout dans les voies de l'éternité, dans les voies du ciel.

C'est comme si ce matin, au moment où notre Seigneur est venu en vous, chacune de vous avait été transportée au trône de l'Agneau, pour adorer, à travers cet Agneau divin qui était sa nourriture, celui qui, dans sa gloire et sa splendeur, est assis sur les chérubins, que l'œil de l'homme ne peut pas voir. Nous avons été un instant approchées de lui par cette chair divine. Vous avez pu chacune lui rendre une adoration tout à fait digne de sa majesté et une action de grâces qui lui a été parfaitement agréable.

Vous avez pu couvrir toute votre vie de ce sang précieux, de ce sang divin, qui, entrant dans l'homme, le pénètre à l'instant et, semblable à l'éclair, va jusqu'au fond de son cœur. Saint Vincent de Paul, que je vous cite souvent dit : *Il est dans les pieds, il est dans les mains, il est dans le cœur, il est dans l'esprit. Et que fait-il là ? Il renouvelle tout, il embrase tout, il purifie tout.* Voilà en un instant toute faute, toute laideur couverte de ce sang précieux, et vous êtes devenues très agréables à Dieu.

Vous avez pu vous prosterner au pied du trône, demander avec sa puissance à votre service. Qu'avez-vous demandé ? Vous avez demandé avant tout son saint amour, et non seulement pour vous et pour vos sœurs, mais pour la sainte Église de Dieu, pour notre saint Père le Pape, pour les chefs de la hiérarchie chrétienne, pour ceux qui vous donnent les sacrements, pour vos confesseurs, vos supérieurs. Parmi nous particulièrement, vous avez prié pour celles qui vous ont fait connaître la lumière et qui sont vos mères selon la grâce.

Puis, après avoir prié les unes pour les autres, pour la troupe immense des fidèles du monde entier, vous prierez aussi pour les infidèles, les hérétiques, les schismatiques qui, dans ce jour, doivent

être présentés à Dieu, pour lui demander qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur. Vous lui demanderez aussi que, dans le corps mystique de Jésus-Christ qui est l'Église, nous soyons ce que le cœur est dans le corps, la partie la plus aimante, la plus pure, la plus réservée, la plus éloignée de tout ce qui est imparfait, infidèle et mauvais, afin de demeurer dans le cœur même de Jésus-Christ.

Que ce soit là la joie de Pâques, joie profonde, joie qui nous transforme, joie qui consiste à adorer aujourd'hui Jésus-Christ dans la gloire, dans la puissance, dans la majesté de son triomphe sur toutes les nations de la terre, et de son triomphe en nous.

Joie qui consiste à nous renouveler dans la joie de notre vocation, à souhaiter à tous le même bien, la même demeure. Peut-être pas de la même manière, puisque vous devez demeurer dans le cœur. Bienheureux celui qui demeure dans les mains, parce qu'il travaille. Celui qui demeure dans les pieds, parce qu'il marche. Bienheureux celui qui demeure dans ce corps divin, de quelque façon qu'il lui appartienne. Nous avons, dans le jour de Pâques, à demander cela pour tous ceux qui sont capables de devenir membres de ce corps.

Je n'ai rien dit d'une autre prière qui doit être dans notre cœur. Il y a des saints qui pensent que le jour du vendredi saint et le jour de Pâques, le purgatoire se vide presque entièrement. Il faut y contribuer, il faut procurer aussi à ces âmes la joie de Pâques. Demandez que la grâce de la visite de notre Seigneur aux limbes s'étende dans ce royaume sans lumière, plein de souffrances, mais aussi plein d'espérance, où sont peut-être retenues des âmes pour lesquelles nous ferions tout au monde, si nous savions qu'elles y sont, des âmes agréables à Dieu et qui lui sont chères.

Employez le reste de ce jour à souhaiter à tous la joie de Pâques, à la souhaiter à notre Seigneur, de telle sorte qu'il la trouve en vous, dans vos sœurs, dans tous les hommes. Occupez-vous à la faire entrer en vous jusqu'au plus profond et au plus intime de votre cœur. Qu'il n'y ait pas un seul membre, une seule faculté, une seule pensée, un seul sentiment qui ne se revête et ne se transfigure dans le sang adorable de notre Seigneur !

Vous savez que les nouveaux baptisés s'habillaient de blanc à Pâques et durant toute l'Octave. Vous, religieuses de l'Assomption vous êtes presque entièrement revêtues de blanc dans les fêtes solennelles. Que ce ne soit pas seulement une apparence, mais une réalité, et que la pureté de Pâques, la pureté de cette semaine aux vêtements blancs réside en vous, pour aller croissant jusqu'à l'heure où, *suivant l'Agneau partout où il va*<sup>197</sup>, vous le suivrez, j'espère, avec des vêtements blanchis dans son sang et purifiés de toute souillure.



---

197. Ap 14, 4.

*20 avril 1879*

LA MÉDITATION DES ÉVANGILES DE LA RÉSURRECTION

Mes chères filles,

Je ne vous dirai aujourd'hui que quelques mots sur les évangiles de la Résurrection. Je voudrais seulement vous donner quelques conseils pour les méditer le plus utilement possible, et en tirer certains sentiments qui me semblent s'en déduire inéluctablement. Je conseillerai volontiers à toute personne qui médite ces évangiles, de se transporter en esprit au lieu où la scène se passe, auprès des saints personnages qui y ont assisté, et de se tenir à genoux près de cet endroit, comme si elle y était.

Le premier de ces évangiles est celui où nous est racontée la visite des saintes femmes au tombeau. Elles trouvent la pierre enlevée. Le corps de notre Seigneur n'est plus dans le sépulcre, mais à sa place deux anges éclatants qui répondent à leurs demandes. Restez à genoux près du sépulcre. Regardez, contemplez, adorez, aimez. Aimez surtout et toujours.

Je trouve que le trait qui se dégage le plus des évangiles de la Résurrection, c'est l'ardeur avec laquelle chacun des saints personnages dont il est parlé tend à Jésus-Christ tout seul avec une telle ardeur, un tel oubli des hommes et des anges, que notre Seigneur est absolument tout ce qu'il cherche. Ils s'élancent vers lui avec une foi ardente. La foi ! mais il semble qu'elle soit éteinte. Cependant, quoique cachée comme une étincelle au fond du cœur des apôtres, il fallait qu'elle soit bien grande, puisqu'ils ne peuvent pas faire attention aux anges,

quoique *la vue des anges*, dit saint Grégoire, *réjouisse généralement l'âme humaine*, mais eux, ils ne cherchent que le Seigneur.

Prenez Madeleine et les saintes femmes : elles trouvent le sépulcre vide, elles voient les anges. Ce n'est pas ce qui les occupe : ce qui les occupe, c'est notre Seigneur tout seul. Sainte Madeleine reste en larmes. Notre Seigneur vient la consoler.

Rappelez-vous que, si l'âme ne cherche en toutes choses que Jésus-Christ, si elle se porte avec grand élan à le trouver dans les créatures, soit qu'elle marche, ou qu'elle soit arrêtée, soit quand elle l'a perdu ou au bienheureux moment où elle le trouve, si elle est toujours ardente à chercher Jésus-Christ, il finit par venir à un moment ou à un autre. *Vos larmes m'ont touché*, dit l'*Imitation*, *vos soupirs, les désirs de votre cœur...*

L'épreuve avait été terrible. Songez aux obscurités du Calvaire, aux angoisses du crucifiement. Songez à l'ensevelissement, songez au tombeau. Songez à ces pauvres saintes femmes, venant pour entourer de parfums le corps d'un mort ! La divinité restait bien unie à ce corps, mais il était réellement mort. C'était un corps qui n'avait plus de vie, qu'elles venaient honorer. Dans cette épreuve, elles le cherchent avec tant d'ardeur, de fidélité, d'amour !

Considérez maintenant l'évangile de saint Pierre. Si nous restons à genoux près du tombeau, nous y verrons courir les apôtres. Dès que la nouvelle leur est annoncée, ils courent. Celui qui aime davantage court plus vite. Saint Jean, qui est plus jeune, arrive le premier. Il n'ose pas néanmoins entrer dans le sépulcre. Saint Pierre entre : il est la grande puissance de l'Église, il est le roi de la cité céleste après notre Seigneur. C'est lui qui en a les clés, c'est lui qui nous l'ouvrira. Quoique vieux, il court avec tant d'amour, il entre avec tant de puissance dans le sépulcre, parce qu'il est celui qui doit ouvrir et annoncer aux hommes les mystères de la mort et de la vie de notre Seigneur, celui qui, une fois confirmé, doit confirmer ses frères.

C'est le cas de lui demander à cette heure de venir nous confirmer dans la foi. La foi, nous l'avons. Mais on peut être confirmé dans une foi plus grande, dans un plus grand esprit de l'Église, dans l'esprit de l'apostolat, dans un amour de Jésus-Christ toujours plus fort. Toutes les grâces sont dans les mains de saint Pierre. Pensez souvent à lui, priez-le souvent.

Agenouillez-vous encore auprès du lac de Génésareth, au moment de cette pêche miraculeuse, qui arrive plus tard selon l'ordre des temps. Notre Seigneur demande à ses disciples : *Les enfants, vous n'avez pas de poisson ?* Ils lui répondent : *Nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris. Voyez quelle vie laborieuse menaient les apôtres, quelle vie pauvre ! Notre Seigneur dit alors : Jetez le filet du côté droit*<sup>198</sup>. Ils le jettent et ils font cette pêche miraculeuse, figure de celle que fera plus tard saint Pierre, qui est appelé *pêcheur d'hommes*<sup>199</sup>. Saint Jean dit à Pierre : *C'est le Seigneur*<sup>200</sup>. Remarquez que saint Jean a tout de suite reconnu son Maître à certaines lumières qui conviennent à son état de modèle des contemplatifs. Saint Pierre, avec son ardeur, avec sa puissance, avec ce qui le porte toujours à Jésus-Christ, ne prend que sa tunique : il s'élançait à la mer, et le voilà aux pieds de notre Seigneur.

Il y a là un mystère. Sainte Jeanne de Chantal dit quelque part : *Il y a des personnes qui sont toujours à tourner autour d'elles-mêmes, qui regardent si leur parure est bien composée, au lieu d'aller au-devant de l'Époux.* Il y a beaucoup de personnes dans la vie religieuse qui examinent si elles sont plus avancées, si elles sont saintes, à quel degré elles sont arrivées, qui se regardent, qui se mirent le long des eaux, qui regardent à la beauté qu'elles ont acquise. L'âme qui aime véritablement, s'élançait toujours vers notre Seigneur comme saint Pierre qui, à la parole de saint Jean, revêtit sa seule tunique – *il était nu* – et, sans réfléchir qu'il paraît devant notre Seigneur dans une tenue peu convenable, se précipite vers lui avec ardeur.

Vénérez ce qui est dans le cœur de saint Pierre, cette contrition profonde et cette humilité, fondement de l'amour. Pierre avait toujours aimé notre Seigneur. Ce sentiment de contrition rendait cet amour plus tendre et plus empressé. Quelle consolation pour les âmes qui, dans leur passé, se reprochent une ou plusieurs fautes qui ont pu déplaire énormément à notre Seigneur ; qu'elles ne craignent pas d'aller à lui, c'est tout le contraire qu'il faut faire, à l'imitation de saint Pierre : plus il se sent misérable, plus il lui a été pardonné, et plus il

---

198. Jn 21, 6.

199. Lc 5, 10.

200. Jn 21, 7.

s'élançe avec une ardeur que rien n'arrête, pour embrasser les pieds de notre Seigneur avant les autres.

Méditez ainsi l'Évangile, vous tenant à genoux, vous mettant au lieu où la scène se passe, regardant, adorant, contemplant. Il ne faut pas que ce soit notre Seigneur seul que vous voyiez, quoique ce soit vers lui que l'âme doit s'élançe. Il importe que vous regardiez aussi les modèles qui sont entre lui et vous. Madeleine est un modèle. Saint Jean en est un. Saint Pierre, les disciples d'Emmaüs en sont d'autres pour vous dans les divers états de votre âme. Vous apprenez d'eux comment avoir, dans les divers mystères de la Résurrection, une grande ferveur, une grande fidélité, une grande ardeur pour recevoir le Saint-Esprit.

Ceci est en effet très frappant : c'est le jour de la Pentecôte que les apôtres devaient recevoir la plénitude du Saint-Esprit, et dans les évangiles de la Résurrection notre Seigneur commence à leur dire : *Recevez le Saint-Esprit*. Il y a des effusions diverses : notre Seigneur souffle sur eux : *Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés ils leur seront remis. Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie*<sup>201</sup>.

J'en tirerai une autre conclusion. Nous avons reçu le Saint-Esprit dans la confirmation. Mais combien nous avons besoin d'effusions nouvelles du Saint-Esprit ! Combien nous en avons besoin pour avoir l'esprit d'apostolat, pour marcher dans la vie comme notre Seigneur y a marché, au milieu des contradictions, des persécutions, de tout cet ensemble de circonstances pénibles et douloureuses qui a fait la vie de notre Seigneur : pour l'imiter pauvre, humilié, contredit, souvent insulté, inconnu des siens, dans un travail continuel, car voilà comment notre Seigneur a vécu.

Il faut que nous recevions le Saint-Esprit, et que nous ayons à cœur d'être dans la vie comme notre Seigneur y a été. C'est-à-dire qu'au lieu de rêver un état où, aimant notre Seigneur, l'on aurait la paix, la joie, le contentement, en l'absence de contradictions et de peines, l'on se propose, au contraire, en cette vie, la pauvreté, le mépris, les contradictions, les peines, les souffrances, qui ont été les compagnes

---

201. Cf. Jn 20, 21-23.

continuelles de notre Seigneur sur la terre. Il faut en nous une grande effusion du Saint-Esprit pour le comprendre d'abord, le vouloir ensuite, et enfin y être fidèle.

Il y aurait sur ce sujet bien des choses à dire. Je ne vous en indique que quelques-unes ; mais si vous regardez les mystères de la Résurrection et considérez ce que chacun des apôtres a fait, je crois que vous apprendrez beaucoup pour votre vie pratique, et que vous entrez un peu dans la vie ressuscitée.

Les maîtres de la vie spirituelle disent que ce qu'il y a de plus parfait dans les états de notre Seigneur, c'est la vie ressuscitée. Tendre à cet état élevé au-dessus des autres est plus difficile, pourtant un peu de tous les états de notre Seigneur doit s'imprimer dans notre âme : beaucoup plus, il est vrai, des états de sa vie terrestre, parce que nous sommes encore sur la terre. Un peu aussi de la vie ressuscitée, puisque nous tendons à la résurrection. Quand nous recevons Jésus-Christ dans notre cœur, c'est une chair ressuscitée qui se communique à notre chair, c'est une chair glorieuse qui repose sur nos lèvres pour entrer dans l'intérieur de notre corps.

Entrez dans cet esprit de résurrection : esprit plus courageux, plus fort, esprit qui passe au-dessus des difficultés et des peines, qui ne les rejette pas, mais qui en sait le prix au sens de l'éternité. Il les prend tout autrement qu'on ne les prend, quand on les voit au sens du temps. Au sens du temps, les contradictions, les souffrances, les peines, il semble que ce soit là un obstacle. Au sens de l'éternité, ce sont des moyens de perfection. Ce sont les coups de marteau et de ciseau par lesquels le portrait de notre Seigneur Jésus-Christ, qui doit être formé en nous, s'imprime et se grave en notre cœur.



1<sup>er</sup> juin 1879

FÊTE DE LA PENTECÔTE

Mes chères filles,

Dans une si grande fête, on aurait tant de choses à dire sur les effusions du Saint-Esprit qu'il faut se borner. Je vais m'arrêter au côté qui nous regarde davantage.

Cet Esprit Saint qui se répand dans le Cénacle, l'Église l'appelle un esprit de prière et de grâce. Saint Paul dans ses épîtres nous apprend que c'est l'Esprit Saint qui gémit dans les cœurs avec des *gémissements ineffables*<sup>202</sup>, lui qui se répand dans les âmes et qui donne l'esprit de prière.

Il est une chose sur laquelle depuis quelque temps je voulais attirer votre attention. Remarquez qu'il est dit au commencement de la Règle que votre vie doit être *une vie moitié contemplative et moitié active*.

Sans doute, toute personne qui mène une vie active a besoin de l'esprit de prière. Chacun doit pousser ces gémissements, proférer cette prière fréquente, ces supplications ferventes, en quelque vie que l'on soit, même dans la vie du monde. Notre Seigneur n'a pas fait d'exception, il a dit : *Il faut prier sans cesse et ne jamais se décourager*<sup>203</sup>. On voit des personnes qui, dans la vie la plus active, récitent beaucoup de prières, disent le chapelet, s'adressent à Dieu par des demandes continuelles, pour obtenir les grâces dont elles ont besoin. Quelle différence y a-t-il pour nous ? Pourquoi dit-on que notre vie doit être

---

202. Rm 8, 26.

203. Lc 18, 1.

*moitié contemplative, moitié active*, et qu'avons-nous à demander au Saint-Esprit pour être véritablement dans notre vocation ?

Contempler les choses de Dieu, c'est autre chose que prier. Il y a certainement un degré de contemplation où nous ne pourrions arriver que soulevées et soutenues par la grâce. Mais il y a un travail que nous devons faire de notre côté. Qu'est-ce qu'une contemplative ? C'est une âme toujours occupée des choses éternelles. Nous désoccuper des autres choses, et nous occuper davantage des choses de l'éternité, cela dépend de nous.

Une âme contemplative est ordinairement occupée de notre Seigneur, de la Sainte Vierge, de tout ce qui est de la vie de foi, de tout ce que nous ne connaissons que par la foi, des vérités que la sainte Église propose, du saint Évangile, des mystères de Jésus-Christ. C'est une âme qui, se simplifiant, se séparant de toutes les choses de la terre, porte son attention, ses pensées, ses affections, sa vie, vers les choses qui sont de l'éternité et sur les mystères de la vie de Jésus-Christ qui nous les représentent ici-bas.

Il dépend de vous de vous occuper de la sorte. Vous comprenez qu'une âme qui agit ainsi est entrée déjà dans l'état contemplatif auquel vous êtes appelées. Lorsque ensuite elle doit exercer son activité extérieure, elle n'y laisse pas absorber sa vie ; mais elle a toujours son regard en haut, son cœur en haut, ses vues, son âme, son imagination, sont occupées des choses qui ont été apportées par Jésus-Christ sur terre : c'est son Incarnation ou sa sainte Enfance, ou sa vie au milieu des hommes, les paroles qu'il a prononcées, le mystère de sa croix, le plus grand de tous, celui qui occupe le plus les âmes. C'est sa Résurrection, son Ascension, sa vie éternelle avec tous les saints, sa vie se continuant ici-bas dans l'Église à travers les âges. C'est la vie de la très Sainte Vierge, ce second anneau pour aller aux choses célestes. Quelques âmes montent plus haut ; plusieurs s'occupent dans la contemplation de la sainte et adorable Trinité, qui est dans tous les temps et avant tous les temps.

Voilà les choses qui occupent une âme contemplative. Elle y a ses pensées, ses désirs, ses préoccupations, ce sont là pour elle les *choses importantes*. Pour être vraies religieuses de l'Assomption, vous devez être des Maries de cette manière. Pourquoi est-ce que je dis des

Maries ? C'est qu'il y a deux Maries qui sont le type de la vie contemplative.

Il y a d'abord Marie la très Sainte Vierge. Quelle âme contemplative ! Nous savons par la théologie que, prévenue de la grâce de l'Immaculée Conception dès le premier instant de sa vie, elle avait une vision de Dieu plus claire, plus nette, plus élevée que toute autre créature : elle était au sommet de la contemplation, elle a commencé sa vie surnaturelle là où finit la vie et l'illumination des saints les plus élevés.

Cette vie contemplative s'unissait en elle à une vie extrêmement active, vie de labeur, vie de travail. Dans le Temple, la Sainte Vierge vivait avec les autres jeunes filles. Elle y menait la vie commune, n'était jamais inactive. On dit même que si elle avait un instant, elle l'employait à broder. Dans la maison de saint Joseph, la Sainte Vierge s'occupait du ménage. Elle a eu soin de son Fils. Après l'Ascension, elle a vécu avec saint Jean ; elle a pris soin de lui, non pas certes comme sa servante, mais comme sa mère. Dans cette vie ordinaire en apparence, son regard était toujours en haut ; elle *méditait*, dit l'Évangile, *toutes ces choses dans son cœur*<sup>204</sup>. Elle correspondait avec une fidélité entière aux grâces immenses qu'elle avait reçues.

Mais il y a une autre Marie, qui est aussi un type de la vie contemplative. Celle-là était une pauvre pécheresse, une pauvre femme juive du temps de notre Seigneur, elle avait eu des faiblesses, elle était tombée, elle avait beaucoup péché. Éprise d'un grand amour, elle demeurait aux pieds de notre Seigneur, le regardait, le contemplait, baisait ses pieds sacrés, les lavait de ses larmes, les essuyait avec sa chevelure. Quand notre Seigneur eut quitté la terre, elle s'est retirée dans la solitude et dans la pénitence et y est devenue le modèle des âmes contemplatives.

Nous, nous devons joindre Marie à Marthe. Qui nous l'accordera, sinon le Saint-Esprit ? C'est à lui qu'il faut demander cette grâce, d'être Marie en même temps que Marthe. Vous le voyez, le travail, l'occupation d'une vie commune, n'empêche pas d'être Marie dans une élévation sublime, puisque c'est l'élévation de la Sainte Vierge. Des fautes, des chutes, des misères dans le passé n'empêchent pas non plus

---

204. Lc 2, 19.

d'être Marie, si on se jette aux pieds de Jésus-Christ avec tout son amour et toute son attention.

Vous pouvez donc, qui que vous soyez, devenir Marie. Votre Règle ne vous le demanderait pas, si ce n'était pas possible à votre nature aidée de la grâce. Je ne dis pas dans la mesure extraordinaire, surélevée, là où la contemplation devient un pur don de Dieu ; mais toutes vous pouvez être *moitié contemplatives, moitié actives*, comme votre Règle l'exige.

J'ai quelque chose de plus à vous dire, mes sœurs. Quand le Saint-Esprit est descendu, faites attention qu'il est descendu sur la Sainte Vierge d'abord, puis sur des hommes qui avaient vu notre Seigneur mourir sur la croix. Vous me direz qu'ils ne l'ont pas vu de leurs yeux. C'est vrai. Mais ils étaient dans une très grande douleur d'avoir perdu leur Maître. Ils l'avaient aperçu un peu après sa résurrection, puis ils étaient restés seuls sur la terre dans un très grand isolement, dans de grandes difficultés, devant le monde à convertir.

Ils demeuraient dans la prière sous la présidence de la Sainte Vierge, demandant les grâces dont ils avaient besoin. Croyez-vous qu'ils ne savaient pas ce que serait la croix ? Ils avaient vu mourir Jésus-Christ, et il leur fallait aussi embrasser la croix, qui était pour eux dans le travail et la persécution.

J'insiste là-dessus, parce que la croix est le commencement de toute vie contemplative, et le dévouement absolu de l'âme en est la condition. Sainte Thérèse dit aux âmes qui veulent entrer dans la voie de l'oraison, que la grande condition pour cela, c'est d'être disposé à aider notre Seigneur à porter sa croix et à vouloir porter sa propre croix à sa suite avec persévérance, qu'on ait des consolations ou qu'on n'en ait pas, qu'on ait des lumières ou non. Toute personne qui, s'adonnant à l'oraison, s'efforcera de tenir compagnie à notre Seigneur et de porter sa croix à sa suite, deviendra une âme d'oraison.

Voyez, mes sœurs, le dévouement est la grande parole de la vie religieuse : se donner, se dévouer entièrement, sans exception, sans réserve. Qu'on accepte donc pour l'âme tout état où il plaît à Dieu de nous mettre. Les yeux élevés vers l'éternité, vers la croix, vers l'amour de Dieu, qu'on ne descende pas pour chercher ici-bas des consolations ou des distractions. Que le dévouement avec lequel on cherchera

Jésus-Christ dans l'oraison soit égal à celui avec lequel on voudra se dépenser en travaillant à son service.

Croyez-vous que si, parmi les apôtres ou les disciples qui ont reçu le Saint-Esprit, il y en avait eu un seul qui s'était dit intérieurement : « Oui, je crois en Jésus-Christ ; oui, je veux sauver mon âme, je veux faire le nécessaire ; mais un dévouement sans bornes, une vie de sacrifice, de travail, une prière continuelle jointe à un enseignement continu des choses de Dieu, c'est trop. Souffrir les contradictions du monde, les contradictions de mes sentiments, de mes propres passions, et au bout de tout cela, la persécution des hommes, le calice du martyr, car notre Seigneur l'a prédit, c'est trop. Je veux bien donner quelque chose. Mais aller jusque-là, n'être plus moi-même, quitter mon pays, aller au loin, embrasser tout ce qu'il plaira à Dieu, me faire le champion et le héros d'une cause qui va être souverainement impopulaire, et pour cela nier mes affections, mes relations, c'est trop difficile !... » Croyez-vous que le Saint-Esprit serait descendu sur celui-là ? Je ne le crois pas. Je crois qu'il aurait sauvé son âme, car notre Seigneur est plein de miséricorde ; mais il serait descendu à un état inférieur dont les autres apôtres auraient été avertis, la flamme qui lui était destinée aurait été portée sur un autre.

Des flammes vous sont destinées aujourd'hui, mes sœurs. À chacune de vous une grâce est réservée, une flamme qui veut embraser votre cœur, le purifier, l'attacher à Dieu, le rendre capable de cette vie dans laquelle tout est surnaturel, le tourner vers Dieu, et le rendre attentif aux choses de Dieu. Si alors il se présente des choses humaines qui peuvent nous peiner, on s'élève au-dessus pour les supporter pour l'amour de Dieu. Apportez aujourd'hui à notre Seigneur des cœurs qui ne fassent pas d'exceptions, qui disent : « Mon Dieu, tout ce que vous voudrez. Je me donne à vous pour vous appartenir, pour travailler pour vous. Si j'ai une vie active, c'est pour vous faire connaître. Si j'ai une vie contemplative, c'est pour vous connaître moi-même, et par mon amour, mon attention aux mystères de votre vie, à vos souffrances, vous aider à porter votre croix. »

Dieu veut deux choses en ce monde : des consolatrices, voilà votre part dans la prière et l'oraison. Il veut des âmes attentives à lui, occupées de ses mystères, de son Église, de sa sainte Mère, des âmes

qui vivent pour lui et lui rendent ce tribut d'amour qu'il ne reçoit pas de beaucoup d'autres âmes.

Puis il veut que vous lui gagniez des âmes, et voilà pourquoi vous travaillez. Je ne vois pas là la plus petite place pour autre chose que le dévouement. Dévouement dans les pensées, dévouement dans les œuvres, dévouement dans l'obéissance, dans la pauvreté, dans la chasteté, dévouement en quittant ses propres pensées pour se revêtir des pensées de Jésus-Christ. C'est à cette condition que cette flamme qui est joie, force, consolation, purification du cœur, descendra sur vous et vous revêtira du véritable esprit de l'Assomption.

Je suis bien aise d'avoir été amenée à dire ces choses devant les nouvelles sœurs, elles ne peuvent pas en être tout à fait là. Mais c'est là que, novice, il faut placer son avenir. C'est là que, professe, il faut poser son amour. C'est là l'état vers lequel il faut élever ses pensées et ses espérances. Dieu est prêt à vous accorder tout ce à quoi vous vous préparez. Tout ce qu'il a de meilleur, il veut le donner aux âmes qui se sont données à lui, pourvu qu'elles ne posent pas d'empêchements. Le propre du Saint-Esprit est de mettre le feu dans le cœur : *Mettez le feu dans une maison, et on s'empressera de jeter les meubles dehors*, dit saint François de Sales.



15 juin 1879

LES EFFETS QUE NOTRE SEIGNEUR PRODUIT DANS L'ÂME  
QUAND IL Y DESCEND PAR LA COMMUNION

Mes chères filles,

Il est difficile cette semaine de parler d'autre chose que du saint Sacrement. Nous en avons parlé souvent comme objet de notre adoration. Laissez-moi prendre aujourd'hui quelques-uns des effets que la sainte communion doit produire dans nos âmes, en coopération avec notre préparation et notre fidélité.

Celui que nous recevons, c'est la parole même de Dieu, la parole éternelle, le Verbe divin, celui qui nous a annoncé toute vérité, et à qui nous devons la vie – car, au commencement des temps, c'est par lui que toutes choses ont été faites – enfin c'est lui qui est venu sur la terre pour enseigner tout bien, toute sagesse et toute vérité.

Quand il descend dans une âme, il n'y est pas muet. S'il est propre au Saint-Esprit d'apporter le feu, la lumière et l'ardeur, il est propre à notre Seigneur Jésus-Christ, au Verbe fait chair, d'apporter la lumière par la parole, de parler à l'âme, d'être cette parole qui convertit. Une seule de ses paroles donne la vie éternelle, comme le dit saint Pierre : *À qui irions-nous, Seigneur? Tu as les paroles de la vie éternelle*<sup>205</sup>.

Pourquoi l'entendons-nous si peu, cette parole qui doit nous conduire à la vie éternelle ? Chacune de nous, vous, moi, chacune en un mot, a une parole à entendre, parole de sainteté, qui est tout à fait propre à son âme, *savante* de ses besoins. Cette parole est celle de notre Seigneur Jésus-Christ.

---

205. Jn 6, 68.

Souvent on ne l'entend pas, parce qu'on ne se recueille pas en soi-même. Il est dit quelque part dans l'Écriture : *Pécheurs, rentrez en vous-mêmes*<sup>206</sup>. Pourquoi offensez-vous Dieu ? Pourquoi êtes-vous encore pécheurs, encore imparfaits ? Pourquoi êtes-vous prévaricateurs de la règle de la perfection ? C'est que vous ne rentrez pas assez dans votre cœur. Fermez les oreilles aux bruits du dehors, ouvrez-les à la parole qui parle au-dedans. Tâchez de vous rendre attentives, de demander intérieurement ce dont vous avez besoin. Les personnes qui se font une sainte habitude de s'entretenir intérieurement avec notre Seigneur Jésus-Christ, de rentrer en elles-mêmes pour l'écouter, se sanctifient comme nécessairement.

C'est une grande chose que d'arriver à entendre celui qui est la parole par excellence, de l'écouter, de lui obéir, de fermer les yeux aux choses extérieures, de fermer les oreilles aux bruits qui viennent du dehors, pour se recueillir, écouter, obéir, prendre l'esprit – pas le nôtre, mais celui de Jésus-Christ.

Quand notre Seigneur vient dans l'âme et qu'elle l'écoute, je remarque qu'il y imprime deux choses. La première, c'est un très profond respect pour son Père, une grande adoration de son Père. Notre Seigneur est venu sur la terre pour être l'adorateur en esprit et en vérité, pour établir cette adoration en esprit et en vérité. Il est venu dans un but de religion. La religion, je n'ai pas besoin de vous le dire, c'est ce qui nous unit à Dieu, ce qui fait que nous rendons à Dieu tous les devoirs qui lui sont dus : c'est là le but premier de la mission de notre Seigneur.

Notre Seigneur est venu pour réparer l'injure faite à Dieu. Il est venu aussi pour nous racheter du péché, mais c'est là un but subordonné. Le premier, c'est la gloire de Dieu, c'est la réparation des outrages faits à la sainteté de Dieu, ce sont toutes les perfections de Dieu à honorer. Voyez dans le Pater : *Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite*. Voilà les trois premières demandes. Notre Seigneur met toujours cela au premier plan, non que notre intérêt ne s'y trouve pas, car qui dit l'avènement du règne de Dieu, dit le plus

---

206. *Redite prævaricatores ad cor*. Is 46, 8.

grand bien de l'homme même en ce monde, pour arriver au bien de l'éternité. C'est du côté de Dieu que toutes choses commencent.

À l'âme qui l'écoute, notre Seigneur inspire un profond respect, une religion vraie, une adoration sans bornes, les actes de l'amour le plus ardent. Il lui donne une notion supérieure à celle de l'intelligence naturelle, une notion du cœur, une notion de foi de ce qu'est Dieu, cette perfection souverainement désirable, ce but auquel il faut tendre, vers lequel, si elle était dégagée des liens d'ici-bas, l'âme se précipiterait avec plus de rapidité que la pierre détachée d'en haut ne tombe sur la terre.

L'âme, débarrassée des entraves de cette terre, s'élancerait vers Dieu avec un désir, une adoration, un amour inexprimable, avec tout ce que vous pouvez imaginer de plus ardent, de plus empressé, avec une soif, un respect, avec tous les sentiments dont l'âme humaine est capable, quand elle est au plus haut degré de son désir, de son amour, de son *adoration*, puisque *l'adoration* contient tout cela.

Notre Seigneur vient dans l'âme pour lui imprimer ce sentiment, comme un sentiment fondamental. Toute personne qui a ce sentiment fondamental de la perfection de Dieu, de ce qui est dû à Dieu, arrivera bientôt à tout sacrifier, à compter tout comme peu de chose. Vous comprenez qu'il y a un *tout* en ce monde, un certain *tout* : tout ce qui paraît, tout ce qui s'entend, se connaît.

Une âme bien pénétrée de ce qu'est Dieu, qui le connaît à travers la lumière que notre Seigneur lui donne, voit un autre *tout* caché à nos sens, que nous ne voyons pas, que nous n'entendons pas, que nous ne touchons pas, mais qui est bien plus réel que tout ce que nous voyons, que tout ce que nous touchons, que tout ce que nous entendons : Dieu, l'être souverain, fin éternelle de toutes choses, principe de tout bien, auprès duquel toutes les choses d'ici-bas sont peu de chose. *Tu as donné son assise à la terre : qu'elle reste inébranlable au cours des temps*<sup>207</sup>.

La terre n'est aux yeux des croyants qu'un vêtement d'un jour, une habitation passagère, le lieu où l'on vit, où l'on travaille, où l'on tend à l'éternité. La vie, pour le fidèle, est comme ces fleurs pleines de fraîcheur le matin, et qui le soir sont desséchées. Ainsi en est-il de

---

207. Ps 103, 5.

toutes les choses de la terre : notre Seigneur imprime dans l'âme, si elle se recueille profondément pour le recevoir, si elle le laisse faire, un vif sentiment de ce qui est éternel en comparaison de ce qui ne l'est pas, de ce qui est essentiel, parfait, divin, souverain, de ce qui est notre but : il allume en l'âme la soif vraie des choses divines, au lieu et place de ces petits désirs, de ces petites occupations auxquelles elle va se désaltérer.

Vous connaissez cette histoire de la Bible. On fit une fois traverser à l'armée d'Israël un torrent, et son chef ne prit que ceux des guerriers qui avaient bu dans leur main sans s'arrêter, sans ployer le genou<sup>208</sup>, ceux qui avaient traversé rapidement et n'avaient goûté qu'en passant ce qui était pour eux un rafraîchissement. Voilà ce que je voudrais vous faire comprendre. Dans la vie il faut sans doute se rafraîchir, mais en passant, en puisant dans le creux de sa main autant qu'il en faut pour vivre, et non pas s'y arrêter pour y prendre sa joie, son bonheur.

Je ne parle pas seulement des religieuses : toute créature qui établit sa joie en ce monde, qui s'y arrête, qui ne voit rien au-delà, cette créature est dans une voie absolument fautive et qui ne mène pas à la vérité. La mort vient ; elle se trouve n'avoir pas cherché, voulu, désiré ce qui seul était désirable, aimable, estimable, parfait, souverain. Au contraire, plus l'âme se pénètre des beautés éternelles, plus elle s'ouvre à la lumière, à la vérité, plus elle est disposée à ne pas attacher grande importance à ce qui passe, plus elle est apte à tout sacrifier, à tout abandonner sur la route. Elle apprend cela de notre Seigneur Jésus-Christ.

Il y a un second effet que notre Seigneur produit dans l'âme, quand il y descend par la communion, et je veux vous le faire remarquer. Je ne dis pas qu'il le fait à chaque communion, car quelquefois il se taira pour vous éprouver. Souvent, si vous l'écoutez bien, lui, la parole éternelle, il vous dira à vous la parole qui est celle de votre salut.

Si vous rencontriez un saint, un homme parfaitement éclairé qui, par une intuition surnaturelle, connaîtrait le fond de votre âme, qui vous dirait : « Voilà le défaut à corriger, la vertu à acquérir, je vois cela à la lumière de Dieu » – cela est arrivé à des saints, comme à saint Philippe

---

208. Jg 7, 5-7.

de Néri qui savait tous les péchés avant qu'on ne les lui confesse – quelle est celle d'entre vous qui ne s'estimerait heureuse de rencontrer cet homme qui vous dirait ainsi le secret de votre âme, son besoin intime ?

Notre Seigneur, si vous l'interrogez, est disposé à vous dire, avec une science qui dépasse celle de tous les saints : « Voilà ton défaut. » Peut-être vous l'a-t-on dit déjà, mais vous n'en avez pas été frappée. Notre Seigneur répandra dans votre âme une nouvelle lumière si vous lui représentez courageusement vos besoins. Quelquefois on les dira, mais en ayant soin de ne pas découvrir le défaut principal, la plaie vraie et profonde. On se dit : « Moi je veux servir Dieu... Moi je veux la perfection. » Le défaut qui est au fond, qui amène les fautes que l'on a à confesser le plus souvent, les imperfections que l'on commet dans la vie religieuse, *on ne veut pas le voir*. Notre Seigneur est disposé à nous le faire connaître ; il nous donnera le remède, à la fois par l'amour et par la lumière.

La lumière, en religion, n'est pas ce qui manque, souvent on vous l'a donnée. Mais la parole humaine n'a pas cette bénédiction de faire naître, au fond du cœur, l'ardeur qui fait qu'on embrasse ce qui est contraire à la lumière naturelle, à ce raisonnement intérieur et naturel par lequel on s'excuse, on se constitue soi-même dans sa voie, on se conserve dans certaines imperfections. Notre Seigneur dira, si on se recueille dans la communion, si on lui ouvre le fond du cœur, cette parole qui emporte tout, qui est lumière et chaleur, ce quelque chose qui, au fond de l'âme, nous pousse généreusement dans la voie du ciel, de la perfection, de la sainteté.

Nous communions souvent, mais souvent nous ne recevons pas ces effets. Sommes-nous assez attentives, assez recueillies le long du jour ? À l'oraison, tâchons-nous de nous appliquer à ces deux points que je vous ai signalés ? Ce qui fait l'âme sainte, ce ne sont pas les lumières sur des points particuliers, c'est une grande idée de Dieu, une grande pureté pour lui plaire, une grande générosité, une grande fidélité.

Restons cette semaine dans ces pensées. Que notre dévotion au saint Sacrement dans la communion et dans l'adoration nous mène là. Soyons des âmes qui adorent en esprit et en vérité, des âmes attentives, généreuses, fidèles, recueillies.

Je vous parlais de la contemplation. Là est aussi le chemin de la vie intérieure. Parfaites sont les âmes qui contemplent les choses de Dieu, les écoutent, les repassent, comme il est dit de la Sainte Vierge qu'*elle repassait dans son cœur* toutes les choses qu'elle avait vues de la vie de Jésus-Christ<sup>209</sup>.



---

209. Cf. Lc 2, 19.

*22 juin 1879*

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN  
EFFET PROPRE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Mes chères filles,

Nous avons parlé la dernière fois des effets produits par la présence de notre Seigneur au fond de nos âmes dans nos rapports avec Dieu, puis de l'action que notre Seigneur prend sur nous comme ami, comme directeur suprême, nous éclairant de sa lumière, afin que nous nous connaissions nous-mêmes.

Pour la fête du Sacré-Cœur, il y a un autre aspect que je voudrais vous présenter, si Dieu m'en fait la grâce : c'est la grande charité que Dieu veut apporter au fond de l'âme et qui est l'action propre de son Cœur divin. De toutes les obligations de la religion chrétienne, la plus difficile peut-être est l'amour très pur et très parfait du prochain : je dis la plus difficile, parce que cet amour doit être à la fois pur et parfait.

Remarquez que notre Seigneur a quelque chose de merveilleux dans sa doctrine. Il veut que nous soyons prêts à accepter toute espèce de mépris, d'objections, de souffrances, que nous préférions dans la vie ce qui nous rend plus conformes à la croix et nous fait plus sûrement passer dans les voies où il a passé lui-même sur la terre.

Vous comprenez que notre Seigneur, en traversant ces voies de souffrance, y a été amené par l'intermédiaire des créatures humaines. Ce sont les créatures humaines qui ont été pour lui l'occasion des humiliations, des souffrances, de tout ce qui dans sa vie a fait la négation des joies ou l'affirmation des peines. Ce sont ces créatures humaines qu'il a aimées d'un si grand amour, pour lesquelles il a

donné tout son sang. En posant la chose ainsi, on comprend que la charité pure et parfaite est un effet qui ne peut se produire en nous que par l'action de notre Seigneur.

Il a dit dans sa vie : *Si vous aimez ceux qui vous aiment, les publicains n'en font-ils pas autant ?*<sup>210</sup> Tous les hommes sur la terre aiment ceux qui leur font du bien, ceux qui leur procurent des choses agréables. Cela n'est pas surnaturel, ce n'est pas extraordinaire, ce n'est pas là que s'applique la charité pure et parfaite, effet propre du Cœur de notre Seigneur, et que notre Seigneur a pratiquée lui-même.

Mais : *Aimer ses ennemis, ceux qui vous maudissent et vous persécutent*<sup>211</sup>, *rendre toujours la bénédiction pour la malédiction, le bien pour le mal, tendre la joue gauche à celui qui a frappé la joue droite*<sup>212</sup>, *faire deux mille pas avec celui qui vous a contraint à en faire mille*,<sup>213</sup> *donner votre tunique à celui qui vous a pris votre manteau*<sup>214</sup>... – à chaque page de l'Évangile vous trouverez ces maximes, – c'est le fait de la charité la plus parfaite, la plus pure, la plus sainte, celle qui ne prend pas son objet dans la créature, mais qui le prend en Dieu. Lorsqu'on est uni à notre Seigneur Jésus-Christ, on participe à ses sentiments, ceux que je viens d'expliquer et dont nous voyons la pratique dans toute sa vie.

Je pense donc que si la dévotion au Sacré-Cœur a un effet plus élevé par lequel elle nous unit à Dieu, un aspect consolant vis-à-vis de nous-mêmes, en tant qu'elle nous fait trouver dans ce cœur divin tout ce qui peut nous réjouir, d'un autre côté elle développe en nous cette générosité, cette charité parfaite envers le prochain dont nous avons parlé.

Je n'insiste pas beaucoup. J'aime mieux vous laisser méditer comment cette charité parfaite se joint à l'amour du sacrifice et de l'humiliation, à l'estime de la croix, à une sorte de préférence – au moins dans le jugement et dans l'intelligence, sinon encore dans le cœur et dans la pratique – mais à une préférence réelle d'une vie

---

210. Mt 5, 46-47.

211. Mt 5, 44.

212. Lc 6, 28-29.

213. Mt 5, 41.

214. Lc 6, 29.

obscur, humiliée et souffrante, à une vie heureuse, brillante et pleine de jouissances.

Je dis, mes sœurs, que vous pouvez arriver à cette estime de préférence, au moins par l'intelligence, sinon encore par le cœur, parce que c'est la haute perfection de choisir réellement et pratiquement cette vie cachée et humiliée. On comprend qu'elle est plus sainte, que notre Seigneur l'a mise plus haut, qu'elle rend plus semblable à Jésus-Christ, qu'elle est la route la plus sûre pour aller au ciel. Dans tout choix il faut convaincre l'esprit avant d'embraser le cœur.

Faites cela dans la méditation. Cherchez à vous dire : « Si aujourd'hui une croix m'est apportée, si j'ai un sacrifice à faire, je serai plus dans la voie où a été notre Seigneur. » Regardez les saints qui sont le plus élevés dans la gloire, quelle vie crucifiée ils ont eue ! On a fait un ouvrage pour dire de sainte Thérèse qu'elle a eu la croix parfaite en toutes choses ; cependant elle a eu l'estime des hommes. Saint Pierre, saint Paul, sainte Germaine ont été l'abjection des hommes. Regardez comme ils ont passé par les voies de la croix pour aller au ciel.

Prenez la doctrine de notre Seigneur : qu'est-ce qui apparaîtra au jugement dernier ? La croix. Il faudra y être trouvé conforme. Il faudra qu'elle soit imprimée en vous d'une façon ou d'une autre. C'est par le signe de la croix que notre Seigneur sauvera ceux qui auraient eu peut-être de la peine à se sauver sans cela. C'est là l'explication à donner de la vie de certaines personnes que notre Seigneur veut sauver malgré tout. Elles ont beaucoup de biens en ce monde, mais elles reçoivent aussi la croix en partage. On voit cela dans le monde, dans les familles : par une croix humiliante, pénible, une mort sainte est enfin obtenue, après une vie assez mondaine et dans laquelle il semblait qu'il n'y ait presque rien pour Dieu.

Au contraire, c'est une doctrine avérée que si l'absence de tout service de Dieu se joint à une série de prospérités non interrompue, il y a tout à craindre pour le salut. Lorsqu'une vie remplie de satisfactions semble avoir été épargnée par la croix et que Dieu n'a pas été servi fidèlement, rien n'est plus effrayant dans l'ordre du salut.

Vous comprenez que si on pénètre son esprit de ces pensées, alors même qu'on n'est pas arrivé au courage qui fait tout embrasser, on se prépare cependant à bien prendre les croix qui, d'une façon ou d'une

autre, peuvent nous venir des personnes avec lesquelles nous vivons journallement. À leur égard on se dit : « Peut-être que de toutes les personnes avec qui je suis en contact, cette personne qui m'apporte des croix m'est la plus utile. » C'est une vérité incontestable.

Chercher dans votre esprit et vous dire : « Telles créatures ont été pour moi une source de consolation » et en avoir le cœur touché, cela est bien, la reconnaissance est bonne. Mais il faut aller plus loin : « Telle autre créature est pour moi une source de croix, j'estimerai bien peu la croix, si je n'ai pas pour elle une affection d'une autre espèce, tout aussi solide, tout aussi profonde, mais plus surnaturelle ! »

Je crois pouvoir dire que c'est là entrer dans le Cœur de notre Seigneur, au lieu de rester dans un cœur purement humain, c'est entrer dans ce Cœur à la fois divin et humain du Verbe incarné. C'est entrer dans ces deux sentiments d'amour qui se partageaient le Cœur de notre Seigneur.

Il a aimé ses amis, ceux qui étaient bons pour lui ; il était touché de reconnaissance et pénétré de tendresse pour Jean, pour Madeleine, pour sa Mère, pour sa Mère avant tout, pour saint Joseph. Il a eu un sentiment naturel d'amour pour ceux qui lui ont fait du bien. Puis il avait une affection, une tendresse particulière pour les pécheurs, pour ses bourreaux, pour ceux qu'il venait sauver et qui étaient ses ennemis. Une tendresse si extraordinaire que de plusieurs d'entre eux il a fait des saints et des apôtres. On estime en général que le centurion romain qui a donné le coup de lance au cœur de notre Seigneur est devenu un apôtre et a terminé sa carrière en France, je crois.

Après la mort de Jésus-Christ, ceux-là mêmes qui l'avaient accablé d'injures, qui l'avaient insulté sur le Calvaire, s'en retournaient, se frappant la poitrine et disant : *Cet homme-là était un juste. Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu*<sup>215</sup>. Notre Seigneur Jésus-Christ a versé son sang pour les plus grands pécheurs : pour le plus coupable, le plus indigne, s'il ne désespère pas à la fin, s'il se convertit, ce sang que notre Seigneur a versé pour lui aura toute son efficacité. Il a été l'objet d'un amour tel, qu'il y a *plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui ont toujours persévéré*<sup>216</sup>.

---

215. Lc 23, 47 et Mt 27, 54.

216. Lc 15, 7.

Eh bien, mes sœurs, il faut ici sonder son cœur. Voilà le point où le zèle pour les enfants doit s'allumer. Il ne faut pas vous faire d'illusion. Il est impossible d'élever des enfants et de les trouver toutes agréables et capables de recevoir tout ce que vous voulez leur donner. Je vois cela dans toutes les générations. On se dit : « Quand celle-là sera partie, quel repos ! » Vous en aurez d'autres, parce qu'il faut exercer une vraie charité, pure, parfaite, envers les personnes qui vous apportent des croix, aimer leurs âmes, travailler pour elles sans satisfaction, sans consolation, ne voyant en elles que des croix, ne trouvant en elles que des peines. Où serait sans cela le grand mérite de l'apostolat ? C'est un apostolat que l'éducation.

Voilà des hommes qui s'en vont au milieu des sauvages pour chercher à les convertir. Ils ont des consolations immenses, ils en convertissent un grand nombre, mais à quel prix ! M<sup>gr</sup> Elloy<sup>217</sup> me disait que, si on s'impatientait une seule fois avec un sauvage, c'était fini, on ne le ramenait plus. On ne sait pas à quoi on est exposé parmi ces gens-là. Ils tripotaient M<sup>gr</sup> Elloy, un d'eux même lui a mangé le bout du doigt. Si l'on témoigne la moindre impatience, le moindre mécontentement, voilà une âme qu'on ne gagne plus, une âme qui est perdue. Il faut se préserver avec eux des plus légères impatiences. Tels sont les apôtres vis-à-vis des sauvages à gagner.

Vous avez, vous, des âmes à gagner ; il faut bien qu'il y en ait quelques-unes qui exercent votre patience, qui vous poussent parfois hors de vous-mêmes, afin de vous donner dans vos rapports avec elles l'occasion et le mérite d'une charité vraiment surnaturelle.

Appliquez cela à tout le reste. Il est impossible de vivre un grand nombre de personnes ensemble, sans qu'il y en ait qui soient plus agréables, et d'autres qui le soient moins. L'amour naturel nous porte vers les unes. Pour les autres, nous les devons aimer surnaturellement. Il faut que l'amour surnaturel soit plus soigneux, plus délicat. Quand la nature nous porte à aimer quelqu'un, si on l'a peiné en quelque chose, on se dit : « Cela se retrouvera. » Mais dans l'amour surnaturel, combien faut-il que les paroles soient empreintes d'une charité vraie,

---

217. Évêque missionnaire de la Société de Marie, dans l'Océanie centrale.

d'un esprit religieux, de l'esprit de notre Seigneur, qui est esprit de charité.

Demandons cette grâce à notre Seigneur, la grâce d'une charité assez pure pour être détachées de ce qui est notre consolation, une charité assez ardente pour nous renoncer réellement, une charité assez surnaturelle pour accepter tout ce qui est peine et humiliation. Voilà quelque chose qui mène très directement à Dieu, et qui ressemble très fort à l'esprit et au Cœur de notre Seigneur.



6 juillet 1879<sup>218</sup>

PRENDRE L'ESPRIT DE LA RÈGLE

Mes chères filles,

J'avais l'intention d'insister aujourd'hui sur cette recommandation, à savoir, quand on vous lit les règles, ou quand vous les lisez vous-mêmes en particulier, de les mettre résolument en pratique, non seulement dans les choses qu'elles vous prescrivent, mais dans l'esprit qui doit accompagner les œuvres, de manière que chacune de vous puisse acquérir les vertus religieuses dans l'esprit même qu'indique la Règle.

Si nous avons dans notre vie tout ce que recommande la constitution de l'humilité, la constitution de l'obéissance, la constitution de la charité, toutes les constitutions qui traitent des vertus, nous arriverions à une très haute perfection. Et pourtant ce sont *nos* constitutions ; il faut que notre vie soit l'expression de ce qui est dans la Règle et les constitutions.

Je veux seulement ajouter un mot sur la fête d'aujourd'hui, et vous rappeler que notre Seigneur ayant donné tout son sang pour nous, il doit résulter, de toutes les pensées d'amour et de reconnaissance que cette effusion nous suggère, un grand esprit de dévouement. Je pense que pour les personnes qui s'occupent du salut des autres, qui tendent à la perfection pour elles-mêmes, la force dont elles ont le plus besoin, c'est le dévouement.

Ne pas se prendre pour but, quitter ce qui tend à soi, aller à ce qui va au salut des âmes, à ce qui va à procurer la gloire de Dieu, à réparer les

---

218. Fête du Précieux Sang.

offenses que Dieu reçoit, à l'honorer, à le servir, à souffrir pour lui, à se sacrifier pour lui, c'est nécessairement faire le contraire de ce qu'on fait en ce temps-ci, où l'égoïsme est extrêmement développé. C'est nécessairement avancer dans ce qui est l'esprit propre de la Congrégation, lequel est un esprit de prière, d'amour pour Dieu, d'adoration, de louange – l'adoration du saint Sacrement, la louange par l'Office – de vie intérieure par le recueillement et les lectures. Notre vie, d'autre part, est une vie dans laquelle on travaille au salut du prochain dans l'éducation et dans tous les rapports que l'éducation donne avec le prochain.

En tout cela le dévouement est la grande force dont nous avons besoin. Je dis la force dont nous avons besoin pour nous oublier nous-mêmes, nous dévouer, nous sacrifier et imiter notre Seigneur Jésus-Christ, qui a tout donné, jusqu'à la dernière goutte de son sang. *Il m'a aimé et s'est livré pour moi*<sup>219</sup> peut se dire chacune de nous. Je dois puiser ce dévouement dans l'amour qu'il me porte, dans le désir de ma perfection, dans le désir de l'union que je dois contracter avec lui, union qui me fera entrer dans toutes ses vertus, profiter de toutes les grâces qu'il m'a apportées.



---

219. Ga 2, 20.

13 juillet 1879

L'ESPRIT DE LA RÈGLE DE SAINT AUGUSTIN

Mes chères filles,

Nous ne parlons pas souvent de la Règle de saint Augustin. Le père Picard en a trouvé un bon commentaire fait par des augustins. Je désire qu'on nous le procure, pour que nous sachions comment dans l'Ordre de saint Augustin on interprète sa Règle.

En attendant, il m'est tombé sous la main un mot de saint Dominique que je veux vous dire aujourd'hui. Interrogé un jour par ses religieux sur l'esprit de la Règle de saint Augustin, il répondit que le caractère de cette Règle était un esprit de charité divine, d'humilité, de pauvreté d'esprit et de cœur. C'est très bien dit. Les saints voient très bien et disent bien ce qu'ils voient.

Si vous y faites attention, vous remarquerez que l'amour de Dieu remplit la Règle de saint Augustin comme il a rempli en général toutes ses œuvres. *Avant toutes choses que Dieu soit aimé, et puis le prochain.* Ce prologue n'appartient pas, paraît-il, aux notes que le saint avait envoyées à ses religieuses d'Hippone. Il est tiré de ses ouvrages, et résume bien la pensée de la Règle. *Avant toutes choses que Dieu soit aimé, et puis le prochain, car ces commandements nous ont été principalement donnés.*

Si vous suivez toute la Règle, vous verrez qu'à propos de toutes choses on trouve aussi l'humilité, dont nous parlerons tout à l'heure, et le détachement, qui tient à la pauvreté. *Que le cœur soit en haut. Ne cherchez pas les vaines choses de la terre. Cherchez surtout l'amour de Dieu et du prochain.*

Il est facile, en lisant la Règle, de voir cet esprit de charité divine, d'amour ardent pour Dieu qui en est le caractère prédominant. Quand on vous la lit au réfectoire, écoutez-la un dimanche au point de vue de la charité surnaturelle, de l'amour de Dieu auquel on donne toutes ses affections et de l'amour du prochain qui en résulte.

Si une Règle a un caractère très marqué, n'est-il pas juste que celles qui vivent sous cette Règle possèdent ce caractère ? Vous dites : « Nous sommes filles de saint Augustin, nous observons sa Règle », n'est-il pas juste que vous ayez ce caractère extrêmement marqué d'amour de Dieu et du prochain, s'élevant au-dessus des choses inférieures de la terre et montant toujours plus haut, *laissant là les choses transitoires*, comme dit la Règle, *et s'attachant à la permanente charité*. Quand le cœur est en haut, on ne regarde pas aux vaines choses de la terre, et c'est éminemment l'esprit de l'Assomption.

Le second caractère est celui de l'humilité. Peut-être ne le verrez-vous pas aussi vite. Un autre dimanche, écoutez la Règle au point de vue de l'humilité qui nous est recommandée. Vous verrez que saint Augustin insiste pour que dans les bonnes œuvres on prenne garde que l'orgueil n'en fasse pas perdre le mérite, qu'on ne cherche pas une vaine estime, un vain remplissage de soi-même, un vain souvenir de ce qu'on a fait pour la Congrégation : *Qu'elles ne s'élèvent point pour avoir donné leurs biens au monastère*. Quand il dit *biens*, vous comprenez qu'il entend les biens spirituels aussi bien que les temporels.

Je me rappelle avoir entendu dire, pas ici, mais dans une Congrégation que vous ne connaissez pas : « Mais j'avais tant fait pour la Congrégation, j'avais tant travaillé pour cette maison qu'on aurait dû en avoir de la reconnaissance, me savoir gré de tout ce que j'ai fait pour le pensionnat, pour la vie temporelle, pour la vie spirituelle. » Ce sont des biens que tout cela. Saint Augustin dit : *Qu'elles ne deviennent pas plus superbes de leurs richesses pour les avoir données au monastère, que si elles en jouissaient dans le siècle. Car toute autre iniquité ne se produit que dans les mauvaises œuvres, mais l'orgueil s'attache aux bonnes œuvres pour les faire périr*.

L'humilité est encore très accusée dans la Règle par la simplicité avec laquelle saint Augustin suppose qu'on acceptera toujours la correction des fautes. C'est un grand acte d'humilité de bien accepter d'être

reprise. C'est plus difficile que de ne pas s'enorgueillir de ce qu'on a fait, de ce qu'on a donné, parce qu'il faudrait avoir l'esprit bien bas pour s'enorgueillir et se dire : « J'ai donné des biens temporels, je suis fondatrice. »

J'ai vu une pauvre tête malade parler ainsi ; car il faut être vraiment malade pour cela. Il faudrait avoir l'esprit bien bas pour se retourner d'un autre côté et dire : « J'ai donné mon temps, mon travail, j'ai fait ceci, cela » : c'est plus mesquin encore, et il est facile d'échapper à ces deux points.

Mais il est tout autrement difficile, quand on a tort, d'accepter parfaitement d'être corrigée, d'être *punie* même, dit la Règle, d'accepter de bon cœur, simplement, humblement, qu'on nous donne tort, même quand nous ne le pensons pas. Tout le monde trouve que vous avez certains défauts. L'orgueil vous fait penser que tout le monde se trompe, qu'on est très injuste, que vous avez la vertu opposée.

Saint Augustin n'entre pas en discussion avec cette espèce de pensées. Il n'a pas l'air de la supposer possible. Il parle très simplement de la correction des fautes par la supérieure à l'aide des autres sœurs *pour ôter le mal avant qu'il ne devienne grave*. Il en parle comme de la chose du monde la plus simple, la plus naturelle. Si simple, si naturelle à la vie religieuse, que si quelqu'un n'accepte pas la pénitence qui lui est imposée, il ne voit pas d'autre moyen que de lui donner la clé des champs, *de peur que, par une funeste contagion, elle ne perde plusieurs autres sœurs*.

Il y a encore une autre humilité très recommandée dans la Règle, c'est l'humilité de l'obéissance : *Qu'on obéisse à la supérieure comme à une mère, gardant l'honneur qui lui est dû*. Remarquez-le, il le dit de toute supérieure sans exception. Puis tout à côté il indique, pour la supérieure, l'humilité du commandement. Si, en reprenant, elle a dit quelque chose qui ne plairait pas à Dieu, si elle se reprochait d'avoir été trop rude, *qu'elle en demande pardon au Seigneur, qui sait de quelle affection elle aime celles-là mêmes qu'elle a corrigées un peu trop rudement*. Mais il ne met pas en doute que celles qu'elle aura ainsi corrigées acceptent, obéissent, gardent l'honneur qui est dû à la supérieure.

Prenons la troisième chose que marque saint Dominique, la pauvreté de cœur et d'esprit. Écoutez la Règle un autre dimanche au point de vue de cette vertu, et vous remarquerez combien tout doit être commun. On ne doit tenir à rien : ne pas se plaindre, si on nous donne des vêtements qu'une autre a portés, voile, robe, guimpe ; pourvu que nous ayons le nécessaire, que nous soyons couvertes, cela suffit. *Apprenez de là combien vous êtes vides des saintes habitudes du cœur, si vous vous lamentez pour les habits du corps.*

Saint Augustin regardait comme si importante cette pratique de la pauvreté, qu'il avait voulu que les prêtres d'Hippone fissent vœu de pauvreté et de vie commune. Il trouvait que le cœur attaché aux biens de la terre, est tellement en bas, qu'il voulait que même les simples prêtres fissent vœu de vie commune.

Voilà la pensée de saint Dominique, de ce grand religieux qui avait observé toute sa vie la Règle de saint Augustin. De chanoine régulier, il était devenu fondateur des dominicains, pour exercer les œuvres de zèle qui n'étaient pas établies dans les Chapitres de chanoines. Si c'est là l'esprit de la Règle, comme il faut que ce triple esprit entre en nous, et que nous tâchions de nous montrer filles de cette Règle ! Vous avez entendu dire que d'autres Règles ont un esprit à elles, un esprit dominant. Pour la Règle de saint François, c'est la pauvreté.

Si vous prenez la Règle de saint Benoît, son double caractère est l'esprit de silence et l'esprit de louange divine. L'amour de l'Office, du culte divin, se remarque chez tous les bénédictins. Dès qu'on est en rapport avec eux, on voit que ce sont des hommes paisibles. Le père Beste, qui a été élevé chez eux, disait que ce sont des hommes tranquilles. *Pax* (Paix) est écrit partout dans les monastères de saint Benoît.

Quant à l'amour de l'Office divin, si l'on voit un bénédictin, une des premières choses qu'on apprend de lui, c'est un usage qui se rattache à l'Office, une tradition ancienne. Dom Pitra, par exemple, connaît toutes les hymnes qui se sont chantées dans le monde, en Grèce, dans les pays de l'Orient. Leur esprit, leur cœur, leurs pensées sont là. C'est par cela qu'ils sont de vrais religieux de leur Ordre.

Si le triple caractère de la Règle de saint Augustin est la charité divine et la charité fraternelle fondée sur la charité divine, l'humilité, la

pauvreté de cœur et d'esprit, il faut faire effort pour que les personnes qui ont rapport avec nous, le reconnaissent en nous. Si on le reconnaît, nous serons de bonnes religieuses. Saint Augustin nous comptera au nombre de ses vraies filles.

Saint Augustin se montre très libéral pour ses enfants. Je connais des sœurs qui, s'adressant à lui, en ont obtenu de grandes grâces, surtout des grâces de paix, de charité, de patience, d'apaisement de défauts qui s'étaient montrés longtemps. Quand des défauts anciens disparaissent, quand un caractère difficile se transforme au moyen de la dévotion à saint Augustin, ne serait-ce que dans les dernières années de la vie, c'est une grâce très grande, je n'en sais pas de plus grande.

Soyons filles de saint Augustin, et demandons-lui ces trois vertus dont il a fait les trois caractères de sa Règle.



*20 juillet 1879*

LE ZÈLE DU SALUT DES ÂMES QUI CONVIENT  
À UNE RELIGIEUSE DE L'ASSOMPTION

Mes chères filles,

Je ne sais pas si, dans ce que je vous ai dit sur l'esprit de l'Assomption, je vous ai parlé du zèle du salut des âmes, cette partie si essentielle, si considérable de notre esprit. Bien que le zèle des âmes appartienne à toute personne chrétienne d'abord, ensuite à toute religieuse, il est évident qu'en cela comme en autre chose, il y a une forme et une nuance qui nous est propre. C'est cette nuance que je voudrais vous indiquer.

En vous disant que les religieuses de l'Assomption doivent être adoratrices et zélatrices des droits de Dieu, j'ai dû vous faire comprendre que le but de la gloire de Dieu doit toujours passer en premier. On peut, dans le zèle du salut des âmes, considérer le besoin que les âmes ont du salut, regarder ce qui, en elles, cause une si grande misère, un si grand déficit, quand elles n'ont pas la grâce de Dieu.

Mais on peut aussi envisager le côté de Dieu, voir quels sont les droits de Dieu à posséder les âmes, combien sa gloire et son amour sont intéressés à cette possession, pour laquelle il a tant fait. L'intérêt de la créature se confond avec les intérêts de Dieu. Les âmes n'y perdent rien. Nous travaillons à leur salut en vue de la gloire de Dieu. Il me semble que c'est plutôt là la forme sous laquelle la pensée du salut des âmes doit nous occuper habituellement.

Toutes, nous méditons avec soin, au commencement des retraites, par combien de liens nous appartenons à Dieu. Il est notre principe, nous sommes de lui. C'est lui qui nous a créées, c'est à lui que nous

allons. C'est lui qui nous conserve. Il est notre fin comme il est notre principe. C'est le commencement de toute retraite sérieuse, de considérer à quel point nous sommes entre les mains de Dieu.

Nous ne sommes pas seules à lui appartenir ; toute créature est dans cette situation vis-à-vis de Dieu. Aujourd'hui je veux vous parler de l'éducation, et vous montrer que ce qui doit surtout nous occuper dans l'éducation des enfants, c'est de chercher à imprimer ces pensées, en nous d'abord, puis dans les âmes des autres. Que notre travail, que nos efforts aillent à faire comprendre à toute créature avec laquelle nous sommes en rapport qu'elle est *à Dieu*, qu'elle est *de Dieu*, qu'elle est *pour Dieu*<sup>220</sup>, qu'elle lui appartient entièrement. Toutes les créatures sont pour elle un moyen, un échelon, ce dont elle use en ce monde, mais jamais sa fin.

Que n'a pas fait Dieu pour nous posséder ? Non seulement nous sommes à lui par la création, mais il nous a achetées. Il s'est fait homme pour nous et, nous ayant enseigné toute vérité, il nous a achetées du plus grand prix, de son sang. Le prix de son sang est dans chaque âme qui se trouve sur la surface de la terre. Il les a toutes achetées. Il a acheté l'âme du sauvage, l'âme de l'Africain qui n'a jamais entendu sa loi, l'âme de tout homme venant en ce monde. Les païens, les Chinois, il les a achetés de tout son sang, comme il a acheté votre âme, la mienne, celle des enfants.

Quand notre Seigneur a donné ce grand prix, c'était pour que toute âme fût sauvée, c'était là son désir, son dessein. Ce dessein a été souvent frustré. Il y a des âmes qui n'ont jamais entendu la divine parole, qui ne connaissent pas la Rédemption. C'est dans cette pensée que s'embrase le zèle. Voilà la vraie source de l'apostolat et des missions : contribuer à ce que beaucoup plus de créatures entendent la parole de Dieu et soient sauvées par l'application du sang de Jésus-Christ.

Dans notre apostolat près des enfants, nous sommes en rapport avec des âmes qui sont déjà teintes du sang de Jésus-Christ par le baptême ; toutes ont reçu une certaine connaissance de Dieu. Notre mission est de développer cette connaissance. Comme nous devons être soucieuses

---

220. Cf. *Notes intimes*, n° 234/01, Retraite de 1878.

et attentives, pour que tout dans nos rapports aille à former Jésus-Christ dans les âmes ! Il n'y en a pas une seule qui ne puisse avoir cette action, je vous l'ai souvent répété. Ce n'est pas seulement dans l'enseignement. Dans la surveillance on a une très grande action sur l'âme des enfants pour les sauver. Dans tous les rapports, quels qu'ils soient, on exerce une réelle influence. L'enfant voit une religieuse à la porte, dans les passages, les dortoirs, la lingerie, n'importe où. Cette enfant reçoit une influence qui va au salut, ou à l'abaissement de la vie spirituelle si l'impression faite sur elle n'est pas sainte.

Nous savons que ces âmes appartiennent à Dieu, qu'il nous fait l'honneur de nous choisir pour travailler auprès d'elles, pour leur donner la vérité. Nous devons faire une grande part dans notre esprit à l'amour ardent de cette vérité. Comme nous devons être zélées, attentives à sanctifier toute parole par laquelle nous nous mettons en rapport avec un enfant, à apporter là toute espèce d'influence sainte !

Nous devons imprimer la vérité dans leurs âmes. Nous devons veiller à ce qu'elles ne reçoivent pas une influence qui ne soit une influence de vérité. Nous ne devons donc pas condescendre aux faiblesses humaines, aux inclinations de la nature qui ne sont pas dans l'ordre de la vérité. Nous devons sans doute savoir supporter ces faiblesses, ce qui est autre chose, mais non pas y consentir, y entrer.

Les enfants nous arrivent ayant déjà la grâce du baptême, un premier commencement de vérité surnaturelle, quelques habitudes chrétiennes. À côté de cela, il y a les suites du péché d'Adam, une quantité de défauts, de vices peut-être, qui se sont développés dans l'âme, en même temps que s'y épanouissait la grâce du baptême. Si, depuis le baptême, elles avaient été parfaitement élevées, si une éducation toujours chrétienne avait préservé l'enfant de toute mauvaise influence, nous aurions des enfants qui n'auraient pas tant de défauts.

Aujourd'hui les parents, même chrétiens, tout en donnant une certaine mesure de christianisme, condescendent à trente-six inclinations imparfaites et mauvaises, la vanité, l'orgueil, la personnalité<sup>221</sup>, la gourmandise. Ils y condescendent, c'est-à-dire qu'ils désirent satisfaire l'enfant dans ces défauts dont il a la racine en lui, et

---

221. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX<sup>e</sup> siècle.

ils ne sont pas très soucieux de les détruire ou de les combattre. Je n'ai pas dit les choses laides. Il y a des choses laides auxquelles le monde ne condescend pas, mais sur lesquelles il ferme les yeux.

Dans le zèle, il y a deux espèces de ministères. Un ouvrier évangélique va prêcher dans une grande paroisse et trouve un grand nombre de pécheurs. Il est très heureux si, à la fin de sa mission, la plupart de ces pécheurs passent du péché à la pénitence, font une confession suffisante qui les remet pour un temps dans la voie du salut. Il n'a pas la prétention de transformer ces pécheurs, de faire l'éducation de leur âme et de leur esprit, de manière qu'ils aient d'autres pensées, d'autres sentiments, d'autres habitudes.

Quand un homme est arrivé à trente, quarante, cinquante ans, vous ne changerez ni ses idées, ni ses habitudes ; vous en extirperez le péché mortel et, si vous lui faites prendre une ferme résolution, c'est très consolant, puisqu'elle lui procure le salut. Mais on ne fait pas de lui un autre homme, une nouvelle créature.

Pour nous, notre action est différente. Si elle est plus pénible, plus longue, remarquez qu'elle est aussi plus consolante. Nous prenons les âmes pour y laisser une empreinte profonde. Ce n'est pas une action de huit jours, comme dans une retraite, que nous avons sur elles. Nous voyons ce que produit une retraite sur les enfants. À la fin elles sont ferventes, cela dure huit, dix jours, et voilà tout.

Pour nous, par un travail plein de foi, de patience, nous devons imprimer dans leurs âmes des pensées, des sentiments, des habitudes chrétiennes. Notre but n'est pas le temps passé au pensionnat. Le but, c'est qu'une fois rentrées dans le monde, elles soient des femmes chrétiennes, capables de porter les pensées, les sentiments, les habitudes chrétiennes dans l'intérieur d'une famille.

C'est là la grande consolation. Si le travail est long, pénible, ingrat parfois, le fruit s'en prolonge dans une suite de générations. Si vous avez formé une femme chrétienne, elle formera à son tour des enfants chrétiens. Ceux-là en auront d'autres et, d'ici à la fin des temps, vous comprenez, quelle gloire pour Dieu et quelle bénédiction pour vous ! Le bien fait retombe en bénédictions sur chacun des élus qui y ont contribué.

Mais il nous faut une grande patience, une vigilance de tous les instants pour faire entrer dans l'âme des enfants le sens des droits de Dieu, y imprimer la vérité, et chercher à faire quelque chose qui puisse subsister. C'est pourquoi à l'Assomption on ne s'est pas tant inquiété d'obtenir une discipline absolument parfaite.

Il y a un avantage réel à cette discipline extérieure. Je connais d'autres Instituts où certainement on obtient extérieurement une tenue dont les regards peuvent être plus satisfaits. Parmi nos pensionnats, j'en pourrais citer où la tenue extérieure est plus parfaite que dans d'autres. Elle est désirable, cette tenue, mais ce n'est pas le premier but que nous devons nous proposer. Le premier but, c'est d'imprimer dans les enfants une générosité chrétienne, un ordre de pensées qui soient des pensées de foi, un ordre de sentiments qui soient des sentiments chrétiens, un ordre d'habitudes qui soient des habitudes chrétiennes.

C'est pour cela qu'on laisse au caractère de l'enfant la liberté de se manifester. On ne veut pas qu'il soit tellement contenu qu'on ne le connaisse pas. Quand vous auriez obtenu une discipline parfaite comme dans une armée, si vous vous contentiez de cela, vous n'auriez pas atteint le but que vous devez chercher.

Qu'y a-t-il au monde de plus régulier qu'un régiment ? Mais après tout, Dieu n'y est pas très honoré. La gloire de Dieu ne se trouve pas beaucoup dans les casernes. Et bien qu'on y obéisse, mais sous peine de mort, bien que la tenue y soit irréprochable devant les supérieurs, ce n'est pas précisément l'ordre que Dieu veut de sa créature qui y est le mieux établi. Il faut tâcher de ne pas faire une éducation de caserne.

Je ne veux pas dire qu'il ne faille pas une certaine discipline. Mais que ce ne soit pas la forme de la caserne qui l'emporte sur l'action que vous devez avoir sur les âmes pour les rendre meilleures. Il faut que ce soit l'action sur l'âme, sur l'esprit, sur la volonté qui nous préoccupe d'abord, et non pas des défauts de forme extérieure, comme de ne pas bien marcher en rangs.

Si dans les rangs on tient au silence, ce n'est pas pour ôter l'inconvénient du bruit, c'est que : *Abondance de paroles ne va pas sans offense*<sup>222</sup>, dit le Saint-Esprit. Voilà la grande raison de désirer le

---

222. Pr 10, 19.

silence et d'éloigner le bavardage. Si les enfants parlent beaucoup, il y aura quelque péché de parole, et votre ennemi irréconciliable, c'est le péché. C'est lui que vous devez poursuivre dans l'avenir avec l'intelligence d'un cœur embrasé d'amour. Vous devez craindre toute disposition qui plus tard peut amener le péché, beaucoup plus que des dispositions qui vous donnent de la peine aujourd'hui. Votre fin, c'est le salut des âmes. Ce n'est pas vous que vous devez chercher dans cette œuvre. Ce n'est pas un certain contentement actuel, c'est la gloire de Dieu dans le présent et encore plus dans l'avenir par les fruits que cette âme portera.

À ce zèle premier, il faut joindre le zèle du salut de toutes les âmes. Nous avons des rapports avec les parents des enfants, nous pouvons leur faire du bien. Nous l'avons vu souvent dans certaines familles, qui ont des rapports avec nous. C'est une mère, une sœur, une parente qui a changé petit à petit. C'est une lecture de piété qu'on goûte. C'est la messe entendue plus souvent. Ce sont les sacrements qu'on fréquente davantage, grâce aux bons conseils d'une religieuse qu'on voyait, grâce à l'influence des enfants que la religieuse avait formées à désirer cela beaucoup plus qu'autre chose.

Je pourrais nommer des femmes qui n'allaient pas à la sainte Table avec leurs enfants, et qui maintenant y vont toutes les semaines. Il y a de ces changements dans lesquels nous pouvons agir directement. Il peut aussi se faire des conversions par l'influence de nos enfants.

Mais en dehors de ce cercle que nous atteignons, il y a toutes les âmes du monde. Quand on est au pied du saint Sacrement, il faut souvent demander à Dieu de régner dans les âmes et les cœurs. Visiter, dans toutes les plages du monde, toutes les missions. Combien les missionnaires isolés ont besoin de vos prières dans les combats où ils peuvent aussi être blessés par le péché, où ils se trouvent au milieu de dangers, dans un grand isolement ! C'est une partie de votre vie intérieure d'offrir vos actions, vos sacrifices, votre travail, vos prières surtout pour obtenir aux missionnaires, à tout prêtre dans le saint ministère, les grâces à l'aide desquelles ils convertiront les âmes.

Dieu est un bien qui désire se répandre. Il souffre quand il ne se répand pas. Ce n'est pas une définition de mon imagination, c'est celle de saint Thomas : *Dieu est le bien souverain qui, de sa nature, aime à se*

*répandre*<sup>223</sup>, à donner les biens qui sont en lui avec abondance. Arrêter le bien que Dieu veut nous faire, serait attrister son cœur. Je parle de Dieu, de Dieu en lui-même, pas encore de notre Seigneur Jésus-Christ.

Vient ensuite l'amour que vous devez avoir pour notre Seigneur Jésus-Christ, qui a donné tout son sang pour les âmes. Cet amour doit vous porter à lui demander que son sang précieux, répandu avec abondance, sauve beaucoup d'âmes, donne le salut à ceux que vous ne connaissez pas et pour lesquels vous priez.

Dans l'économie du salut et de la grâce, il y a beaucoup de choses pour lesquelles la prière de la créature doit s'unir à l'action du sang de Jésus-Christ. S'il n'y a pas quelqu'un qui demande que ce sang coule, il ne se répandra pas. Notre Seigneur nous le dit dans l'Évangile, celui qui n'a plus de pain va frapper à la porte de son ami, et à force d'importunités il obtient ce qu'il veut<sup>224</sup>. Mais qu'est-ce que ce pain ? C'est le pain surnaturel, le pain de la grâce, la vie spirituelle, la vie de l'éternité. Il faut que quelqu'un le demande sur la terre, quoique Dieu désire infiniment le donner.

La prière est l'agent par lequel la grâce se répand sur le monde : il n'y a pas une de vos prières, pauvre, petite, distraite – car la créature est infirme – qui n'obtienne une grâce, n'en doutez pas. Quand vous dites un *Ave Maria* sur le chemin, quand vous priez pour le salut des âmes, vous obtenez quelque chose. Vous ne savez pas quoi, mais vous obtenez quelque chose, n'en doutez pas.

Quelquefois vous vous dites : « Mais je prie si mal !... Qu'est-ce qu'un chapelet de plus ou de moins ! » Vous faites alors absolument comme une personne qui, voulant aller au bout du jardin, s'arrêterait au rond des marronniers, en disant : « Moi, je marche si mal, il est inutile que j'aïlle plus loin. » Il ne faut pas faire ainsi, mais demander avec confiance les grâces que Dieu veut attacher à la prière, quelle qu'elle soit, en union avec notre Seigneur Jésus-Christ.



---

223. *Bonum infinitum diffusivum sui.*

224. Lc 11, 5-8.

*3 août 1879*

FÊTE DES SOUVERAINS PONTIFES

Mes chères filles,

Nous célébrons aujourd'hui la fête de tous les saints Papes, non seulement de ceux qui sont canonisés, mais de tous ceux qui règnent dans les cieux, après avoir été les chefs de l'Église sur la terre.

Je trouve cette fête très consolante, parce qu'elle nous permet de joindre aux pontifes que l'Église a déjà mis aux rangs des saints, ceux que nous avons connus et aimés, comme notre saint Père Pie IX. Qui peut douter, après les souvenirs d'édification qu'il a laissés, qu'il ne soit du nombre des saints que l'on vénère aujourd'hui. Plusieurs personnes pieuses ont eu une sorte de révélation qu'il est entré au ciel peu de jours après sa mort. Quelqu'un, il me semble, a dit onze jours. Enfin il y est, notre amour filial ne nous trompe pas ; il est un de ceux que nous honorons dans l'office de ce jour.

Si ces pontifes ont tant travaillé pour l'Église, s'ils ont donné leur vie pour elle, ils ont eu également un grand amour pour la perfection des âmes et ont donné un grand soin à tout ce qui est de la vie religieuse. Bien établir la Règle de chaque Institut est une des grandes occupations de l'Église de Rome.

Tout ce qui nous touche, nous autres religieuses, est l'objet de bulles, de travaux, de soins tout particuliers : par quel prêtre nous serons confessées, quelle direction nous recevrons, de quelle manière nous serons gouvernées, en un mot tout ce qui peut nous aider à atteindre la perfection de notre vocation. Pensez-vous que ces saints dans le ciel aient moins de sollicitude non seulement pour l'Église, qui éprouve

aujourd'hui de si grands besoins et pour laquelle nous devons tant prier, mais aussi pour nous, pour notre Institut, pour nos œuvres, pour l'âme de chacune d'entre nous ?

Recommandons-nous donc avec confiance au saint Pape Pie IX, qui a approuvé notre Institut et lui a donné son existence. Sans doute du haut du ciel il veille sur nous. Il est prêt à exaucer les prières que nous lui faisons pour notre perfection.

Je voudrais vous faire remarquer une seconde chose dans cette fête des Souverains Pontifes. Sur quoi est basé le comble de l'honneur où ils sont parvenus ? Comme l'honneur n'est pas grand-chose, disons le comble du service et le comble de la perfection auxquels ils sont arrivés, sinon sur la fidélité à la vocation ?

Les commencements de chacun d'eux sont en général bien humbles. Qu'était chaque Souverain Pontife pris en particulier ? Saint Pie V, par exemple, était d'une famille illustre, c'est vrai, mais cette famille était tombée dans la misère : c'était un enfant pauvre, qui gardait des chèvres dans la montagne, jusqu'à ce qu'un dominicain frappé de son intelligence lui offrit de l'instruire, ce qu'il accepta avec empressement et reconnaissance. Il devint ce grand saint, cet admirable Pontife, une des plus grandes gloires de l'Église.

Et Pie IX, dont nous parlions. Pour sa vocation, quelle épreuve ! Il était d'une famille noble d'Italie. Au moment où sa vocation se déclare, il est frappé d'une maladie terrible qui ordinairement ferme les portes du sanctuaire. Il persévère, et quand enfin il dit sa première messe dans la chapelle d'un orphelinat, sa joie est immense. Il n'osait pas espérer en arriver là. S'occuper de ces pauvres enfants, pouvoir les confesser, dire la messe pour eux, semblait au-dessus de son ambition.

On voit clairement, quand on étudie la vie de Pie IX, qu'il n'a jamais douté de la bonté de Dieu, qu'il ne s'est jamais occupé de lui-même ; et c'est là l'exemple que je veux proposer aux sœurs qui commencent leur vie religieuse. Il faut peu s'occuper de soi ; il faut s'abandonner, se remettre entre les mains de Dieu et lui confier son avenir. Il en prendra soin. Sainte Catherine de Sienne disait à notre Seigneur : *Mon Dieu, occupez-vous de moi et des miens, et je m'occuperai de vous.* Notre Seigneur lui répondit : *Ma fille Catherine, je m'occuperai des tiens ; toi, occupe-toi de moi.*

Que celles qui entrent dans la vie religieuse développent toujours en elles cette disposition, ce sentiment de ne pas s'occuper des intérêts qui les touchent ; mais de se dévouer à notre Seigneur, de le servir ardemment, fidèlement, de compter sur lui, sur sa bonté, sur sa miséricorde, dans toutes les inquiétudes qui peuvent traverser l'esprit humain, n'en ayant qu'une, celle d'être très fidèles à leur vocation.



24 août 1879

## LA PARFAITE OBÉISSANCE

*Que l'obéissance soit donc saintement et parfaitement instituée parmi elles, chaque sœur rendant à la supérieure de sa communauté l'obéissance que celle-ci rendra elle-même à la Supérieure Générale*<sup>225</sup>.

Mes chères filles,

Je suis bien aise d'entendre la lecture de cette constitution de l'obéissance. Je veux profiter de notre nombreuse réunion de Mères et de sœurs, pour vous dire qu'au moment d'une grande retraite, ce en quoi il faut le plus se renouveler c'est dans une parfaite obéissance.

Saint Ignace désirait que ses religieux excellent dans l'obéissance. La raison qu'il en donnait, c'est qu'ils n'avaient pas les jeûnes, les austérités, les veilles dans lesquels d'autres tiennent le premier rang. La même raison est valable pour nous. Ce ne sont pas nos austérités, nos jeûnes, la fatigue de nos veilles qui nous feront exceller parmi les religieuses. Nous n'avons pas la nourriture des carmélites ; nous n'avons pas l'Office très fatigant des bénédictines. Nous pouvons avoir l'obéissance d'une manière parfaite et excellente, telle d'ailleurs qu'elle se pratique dans tous ces Instituts.

C'est difficile dans le temps où nous vivons. C'est pourquoi il faut toujours y revenir. L'enfant, dès le commencement de son éducation, à quelque rang qu'il appartienne, peut-être plus encore s'il n'est pas

---

225. Constitutions, chapitre : *De l'obéissance*.

d'une famille riche, est habitué à faire sa volonté, à la faire prévaloir, à discuter avec ses parents, à ne pas avoir le respect de l'autorité.

Si, depuis l'âge de deux ou trois ans, nous avons toujours obéi à nos parents, à nos maîtres ou maîtresses, à toute personne ayant autorité sur nous, nous viendrions à la vie religieuse, habituées à obéir et à respecter l'autorité. Il en était ainsi il y a deux ou trois cents ans. Ce n'est plus comme cela aujourd'hui. Il faut donc réparer ce désordre, qui vient de la première éducation, et rétablir en nous la pensée continuelle de faire la volonté de Dieu dans l'obéissance, pensée qui aurait dû se développer en nous par une éducation chrétienne.

J'en appelle à chacune d'entre vous : combien en est-il parmi vous qui, dès leur enfance, avec leurs parents, dans leur pensionnat et dans toute leur éducation, ont obéi surnaturellement et avec respect ? Celles-là auraient beaucoup plus de facilité pour l'obéissance religieuse.

Notre Seigneur Jésus-Christ est le modèle de l'obéissance. Il est le type divin que nous devons avoir sous les yeux dans l'éducation des enfants. Notre Seigneur a été petit enfant. Il a vécu avec ses parents précisément dans ces rapports d'obéissance. Nous devons toujours le proposer pour modèle, tâchant d'obtenir des enfants chrétiennes un peu de cet esprit de foi qui fera qu'elles obéiront parce qu'il est dit de notre Seigneur Jésus-Christ : *Il leur était soumis*<sup>226</sup>.

Cette parole aurait dû régler notre enfance comme celle de tous les chrétiens. Aujourd'hui, nous sommes religieuses. Nous avons choisi très librement l'obéissance. Il n'en est pas une d'entre vous qui puisse dire qu'on l'a poussée, qu'on a pesé sur elle, qu'on ne lui a pas représenté la gravité des engagements qu'elle allait prendre. Vous avez demandé à faire vos vœux, et vous savez quelle en est l'importance. C'est un engagement sacré envers Dieu, et j'oserai dire aussi un engagement d'honneur, librement pris aux yeux de l'Église. Tout l'honneur humain, tout le devoir humain est engagé là. C'est comme si nous avions promis à une créature une chose bonne d'une manière spéciale. Mais l'engagement des vœux est bien plus que cela. Il a

---

226. Lc 2, 51.

quelque chose de sacré, quelque chose qui attache à Dieu, qui donne le caractère religieux.

Vous savez que les vœux de religion impriment tous en celui qui les émet une physionomie particulière. Le vœu de chasteté imprime en nous le caractère de la virginité, caractère qui resplendira pendant toute l'éternité : *Les Vierges suivent l'Agneau partout où il va*<sup>227</sup>. Elles ont une beauté particulière, elles chantent un chant que les autres habitants de la cité céleste ne chantent pas. Il y a aussi des vierges dans le monde qui participent à cette beauté sans avoir été religieuses, même si le vœu donne un caractère tout particulier à ce lien avec notre Seigneur Jésus-Christ.

Après cela, vous savez toutes que c'est l'obéissance qui fait la religieuse, que c'est ce vœu qui constitue dans l'état religieux. Il y a eu des veuves qui ont été de grandes religieuses, comme M<sup>me</sup> de Chantal qui ne pouvait pas faire vœu de virginité, mais qui a été une grande religieuse. Je vous ai souvent répété que saint François de Sales avait eu un grand chagrin – c'est le mot – parce qu'une fois sainte Jeanne de Chantal n'avait pas fait exactement un acte d'obéissance. Cela a été pour elle également une grande douleur toute sa vie. Vous voyez, mes sœurs, combien l'obéissance a été traitée avec respect et délicatesse par ces grandes âmes vraiment religieuses.

Quand nous paraîtrons devant Dieu, nous n'emporterons pas avec nous ces habits, comme nous le disait si bien hier M<sup>gr</sup> d'Hulst ; nous n'emporterons que le caractère imprimé dans nos âmes par nos vœux et par l'accomplissement de nos vœux. Celui qui nous fera regarder par Dieu comme religieuses, ce sera le vœu d'obéissance. C'est celui qui fait proprement le religieux, à tel point que dans certains Ordres on ne fait que celui-là.

Le principe de l'obéissance, c'est d'avoir toujours dans le cœur le désir de n'être qu'une volonté de Dieu exprimée, le désir de ne faire qu'une chose en ce monde, la volonté de Dieu. Ce doit être l'aspiration de tous les instants, de toutes les minutes. L'âme religieuse doit se réveiller en disant : « Seigneur qu'ai-je à faire sinon votre volonté ? Votre volonté est tout ce que j'aime, tout ce que je veux, tout ce que je

---

227. Ap 14, 4.

désire. » Il y a une ardeur de l'âme qui s'embrase pour la volonté de Dieu.

Le psaume *Heureux les hommes intègres dans leur voie*<sup>228</sup> que vous récitez tous les matins, est comme l'embrassement de l'âme devant la loi de Dieu ; et la loi de Dieu, c'est la volonté divine manifestée à l'homme : *De quel amour j'aime ta loi*<sup>229</sup>. – *Ta parole est la lumière de mes pas, la lampe de ma route*<sup>230</sup>, etc. À chacun de ces versets, vous pourriez faire un acte d'amour de la volonté de Dieu, des commandements de Dieu, de toute manifestation par laquelle Dieu nous fait connaître ses volontés, vous pouvez vous embraser du désir d'être des créatures qui ne fassent en ce monde qu'accomplir simplement, promptement, généreusement la volonté de Dieu.

Il y a une parole qui a été ôtée de nos règles, mais qui est restée dans notre esprit : *Aussitôt qu'elle a entendu ma voix, elle a obéi*<sup>231</sup>. Eh bien, c'est la voix de Dieu qui s'entend dans l'obéissance. Pour être vraiment obéissante, il faut ne pas regarder autre chose, ne pas avoir égard aux qualités ou aux défauts de la personne qui est le porte-voix de l'autorité de Dieu. Remarquez que si vous faites par obéissance une chose, non pas mauvaise – car ce n'est jamais permis – mais une chose indifférente, elle acquiert aussitôt un grand mérite devant Dieu.

Vous avez toutes lu pendant votre noviciat, dans les vies des Pères du désert, comment ils exerçaient leurs novices à planter un arbuste la tête en bas, à aller chercher de l'eau au loin pour la répandre sur le sable... C'étaient des actions indifférentes, insensées même. Mais, faites par obéissance, elles étaient d'un si grand prix aux yeux de Dieu, qu'elles ont été le fondement sur lequel Dieu a bâti la sainteté de ces hommes si éminents en vertu. C'étaient des hommes très éclairés de la lumière de Dieu qui proposaient ces actes à leurs novices.

Remarquez que c'étaient des actes où il n'y avait aucun péché. Si l'on vous proposait quelque chose contre la Règle de votre Institut, comme d'aller vous promener tous les jours au bord de la Seine, ce serait différent. Dans tout ce qui est contre la Règle de l'Institut, contre les

---

228. *Beati immaculati in via*. Ps 118, 1.

229. Ps 118, 97.

230. Ps 118, 105.

231. Cf. Ps 17, 45. Constitutions de 1844, chapitre : *De l'obéissance*.

intentions connues ou les ordres des supérieures majeures, on peut faire des représentations. En dehors de cela, il y a bien assez de place pour l'obéissance.

Je dis les *supérieures majeures*, parce qu'il y a une chose que je veux vous expliquer. Chaque supérieure locale<sup>232</sup>, dans sa maison, est la personne à qui s'adresse l'obéissance. Sans doute, elle s'adresse à la Règle. Mais la régularité est une vertu différente. L'obéissance, à vrai dire, s'adresse à la créature qui, mise à la place de Dieu, a le droit de prescrire certaines choses.

Ce sont les supérieures majeures à qui cette obéissance s'adresse d'abord, et la supérieure locale a un devoir très strict envers la Supérieure générale. Elle est aussi exactement tenue à l'obéissance envers sa Supérieure générale qu'une sœur de sa maison est obligée à l'obéissance envers elle. Par conséquent, quand la Supérieure générale, quand l'Assistante prescrit quelque chose dans une visite, la supérieure locale ne peut pas aller contre. Si elle le faisait, et qu'une de ses filles s'en trouve embarrassée, celle-ci devrait toujours commencer par obéir à sa supérieure, mais en écrire aussitôt à la Supérieure générale.

Ici, je tiens à vous dire que toujours, en toutes circonstances, partout, il faut conserver la liberté d'écrire des lettres fermées à la Supérieure générale et à l'Assistante. Aucun lien d'amitié, de confiance envers la supérieure locale ne dispense de cela. Si les lettres de vos supérieures majeures vous étaient remises ouvertes, votre devoir strict serait de m'en avertir. Comme vous avez aussi un devoir strict de ne pas dire : « Ma Mère, je vous en prie, ouvrez cette lettre. » Les lettres de la Supérieure et de l'Assistante générales arrivent fermées, il faut absolument qu'elles soient remises fermées, et que celles qu'on leur écrit partent fermées.

Il faut aussi qu'une supérieure locale ne se fasse aucune peine à ce sujet, qu'elle ne fasse ni difficulté, ni question. Si elle en faisait, on serait obligée d'en avertir à la visite. Je reviens là-dessus, parce qu'il faut que tout le monde le sache.

Tous les ans ou au moins tous les deux ou trois ans, la visite des maisons doit être faite par la Supérieure générale, par l'Assistante ou

---

232. « Supérieure particulière » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

par une visitatrice envoyée pour cela. Mes sœurs, le devoir d'obéissance qui fait qu'on voit la volonté de Dieu, qu'on ne s'arrête pas à la créature, oblige strictement à dire dans la visite tout ce qui peut être un désordre, faire quelque mal, causer quelque inconvénient dans la maison.

Vous comprenez que la Supérieure, l'Assistante ou la visitatrice peut ne pas s'arrêter à tout ce qu'on lui dit.

D'abord, elle peut penser qu'il y a des esprits qui s'exagèrent les choses. En second lieu, elle peut penser qu'il n'est pas prudent pour le moment de s'y arrêter. Qu'elle se serve ou non de ce qu'on lui confie, ce n'en est pas moins un devoir strict d'obéissance de dire ce qu'on croit avoir remarqué dans la maison. Surtout de dire si, depuis la dernière visite, des questions ont été posées aux religieuses sur ce qu'elles auraient pu dire. Personne n'a le droit de vous questionner à ce sujet. J'ai toujours trouvé très fort ce qui est arrivé à M<sup>gr</sup> de Ségur. Un jour qu'il avait été voir le Pape, une autorité lui a demandé : « Qu'avez-vous dit au Pape ? Comment avez-vous pu lui dire telle chose ! » Je n'ai jamais pu comprendre cela, car on n'a pas à répondre de ce qu'on a dit au Pape.

Quelquefois une religieuse peut être gênée, et se dire : « Peut-être que je me trompe ? » Il faut laisser cette appréciation à la personne qui fait la visite et aller droit comme M<sup>gr</sup> de Ségur, l'homme simple par excellence, le *vrai Israélite*<sup>233</sup>. Je ne connais pas une âme plus pure, qui aille plus droit à Dieu que celle-là. Quelle âme pure ! disait en parlant de lui M<sup>gr</sup> Gay. C'est comme l'azur du ciel quand il n'y a pas de nuages. Ce qu'il croit devoir dire, il le dit. Ce qu'il croit devoir faire, il le fait. Vous le pileriez, vous le mettriez en morceaux, vous ne le feriez pas changer quand il croit devoir faire une chose.

Aucune de nous, mes sœurs, n'est dispensée d'être une âme simple, pure et droite, une âme sans nuages, comme un ciel serein, dans laquelle la vérité règne, dans laquelle tout va droit à Dieu, sans détours. C'est là du reste notre vocation ; par conséquent, il faut dire dans la visite tout ce que l'on voit, tout ce que l'on sait, tout ce que l'on

---

233. Cf. Jn 1, 47.

connaît, quand même on se tromperait, parce que c'est à la Supérieure à juger ce qu'il faut prendre et laisser.

Si, à la fin de la visite, on voyait qu'elle ne s'est pas arrêtée à ce qu'on lui a dit, il ne faudrait pas s'en préoccuper, ni s'en créer une raison de se taire dans la visite suivante. Il faut accomplir son devoir simplement en vue de Dieu.

Ce que vous avez dit à la Supérieure est un secret pour elle, c'est un secret pour vous. Si par la suite quelqu'un vous disait : « Mais n'avez-vous pas dit telle chose ? », vous n'êtes pas plus tenue de répondre que si l'on vous demandait : « Avez-vous dit en confession telle tentation que vous avez eue ou les péchés de votre vie passée ? » On n'a pas à rendre compte, à quelque autorité que ce soit, de ce que l'on a dit en confession. De même, ce que vous avez dit à la visite est un secret entre la supérieure majeure et vous. Personne n'a le droit de s'en mêler. Si l'on soupçonne, si l'on juge, on a tort. Si on le laissait voir, ce serait une malheureuse faiblesse bien indigne d'une supérieure. Vous seriez obligée d'en avertir à la prochaine visite, et vous n'avez pas à en tenir compte.

Puisque je vous parle sur ce sujet, je dois vous dire, mes sœurs, qu'il y a des devoirs pour les supérieures comme pour les inférieures. Je vous prie de remarquer que la Supérieure générale ne peut rien décider d'important sans son conseil. Elle doit parler à son conseil de toutes les affaires qui ont quelque gravité. Il est des choses sur lesquelles elle décide après en avoir parlé aux conseillères, et d'autres sur lesquelles elle prend leurs voix.

Si la Supérieure générale est dans cette condition, il est tout simple que la supérieure locale ne peut pas avoir une indépendance que la Supérieure générale ne possède pas. La supérieure locale doit demander conseil à la Supérieure générale ; elle doit se laisser guider par ses avis. Elle ne doit pas avoir ce *je*, ce *moi* si funeste : « *Je* vois bien ceci... *Je* sais ce qu'il faut... *Je* suis sur les lieux, on ne peut pas en juger aussi bien ailleurs... » Je vous dis ceci, parce que toutes parmi vous, vous pouvez être supérieures. Eh bien ! ce langage n'est pas édifiant. Il faut en avertir à la visite.

La visite, dit sainte Thérèse, est faite pour « vérifier si tout va bien dans la maison, si la prieure gouverne bien, si les sujets obéissent bien

à la prieure, si les règles sont observées. » Si par un faux respect, si par un esprit humain on se disait : « Je veux bien dire mes défauts, mais les fautes qui se trouveraient dans la maison, je ne m'en mêle pas », on se tromperait. On est obligé de les dire.

Je veux maintenant vous dire comment les Congrégations sont établies dans l'Église. Je le tiens de M<sup>gr</sup> Pie et de M<sup>gr</sup> d'Hulst qui me le disaient d'après M<sup>gr</sup> Richard. Leur constitution est la suivante : la Supérieure générale, assistée de son conseil, gouverne toute la Congrégation. Elle doit tous les cinq ou six ans envoyer un compte-rendu à Rome. Elle ne peut emprunter, vendre, ni abandonner une maison sans l'autorisation de Rome. C'est de Rome que relèvent les Congrégations.

La Supérieure générale, assistée de son conseil, nomme les supérieures locales<sup>234</sup>, lesquelles doivent gouverner avec dépendance de la Supérieure générale, qui visite les maisons tous les trois ans au moins, soit par elle-même, soit par quelqu'un qui la remplace ; et c'est de ces visites que résulte le compte-rendu qui est envoyé à Rome.

Les évêques sont à côté de ces Congrégations, dit M<sup>gr</sup> Pie, comme des surveillants – évêque veut dire surveillant. – Ils doivent veiller à ce que tout soit régulier, édifiant, à ce que les œuvres soient bien faites. S'ils ont à ce sujet des observations, des réprimandes à faire, elles doivent être reçues avec un profond respect et beaucoup de soumission. Ce n'est pas à dire cependant qu'ils doivent gouverner par le détail, ni eux, ni les confesseurs.

Il ne faut pas se faire illusion, les évêques peuvent demander qu'on change un ou plusieurs sujets qui ne donnent pas d'édification. Mais les Congrégations seraient renversées, s'ils disaient : « Je veux garder tel sujet... Je veux qu'on m'envoie tel autre. » Ils doivent faire cesser tout ce qui n'est pas édifiant, et je n'ai rien à opposer à cela. Le reste rentre dans le désir de leur être agréable, dans le soin d'éviter tout ce qui pourrait être un manque de respect ou de convenance, mais il n'y a plus l'obligation d'obéissance.

Quand on a mis huit, neuf, dix bons sujets dans une maison de province, qu'avec le temps ces sujets ont mûri, si on veut en prendre un

---

234. « Supérieures particulières », expression employée par mère Marie-Eugénie.

pour en faire une assistante ou une maîtresse de pensionnat, si l'évêque s'y opposait, ce ne serait pas raisonnable. Cela nuirait même à cette maison. Une Supérieure générale en viendrait à n'y mettre que des sujets qu'elle penserait devoir rester incapables toute leur vie.

Je vous dis cela parce qu'il peut arriver que des supérieurs ecclésiastiques demandent des changements qui peuvent être pénibles à une sœur en particulier. Ils peuvent demander qu'on ôte une personne qu'ils jugent n'avoir pas donné bonne édification dans le pays. Si moi, je me sou mets à cette demande, tout le monde doit s'y soumettre. Ce n'est pas le cas de discuter.

C'est une chose que je veux vous dire en finissant : ne discutez pas ce qui vient par la voie de la volonté de Dieu. Il y a des choses qui dérangent, qui sont pénibles. Dès qu'elles viennent par la voie de l'obéissance, il ne faut jamais les discuter ni les blâmer. Il faut voir au-dessus de toutes choses la divine Providence. C'est elle qui gouverne les Congrégations par la Supérieure générale.

Si donc la Supérieure générale juge à propos de faire les changements demandés, il ne faut pas que dans les maisons on dise : « Si ce n'était pas M<sup>gr</sup> un tel, on ne nous aurait pas enlevé cette sœur ! » Il ne faut jamais avoir ces pensées. Ce serait détestable. En général, ne discutez jamais les motifs de l'autorité que vous avez acceptée. Respectez-les. Dieu vous tiendra compte de votre soumission, de l'absence de toute critique et de tout blâme.

Vous êtes bien heureuses, mes sœurs, vous n'avez pas de ces embarras, pourquoi vous en chargeriez-vous ? Si vous êtes supérieures locales<sup>235</sup>, vous n'êtes pas chargées du gouvernement central. Ne vous en embarrassez donc pas. Les supérieurs ecclésiastiques ne demanderont jamais rien de cet ordre-là, sans que la Supérieure générale en soit informée. Si elle accepte, pourquoi n'accepteriez-vous pas ?

Je ne sais pas si vous m'avez bien comprise, et je tiens à ce que vous me compreniez toutes. Ceci est important. Il n'y a pas une sœur converse parmi vous, pas une sœur de chœur qui ne puisse être appelée auprès de la Supérieure générale dans une visite, et pas une qui n'ait en

---

235. « Supérieures particulières » : expression employée par mère Marie Eugénie.

ce moment-là un devoir à remplir. Ce devoir s'étend depuis la dernière visite ; car pour ce qui est des défauts qui ont précédé la dernière visite, il faut qu'ils soient morts et enterrés pour vous comme pour moi. Il faut mettre à les oublier beaucoup de délicatesse. S'ils ne se représentent plus, qu'il n'en soit plus question. Pourquoi se remplir l'esprit de choses qui ne sont plus ? La charité veut qu'on les oublie, le respect de vos sœurs l'exige. Il ne faut jamais parler que des défauts ou des inconvénients qui se sont présentés depuis la dernière visite jusqu'à celle-ci, laps de temps où se placent les choses que la visite doit régler.

Mais de ces défauts-là, parlez-en librement, franchement, même s'ils regardaient la supérieure. Les supérieures ne sont point impeccables ni infaillibles. Si elles l'étaient, nous n'aurions pas besoin d'un conseil, ni de personne pour nous avertir. Mais comme elles ne le sont pas, il faut tous les deux ou trois ans examiner ce qui laisserait à désirer dans les maisons et faire les changements nécessaires. Quand, par ignorance, on n'a pas fait un changement à temps, il arrive ensuite comme un coup de tonnerre, et il faut changer dix sœurs au lieu d'une.

Dans tout cela, il faut revenir au but suprême de l'obéissance. Obéir comme notre Seigneur Jésus-Christ a obéi, simplement, ne faisant jamais aucune critique, ne se permettant aucun blâme, se bornant à dire dans la visite ce que l'on a vu, et n'en parlant jamais hors de là.

Ce serait aussi un défaut que deux ou trois supérieures locales réunies se disent les unes aux autres les défauts de leurs maisons. Je n'ai jamais vu dans la Règle rien qui autorise la supérieure de Tours à dire à celle d'Orléans ce qu'elle a vu de répréhensible chez elle ou chez les autres. Je crois que c'est une grande irrégularité. Quand une supérieure arrive dans une maison, si la supérieure locale veut lui dire ce qui s'y passe, elle n'a qu'à lui répondre : « Chère Mère, j'ai bien assez de mes embarras, parlez-en à notre Mère Générale... » et s'en défaire, parce que ce serait contre la charité.



21 septembre 1879

## LE TRAVAIL

Mes chères filles,

Vous avez dernièrement entendu tant de saintes paroles sur la vie religieuse, qu'aujourd'hui j'ai bien envie de prendre pour sujet de notre entretien ce qui va revenir pour nous, le travail.

Le travail est un des grands moyens de sanctification dans la vie religieuse. Dans l'Évangile, notre Seigneur propose l'acquisition du royaume des cieux, toujours sous la forme du travail. Vous connaissez cette parabole à laquelle j'ai beaucoup de dévotion, celle du père de famille qui appelle des ouvriers à sa vigne, qui les appelle à la première, à la troisième, à la neuvième, à la onzième heure même. Il les appelle, mais c'est pour travailler. C'est en travaillant dans la vigne qu'ils gagnent la récompense que le maître daigne donner égale à l'ouvrier de la dernière heure comme à celui de la première<sup>236</sup>.

Vous connaissez aussi cette autre parole de l'Évangile : *Marchez tant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous saisissent*<sup>237</sup>. Enfin vous avez remarqué comme moi que dans plusieurs paraboles, c'est sous la forme d'un serviteur bon et fidèle que notre Seigneur parle de l'âme qui veut gagner le royaume des cieux. C'est le serviteur que le Maître trouve veillant et travaillant<sup>238</sup>. C'est le serviteur bon et fidèle qui est attentif à faire toutes les volontés du Maître, qui travaille pour

---

236. Mt 20, 1-16.

237. Jn 12, 35 et 9, 4.

238. Cf. Lc 12, 37 et 43.

lui avec ardeur, qui, ayant reçu un certain nombre de talents, doit en gagner d'autres<sup>239</sup>.

La pensée qui vous vient peut-être à l'esprit est que ce travail de la vigne, ce travail fidèle que notre Seigneur représente par les talents gagnés, c'est le travail que chacun fait dans son âme. Oui, mais ce n'est pas tout. Dans les Ordres religieux les plus particulièrement voués à la contemplation, qui n'ont aucune œuvre extérieure, on estime souverainement le travail des mains. À la Trappe, au Carmel, on trouve moyen d'avoir du travail dans la maison et de le distribuer à tous les membres, pour que le travail qui se fait dans l'âme soit accompagné du travail matériel et extérieur.

Dès le commencement, lorsque Dieu mit l'homme dans le paradis terrestre c'était *pour le cultiver et le garder*<sup>240</sup>, même dans l'état d'innocence. C'était un travail agréable, dans un jardin qui donnait toute espèce de fleurs et de fruits, où tout se produisait comme spontanément. La culture n'était qu'un de ces travaux qui occupent les loisirs, sans donner de peine. On cueille les fruits, on a soin des fleurs : c'est la culture agréable du propriétaire qui augmente les beautés d'un beau jardin.

Mais ce n'est pas là l'état où nous sommes restés. L'homme a été banni du paradis terrestre, et Dieu lui a imposé le travail comme pénitence. Il lui a dit expressément : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage*<sup>241</sup>. C'est une pénitence qui fait partie de la vie de l'homme. Je ne sais pas ce que serait une vie qui, en offrant à Dieu de bons sentiments, de bonnes pensées, ne présenterait aucun travail. Ce n'est pas ce que Dieu veut. Dieu exige qu'on lui présente le travail d'un bon et fidèle serviteur, en même temps que le travail accompli dans l'âme par les bonnes pensées, par les bons sentiments, travail de perfection par lequel on tâche de faire toutes choses plus saintement.

Mais comment travailler ? Pour nous, religieuses, je dirai tout de suite que c'est en faisant le travail que la divine Providence nous envoie. Vous comprenez que si, par esprit propre, par volonté propre, nous choisissons notre travail, nous ne serions plus dans l'ordre de la

---

239. Mt 25, 16.

240. Gn 2, 15.

241. Gn 3, 19.

pénitence et de la mission que donne le père de famille, quand il appelle les ouvriers à sa vigne. Si les ouvriers avaient dit : « Vous m'employez dans votre vigne ; mais moi, je voudrais vendanger... » « Moi, je veux tailler la vigne... » « Moi, je veux faire des fossés », tout aurait été renversé dans la vigne. Il fallait que chacun fit l'ouvrage qu'on lui donnait suivant les saisons, le temps, les intentions du père de famille.

Il y a un fait dont je suis profondément frappée, et je vous le livre comme je le vois. Même en religion, avec l'obéissance, il peut arriver, dans une certaine mesure, qu'une sœur se dise : « Ce travail-ci m'irait mieux, je suis sûre que je réussirais. » Comme les supérieures sont disposées à employer chacune selon ses aptitudes, il se peut qu'on la croie.

Mais j'ai remarqué souvent, d'abord que les choses n'en vont pas mieux. En second lieu, que quand il y a choix, influence personnelle, il y a diminution de la grâce dans l'âme. Je me suis quelquefois demandé pourquoi, dans cette âme, se produisait comme un refroidissement de la grâce du Saint-Esprit. J'ai fini par trouver qu'il y avait un manque d'humilité, d'obéissance, quelque chose qui n'était pas très choquant aux yeux des hommes, mais qui suffisait pour éloigner cette divine colombe qui est le Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit est très délicat, il ne descend dans l'âme que lorsqu'il y voit les dispositions qu'il veut y trouver. Quand l'âme diminue quelqu'une de ces dispositions, quand elle rend quelque chose à l'orgueil, à la volonté, à la nature, la grâce, l'onction du Saint-Esprit, la vie intérieure diminuent. Comme il n'y a pas de trésor plus grand que la paix, comme la paix que Jésus-Christ a promise consiste à porter le Saint-Esprit au-dedans de soi, je le dis tant pour vos supérieures que pour vous, n'ayez pas de choix, soyez disposées à prendre un travail difficile, pénible, ennuyeux – il y en a de très ennuyeux dans notre vie – à le prendre des mains de la divine Providence.

J'ai été très édifiée ces jours-ci d'une parole de M<sup>sr</sup> d'Hulst. Il me disait que sa vie était dévorée. « Ce qui m'occupe, ajoutait-il, c'est une visite, un renseignement, un détail d'administration, une lettre à écrire, une réponse à donner. » Comme je lui disais que ce devait être bien

pénible, il m'a répondu : « Quand c'est la forme quotidienne du devoir, cela suffit. »

Il faut ajouter quelque chose. Ce travail étant imposé comme pénitence, il faut que nous ayons de la peine. Nous en avons toutes d'une façon ou d'une autre ; car ce travail il faut le faire à la sueur de notre front. Le travail de la cuisine donne de la peine. Nettoyer une chambre donne de la peine. Remarquez que quand une personne ne se donne pas de peine, son travail est toujours mal fait. Il faut se donner de la peine, tâcher de travailler le mieux possible, puisque nous le faisons pour Dieu. C'est la forme quotidienne du devoir, puisque c'est le précepte très explicite de Dieu dès le commencement du monde, et l'intention très expresse de notre Seigneur dans l'Évangile. Il faut qu'il nous trouve de bons et fidèles serviteurs.

Dans le travail de l'enseignement, si on ne se donne pas de peine, on n'arrive pas. Il faut se donner de la peine pour apprendre, pour préparer ses leçons. Il faut se donner de la peine pour les bien donner, pour avoir l'immense désir de faire du bien, pour bien surveiller. Il faut aussi se donner de la peine pour arrêter tous les mouvements de la nature. On fait son travail avec impatience, c'est de la nature. On le fait avec dissipation, on s'amuse, on cause, ce n'est pas surnaturel, ce n'est pas là travailler. Le faire avec bonté, dévouement, patience, charité, application d'esprit, cela devient un travail d'un plus grand mérite et d'une plus grande peine que beaucoup d'autres.

C'est là le travail apostolique dont on nous parlait pendant la retraite, par lequel on se dépense sans choix, avec générosité. C'est un travail d'un très grand prix. C'est celui dans lequel nous allons entrer. Tâchons de préparer nos âmes à le faire sérieusement, en vue de Jésus-Christ, et de bien comprendre qu'il faut travailler dans le coin de la vigne, à la place où Dieu nous veut, et ne pas porter nos désirs ailleurs. Je ne dis pas cela pour quelqu'une d'entre vous. Je ne crois pas que vous le fassiez. Mais on est quelquefois tentée de se dire : « Oh ! si j'étais contemplative ! » Si vous étiez contemplative, avec deux heures d'oraison par jour – c'est le temps que les Carmélites donnent à l'oraison – vous auriez peut-être ensuite un travail qui ne vous irait pas mieux, faire le pain, laver la lessive, par exemple. Vous comprenez, ma

sœur, qu'avec la contemplation ou la vie active, il faut toujours travailler.

Prenons donc notre travail des mains de Dieu, tel qu'il nous le présente, de bonne grâce, de bon cœur, de bonne volonté. Les contradictions qui nous viendront dans ce travail, il faut encore les accepter. Elles font partie de la pénitence que Dieu veut de nous. Sainte Jeanne de Chantal dit que les femmes du monde sont lâches au travail, mais que les religieuses doivent travailler comme des pauvres.

Pour celles qui sont dans l'enseignement, elles ont assez de travail et assez de peine si elles le font bien. Ce sont les fossés à faire dans la vigne, les pierres à ôter, et ce n'est pas le moindre ouvrage. Mais il y a des emplois beaucoup moins précis. L'infirmière par exemple, a des moments où elle n'est pas occupée. De même une personne qui, après une maladie, est en convalescence, doit chercher ce qu'elle peut faire pour travailler, non pas de ce travail du paradis terrestre, mais du travail de ce pauvre monde où il faut se donner de la peine et tâcher de faire quelque chose, dans la mesure de ses forces, pour le service de Dieu et le bien de la communauté.

Que chacune de vous regarde à ces choses. Je crois que cela vous aidera beaucoup à bien garder les résolutions de la retraite. Une personne très occupée ne parle pas beaucoup ; une personne qui n'a rien à faire est plus exposée à dire une parole inutile, à se laisser aller à la dissipation, à perdre quelque chose de son âme aussi bien que de son temps.

Au contraire, une sœur occupée au pensionnat, qui se retire dans sa cellule pour préparer ses leçons, qui va de sa cellule à la classe pour les bien donner, qui va à la chapelle à toutes les heures où elle le peut, qui se repose même quelquefois dans sa cellule – car je ne nie pas qu'il faille des temps de repos – mais tout cela d'une manière réglée, silencieuse, ordonnée, cette sœur vit facilement en présence de Dieu.

Une personne qui surveille le dortoir, et qui habitue les enfants au silence par son propre silence – il y a une certaine manière de faire *chut*, de baisser la voix, qui fait que les enfants se taisent – se couchera et se lèvera beaucoup plus pieusement qu'une autre qu'on entend toujours et qui, avec les meilleures intentions du monde, fait plus de bruit que les enfants.

De toute façon, cette application de bien faire ce que l'on fait unit à Dieu et aide à garder les résolutions de régularité, de charité, de patience, toutes celles enfin que vous avez prises pendant la retraite et qui sont propres à chacune de vous.



*28 septembre 1879*

LES VOYAGES DE NOTRE SEIGNEUR  
COMMENT, À SON EXEMPLE, NOUS DEVONS  
SANCTIFIER CEUX QUE NOUS AVONS À FAIRE

Mes chères filles,

J'ai d'abord à vous faire part d'une nouvelle pénible : le prédicateur<sup>242</sup> qui si souvent nous a parlé du bon Dieu, de la Sainte Vierge et des saints, est mort ce matin à Corps aux premières heures de la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs. Le voilà parti pour aller au ciel, j'espère. Mais il faut prier pour lui, c'est une dette de reconnaissance.

J'aurais aimé à vous parler de cette belle fête de Notre-Dame des Sept Douleurs. Mais quelque chose me pousse, puisque tant de sœurs vont d'un côté ou d'un autre et traversent les maisons, à vous parler des voyages de notre Seigneur.

Dans sa vie, notre Seigneur a employé trois ans à voyager. Pendant toute sa vie évangélique, il allait d'un lieu à un autre porter la parole de Dieu, sa miséricorde, sa bonté, le don céleste de sa présence. La Judée était remplie d'une foule de petites villes. Notre Seigneur allait de l'une à l'autre, ne prenant presque jamais de repos, s'arrêtant à peine un jour ou deux dans chaque endroit, et repartant pour aller porter ailleurs la bonne nouvelle.

C'est là pour nous, mes sœurs, un modèle à plusieurs points de vue. D'abord que de peines notre Seigneur a eues dans ses voyages, que de fatigues ! Dans ces chemins très rudes de la Judée, il voyageait toujours à pied, très pauvrement, manquant souvent du nécessaire, puisque ses apôtres étaient allés dans la ville voisine pour se procurer la nourriture,

---

242. Monsieur Tardif de Moidrey, mort à Corps, département de l'Isère.

quand il parlait à la Samaritaine<sup>243</sup> ; et une autre fois ses disciples, pressés par la faim, froissaient, pour les manger, des épis qui n'étaient pas encore entièrement mûrs<sup>244</sup>. Il y avait donc une grande pauvreté dans cette vie de notre Seigneur.

Dans ses voyages, il souffrait du froid, de la pluie, du mauvais temps, du soleil très ardent dans ce pays-là. Il couchait souvent sur la dure, ou bien se retirait la nuit sur la montagne pour prier. Ses voyages étaient très pénibles, et ils font partie du trésor de notre Rédemption, parce que notre Seigneur y a beaucoup souffert.

Mais dans ces souffrances, quelle paix divine ! Comme il serait bon de l'avoir souvent devant les yeux ! Par sa patience, sa douceur, il inspirait à ses disciples tous les sentiments parfaits, mais avec quelle peine ! Quand l'un voulait faire descendre le feu du ciel sur une ville où ils avaient été mal reçus<sup>245</sup>, quand l'autre ne voulait pas qu'il retourne dans un lieu où on avait voulu le lapider<sup>246</sup>, il leur faisait comprendre que les ouvriers évangéliques – et ceci est très utile pour nous — quand ils ont travaillé toute la journée, c'est-à-dire toute leur vie, doivent se trouver bien récompensés si, à la fin, la parole divine a pénétré.

C'est encore là l'histoire de ceux qui travaillent à la vigne et qui viennent à la onzième heure<sup>247</sup>. N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Pourvu qu'on vienne à la onzième heure, cela suffit. Que ce soit là l'esprit de notre Seigneur, il n'y a pas à en douter. Vous savez très bien que notre Seigneur a dépensé toute sa vie pour gagner des âmes, que cependant il y en a eu très peu qui se soient converties pendant la vie de notre Seigneur. C'est à la première prédication de saint Pierre que s'est opéré le plus grand coup de filet dont il soit fait mention. Notre Seigneur avait beaucoup travaillé, beaucoup souffert pour répandre la parole divine et, à la onzième heure, c'est-à-dire à la fin de sa vie, il n'avait qu'un très petit nombre de disciples. Cela suffisait, parce qu'il avait versé sa semence, laissé ses exemples, sa miséricorde et sa bonté.

---

243. Jn 4, 8.

244. Mt 12, 1 et Lc 6, 1.

245. Lc 9, 54.

246. Jn 11, 8.

247. Mt 20, 6-7.

Je dis cela, car dans les missions que nous recevons, nous ne réussissons pas toujours, ou bien le succès se fait attendre. Pourquoi ne voudrions-nous pas, comme notre Seigneur, commencer par recevoir des rebuts ! Autour de lui, notre Seigneur avait des amis vrais, Madeleine, Marthe, Lazare, les apôtres. Je ne parle pas de sa très sainte Mère. Mais ces amis étaient en petit nombre, et il y en avait beaucoup qui s'opposaient à lui et le blâmaient. Il y avait un tollé général contre lui, en même temps que quelques âmes étaient gagnées et complètement siennes, en telle minorité néanmoins qu'à l'heure de sa mort, il y avait une grande abondance de peuple pour le condamner.

Après cela, pourrions-nous prétendre avoir une vie où tout réussira, où tout sera consolant ? Nous aurons toujours un appui, mais nous aurons toujours des peines. Je dirai que, si nous avons un esprit surnaturel, nous aimerions peut-être mieux les peines que les succès. Cela est d'un esprit très surnaturel, c'est vrai. Mais enfin ce ne sont pas les succès, les consolations, les appuis que nous aurons eus, qui nous donneront plus de mérite pour l'éternité, mais les peines que nous aurons pu rencontrer.

Voilà un homme qui a paru aujourd'hui devant Dieu. Il a eu des peines dans sa vie, mais ne pensez-vous pas que ce soit à l'heure présente son plus riche trésor ? Il avait l'esprit sombre, il s'est peut-être exagéré ses peines ; mais ce qu'il en a bien pris, ce qu'il en a accepté et offert au bon Dieu, lui reste maintenant comme son plus riche trésor.

Si nous faisons ainsi avec nos peines, nos contradictions, nos insuccès, nous marcherions sur les traces de notre Seigneur. Qui d'entre nous ne voudrait pas avoir vu notre Seigneur, avoir mis ses pieds où il les a mis, avoir marché à sa suite sur cette terre si dure, si aride de la Judée, autour de ce lac, avec ces pauvres pêcheurs ? Qui d'entre nous n'aurait pas été heureuse de suivre cette petite troupe quelquefois méprisée et rejetée, de recevoir la divine parole, de s'approcher de notre Seigneur, de se mêler à la foule qui touchait ses vêtements ?

Toutes, nous en aurions été ravies. Mais il y a une manière de mettre ses pieds sur ses traces, c'est d'imiter ses exemples, d'avoir ses pensées, de faire ce qu'il a fait, de prendre les choses comme il les a prises, de tendre à le copier en ce monde, afin de le posséder dans l'autre.

Je laisse cette pensée à celles qui vont voyager, afin qu'elles soient à la fois édifiantes, patientes, courageuses, ne se séparant pas un seul instant de notre Seigneur Jésus-Christ qui est sur terre l'ami vrai. Voilà l'ami que nous ne perdrons pas, qui partout nous accompagnera. Partout où nous allons, notre cœur peut s'appuyer sur lui ; partout nous aurons un tabernacle. Partout un prêtre nous dira la messe et nous donnera ce trésor infini du saint Sacrement qui descend jusque dans notre cœur. Partout nous trouverons notre Seigneur prêt à répandre ses grâces, pourvu que nous l'aimions et que nous le cherchions. Il fait cela pendant cette vie, parce qu'il veut être, au-dessus de tous, l'ami et le trésor de notre âme pour le temps et pour l'éternité.



12 octobre 1879

FÊTE DE LA MATERNITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Nous allons célébrer pendant ce mois d'octobre une série de très belles fêtes de la Sainte Vierge. Elle nous accordera beaucoup de grâces, si nous nous mettons sous sa protection. Mais que lui donnerons-nous ? C'est là la question que chacune de nous doit se poser. Qu'allons-nous offrir à la Sainte Vierge pour obtenir d'elle des grâces de choix ?

Je ne sais pourquoi, je me sens portée à vous rappeler cette parole de saint François-Xavier : *L'homme avance, à mesure qu'il remporte plus de victoires sur lui-même*. Ce qu'il faut offrir à la Sainte Vierge, c'est cela même. Chacun a quelque côté sur lequel il a besoin de se vaincre, de remporter des victoires sur soi-même. C'est ce qui nous fait avancer dans la perfection.

Il est question, dans l'évangile que nous lisons ce matin à la messe, d'un grand banquet auquel sont invitées toutes les créatures sans exception. Notre Seigneur en effet, n'a excepté personne du banquet de la vie éternelle. Il y a des âmes, comme nous, qui sont appelées d'une manière spéciale au banquet de la perfection, à une vie plus élevée, à un siège plus élevé en quelque sorte, puisqu'il s'agit de chanter les louanges de Dieu à la suite de l'Agneau, et de le suivre partout où il va<sup>248</sup>. Tout cela doit être acheté : *Le Royaume des cieux souffre violence et il n'y a que les violents qui l'emportent*<sup>249</sup>.

---

248. Ap 14, 4.

249. Mt 11, 12.

Ceci est bien plus vrai encore dans l'ordre de la perfection. Quand donc on rencontre une difficulté, il ne faut pas tant chercher à l'adoucir qu'à la vaincre, et tâcher de remporter la victoire sur cette difficulté pour arriver là où Dieu nous appelle et à ce qu'il nous demande.



19 octobre 1879<sup>250</sup>

PURIFIER SON ÂME PAR L'ACCOMPLISSEMENT FIDÈLE DU DEVOIR

Mes chères filles,

Le grand but de la vie religieuse, c'est de donner à l'amour de notre Seigneur tout ce que l'on a de pensée, de sentiment, de vie. C'est d'être tout entière à ce divin amour, et de l'enflammer aussi dans le cœur des autres. Mais l'amour de notre Seigneur n'embrase l'âme qu'à la condition de la trouver pure.

Qu'est-ce qu'une âme pure ? Nous sommes souvent revenues là-dessus : une âme pure est celle qui est pleine de Dieu, qui est sous son influence, dans sa lumière, c'est vrai. Mais je veux prendre aujourd'hui comme un côté plus terrestre de ce qu'est une âme pure, et je dirai que ce qui purifie l'âme, c'est d'éviter toute espèce de faute et pour cela, d'accomplir fidèlement, constamment, son devoir. Ainsi, comme base de l'état auquel nous visons, qui est de vivre uniquement pour Jésus-Christ, de lui donner tout notre cœur, il faut établir quelque chose d'extrêmement solide, d'extrêmement fort dans l'accomplissement du devoir. C'est élémentaire. Mais cela ne doit jamais manquer. C'est quelque chose en quoi l'âme peut être forte presque avec son énergie naturelle. Cherchez donc à former dans votre âme une résolution très grande d'accomplir fidèlement tous vos devoirs : devoirs envers Dieu, envers toute sa loi, devoirs envers la religion, envers toutes les règles, envers toutes les ordonnances que la religion propose.

---

250. Fête de la Pureté de la très Sainte Vierge.

Ne pouvant vous parler longuement aujourd'hui, je voulais uniquement attirer votre attention sur ce point. Que chacune d'entre vous se dise : « Au-dessous de tout ce que Dieu m'a donné, au-dessous de tout ce que je désire avoir d'élévation et d'union avec notre Seigneur, il y a quelque chose qui jamais ne doit manquer, c'est une grande énergie à toujours remplir mon devoir. »

Vous vous dites que c'est bien simple. – Non, mes sœurs, ce n'est pas si simple. Remplir exactement tous les devoirs de la vie religieuse, être parfaitement régulière n'est pas une chose tout à fait simple. Si vous prenez un à un tous les préceptes de la Règle, qui sont des volontés de Dieu sur nous, vous verrez que, en étant toujours fortes et énergiques dans l'accomplissement du devoir, vous arriverez à purifier votre âme de toute faute, même la plus légère, à vous retirer immédiatement de la plus légère transgression. Cela une fois bien établi, notre Seigneur viendra.

Un bon théologien me disait, en me parlant de la communion plus fréquente, qu'une des conditions requises était que l'âme soit pure de toute attache, qu'elle ait éloigné ou vaincu toute habitude vénielle, et qu'elle donne du temps à l'oraison. Pour ne commettre aucun péché véniel, il faut accomplir fidèlement son devoir, toutes les fois qu'il se présente. Il faut l'accomplir dans la pauvreté, dans l'obéissance, dans la charité, dans la régularité. Il faut avoir cette force de faire toujours la volonté de Dieu, avec ce courage qu'a un soldat quand il s'agit d'aller au feu. Les soldats ne sont pas précisément dans une atmosphère très élevée ; mais quand il s'agit de jouer leur vie, ils ne reculent pas, s'ils ont le plus petit brin d'honneur.

C'est étrange que je me sente pressée de vous dire qu'au-dessous de tout ce que le surnaturel peut donner, il est extrêmement nécessaire d'établir le sentiment de l'honneur, ce sentiment de fidélité qu'on avait autrefois envers les princes, mais qu'on doit toujours avoir envers Dieu, et qui ne permet pas de reculer ou d'hésiter, quand il s'agit le moins du monde de son service.



26 octobre 1879

## LA MISÉRICORDE

Mes chères filles,

En entendant lire dans les Constitutions le début du chapitre de la charité, il m'est souvent venu à l'esprit de vous expliquer quelle est l'économie et l'ordre de la miséricorde en Jésus et en Marie, miséricorde qui doit être en nous à leur image, puisqu'il nous est dit que nous devons nous montrer *vraies disciples et épouses du Sauveur et vraies filles de la très douce, très clémente et très miséricordieuse Vierge Marie*<sup>251</sup>.

C'est quelque chose de tellement simple, que vous vous direz peut-être : « À quoi bon l'expliquer ? » Néanmoins, le monde se fait des idées tellement fausses sur la miséricorde, et en entrant en religion, on apporte parfois des idées si peu justes sur ce sujet qu'il est bon d'en établir une fois pour toutes les vrais principes. Ces principes, on les trouve en notre Seigneur et en la très Sainte Vierge.

La gloire de Dieu, son service, son amour, voilà ce qui domine toujours les pensées, les paroles, les actions de notre Seigneur. Sa sainte Mère, plus que tous les anges, vivait pour l'honneur de Dieu. Tout dans ses affections, dans ses pensées, dans ses sentiments, tout allait à la gloire de Dieu. Pour nous, à leur exemple, ce qui doit être en première ligne, c'est la gloire de Dieu.

Pouvons-nous être miséricordieux pour la moindre chose qui offense Dieu ? Non, aucune indulgence, aucune miséricorde n'est possible

---

251. Constitutions, chapitre : *De la charité*.

pour l'offense de Dieu, pour le vice. C'est ce que notre Seigneur nous montre dans l'Évangile. Jamais il n'est miséricordieux, et il ne peut pas l'être, pour le péché qui subsiste, pour l'offense de Dieu qui reste. La Sainte Vierge, toute miséricordieuse, toute clémente qu'elle est, a horreur de toute offense de Dieu, quelque petite qu'elle soit.

Quel est donc le propre de la miséricorde, si elle ne peut, même en Jésus et en Marie, supporter aucun péché, aucune offense, aucune dérogation à la loi de Dieu ? C'est de venir au secours de l'âme pour la retirer du péché, avoir une charité aussi grande pour les personnes que la haine pour les vices sera profonde. Saint Augustin nous le dit dans notre Règle, à propos des corrections et des avertissements.

La Sainte Vierge est très clémente et très miséricordieuse, parce qu'elle n'abandonne jamais le pécheur, qu'elle le suit d'un amour maternel pour le retirer du péché et le ramener à un état où il procure la gloire de Dieu. Elle descendrait de son trône de pureté et de lumière, si elle avait la moindre indulgence pour le péché.

Tout, dans la miséricorde, dans la clémence, dans la charité, consiste donc à aimer les âmes pour les faire entrer dans les voies qui les amènent à rendre gloire à Dieu en tout, ou pour les maintenir dans ces voies.

Je crois vous avoir dit que quand on cherche à procurer la gloire de Dieu, le bien des âmes s'y trouve aussi. Il ne s'y trouve jamais mieux que quand la gloire et l'honneur de Dieu sont mis en première ligne.

La sanctification des âmes dans la gloire de Dieu avant toute vue humaine, voilà ce que nous devons chercher. C'est là ce qui nous sépare du monde. On entend dire quelquefois : « Pourquoi n'a-t-on pas plus de compassion pour cette pauvre âme qui est dans le péché ? » On parle ainsi parce qu'on ne comprend pas l'ordre de miséricorde qui est celui de notre Seigneur et de la Sainte Vierge. Il consiste, non à pactiser avec le péché, mais à en retirer.

J'ajouterai que la miséricorde a un grand effet : toute faute que l'on regrette, dont on sait avoir obtenu le pardon, est non seulement oubliée, mais effacée. L'oubli des fautes, voilà une des choses que la Sainte Vierge demande le plus de nous. Le souvenir des fautes des autres, qu'elles soient vis-à-vis de Dieu ou vis-à-vis de nous, qu'elles soient publiques ou cachées, ce souvenir, dis-je, est détestable. La

charité veut que nous aimions les autres pour les faire sortir de toute espèce d'imperfections, que nous les suivions comme la Sainte Vierge avec un cœur tout plein d'amour, que nous employions pour cela le zèle, l'autorité, la sévérité même, si nous sommes en charge.

Dès que cette faute, cette imperfection n'existe plus, dès que l'âme l'a regrettée, en est sortie pour marcher dans une voie qui la conduit au service et à la gloire de Dieu, alors vient la miséricorde parfaite qui est en Dieu, qui efface, qui oublie, qui jette au fond de la mer toutes les iniquités passées.

Ce n'est pas seulement dans le Nouveau Testament, mais dans l'Ancien que se trouvent ces paroles si miséricordieuses : *Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, comme neige ils blanchiront*<sup>252</sup>. *Une fois de plus, aie pitié de nous ! Jette au fond de la mer tous nos péchés*<sup>253</sup>. Voilà le caractère de la vraie miséricorde, qui efface, qui ôte toute trace des choses qui ont disparu devant Dieu. En cela nous devons avoir les sentiments de notre Seigneur et de la Sainte Vierge.

Si nous voyons dans l'Évangile que notre Seigneur a parlé très durement et très sévèrement à ceux qui restaient dans l'orgueil et l'endurcissement du cœur, nous voyons au contraire que son cœur est ouvert aux plus grands pécheurs quand ils se convertissent. La grandeur de la faute n'est pas la véritable question avec Dieu, et ne doit pas l'être avec nous. Toute la question, c'est le degré auquel l'âme rejette et déteste sa faute. Telle personne dont le péché est plus grand, mais qui en est parfaitement sortie, est plus près du cœur de Dieu que telle autre dont le péché est moindre, mais qui y reste.

La grande question est donc le degré de séparation, d'horreur du péché qui se trouve dans l'âme. Nous devons entrer à cet égard dans des sentiments semblables à ceux de Dieu. Là où nous voyons une âme entièrement sortie de l'imperfection et qui va droit vers Dieu, nous devons avoir un amour extrême, une grande sympathie, une grande bienveillance et une grande joie, parce que notre Seigneur et la Sainte Vierge en ont une très grande allégresse.

Ce que j'ai dit par rapport aux autres, je le dirai aussi par rapport à nous. Y a-t-il quelque chose de plus consolant et de plus propre à nous

---

252. Is 1, 18.

253. Mi 7, 19.

soutenir dans la voie de la perfection, que cette notion de la miséricorde en Jésus et en Marie ?

La Sainte Vierge n'abandonne jamais l'âme du pécheur. Elle continue à lui procurer, autant qu'il se peut, les lumières et les inspirations de la grâce. Elle retient le bras de Dieu, elle arrête sa justice afin que, si c'est possible, la conversion arrive. En second lieu, la Sainte Vierge, toujours miséricordieuse, après nous avoir procuré les moyens de sortir du péché, nous aide à nous corriger de nos défauts. Chacune a des défauts ; chez l'une, c'est l'impatience, chez l'autre, l'orgueil, la paresse, le besoin de se produire. Mais nous détestons nos défauts quand nous nous relevons de nos chutes. La Sainte Vierge est toujours prête à nous recevoir, et c'est une très grande joie que de pouvoir se réfugier auprès de Jésus et auprès d'elle.

C'est aussi très consolant de vivre avec des personnes qui sont engagées à voir les choses de la même manière que nous, non pas pour aimer les péchés ou les vices quels qu'ils soient, mais pour aimer le prochain dans la vraie charité. Et s'il est parvenu à sortir du péché, prendre part à la joie de Jésus et de Marie, de telle sorte que l'imperfection de l'année dernière soit comme une chose jetée au fond de la mer, qui n'existe plus pour nous, parce que l'âme qui avait été souillée et imparfaite est ornée de la pourpre de l'Agneau, et qu'elle a recouvré toute sa beauté dans le sang de notre Seigneur Jésus-Christ.



2 novembre 1879

DÉSIR DU CIEL ET PURIFICATION PAR LA SOUFFRANCE

Mes chères filles,

Nous nous trouvons aujourd'hui entre deux belles fêtes, la Toussaint et la commémoration des morts, que l'on peut aussi appeler une fête, puisque ce jour-là un très grand nombre d'âmes sont délivrées par les prières de l'Église.

Ces deux fêtes attirent nos pensées tout à fait hors de ce monde. En effet, qu'est-ce qui nous attend ? Où serons-nous dans un avenir très prochain ? Que désirons-nous ? Car désirer quelque chose sur la terre est une grande folie, quand nous pouvons aspirer aux biens célestes, quand nous pouvons nous préparer une béatitude éternelle, en acceptant toutes les choses d'ici-bas qui nous offrent des occasions de sacrifice.

Il y a deux choses que je voudrais vous dire à ce sujet. D'abord je vous recommanderai d'examiner si vous avez des désirs, car, suivant l'auteur de l'*Imitation*, il est rare que nos désirs ne soient pas entachés de quelque imperfection, quand ils ne sont pas entièrement soumis à la volonté de Dieu. N'ayons donc pas de désirs, j'entends pour les choses de cette terre : d'être ici ou là, d'avoir ceci ou cela, d'obtenir telle consolation, tel emploi, que sais-je ? De ces désirs qui se réaliseront ici-bas, il faut en avoir très peu, et ce peu, il faut l'abandonner à Dieu, le soumettre entièrement à sa volonté. Saint François de Sales disait : *J'ai peu de désirs ; mais, si j'étais à renaître, je voudrais n'en avoir pas du tout et n'avoir d'autre volonté que la volonté très chère et très sainte de mon Dieu.*

Je dirai de même des choses qui se trouvent dans la volonté. La volonté s'affectionne aux choses que l'on désire vivement. Dans la proportion où l'on se détache des désirs que l'on pourrait former sur la terre pour cette année, pour l'année prochaine, on allume en soi un désir plus ardent pour la béatitude céleste. Sans doute il faut être soumis à Dieu pour l'heure et le moment où il lui plaira de nous y appeler. Car pour dire : « Je voudrais y aller dans huit jours, dans quinze jours », il faudrait être sûre d'être prête.

On comprend que la Sainte Vierge soit morte d'amour par l'ardeur de ses désirs, parce qu'il n'y avait pas une seule tache en elle. On comprend encore que sainte Thérèse ait pu mourir de l'ardeur de ses désirs, parce que, s'il y avait eu des taches dans sa vie, elle les avait parfaitement effacées. Je ne crois pas que nous puissions nous rendre la même justice.

L'ardeur de nos désirs ne doit pas porter sur le moment, mais sur la chose, sur Dieu, sur le bonheur de le voir et de le posséder. Pour cela, il faut désirer le posséder davantage dès ici-bas, avoir les yeux plus constamment fixés sur lui, l'aimer de plus en plus, enfin rendre très fréquente et mettre en pratique cette belle prière de saint Ignace que j'aime tant et que je vous ai souvent citée : *Recevez, ô mon Dieu, toute ma volonté, toute ma liberté ; donnez-moi en retour votre grâce et votre amour, et je suis assez riche.* En effet, si nos pensées, si nos désirs, si tout ce qui est en nous se porte vers l'amour et la grâce de Jésus-Christ, nous commencerons dès ici-bas à n'avoir nos yeux fixés que sur Dieu, nous nous détacherons et nous nous purifierons par ce moyen-là.

Les saints sont arrivés au ciel par la pratique des vertus, et très particulièrement la fidélité à l'oraison. Si chaque saint a un caractère qui lui est propre, il n'en est aucun qui n'ait beaucoup prié ; la prière est le commencement et le moyen de toute sainteté. Mais c'est par la souffrance que l'on va au ciel. Il faut que toutes les pierres destinées à entrer dans la Jérusalem céleste soient taillées sur cette terre, comme nous le dirons dans l'hymne de la Dédicace. Ceux qui, ici-bas, n'auront pas accepté la souffrance passeront par les flammes du purgatoire, pour que les souffrances de l'autre vie opèrent en eux la purification nécessaire pour entrer dans la Jérusalem céleste.

Ne croyez pas, mes sœurs, qu'il ne s'agisse que des souffrances du corps. Il y a des heures où Dieu les envoie, et elles sont très purifiantes ; les douleurs d'une longue maladie, un état de langueur, de faiblesse, les angoisses du dernier moment, tout cela est très purifiant. Cependant, chez nous surtout, ce n'est pas tant le corps qui pèche, mais l'esprit.

Quels sont nos péchés en général ? Des distractions, des impatiences, des mouvements d'amour-propre. C'est l'âme, c'est l'esprit surtout qui commet les fautes, donc toutes les souffrances de l'esprit, toutes les souffrances du cœur, toutes les souffrances de l'âme, toutes les contradictions, toutes les choses que nous voudrions ne pas trouver sur notre chemin et qu'il est de la volonté de Dieu que nous y rencontrions, tout cela il faut l'accepter.

Dieu ne demande pas de nous des choses qui sont hors de notre route. Tous les saints disent que les souffrances que Dieu nous envoie ont infiniment plus de prix à ses yeux que celles que nous choisissons nous-mêmes. Il faut donc avoir une grande ardeur pour les bien porter. C'est dans ce sens-là que notre Règle nous dit qu'il faut s'efforcer *de ne se plaindre de rien ni de personne, d'embrasser les contradictions d'un esprit paisible et doux*<sup>254</sup>, portant, entre Dieu et soi, les croix petites ou grandes, pour avoir plus de mérite pour l'éternité, et obtenir ainsi ce grand effet de la souffrance, qui est de purifier l'âme et de la rendre capable de la béatitude céleste.

Ainsi, ayons de grands désirs, une grande patience, une grande bienveillance à accepter tout ce qui peut nous être une contradiction en ce monde et nous donner du mérite. Tâchons de ne pas pleurer sur nous, de ne pas nous plaindre, d'offrir nos croix à Dieu avec un cœur libre et allègre, en vue de la béatitude éternelle, de manière à ne rien trouver de très lourd.

La vérité est que nos croix ne sont pas très lourdes si on les compare à celles des gens du monde. J'en vois à qui il manque toutes les choses de la vie, d'autres qui ont des inquiétudes pour leurs enfants, des peines avec leurs parents, des contradictions, des mauvais traitements dans leur intérieur.

---

254. Constitutions, chapitre : *De l'humilité*.

Il y a certainement, dans les peines des gens du monde, des croix qui sont d'autre mesure que les nôtres. Comment les portent-ils, puisqu'ils ont moins de grâces que nous? Ils les portent, parce qu'ils y sont obligés. C'est souvent en se plaignant, en se désolant, parce qu'ils n'ont pas assez en vue la cité céleste. Si nos croix à nous sont plus petites, plus modérées, nous devons les porter en vue de la cité céleste, et aussi à cause de notre misère.

J'aimais beaucoup ce que me disait une personne, en me parlant de ses peines et de ses souffrances : « Je dis à Dieu : Mon Dieu, je les ai bien méritées, c'est vrai ; mais je les accepte de tout mon cœur pour votre amour. » Entrons, mes sœurs, dans ce double sentiment. D'un côté, acceptons les croix en disant : « Je l'ai bien mérité » ; mais ajoutons : « Mon Dieu, je l'accepte pour votre amour. » Alors la souffrance devient plus méritoire pour la vie éternelle que si on s'arrêtait seulement à la résignation, à l'acceptation de patience. Cette première disposition est déjà bonne ; mais elle est moins élevée que l'acceptation amoureuse qui vient se joindre à la patience.



15 novembre 1879<sup>255</sup>

LES VERTUS DE SAINTE GERTRUDE

Mes chères filles,

Nous célébrons aujourd'hui la fête de sainte Gertrude qui s'est sanctifiée à peu près dans le même genre de vie que nous. Elle vivait dans un monastère depuis l'âge de cinq ans, observait la Règle, pratiquait l'obéissance, avait des temps marqués pour la prière, pour l'Office, était quelquefois malade – pas très malade, puisqu'elle a vécu jusqu'à l'âge de soixante-douze ans – mais un peu souffrante et elle est arrivée ainsi à une sainteté admirable ; c'est une des grandes saintes de l'Église. Pourquoi chacune de vous, mes sœurs, n'essaierait-elle pas de l'imiter et de devenir aussi une grande sainte dans la pratique des choses les plus ordinaires, puisque Dieu ne regarde pas ce que nous faisons, mais l'amour avec lequel nous le faisons.

Comment sainte Gertrude s'est-elle sanctifiée ? Par cette pureté, cette élévation de son esprit qui ne voyait que notre Seigneur, par cette pureté de cœur, cette simplicité d'un cœur purifié. C'est cela qui l'a rendue si agréable à notre Seigneur puisqu'il est dit dans l'oraison de l'Église qu'*elle lui a préparé dans son cœur une demeure agréable*. Ce qui est le plus à remarquer en elle, c'est un admirable dégagement, un détachement, un oubli complet d'elle-même dans ses rapports avec notre Seigneur. Elle ne s'occupe pas d'elle-même, mais toujours des

---

255. Chapitre inédit, donné à Reims pendant la visite.

grandeurs de notre Seigneur, de ses miséricordes, de sa puissance, de sa bonté ; elle s'oublie constamment.

Sans doute il est parfois question de Gertrude, mais c'est parce qu'elle reçoit les grâces de notre Seigneur, parce qu'elle le prie, parce qu'elle demande pardon. C'est ce qu'on voit dans les *Exercices* de sainte Gertrude qui sont très considérables car pour arriver à mener une vie de prière, il faut s'en donner la peine. En effet, sa vie de prière était admirable, toujours unie à notre Seigneur à toute heure, en toute circonstance, lui parlant toujours, en union avec les saints, avec les anges, avec tous les chœurs célestes. C'est cette vie de sainte Gertrude que je vous propose à chacune.

Pourquoi n'arriverions-nous pas, par le détachement de nous-mêmes, à un plus grand amour pour notre Seigneur ? Saint François de Sales disait : *Si je connaissais dans mon cœur une fibre qui ne soit pas à Dieu, je l'arracherais aussitôt.* C'est triste, lorsqu'on s'est donné au bon Dieu par la consécration religieuse, de se retrouver encore si souvent, de se trouver en présence de sa volonté, de son amour-propre, de ses attaches, de soi en un mot.

Songez bien, mes sœurs, que ce qui doit faire l'occupation de notre esprit, c'est notre Seigneur Jésus-Christ. Le cardinal de Bérulle le dit en différents endroits et déplore qu'une âme chrétienne puisse se préoccuper des choses qui passent tandis qu'elle doit penser à Celui qui nous a été donné pour être l'occupation éternelle de nos âmes. Il va même plus loin : *Les croix, dit-il, nous sont données pour nous exercer et non pour nous occuper.* Sainte Gertrude qui avait une très grande intelligence l'employait tout entière à la connaissance de notre Seigneur, c'est en cela que consiste en effet l'élévation de notre intelligence et de nos pensées.

Je vous dirai donc, mes sœurs, que dans cette visite j'ai trouvé la maison fervente, régulière. Mais j'aimerais voir en plusieurs d'entre vous plus de dégagement d'elles-mêmes, moins d'occupation de ce que j'appellerais du néant, en un mot, du rien. C'est difficile à vous expliquer puisque c'est le rien, je pourrais mieux vous le faire comprendre si c'était quelque chose ; j'aime donc mieux vous parler de ce qui doit être.

*Dieu ne regarde pas ce que nous faisons mais l'amour avec lequel nous le faisons*<sup>256</sup>. Vous êtes religieuses de l'Assomption, vous devez tendre à quelque chose de surnaturel, d'élevé. Ce n'est pas assez surnaturel de s'occuper de soi, de ce qu'on a dit, de ce qu'on a fait, de s'occuper des autres, d'un reproche qu'on a reçu et qui a fait de la peine, d'une leçon qu'on n'a pas à faire etc.

Remarquez que sainte Gertrude, que nous prenons pour modèle, menait comme nous une vie de zèle. Elle est venue au monastère à l'âge de cinq ans, et jusqu'à vingt ans où il est ensuite question d'elle et où elle savait le latin et toutes sortes de choses, elle a fait son éducation ; elle ne saurait pas toutes ces choses si on ne les lui avait pas apprises.

Il faut nous garder de l'esprit du temps. L'esprit du siècle tend à apprendre beaucoup de choses aux jeunes filles, afin de leur procurer certaines satisfactions, mais non pour élever leurs âmes vers Dieu Créateur et surtout vers Dieu Rédempteur, car c'est cela qu'on ne veut pas comprendre. Comme il est nécessaire que nous soyons pénétrées d'esprit surnaturel, de zèle, de dévouement afin de faire pénétrer toutes ces choses dans l'âme des enfants. Il faut lutter contre l'amour de l'indépendance, l'amour de ses aises, l'amour du plaisir, – pas pour vous, mais pour les enfants ; c'est une lutte continuelle.

Puis il faut tâcher de tout rapporter à Dieu dans les études, je ne sais pas trop comment on peut rapporter à Dieu certaines questions de chimie, de dates ou choses semblables, mais autant que possible, faites ce qui dépend de vous.

Il faut vous servir de vos ailes, mes sœurs, car vous avez des ailes et vous pouvez les mettre en mouvement par la foi, l'espérance et l'amour. Si chaque année, vous avanciez d'un degré dans le dégagement de vous-mêmes, dans la confiance en Dieu, dans l'amour, vous vous approcheriez de plus en plus de notre Seigneur. Tâchez, mes sœurs, d'avancer ainsi dans l'amour de Dieu.

Je vous le répète, je n'ai rien trouvé d'inquiétant, mais vous devez tendre à cette pureté, à cette sainteté que je vous propose d'imiter en sainte Gertrude, puisque vous devez préparer votre cœur afin qu'il soit

---

256. Cf. *Imitation de Jésus-Christ*.

une habitation agréable à votre époux, puisque vous êtes comme elle des vierges appelées à suivre l'Agneau partout où il va, à chanter ce cantique nouveau<sup>257</sup>, à être récompensées par des joies indicibles. Au moins faut-il se donner la peine de les mériter, nous souvenant de cette parole de notre Seigneur : *Le Royaume des cieux souffre violence et il n'y a que les violents qui l'emportent*<sup>258</sup>.



---

257. Cf. Ap. 14, 3-4.

258. Mt 11, 12.

7 décembre 1879

## L'IMMACULÉE CONCEPTION

Mes chères filles,

Nous célébrons aujourd'hui la fête de l'Immaculée Conception de la très Sainte Vierge. Je n'ai pas à vous rappeler tout ce que l'Église croit et enseigne sur ce mystère de pureté, de beauté, de sainteté, mystère qui a prélué à toute la vie de la très Sainte Vierge. Quelque chose me porte à revenir sur certains enseignements qui peuvent s'en dégager pour nous, dans toutes les peines et les difficultés de la vie.

Pour nous, nous sommes conçues dans le péché. Nous portons en nous ce que les théologiens appellent *le foyer du péché*<sup>259</sup>, c'est-à-dire une inclination au mal, une source empoisonnée qui tient à notre nature déchue. Si elle n'a pas produit en nous de grands péchés, parce que nous avons été soutenues et préservées par la grâce de Dieu, elle a produit au moins une multitude d'inclinations mauvaises, de fautes, d'imperfections, de telle sorte que l'Église a condamné les auteurs affirmant qu'il est possible de s'abstenir de tout péché véniel.

Sainte Thérèse se moque très agréablement d'un de ses frères qui avait fait vœu de ne commettre jamais aucun péché véniel. « Comment avez-vous fait ce vœu ? » lui disait-elle. « Si encore c'était de ne faire aucun péché véniel de propos délibéré ! » Mais ne tomber dans aucun péché véniel n'est pas dans la condition de cette vie, parce que nous sommes sujets à une foule d'imperfections et de fautes d'inadvertance, par suite du désordre occasionné en nous par le péché originel.

---

259. *Fomes peccati.*

Notre malheur, ordinairement, est que nous n'avons pas de ces souillures une idée assez vraie et que, par suite, nous ne nous méprisons pas suffisamment nous-mêmes, que nous ne prenons pas une résolution assez énergique de nous combattre, et que nous n'acceptons pas avec la générosité requise tous les moyens par lesquels Dieu veut purifier en nous cette source empoisonnée.

Je ne sais pas si je pourrai bien rendre ma pensée. Mais pour vous donner une idée de ce que peut et doit être cette purification, je vous rappellerai que sainte Catherine de Gênes disait qu'après avoir servi Dieu longtemps, elle fut soumise par l'amour et la justice de Dieu à une telle purification, à une telle souffrance intérieure, qu'elle aurait plus volontiers traversé les flammes d'un brasier ardent, que de rester dans l'état où Dieu l'avait mise.

De même saint Jean de la Croix, parlant à des âmes déjà dépouillées des choses de ce monde et s'essayant à gravir la montagne de la perfection, leur indique un état qu'il appelle *nuit obscure* et dans lequel il dit que Dieu, en s'approchant de l'âme, la purifie d'une manière terrible.

Beaucoup d'entre vous n'ont peut-être jamais connu cette purification douloureuse et intime, ces états devant lesquels les saints ont paru dire que c'était tout ce qu'il y avait de plus difficile à supporter. Sainte Jeanne de Chantal affirmait que ce peut être un martyre qu'on endure dans l'âme. Comme on lui demandait comment on arrivait à ce martyre : *Donnez*, répondit-elle, *votre consentement à Dieu, et vous le sentirez*. Elle aussi avait été purifiée par la main toute-puissante de Dieu au plus intime de son âme.

Je pars de là pour arriver à la comparaison avec la Sainte Vierge. La Sainte Vierge au contraire a commencé là où ont fini des âmes comme sainte Catherine de Gênes, saint Jean de la Croix et sainte Jeanne de Chantal. Conçue pure et sans tache, Marie n'a pas à être purifiée : elle possède toutes les vertus et toute la sanctification auxquelles arrivent les saints, quand ils ont passé par les purifications passives que Dieu leur impose.

Pour nous, mes sœurs, notre misère intérieure est que nous naissons dans le péché, que nous avons vécu pendant un certain nombre d'années dans un état qui donnait évidemment place à tel péché plutôt

qu'à tel autre. Prenons l'orgueil par exemple. Beaucoup de personnes ont été orgueilleuses dans le monde et le sont encore, même en religion. L'orgueil est malheureusement un péché habituel. Mais continuons la série des péchés capitaux, qui sont comme les racines affreuses que le péché originel a laissées en nous.

Certaines personnes ne sont pas charitables, n'ont pas dans le fond de l'âme des dispositions d'indulgence, de pardon, de bonté. Il en est peut-être beaucoup plus encore qui ne sont pas patientes, ni mortifiées, ni douces. Ainsi de suite pour tous les péchés capitaux. Je prends seulement ceux qui se trouvent le plus dans les âmes qui ne sont pas tombées dans les excès du monde.

Quelle est celle d'entre nous qui pourrait affirmer ne jamais donner aucun consentement à l'orgueil, à l'impatience, à l'immortification, à des jugements sévères sur le prochain, à toute faute contre la charité, à la paresse? Vraiment je trouverais celle-là bien heureuse.

Cependant on ne peut jouir de Dieu et s'unir à lui dans le ciel que quand toutes ces taches, toutes ces souillures, tout ce qui reste de ces dispositions mauvaises a été entièrement purifié dans l'âme. Vous comprenez dès lors que c'est l'amour de Dieu qui a allumé les feux du purgatoire, afin que les âmes qui sortent de ce monde avec des fautes, et sans avoir passé par cette purification intime dont je vous parlais tout à l'heure, soient cependant rendues capables de s'unir à lui et de le posséder.

Pour nous, qui ne voudrions pas rester des siècles en purgatoire, la question n'est pas de gagner toutes les indulgences possibles : la question est de consentir à tout ce que Dieu veut de nous, pour nous purifier de nos imperfections, de nos vices et de nos défauts. C'est d'y travailler, à mesure que Dieu nous en donne la lumière par nos supérieures ou par les personnes qui reconnaissent en nous des défauts.

C'est encore de nous avouer très misérables et sans aucune vertu, de reconnaître que nous avons besoin de toute espèce de purifications, et de considérer les épreuves, les humiliations, les peines et les sécheresses intérieures qui nous arrivent, comme très peu de chose en comparaison de tout ce dont nous aurions besoin pour nous purifier.

Toute croix est une grâce. Si nous les considérons comme telles, nous ferions produire aux croix que Dieu nous envoie tout l'effet

qu'elles peuvent avoir dans notre âme pour la rendre pure, sainte et nous faire suivre de loin la très Sainte Vierge. Voilà ce qui devrait être, mais en général, c'est le contraire qui se passe. Les autres connaissent beaucoup mieux nos défauts que nous ne les connaissons nous-mêmes. La sagesse humaine a dit, avec La Fontaine, que nous avons une poche de devant pour les défauts d'autrui et que nous portons les nôtres dans la poche de derrière ; c'est profondément vrai.

Quel est celui qui accepte toujours les jugements des autres sur lui ? qui toujours profite de ce premier moyen de purification ? Ce n'est pas très commun. Si nous reconnaissons d'abord les défauts que les autres trouvent en nous ; si ensuite nous admettions la petite opinion qu'on a de nous ; si nous nous mettions à notre vraie place, qui est très petite en ce monde, très imparfaite devant Dieu ; si nous nous reconnaissons pécheresses, imparfaites, tombant tantôt à droite, tantôt à gauche, menant une vie qui ne mérite pas de louanges, tandis que naturellement nous les aimons ; si enfin nous travaillions avec droiture de volonté, foi, confiance, à corriger tous nos défauts, toutes nos imperfections, à lutter contre les mauvaises dispositions qui sont en nous – nous sortirions de cet état qui est encore souillé et qui est tel que, si Dieu nous enlevait à l'heure présente de ce monde, nous n'irions pas directement au ciel.

Si un coup de canon retentissait tout à coup et nous emportait telles que nous sommes, quelle est celle d'entre nous qui irait droit au ciel ? Voilà cependant ce qui devrait être notre grande ambition. Cherchons donc, comme fruit de cette fête de l'Immaculée Conception, à rendre notre âme pure par l'humilité, l'effort, la confiance. Je dis confiance. Il nous est absolument impossible de faire ce travail par nous-mêmes. Il nous faut pour cela la grâce et le secours de Dieu. Quand Dieu a voulu purifier les saints dont je vous parlais tout à l'heure, il est venu lui-même mettre le feu au-dedans de leurs âmes. Il faut donc mettre une grande confiance en Dieu, se rappeler qu'il nous aime, que nous sommes les enfants de la très Sainte Vierge, qu'il veut voir en nous l'image de Marie et que, si nous commençons à haïr le péché en nous, lui le hait bien davantage.

Celui qui est notre Sauveur, qui est mort pour nous, veut nous voir éloignées de toute espèce de mal. Il veut nous voir remplies de ce bien

de la pureté beaucoup plus que nous ne le voulons nous-mêmes. Il veut aussi que nous le lui demandions avec une très grande confiance et que, reconnaissant notre impuissance, nous nous appuyions sans cesse sur Dieu et que nous coopérions à ses desseins. Dieu a ses desseins sur chacune de nous.

Les épreuves par lesquelles nous pouvons passer, les peines plus vives que nous pouvons éprouver, tout ce qui nous coûte est un dessein de Dieu sur nous, au moyen duquel il veut faire un travail déterminé dans notre âme. Mais aidons-nous à ce travail?

Sainte Catherine de Gênes affirme que l'âme qui se présente devant Dieu, ayant encore des souillures, se précipite d'elle-même dans les flammes du purgatoire, tant elle a d'ardeur pour se purifier et paraître pure devant Dieu.

Si, possédées par ce désir, nous prenions ainsi les peines d'ici-bas, les humiliations, notre caractère, notre santé, tous les événements de la vie, nous avancerions énormément ce travail de purification que je viens vous proposer à l'imitation de la très Sainte Vierge, puisqu'aucune de nous ne peut prétendre à cette grâce merveilleuse et première par laquelle elle a été créée en dehors de toute souillure, en dehors de tout mal, de quelque espèce que ce soit.



14 décembre 1879

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVEANT

Mes chères filles,

Vous avez toutes remarqué, soit en lisant la messe des dimanches de l'Avent, soit en récitant les paroles de l'Office, combien de consolations, de joies, de biens de toute espèce nous sont promis, pendant l'Avent, par la venue de notre Seigneur Jésus-Christ. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque en lui nous avons un Sauveur, qui vient pour élever nos âmes, les sanctifier, les fortifier, leur apporter tout bien. Cependant ne sentant pas toujours cette forme de joie, de paix, d'écartement de tous les obstacles, nous pouvons nous demander pourquoi l'Église en renouvelle de toutes façons la promesse pendant l'Avent.

Je me suis sentie portée à vous dire aujourd'hui que c'est parce que notre Seigneur Jésus-Christ, naissant sous la forme d'un enfant parfaitement obéissant, vient surtout nous apprendre à donner notre volonté à Dieu. Si l'obéissance, la véritable soumission entre dans nos âmes, il y aura union parfaite de notre volonté à celle de Dieu. Alors ces biens, cette paix, cette joie, ces consolations viendront en nous.

Quand notre Seigneur est né, les anges ont chanté : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*<sup>260</sup>. Vous le voyez, c'est à la volonté que Dieu accorde cette paix, cette consolation. Notre Seigneur, en se faisant petit enfant, en se livrant à toutes les volontés de son Père, se livre de telle façon que c'est à lui

---

260. Lc 2, 14.

qu'est appliquée cette parole des Psaumes : *Voici je viens, mon Dieu... pour faire votre volonté*<sup>261</sup>. L'Église nous presse d'entrer dans des dispositions semblables. Elle nous invite à déposer toute sollicitude, à mettre notre volonté dans la crèche de l'enfant Jésus et à réaliser, par l'imitation de la sainte Enfance, cette parole que nous répétons si souvent : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*<sup>262</sup>.

Mais comment cette volonté sainte est-elle faite dans le ciel ? Vous comprenez, mes sœurs, avec quel amour, avec quelle adoration, avec quelle joie les bienheureux et les anges embrassent dans le ciel la volonté divine. Tout ce qui était à purifier est purifié ; il ne reste plus que la volonté de l'homme pleinement unie à la volonté de Dieu. Et dans le purgatoire même où se fait la purification, la volonté de l'homme est entièrement unie à la volonté de Dieu.

Les âmes du purgatoire souffrent. Elles endurent des douleurs physiques par une permission de Dieu qui peut faire souffrir là où il n'y a pas de corps, comme on voit sur la terre des blessés souffrir dans les membres qui leur ont été enlevés. Elles endurent aussi des tourments intérieurs pour la purification de l'âme, qui sont comme une sorte de flamme de la justice et de la sainteté de Dieu, qui pénètre au-dedans pour purifier toute tache, toute souillure, tout ce qui reste à une créature d'imparfait et de contraire à la volonté de Dieu. Mais dans cet état de souffrance et de purification, ces âmes sont unies à la volonté de Dieu ; elles ne veulent rien de plus, rien de moins. Leur amour est admirable, leur patience est sans bornes.

Eh bien, mes sœurs, la terre tient à la fois du ciel et du purgatoire – je ne parle pas de l'enfer, car pour nous religieuses, cette hypothèse n'est pas admissible. Elle tient du ciel, parce que nous avons Jésus-Christ sur la terre. Nous le servons. Nous l'entourons. Nous vivons pour lui. Par la louange, par la bénédiction, par le sacrifice dans lequel nous entrons en union avec la divine victime, le Christ Jésus, en un mot par tout ce que l'Église nous donne, nous pouvons participer à l'état du ciel et entrer dans les dispositions qu'exprime le *Pater* : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*.

---

261. Ps 39, 8-9.

262. Mt 6, 10

La terre tient aussi du purgatoire, en ce que nous y aurons toujours à souffrir, parce que nous l'avons mérité. Il n'y a pas d'autre raison à chercher : toutes souffrances, quelque grandes soient-elles, nous les avons méritées. Bien orgueilleuse serait celle d'entre nous qui aurait l'idée que, quittant subitement la vie à l'heure présente, elle irait directement au ciel, sans avoir rien à purifier dans les feux du purgatoire.

C'est cependant cette opinion qu'il faudrait avoir de soi, pour trouver qu'on ne mérite pas les peines de cette vie, qui sont de beaucoup inférieures à celles du purgatoire. Les théologiens enseignent que de longues années de souffrances ici-bas n'égalent pas une heure de celles endurées en purgatoire.

Nous avons donc toutes mérité les contradictions et les peines. Quand elles viennent, il faut les accepter dans l'amour et l'union de notre volonté à celle de Dieu. Mais que doit être cette union ? Ce doit être une union aussi particulière qu'elle est générale. Une union qui partout voit la volonté de Dieu, qui partout la suit, et qui non seulement la suit, mais l'aime et la préfère à toute autre chose. Si en tout, dans ce qui est grand comme dans ce qui est petit, on ne cherche que la volonté de Dieu ; si on devient parfaitement obéissant comme l'Enfant Jésus ; si, par ses dispositions intérieures, l'âme toujours loue, toujours bénit, toujours accepte, toujours fait peu de cas des sentiments qui s'élèvent en elle, pour aller à la volonté de Dieu – alors on comprend très bien que tout ce qui est promis par les paroles de l'Église dans le temps de l'Avent s'accomplit d'une manière certaine.

Tout sentier est rendu droit, toute colline est abaissée, toute vallée est comblée. Si la rosée du ciel descend, elle trouve un cœur tout prêt à produire son fruit par l'imitation de notre Seigneur Jésus-Christ, un cœur qui n'a plus de sollicitude, un cœur qui sait souffrir comme les âmes du purgatoire, et qui reçoit la consolation comme une éclaircie du ciel.

Préparons-nous donc à recevoir notre Seigneur qui vient comme un enfant très doux, très humble, très soumis, abandonné entre les mains de ses créatures, livré à une dépendance si grande que, comme les autres enfants, il restera pendant un certain nombre de mois enveloppé de langes, n'ayant pas la disposition de ses forces pour les besoins les

plus indispensables à la vie humaine, auxquels il a voulu s'assujettir. Notre Seigneur n'est pas venu sur la terre, ne mangeant ni ne buvant : il est venu, s'astreignant à tous les besoins de notre nature humaine, voulant vivre de notre vie.

Donc Jésus est soumis aux créatures. Surtout il est soumis à son Père, c'est ce que montre tout l'ensemble de sa vie. Il naîtra dans une étable, les bergers viendront autour de lui, les mages arriveront de loin, Hérode le poursuivra pour le faire mourir. Il devra fuir en Égypte, vivre pauvre au milieu d'idolâtres, puis revenir à Nazareth pour y mener pendant trente ans une vie obscure et ignorée : tout cela est adoré, tout cela est aimé, la réponse à tout cela est : *Voici, je viens pour faire votre volonté*<sup>263</sup>. Du matin jusqu'au soir, en toutes choses, dans toutes les occasions, quand Joseph lui disait de prendre une scie et de couper une planche, quand Marie lui demandait de balayer la maison, sa volonté était toujours pleine de soumission dans l'obéissance, toujours adorante, toujours aimante.

Voilà notre modèle : c'est le Sauveur par lequel nous sommes tous renouvelés, celui en qui nous prenons naissance dans le baptême, en qui nous devons vivre, puisque tout chrétien doit être un autre Jésus-Christ. Il ne s'agit pas seulement des religieuses. L'Église nous enseigne que tous les baptisés sont ensevelis en Jésus-Christ et doivent vivre de la vie nouvelle apportée par le Sauveur. Toute cette joie, cette paix qu'elle annonce, ces promesses magnifiques qu'elle fait, ce n'est pas pour les religieuses seulement, mais pour tous les fidèles. Même dans la vie chrétienne, il faut avoir les sentiments de Jésus-Christ. C'est à tous que saint Paul disait : *Ayez entre vous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus*<sup>264</sup>. Mais nous, épouses de Jésus-Christ, nous devons entrer dans ses sentiments d'une manière particulière. Si nous sommes fidèles, nous participerons aussi d'une manière plus intime à tous ces biens que l'Église promet.

Cherchons donc d'ici à Noël à soumettre parfaitement notre volonté à celle de Dieu ; disons-lui : *Voici que je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté*. Comme vous voulez, où vous voulez, quand vous voulez, par qui vous voulez, en toutes choses, sans aucune exception, à toute

---

263. Ps 39, 8-9 et He 10, 7.

264. Ph 2, 5.

heure, à chaque instant. *Le cantique est un peu monotone*, dit saint François de Sales ; *mais c'est celui du divin Agneau, et il suffit à l'âme qui aime Jésus-Christ.*

Voilà ce qu'il faut faire, si nous voulons recevoir toutes les grâces que l'Église promet, parce qu'alors ce sera sur nous que descendra la paix promise aux âmes de bonne volonté, et parce qu'étant délivrées de toute sollicitude autre que celle de faire la volonté de Dieu, nous jouirons de la paix de l'âme et de la liberté du cœur, pour nous approcher de celui qui veut nous apporter tant de grâces et tant d'amour.



21 décembre 1879

## L'HUMILITÉ

Mes chères filles,

Dans le désir que nous avons toutes de recevoir le plus de grâces possible pour la fête de Noël, je tiens à vous rappeler que, de toutes les dispositions, celle qui attire le plus Dieu dans l'âme, c'est l'humilité. Nous avons dans notre Ordre une très belle Règle sur l'humilité ; mais à côté de la Règle il y a, ce me semble, quelque chose à vous dire, en vous rappelant que l'humilité est la sœur de la soumission et qu'elle est aussi la sœur de la charité.

Saint Paul nous dit aujourd'hui qu'il importe peu que nous soyons jugés par le monde<sup>265</sup>. Ce ne sont pas les jugements du monde qui font la mesure exacte de ce que nous sommes. Être estimé du monde ou en être méprisé n'a pas une grande portée : c'est Dieu qui est notre juge. À chaque instant Dieu regarde au fond de l'âme. Il y voit tel degré de vertu, telle imperfection, telle disposition d'humilité, de volonté propre, de générosité, enfin telles et telles dispositions qui peuvent nous rendre agréables ou désagréables à ses yeux. Dans une retraite – nous allons en faire une pendant les trois jours qui précèdent Noël – il faut beaucoup se mettre sous le regard de Dieu et tâcher de se connaître à cette lumière intérieure.

Il en est peu parmi vous, en rapport avec des personnes vivant dans un état où l'on devait naturellement s'attendre à trouver telles et telles vertus, qui ne se sont dit : « Comment se fait-il que telle personne n'ait

---

265. Cf. 1 Co 4, 3.

pas telle vertu ? » On s'étonne de trouver la personnalité<sup>266</sup> dans l'un, le besoin de parler de soi dans l'autre. Pour moi, j'avoue avoir été étonné de rencontrer une personne engagée dans l'état ecclésiastique qui ne savait parler que par *je* et par *moi*.

C'est parce que beaucoup de personnes – qui d'ailleurs veulent servir Dieu, et qui arrivent à se sanctifier, parce que dans la suite de leur vie, Dieu leur envoie des épreuves, des contradictions, des humiliations – ne voient pas tout d'abord en elles certaine faute, certaine tache particulière qui frappe souvent les autres. À ce point de vue, être jugé du monde importe peu ; mais profiter des jugements du monde importe beaucoup parce que, dans ces jugements, il y a toujours un fond de vérité qui nous aide à nous connaître nous-mêmes. C'est pourquoi il ne faut pas s'en irriter, mais rentrer au-dedans de soi et se dire : « Sans doute je ne me connais pas moi-même. Qu'est-ce qui en moi arrête la lumière de Dieu ? Qu'est-ce qui est la source de mon imperfection ? Qu'est-ce que la lumière très pure de notre Seigneur trouve en moi qui s'oppose à sa diffusion ? »

Vous n'ignorez pas, mes sœurs, que Dieu habite dans nos âmes. Il y habite de plusieurs façons. D'abord par son être, et il attend nos adorations. Puis par sa grâce. Non seulement Dieu nous a créés, mais il nous donne la grâce, qui nous fait ses amis. Notre Seigneur est en nous, non par sa présence sensible, excepté au moment de la communion, mais par sa grâce et son esprit. Il est comme l'âme de notre âme, il vit en nous et nous communique son Esprit. Le Saint-Esprit habite en nous comme dans ses temples. *Vous êtes un temple de Dieu*<sup>267</sup>.

Pourquoi ne sommes-nous pas facilement recueillies ? Quel empêchement trouvons-nous à rentrer au-dedans de nous pour y recevoir la lumière de la sainte Trinité qui habite au fond de notre âme ? Ce sont nos péchés, nos imperfections, qui sont les voiles que nous mettons sur ce soleil et qui nous laissent dans notre propre esprit, au lieu de nous pénétrer de l'esprit de Jésus-Christ.

Dieu est au fond de notre âme, suivant l'expression de Bossuet, comme un soleil resplendissant à travers un cristal. Si vous exposez un

---

266. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX<sup>e</sup> siècle.

267. 1 Co 3, 16-17.

globe de cristal aux rayons du soleil, ils le pénètrent. Mais si, au lieu d'un globe de cristal, vous preniez un globe opaque ou que vous le couvriez de voiles, le soleil ne s'y réfléchit pas. Ainsi malheureusement en est-il de notre âme. C'est pourquoi il est dit si souvent dans les saintes Écritures : *Pécheurs, réfléchissez à cela dans votre cœur*<sup>268</sup>. Venez là écouter celui qui y parle, adorer celui qui y demeure.

Vous connaissez toutes le chapitre de l'*Imitation* sur le royaume de Dieu qui est au-dedans de nous. C'est là qu'il faut rentrer pour que la lumière nous éclaire. Une des premières choses sur lesquelles elle doit nous éclairer, c'est la connaissance de Dieu et de nous-mêmes. *Que je vous connaisse, ô mon Dieu, et que je me connaisse!*<sup>269</sup> disait saint Augustin. *Que je vous connaisse pour vous aimer, que je me connaisse pour me mépriser!* Que j'arrive enfin à être cette créature humble, petite, se méprisant soi-même, connaissant son imperfection, son infirmité, sa misère, se présentant ainsi devant Dieu, le cherchant par la foi, l'adoration et l'amour au-dedans de son âme, écoutant ses enseignements, s'y rendant fidèle et cherchant que ses rayons illuminent son cœur tout entier.

Quand la lumière de la grâce a ainsi pris possession de tout notre être, elle finit par briller aux yeux des hommes, parce qu'elle est répandue en nous et que nous devenons des âmes de lumière. C'est dans ce sens qu'il est dit dans l'Évangile : *Tant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin de devenir des fils de lumière*<sup>270</sup>. Et encore : *Votre lumière doit briller devant les hommes*<sup>271</sup>. Non pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ en nous, mais la lumière divine en nous, se répandant et sortant de nous, parce que nous sommes sous son influence et sous son action.

J'entendais quelqu'un dire l'autre jour que la réputation est ce que nous avons de plus cher, et je trouvais que c'était terriblement humain. Cela peut être ainsi dans le monde. Pour nous, religieuses, ce qui doit nous être le plus cher, c'est la gloire et l'honneur de Dieu, l'extension de son règne dans les âmes. Quant à nous, c'est l'état religieux et tout

---

268. *Redite prævaticatores ad cor.* Is 46, 8.

269. *Soliloques*, livre II.

270. Jn 12, 36.

271. Mt 5, 16.

ce qui nous constitue plus parfaitement dans l'état religieux, parce que c'est ce qui nous établit dans un état de parfaite charité envers Dieu.

Si nous sommes dépendantes de la grâce de Dieu en nous, si nous nous tenons dans une parfaite charité, nous deviendrons des femmes de lumière, et nous finirons par être transparentes de la grâce et de la lumière de Jésus-Christ. C'est alors que s'établira la ressemblance avec Jésus-Christ, et que ces paroles de l'Évangile seront réalisées, parce que notre Seigneur descendu dans le cœur y vit et qu'il est libre d'y faire rayonner sa lumière, sa chaleur et sa grâce.

Voilà ce qu'il faut chercher dans une retraite, surtout au temps de Noël, moment de grande rénovation, parce que notre Seigneur vient comme de nouveau pour vivre en nous. Il vient pour nous investir de sa puissance, nous accorder ses grâces et devenir notre Sauveur, notre père, notre maître, notre ami, notre époux. Préparons-nous donc avec grand soin à cette belle fête, et surtout par l'humilité et la dépendance de Jésus-Christ.



*28 décembre 1879*

L'IMPORTANCE DE LA VIE

Mes chères filles,

On ne peut guère en ce temps-ci parler d'autre chose que des mystères de Noël. Je me sens portée à vous recommander, quand vous allez adorer l'Enfant Jésus dans sa crèche, de penser toujours, souvent au moins, que cet enfant est l'Éternel, le Tout-Puissant, que celui qui est là si petit, si abaissé est le roi immortel des siècles, qu'il l'était bien avant que nous n'existions, et qu'il le sera encore, quand notre petite existence à nous sera terminée.

C'est ce qui est un scandale pour les incrédules. Ils ne peuvent absolument pas croire que le Dieu tout-puissant, l'Éternel, le Créateur du ciel et de la terre, celui qui est le premier principe et la dernière fin de toutes choses ait daigné descendre dans une crèche, s'unir à une nature humaine et goûter à toutes les misères d'une vie, telle qu'il l'a choisie parmi les hommes, c'est-à-dire la vie la plus humble, la plus basse et la plus méprisée.

Si Dieu avait paru sur la terre dans une majestueuse puissance, telle que les Juifs la rêvaient pour le Messie, s'il avait eu les triomphes et les illusions qui entoureront l'Antéchrist, peut-être accepteraient-ils qu'il y eût en lui quelque chose de divin. Mais ce Dieu dans la pauvreté, dans l'abaissement, dans la faiblesse d'un enfant, voilà ce qu'ils ne comprennent pas.

Nous, mes sœurs, qui le savons, que de conclusions en tirer ! Si Dieu a toujours eu en si grand honneur l'existence de l'homme, quelle importance ne devons-nous pas attacher à notre existence, et à chacun

de ses instants, puisqu'elle a été assez précieuse aux yeux de Dieu, pour qu'il l'ait payée du sang de son Fils, et pour que ce Fils se soit mis dans cet état de servitude et d'infériorité pour chacun de nous !

Certainement, une créature humaine qui pense, qui vit, qui aime est quelque chose d'important, même aux yeux des autres hommes. Remarquez quelle ardeur mettent les hommes à étudier les autres existences humaines. Qu'est-ce qui occupe la fiction, le théâtre, la conversation, l'histoire ? C'est toujours quelque existence humaine qui, dans ses péripéties, ses difficultés, ses joies, sort de l'ordinaire et présente plus d'intérêt. Or, toutes les existences humaines, même les plus petites, les plus obscures et les plus méprisées, ont leur somme d'émotions, de pensées, de souffrances, de joies, quelque chose enfin qui pourrait attirer le regard de l'homme, s'il les connaissait parfaitement.

L'homme ne s'y arrête pas, parce qu'il n'y voit rien que de vulgaire, mais Dieu, qui a créé la nature humaine et l'a faite à son image, aime cette œuvre de ses mains. Il n'est pas nécessaire pour attirer son regard et son amour que la créature soit douée de beauté, de grandeur, d'intelligence, de tout ce qui intéresse la fiction et captive l'attention de l'homme. L'existence la plus humble, la plus obscure, la plus méprisée a pour lui un intérêt profond, il en suit tous les mouvements, il en observe toutes les phases.

Il est l'ami qui connaît nos joies et nos douleurs, et qui comprend toutes nos émotions. Si les hommes peuvent être touchés jusqu'aux larmes à la vue des souffrances d'une autre créature, que n'en est-il pas de Dieu qui est notre Père et notre Créateur, et qui suit chacun de nous avec bien plus d'amour.

Cet intérêt si grand, cet amour si profond s'accroît encore, quand de l'ordre naturel nous passons à l'ordre surnaturel. Dès le commencement, Dieu a ajouté à tous les dons de la vie humaine une vie surnaturelle dans laquelle la créature peut s'élever à l'intimité avec Dieu. Après avoir donné la nature à Adam, Dieu lui a départi la grâce. Dès lors, l'homme a été rendu capable d'être enfant de Dieu, de posséder Dieu, de vivre avec Dieu, d'arriver un jour, quand la faute serait réparée, à voir Dieu face à face, comme chacune de nous y prétend.

Je voudrais, mes sœurs, que vous attachiez à votre vie naturelle et surtout à votre vie surnaturelle une partie de l'importance dont Dieu l'honore. Je dis *une partie*, et cela vous paraît peut-être étrange. Il n'y a pas une seule créature, même parmi les saints, qui ait attaché à son existence autant d'importance que Dieu y attache. Dieu a un regard constant, continu, sur chacune de vous et voit tout ce qui se passe dans votre cœur, dans votre volonté, dans votre esprit. Tous les instants de votre vie sont précieux à ses yeux.

En voyant notre Seigneur commencer sa vie sur la terre, il faut revenir sur soi-même et se dire : « Dieu a des desseins sur ma vie intérieure, surnaturelle, sur toutes les pensées de mon esprit, sur toutes les pulsations de mon cœur, sur tous les événements par lesquels je passe. Les conseils que j'ai reçus, les instructions que j'ai entendues, les oraisons et les communions que j'ai faites, tout cela a tant d'importance aux yeux de Dieu que c'est pour cela qu'il est venu. »

Nous étions enfants de colère, et c'est pour nous donner la vie divine avec abondance que notre Seigneur est dans la crèche : *Je suis venu, dit-il, pour qu'on ait la vie et qu'on l'ait surabondante*<sup>272</sup>. Pendant toute ma vie à moi, combien peu d'attention ai-je apporté à tous ces mystères d'amour qui m'étaient propres ! Que de distractions ! Ai-je toujours été comme celle qui correspond à Dieu, qui tend la main à Dieu pour marcher avec lui et se laisser conduire par lui ?

Est-ce là notre histoire, mes sœurs ?

Est-il vrai que dès le matin nous disions à Dieu : « Mon Dieu, vous avez marché devant moi pour me montrer la voie. Ma pensée vous suivra toujours, mon cœur vous aimera toujours, ma volonté vous obéira toujours. À chaque instant je me retournerai vers vous. Ce sera un retour d'amour, de soumission. Non, la soumission n'est pas assez ; je ferai votre volonté, comme les anges et les saints la font dans le ciel, avec joie, avec empressement, avec fidélité, avec un désir extrême d'être à vous et de vous suivre. »

Qui d'entre nous peut se rendre le témoignage d'avoir rempli ce programme ? Qui peut se dire que toutes les grâces ont été reçues par

---

272. Jn 10, 10.

lui, que tous les instants ont été sanctifiés, que toutes les lumières ont été suivies et toutes les vertus pratiquées ?

Eh bien, mes sœurs, si nous ne l'avons pas fait, recommençons notre vie, en disant : « Dieu attache une si grande importance à tout ce qui me concerne, qu'il se donne de nouveau pour moi, qu'il recommence le mystère adorable et admirable par lequel il s'est fait enfant : je veux renouveler ma vie, me faire enfant avec lui, laisser tout ce qui est derrière moi, quitter ces oppositions, ces préoccupations, ces distractions, toutes ces choses dans lesquelles jusqu'à présent j'ai trop dépensé ma vie. Ce n'est pas moi qui m'amuserai à savoir tout ce que le roman et la poésie racontent de la vie d'une créature. Si je veux connaître la vie d'une créature, ce sera la vie des saints, de la Sainte Vierge, des amis de Dieu qui l'ont le plus parfaitement servi, afin qu'ils m'apprennent à le servir. Ce n'est pas moi qui resterai dans les choses inférieures. Je recommencerai une vie à laquelle j'attacherai presque autant d'importance que Dieu en attache. Je tâcherai de ne pas laisser Dieu et, puisque ses yeux sont toujours sur moi, je relèverai mon regard vers lui le plus souvent possible. Profitant de tous ses desseins, n'appréciant plus d'une manière humaine ni les contradictions, ni les souffrances, ni les épreuves, ni les divers événements dont la vie se compose, je donnerai la main à Dieu et le suivrai partout, afin que par sa Croix et sa Passion, comme nous le disons trois fois par jour, j'arrive à la bienheureuse éternité. »



## INDEX DES NOMS CITÉS

1877-1879

### **Alphonse Marie de Liguori** (saint) (1696-1787)

Avocat, il se fit prêtre pour devenir l'apôtre des humbles. Prédicateur et théologien napolitain. Il se consacra à la rechristianisation des campagnes et fonda les *Rédemptoristes* (1772). Évêque en Campanie (1762-1775), il fut rejeté de sa famille religieuse et renié par ses fils. Il prêcha la toute-puissance de la prière et de la confiance en Marie. Docteur de l'Église. Fête le 1<sup>er</sup> août.

18/03/1877 ; 03/06/1877 ; 10/11/1878

### **Alzon, Emmanuel d' (père)** (1810-1880)

Né au Vigan, le 30 août 1810. Prêtre le 26 décembre 1834. Vicaire général à Nîmes pendant 45 ans. Ami de l'abbé Combalot, il rencontre Anne-Eugénie Milleret par son intermédiaire à Chatenay, près de la Côte-Saint-André, en octobre 1838. Après le départ de l'abbé Combalot, en mai 1841, il devient conseiller et directeur spirituel de mère Marie-Eugénie. En 1845, à Nîmes, il fonde la congrégation des *Augustins de l'Assomption*, et en 1865, au Vigan, celle des *Oblates de l'Assomption*. Avec mère Marie Eugénie, ce sont quarante années d'amitié humaine et spirituelle, avec leurs lumières et parfois leurs ombres. Le père d'Alzon est mort à Nîmes le 21 novembre 1880.

11/02/1877 ; 30/12/1877 ; 26/05/1878 ; 06/04/1879

### **Ambroise** (saint) (330-340)

Évêque de Milan, baptisa saint Augustin, contraignit l'empereur Théodose à une expiation publique après le massacre de Thessalonique (390). Père et Docteur de l'Église. Auteur des hymnes « ambrosiennes ». Fête le 7 décembre.

16/03/1879

### **André Avellin** (saint) (1521-1608)

Né en Sicile. Après avoir fait ses études de droit, il entra dans les Ordres sacrés et ne plaïda plus qu'au for ecclésiastique. Mais il renonça bientôt pour toujours au barreau et entra chez les Théatins. Son grand amour pour la croix lui fit donner le nom d'André. Devenu supérieur de son Institut, il donnait tout le temps que lui laissait sa charge à la prière et au soin des âmes. Il

mourut à Naples, le 10 novembre 1608, frappé d'une attaque d'apoplexie au pied de l'autel où il allait célébrer la messe. Fête le 10 novembre.

27/01/1878 (note)

**Anselme** (saint) (1033-1109)

Né à Aoste en Piémont, d'une famille noble et riche. Entra à l'abbaye du Bec dont il devint abbé. Acclamé évêque de Cantorbery (1093), prit part au Concile de Bari en 1098. Composa un traité sur la *Conception Immaculée de la bienheureuse Vierge Marie*. Canonisé en 1690 et Docteur de l'Église en 1720. Fête le 21 avril.

03/06/1877

**Antoine de Padoue** (saint) (1195-1231)

Fernand, né à Lisbonne, entra très jeune chez les Ermites de Saint-Augustin, où il reçut le sacerdoce. Le martyr des Frères franciscains au Maroc le bouleversa et il demanda à être reçu dans leur famille, sous le nom de frère Antoine. Il prêcha en Afrique, en Italie et en France. Canonisé moins d'un an après sa mort. Docteur de l'Église. Fête le 13 juin.

17/11/1878

**Ars** (Curé d') (saint) (1786-1859)

Jean-Marie Vianney, né près de Lyon, il rencontra de grandes difficultés pour accéder au sacerdoce, tant il était peu doué pour les études. Arrivé en 1818 dans la petite paroisse d'Ars, dans les Dombes, il la transforma grâce à son zèle, à son enseignement catéchétique et surtout à sa prière et aux pénitences qu'il s'imposait. Fête le 4 août.

10/11/1878

**Augustin d'Hippone** (saint) (354-430)

Né à Tagaste en novembre 354. Converti vers le milieu de 386, baptisé la veille de Pâques 387. Prêtre en 391, évêque en 395. De 396 à 430, année de sa mort, évêque d'Hippone. Deux de ses ouvrages : les *Confessions* et *La Cité de Dieu*, figurent parmi les grands classiques de la littérature universelle. Dès les origines, la Congrégation adopta la Règle de saint Augustin. Des références à ses œuvres sont fréquentes dans les écrits de mère Marie-Eugénie. Le nom de *Religieuses Augustines de l'Assomption* témoigne de cette appartenance spirituelle. Fête le 28 août.

25/02/1877 ; 12/08/1877 ; 14/10/1877 ; 04/11/1877 ; 25/11/1877 ;  
13/01/1878 ; 10/02/1878 ; 24/02/1878 ; 03/03/1878 ; 10/03/1878 ;  
07/04/1878 ; 05/05/1878 ; 12/05/1878 ; 19/05/1878 ; 28/07/1878 ;  
18/08/1878 ; 10/11/1878 ; 23/02/1879 ; 13/07/1879 ; 26/10/1879 ;  
21/12/1879

**Bailly, Vincent de Paul A.A. (père) (1832-1912)**

Né dans la Somme, le 2 décembre 1832. Frère aîné du père Emmanuel Bailly qui fut le deuxième successeur du père d'Alzon comme supérieur général. Vêture chez les *Religieux de l'Assomption* le 20 octobre 1860. Profès perpétuel le 31 octobre 1861. Prêtre à Rome le 1<sup>er</sup> janvier 1863. Directeur du collège de Nîmes de 1863 à 1867. Aumônier des Zouaves Pontificaux de 1877 à 1879. À partir de 1873, il seconde le père Picard comme organisateur et animateur des pèlerinages de Notre-Dame de Salut. En 1877, il prend en mains *Le Pèlerin*. En 1883, avec le père Picard, il fonde *La Croix*. À partir de 1900, dans le contexte anticlérical de l'époque, il doit cesser toute activité de journaliste à la Bonne Presse. Il meurt à Paris, le 2 décembre 1912.

15/07/1877

**Bède le Vénérable (moine) (673-735)**

Orphelin, il fut confié à l'abbaye de Wearmouth ; c'est là que s'écoula toute sa vie. Canonisé en 1899. Docteur de l'Église. Fête le 25 mai (autrefois le 27 mai).

02/12/1877

**Benoît de Nursie (saint) (480-547)**

Fondateur de l'Ordre bénédictin. Après avoir mené une vie érémitique à Subiaco, il fonda en 529 l'abbaye du Mont-Cassin. Sa règle reste fondamentale. Vénéré comme patriarche des moines d'Occident. Fête le 11 juillet.

-/04/1877 ; 12/05/1878 ; 13/07/1879

**Bernard de Clairvaux (saint) (1091-1153)**

Moine à Cîteaux en 1112, il fonda Clairvaux en 1115. En 1128, il fit reconnaître l'*Ordre des Templiers*, dont il rédigea les Statuts. En 1146, à la demande du Pape Eugène III, il prêcha la 2<sup>e</sup> Croisade. Homme d'action et de spiritualité. Docteur de l'Église. Fête le 20 août.

04/02/1877 ; 11/03/1877

**Bérulle, Pierre de** (cardinal) (1575-1629)

Prêtre en 1599, introduisit le Carmel en France en 1604 et fonda en 1611 l'*Oratoire*, « compagnie toute dédiée au Fils de Dieu ». Fondateur de « l'École Française de Spiritualité » qui marqua les origines de la Congrégation. Son œuvre maîtresse : *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus*, en 1623. Cardinal en 1627. Mort durant sa messe en 1629. Les sœurs de l'Assomption ont d'abord célébré l'*Office des Grandeurs de Jésus*, composé par Bérulle. En 1846, mère Marie-Eugénie copie cet office et l'envoie au père d'Alzon pour le Tiers-Ordre de Nîmes.

11/02/1877 ; 15/11/1879

**Beste** (père)

13/07/1879

**Bossuet, Jacques-Bénigne** (évêque) (1627-1704)

Né à Dijon, venu à Paris pour ses études, il se met sous la conduite de saint Vincent de Paul. Célèbre par ses prédications dès 1659. Écrivain (lettres de direction, méditations sur l'Évangile). Évêque de Meaux en 1681. Précepteur du Dauphin, il écrit pour lui le *Discours sur l'Histoire universelle* auquel mère Marie-Eugénie se réfère souvent.

25/11/1877 ; 07/07/1878 ; 25/08/1878 ; 21/12/1879

**Bourdaloue, Louis** (père) (1632-1704)

Né à Bourges. Entré dans la Compagnie de Jésus en 1648. Il commence à prêcher en Province, puis à Paris (1869) où il obtient un vif succès. Il prêche à la Cour 4 Carêmes et 7 Avents. Mort à Paris.

01/04/1877

**Catherine d'Alexandrie** (sainte)

De temps immémorial, sainte Catherine était en vénération au monastère du Mont-Sinaï, quand, au xv<sup>e</sup> siècle, les moines découvrirent son corps. La légende a fait d'elle une jeune chrétienne d'Alexandrie, repoussant les avances de l'empereur Maximin Daïa et convainquant d'erreur un groupe de savants réunis pour l'amener à renier le Christ. Son corps aurait été transporté sur le Mont-Sinaï par les anges. Les philosophes honorent sainte Catherine comme leur patronne. Fête le 25 novembre.

25/11/1877 ; 02/12/1877 ; 09/12/1877

**Catherine de Gênes** (sainte) (1447-1510)

Mystique italienne, fille du vice-roi de Naples. Elle soigna les pestiférés à l'hôpital de Gênes. Auteur du *Dialogue* et du *Traité du Purgatoire*. Fête le 15 septembre.

25/02/1877 ; 29/07/1877 ; 25/11/1877 ; 07/12/1879

**Catherine de Sienne** (sainte) (1347-1380)

Catherine Benincasa, mystique italienne du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Accomplit deux missions en Avignon et finit par convaincre le pape Grégoire X de rentrer à Rome (1377). N'ayant pu empêcher le Grand Schisme (1378), elle prit parti pour Urbain VI. Docteur de l'Église en 1970. Sa fête, autrefois le 30 avril, a été fixée au 29 avril lors de la réforme liturgique qui a suivi le Concile Vatican II.

14/10/1877 ; 23/03/1879 ; 03/08/1879

**Chaugy, Jacqueline-Philippine de** (madame) (1611-1680)

Mère Françoise-Madeleine, religieuse de la Visitation. Nièce et fille spirituelle de sainte Jeanne de Chantal, elle fut sa secrétaire à partir de 1632, chargée de recueillir les mémoires des commencements de l'Institut et de travailler à la canonisation de saint François de Sales.

10/11/1878

**Claire d'Assise** (sainte) (1193-1253)

Claire Offreduccio, d'une famille riche d'Ombrie, vint se mettre à 18 ans à la suite de François d'Assise. L'amour de la pauvreté lui amena vite des compagnes, les *Pauvres Dames*, pour lesquelles François rédigea une « formule de vie. » Après la mort de saint François, Claire dut défendre son idéal avec obstination pour obtenir du Pape le « privilège de la pauvreté. » Fête le 11 août.

18/08/1878

**Corneille, Pierre** (1606-1684)

Poète dramatique, célèbre pour ses tragédies : *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* etc. Il présente en général le conflit entre l'amour et le devoir, celui-ci triomphant héroïquement de l'amour.

17/11/1878

**Courcy, Charles de** (monsieur)

Prédicateur de Carême pour la communauté d'Auteuil en 1877. Vice-promoteur du diocèse de Paris.

25/02/1877

**Coutard, (madame de)**

08/07/1877

**Danzas, Antonin** (père) O.P. (1817-1888)

Ferdinand Danzas, né à Colmar le 8 mai 1817. Il prit l'habit à Bosco (Italie) en mai 1841 et fit profession le 29 mai 1842. Appelé en France par Lacordaire au moment de la fondation du couvent de Nancy, il fut ordonné prêtre le 15 février 1845. Il fut ensuite maître des novices à Chalais en 1846, prieur de Flavigny en 1850 et provincial de France après Lacordaire, en 1854. Prieur d'un couvent de « stricte observance » à Lyon, qui devint une province distincte. En 1868, il travailla de près à la fondation d'un monastère de moniales, à Oullins. Mort à Lyon le 27 avril 1888.

04/02/1877

**Darboy, Georges** (monseigneur) (1813-1871)

Né le 16 janvier 1813 dans la Haute-Marne. Ordonné prêtre à Langres, en 1836. Vicaire général de Paris en 1845. En décembre 1857, il est nommé supérieur ecclésiastique des Religieuses de l'Assomption. Il préside le Chapitre général de septembre 1858, où mère Marie-Eugénie est élue supérieure générale à vie. En décembre 1859, il est nommé évêque de Nancy, puis archevêque de Paris en 1863, et l'abbé Véron lui succède comme supérieur ecclésiastique. Au Concile du Vatican I, il fut avec M<sup>gr</sup> Dupanloup le plus influent de la minorité opposée à la définition de l'infaillibilité pontificale, mais après le Concile il se soumit avec loyauté. Arrêté par la Commune de Paris, le 4 Avril, il est fusillé avec 480 otages le 24 mai 1871.

02/12/1877

**Denise-Marie** (sœur) (1840-1878)

Amélie Joinneaux, née à Reims le 20 décembre 1840, entrée le 13 juin 1862, prise d'habit le 5 août 1863, premiers vœux le 4 février 1865, vœux perpétuels le 8 mars 1867, décédée le 15 avril 1878 à Poitiers, où elle était depuis la fondation en 1866.

21/04/1878

**Deplace, Charles** (monsieur) (1808-1871)

Prêtre, ayant quitté la Compagnie de Jésus pour raison de santé. Auteur de *Manrèse*, il est envoyé providentiellement à la communauté de Chaillot, sans prédicateur pour la retraite de 1847. Cette retraite fut importante pour mère Marie-Eugénie et marquante pour les sœurs. Au moment de l'affaire Véron (1866-1867), il aide et conseille mère Marie-Eugénie. Supérieur ecclésiastique des Religieuses de l'Assomption de 1868 à 1870. Curé de Notre-Dame de Paris à partir de 1868.

26/08/1877

**Dominique de Guzmán O.P.** (saint) (1170-1221)

Né à Calaruega, non loin de Burgos. Chanoine d'Osma. Il se sentit appelé à évangéliser les tribus nomades de Russie, mais le pape Innocent III l'envoya dans la région de Toulouse, que ravageait l'hérésie cathare (1206). Dominique comprit qu'on ne ramènerait les hommes au Christ qu'en leur prêchant l'Évangile et en vivant au milieu d'eux. Prédication et pauvreté furent dès lors l'âme de son action apostolique. Honorius III approuva son Ordre en 1216. Dominique pérégrina en France, Espagne et Italie, et mourut à Bologne. Fête le 8 août.

-/04/1877 ; 04/08/1878 ; 13/07/1879

**Élisabeth (ou Isabelle) de Portugal** (sainte) (1271-1336)

Fille du roi d'Aragon Pierre III et petite-nièce de sainte Élisabeth de Hongrie. Mariée à douze ans au roi Denis de Portugal, dont elle eut deux enfants. Sa vie fut marquée par de multiples épreuves qu'elle supporta dans la foi. À la mort de son mari (1325), elle renonça au monde pour vivre dans la pauvreté sous l'habit du tiers-ordre franciscain près du monastère des Clarisses de Coïmbre. Fête le 8 juillet.

11/08/1878

**Elloy, Aloys** (monseigneur) (1829-1878)

De la Société de Marie, évêque en Océanie, après avoir été vicaire apostolique de Samoa.

22/06/1879

**Emmanuel A.A.** (père) (1842-1917)

Emmanuel-Joseph Bailly, né à Paris le 4 août 1842. Comme son frère aîné, Vincent de Paul, il entre au noviciat assomptionniste. Prise d'habit le 30 mai

1861, vœux perpétuels à Nîmes le 15 octobre 1863. Ordonné prêtre le 28 octobre 1865, il devient le secrétaire du père d'Alzon. Successivement professeur, sous-directeur et directeur du collège de Nîmes après 1867. Chargé de la fondation des alumnats (1871-1880). Très proche du père d'Alzon à ses derniers moments, il en rédige la chronique. En décembre 1880, il accompagne les novices sur la route de l'exil à Osma (Espagne). Revenu en France en 1886, assistant général du père Picard, il est élu supérieur général à la mort de ce dernier, en 1903. Décédé à Paris le 23 novembre 1917.

23/03/1879

**Faber, Frédéric-William (père) (1814-1863)**

Né d'une famille calviniste réfugiée en Angleterre. Converti à l'exemple de Newman en 1845, entra à l'*Oratoire*, y devint supérieur. Prédicateur éloquent, auteur de livres spirituels et directeur de conscience.

07/07/1878

**Favre, Antoine (président)**

Né à Bourg-en-Bresse. Président du Sénat de Savoie et ami de saint François de Sales. Sa fille fut une des premières religieuses de la Visitation, supérieure des monastères de Lyon, Dijon et Chambéry.

10/11/1878

**François d'Assise (saint) (1181-1226)**

Religieux italien, fondateur de l'Ordre des *Frères Mineurs* ou *Franciscains* (1209). Du jour où, à Saint-Damien, il entendit le Crucifié lui dire : « va, répare mon Église en ruine » (1206), au jour où, sur l'Alverne, il reçut les stigmates de la Passion (1224) et à celui où il mourut, étendu à terre, près de Sainte-Marie-des-Anges, tout au long de la vie itinérante qu'il mena avec ses frères, François n'a pas eu d'autre souci que de mettre ses pas dans ceux de Jésus pour vivre les Béatitudes. Fête le 4 octobre.

07/01/1877 ; 04/02/1877 ; 11/02/1877 ; 09/12/1877 ; 10/03/1878 ;  
12/05/1878 ; 15/12/1878 ; 09/03/1879 ; 13/07/1879

**François de Sales (saint) (1567-1622)**

Prêtre, il se consacra à la conversion des Calvinistes du Chablais. Évêque de Genève en 1602. Il fonda l'*Ordre de la Visitation* avec sainte Jeanne de

Chantal. Auteur de *l'Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'Amour de Dieu*. Fête le 24 janvier.

04/02/1877 ; 11/02/1877 ; 18/03/1877 ; 11/11/1877 ; 25/11/1877 ;  
14/04/1878 ; 14/07/1878 ; 21/07/1878 ; 25/08/1878 ; 01/09/1878 ;  
10/11/1878 ; 17/11/1878 ; 13/01/1879 ; 16/02/1879 ; 02/03/1879 ;  
09/03/1879 ; 30/03/1879 ; 01/06/1879 ; 24/08/1879 ; 02/11/1879 ;  
15/11/1879 ; 14/12/1879

**François-Xavier** (saint) (1506-1552)

Né à Xavier, en Navarre, étudiant à Paris, il s'agrégea à la première équipe ignatienne, en 1534. En 1541, il fut désigné par Ignace pour la mission des Indes portugaises. En onze années de travaux, où la pénitence et la prière tiendraient autant de place que la prédication, il parcourut des dizaines de milliers de kilomètres pour annoncer la Bonne Nouvelle en Inde, à Ceylan, aux Moluques et au Japon. François mourut seul, au seuil de la Chine, dans l'île de San Choan, à 46 ans. Fête le 3 décembre.

25/08/1878 ; 02/03/1879 ; 12/10/1879

**Françoise du Saint Sacrement** (vénérable)

16/09/1877

**Gay, Charles-Louis** (monseigneur) (1815-1892)

Prêtre en 1845. Recommandé à mère Marie-Eugénie par le père Lacordaire pour la direction spirituelle de mère Thérèse-Emmanuel, dont il se chargea à partir de 1849 et jusqu'à la mort de celle-ci (1888). En 1857, vicaire général de M<sup>gr</sup> Pie, évêque de Poitiers (1815-1880), puis son auxiliaire en 1877. Supérieur ecclésiastique de la communauté de Bordeaux. En 1867, membre des commissions préparatoires au Concile Vatican I. Auteur de nombreux ouvrages spirituels et d'une abondante correspondance de direction. Sa *Lettre aux religieuses de l'Assomption sur le nom, l'esprit et le but de leur congrégation* (1866) est un texte important. Après la mort de M<sup>gr</sup> Pie (1880), M<sup>gr</sup> Gay résida à Paris où il est décédé le 19 janvier 1892.

26/08/1877 ; 10/03/1878 ; 24/08/1879

**Gerbet, Philippe-Olympe** (monseigneur) (1798-1864)

Né à Poligny (Jura), d'une famille d'honorables commerçants. Il fit ses études à Besançon puis à Saint-Sulpice et à la Sorbonne. Ordonné en 1822.

Par l'aumônerie du Lycée Henri IV, il entra en relation avec Lamennais dont il devint le disciple et le meilleur auxiliaire. Il est un des fondateurs de *L'Avenir* et un des derniers à s'éloigner de Lamennais après sa condamnation. Ami de l'abbé Combalot, il s'intéresse à l'œuvre de la Congrégation naissante des Religieuses de l'Assomption. Ultramontain convaincu, il écrit pour le journal *L'Univers* et pour *L'Université Catholique*. Évêque de Perpignan en 1854.

01/04/1877

**Germaine** (sainte) (1579-1601)

Fille d'un cultivateur de Pibrac, aux environs de Toulouse, elle perdit sa mère toute jeune, et dès lors, malmenée sans pitié par la seconde femme de son père, ne connut plus que sévices et mauvais traitements. Chargée de la garde du bétail, elle préparait son repas dans l'étable et subissait toutes sortes d'humiliations. Elle mourut abandonnée sur la paille, mais dans une résignation admirable, heureuse de porter dans sa chair les souffrances du Seigneur. Quarante-trois ans après sa mort, son corps fut retrouvé sans corruption. Fête le 15 juin.

22/06/1879

**Gertrude** (sainte) (1255-1302)

L'abbaye d'Helfta, en Saxe, où Gertrude fut donnée au Seigneur par ses parents à l'âge de cinq ans et où elle vécut jusqu'à sa mort, était un milieu où l'on cultivait les lettres et les arts. Elle venait d'avoir vingt-cinq ans lors de la vision qui détermina sa conversion. Alors commença pour la moniale une vie toute d'humilité, de patience dans la maladie, d'attention aux autres. Elle a laissé dans ses *Révélations* et ses *Exercices spirituels* un témoignage sur sa propre vie d'intimité avec Dieu, toute unifiée dans la contemplation de l'amour incarné. Fête le 16 novembre.

11/03/1877 ; 15/11/1879

**Gousset, Thomas** (cardinal) (1792-1866)

Prêtre en 1817, de tendance ultramontaine. Évêque de Périgueux (diocèse de Joséphine de Commarque, future mère Marie-Thérèse) en 1836. Cardinal en 1850. C'est lui qui, en 1854, demanda pour son diocèse de Reims la fondation de Sedan. Auteur d'ouvrages de théologie morale et de théologie dogmatique.

04/07/1877

**Grégoire le Grand** (saint) (pape) (540-604)

Moine, puis diacre du Pape Pélage II qui l'envoya à Constantinople. Il succéda à Pélage. Pasteur, il nourrit son peuple de pain aussi bien que de la Parole de Dieu. Il envoya des missionnaires en Angleterre. Son recueil de prières liturgiques est pratiquement resté jusqu'à nos jours dans le Missel romain. Docteur de l'Église. Fête le 3 septembre.

20/04/1879

**Grégoire VII** (saint) (pape) (1020-1085)

Il avait été le moine Hildebrand, conseiller des papes réformateurs pendant vingt ans, avant de devenir pape lui-même en 1073. Célèbre par ses luttes contre l'empereur Henri IV de Germanie, qu'il déposa à Canossa (1077), mais qui le contraignit finalement à l'exil. Par ses mesures de discipline ecclésiastique, Grégoire VII mena la réforme dite *grégorienne*. Fête le 25 mai.

09/12/1877

**Henriette**

Henriette Bramma. Arrivée comme élève au Pensionnat d'Auteuil à 3 ans ½ le 16 octobre 1877 avec sa sœur Marie de 5 ans.

18/8/1878

**Hulst, Maurice le Sage** d'Hauteroche d' (monseigneur) (1841-1896)

Étudia au Collège Stanislas où il obtint douze prix au Concours Général de 1856 à 1859. Séminariste à Issy-les-Moulineaux, puis à Saint-Sulpice. Prépara à Rome le doctorat de théologie et de droit canon. Prêtre en 1865. Très zélé pendant la Commune. En 1872, il devint secrétaire du cardinal Guibert, archevêque de Paris, puis son vicaire général. Après le vote de la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur (1875), il organisa les trois facultés de l'Université libre de Paris. Rénovateur de la philosophie scolastique, il fonda une Société de Saint-Thomas-d'Aquin (1884). Supérieur ecclésiastique de la communauté d'Auteuil de 1874 à 1890. Conférencier de Notre-Dame de 1891 à 1896.

24/08/1879 ; 21/09/1879

**Hyacinthe** (père) (1827-1912)

Charles Loyson. Prêtre en 1851, entré chez les Dominicains en 1858, puis chez les Carmes en 1859. Sorti de l'Église en 1869. Sa sœur, sœur Marie-Colombe R.A., quittera l'Assomption en 1869, sous son influence. Son frère

Ceslas, dominicain, eut des difficultés avec les autorités ecclésiastiques et retourna dans le clergé séculier.

10/11/1878

**Ignace de Loyola** (saint) (1491-1556)

Fondateur de la *Compagnie de Jésus*. Gentilhomme blessé au siège de Pampelune (1521), se convertit, fit retraite à Montserrat puis à Manrèse où il connut l'expérience mystique qui est à la base des *Exercices spirituels*. Il entreprit des études en Espagne puis à Paris. C'est là qu'il groupa ses premiers disciples. Ils prononcèrent des vœux à Montmartre le 15 août 1534. La *Compagnie de Jésus* fut approuvée en 1540. Canonisé en 1622. Fête le 31 juillet.

04/02/1877 ; 25/02/1877 ; 22/07/1877 ; 14/04/1878 ; 12/05/1878 ;  
19/05/1878 ; 25/08/1878 ; 05/01/1879 ; 30/03/1879 ; 24/08/1879 ;  
02/11/1879

**Jean-Baptiste de la Salle** (saint) (1651-1719)

Prêtre, chanoine de Reims où il collabora à la fondation d'écoles gratuites, puis fonda l'Institut des *Frères des Écoles Chrétiennes*, pour l'éducation des enfants pauvres. Canonisé en 1900. Proclamé patron des éducateurs en 1950. Fête le 7 avril.

04/08/1878

**Jean de la Croix** (saint) (1542-1591)

Carme et mystique espagnol, participa aux premières fondations des Carmes déchaussés et à la réforme du couvent de l'Incarnation d'Avila dont sainte Thérèse était prieure. Persécuté par ses frères, il enseigna à trouver Dieu dans les plus profondes souffrances. Il écrit *La vive flamme d'amour*, *La Nuit obscure*, *La Montée du Carmel*. Docteur de l'Église. Fête le 14 décembre.

11/02/1877 ; 07/12/1879

**Jeanne de Chantal** (sainte) (1572-1641)

Françoise Frémiot, épouse de Christophe de Rabutin, baron de Chantal, veuve en 1601, elle se plaça sous la direction de saint François de Sales et fonda avec lui la Visitation Sainte-Marie-d'Annecy en 1610. Fête le 21 août.

04/02/1877 ; 18/03/1877 ; 27/05/1877 ; 28/10/1877 ; 11/11/1877 ;  
21/07/1878 ; 11/08/1878 ; 10/11/1878 ; 09/03/1879 ; 20/04/1879 ;  
24/08/1879 ; 21/09/1879 ; 07/12/1879

**La Fontaine, Jean de** (1621-1695)

Poète français du XVII<sup>e</sup> siècle, bien connu pour ses *Fables*.

07/12/1879

**La Salle voir Jean-Baptiste de La Salle**

**Laurent (saint)** (? –258)

Diacre et martyr. Une église lui est dédiée à Rome, près du cimetière de Campo Verano. Fête le 10 août.

12/05/1878

**Laurent Justinien (saint)** (1381-1455)

Religieux ascétique vénitien, réformateur de son ordre, évêque de Castello (1433), patriarche de Venise (1455). Auteur des *Degrés de la Perfection*. Canonisé en 1690. Fête le 5 septembre.

21/10/1877

**Léon XIII (pape)** (1810-1903)

Gioacchino Pecci, né le 2 mars 1810, ordonné prêtre le 23 décembre 1837, évêque de Pérouse en janvier 1846, cardinal le 19 décembre 1853, élu pape le 20 février 1878. C'est sous son pontificat que les Constitutions des Religieuses de l'Assomption ont été définitivement approuvées, le 11 avril 1888. Son encyclique *Rerum novarum* (1891) établit la base du catholicisme social. Les rapports du spirituel et du temporel dans les États furent sa préoccupation. Décédé au Vatican le 20 juillet 1903.

18/08/1878

**Louis de Gonzague (saint)** (1568-1591)

Fils d'un haut dignitaire de la cour de Philippe II d'Espagne, il renonça à ses droits de prince héritier de Mantoue. Adolescent, Louis se croyait plus apte à commander qu'à obéir, et il ne devint pas saint sans labour ni tout de suite. Jésuite, il fit son noviciat à Rome où il prononça ses premiers vœux (1587). Il se dévoua aux pestiférés mais mourut peu après. Il est le patron de la jeunesse chrétienne. Fête le 21 juin.

12/05/1878

**Luther, Martin (1483-1546)**

Réformateur religieux allemand, professeur à l'université de Wittenberg. Il dénonça la vente des indulgences en 1517. Il publia des manifestes pour affirmer l'autorité de la seule Écriture sainte et préciser la doctrine de la justification par la foi. Excommunié en 1521.

10/11/1878

**Marie-Agnès de la Croix (mère) (1827-1879)**

Joanna Devereux, sœur de M<sup>sr</sup> Devereux. Partie au Cap en 1849, comme tertiaire, entrée comme postulante à la mission sous le nom de sœur Marie-Régis, en avril 1850 ; revenue en Europe en 1852, entrée à nouveau à Richmond en 1853, noviciat à Chaillot, prise d'habit le 18 mai 1854, vœux perpétuels le 25 mai 1855. Envoyée à Richmond en octobre 1855, elle y est supérieure de 1862 à 1863. Revenue à Auteuil, elle part pour la fondation de Malaga (1865). Elle est à Auteuil en 1873-74 (révolution en Espagne) comme supérieure du Petit Couvent. Puis à nouveau Malaga, Madrid (fondation en 1876) et Malaga. Décédée le 19 mars 1879, après de très grandes souffrances pour avoir pris un poison à la place d'un médicament. En 1858, déléguée de Richmond au 1<sup>er</sup> Chapitre, a écrit un rapport sur la vie au Cap (Grahamstone) entre 1849 et 1852.

23/03/1879

**Marie-André de la Nativité (sœur) (1832-1867)**

Marie Mallet, née le 28 août 1832 à Limoges, entrée le 12 mai 1859, prise d'habit le 19 novembre 1859, vœux perpétuels le 23 décembre 1860, décédée le 7 septembre 1867 à Auteuil.

21/04/1878

**Marie-Augustine de Saint Paul (sœur) (1816-1895)**

Anastasié Bévier, née le 10 juin 1816 à Avranches (Normandie), la première sœur avec Anne-Eugénie Milleret, le 30 avril 1839, rue Férou à Paris ; prise d'habit le 14 août 1840, premiers vœux le 14 août 1841, vœux perpétuels et 4<sup>e</sup> vœu le 25 décembre 1844. Décédée le 17 janvier 1895 à Saint-Dizier. Première maîtresse des études, maîtresse du pensionnat à Nîmes, puis Auteuil. De nouveau dans la communauté de Nîmes, puis à Poitiers, Lyon, Saint-Dizier.

21/04/1878

**Marie Catherine** (sœur) (1816-1853)

Marie Saint-Martin, née le 1<sup>er</sup> mars 1816 à Arudy (Basses Pyrénées), entrée le 11 octobre 1840, prise d'habit le 15 août 1841, premiers vœux le 3 septembre 1843, vœux perpétuels et 4<sup>e</sup> vœu le 25 décembre 1844, décédée le 25 février 1853 à Auteuil. Une des premières sœurs converses.

23/02/1879

**Marie-Claire** du Saint-Sacrement (mère) (1843-1877)

Léonie Bélime, née le 25 janvier 1843, entrée le 4 février 1864, prise d'habit le 30 août 1864, premiers vœux le 15 octobre 1865, vœux perpétuels le 15 octobre 1867. Supérieure à Nice en 1875, décédée à Auteuil le 8 juin 1877.

27/05/1877 ; 10/06/1877 ; 25/11/1877

**Marie-Gonzague** de la Conception (mère) (1822-1907)

Constance Saint-Julien, née à Paris le 12 août 1822, entrée le 16 mars 1840, prise d'habit le 21 novembre 1840, premiers vœux le 8 novembre 1842, vœux perpétuels le 12 août 1845. Supérieure de Bordeaux, Lyon, Nice. Décédée le 15 août 1907 à Boulouris, la dernière des premières sœurs.

10/11/1878

**Marinelli**, Francisco, (monseigneur) (1807-1887)

De l'Ordre de saint Augustin, confesseur de Pie IX.

10/02/1878

**Maur** (saint) (vers 512-584)

Disciple de saint Benoît. Selon la tradition, il fut abbé de Subiaco après saint Benoît. Dans l'art sacré, il est souvent représenté sauvant saint Placide qui se noyait. Fête le 25 janvier.

-/04/1877

**Napoléon Bonaparte** (1769-1821)

Né à Ajaccio, élève à l'École Militaire de Brienne. Après plusieurs campagnes victorieuses, il devient premier Consul à la suite du coup d'État du 18 brumaire (9-10 novembre) 1799. Consul à vie en 1802. Proclamé Empereur des Français, il est sacré à Notre-Dame le 2 décembre 1804 et devient Napoléon I<sup>er</sup>. Il poursuit alors la réorganisation de la France révolutionnaire (Code civil, Université impériale, etc.) et conduit ses armées en des guerres à travers l'Europe. Battu à Waterloo en juin 1815, il est exilé à

l'île de Sainte-Hélène, où il meurt le 5 mai 1821. Ses cendres, ramenées en France en 1840, sont déposées dans un tombeau aux Invalides.

16/03/1879

**Philippe de Néri** (saint) (1515-1595)

Il eut une enfance joyeuse, fit ses études au couvent des dominicains de Florence, où les luttes entre les Florentins et les Médicis lui donnèrent l'amour de la liberté en général et l'horreur du pouvoir absolu. Envoyé chez un oncle pour se former au négoce, près du Mont Cassin, il fréquenta l'abbaye et se décida à vivre en ermite à Rome. Il fréquenta la *Confrérie du divin amour* qui s'efforçait de rétablir la visite des hôpitaux, et qui devint *L'Oratoire du divin amour*. Il fut aussi un grand apôtre des jeunes. Philippe est le saint de la joie. Canonisé le 14 mai 1622, avec Ignace de Loyola, Thérèse d'Avila et François-Xavier. Fête le 26 mai.

25/02/1877 ; 15/06/1879

**Picard, François A.A.** (père) (1831-1903)

Né le 1<sup>er</sup> octobre 1831 à Saint-Gervasy, près de Nîmes. Entré en 1850 dans la Congrégation nouvellement fondée des *Religieux de l'Assomption*. Profès en 1851. Prêtre en 1856. Confesseur de mère Marie-Eugénie à Paris à partir de 1857. Soutien et conseiller des Religieuses de l'Assomption durant de nombreuses années, avant que ne se manifestent des difficultés sur des questions d'autorité (Chapitre spécial de 1886). Successeur du père d'Alzon en 1880. En 1896, fondateur des *Orantes de l'Assomption* avec mère Isabelle-Marie de Gethsémani (de Clermont-Tonnerre, veuve d'Ursel). Mort à Rome le 16 avril 1903.

26/05/1878 ; 13/07/1879

**Pie, Louis-Désiré** (monseigneur) (1815-1880)

Né près de Chartres, d'une famille modeste. Boursier au Petit Séminaire puis à Saint-Sulpice. Prêtre en 1839, il est vicaire à la cathédrale de Chartres, puis vicaire général. Il prêche le panégyrique de Jeanne d'Arc à Orléans, ce qui fait sa réputation d'orateur. Évêque de Poitiers en 1849, il y crée une faculté de théologie. Il accomplit une grande œuvre pastorale. Ami de dom Guéranger, il restaure Ligugé. Il fut vite le chef de file des évêques ultramontains. Légitimiste, il refusa les mandats de député ou de sénateur et s'opposa à la politique romaine de Napoléon III. Sa formule était : « Tout restaurer dans le Christ. » Nommé théologien du Concile du Vatican, il

présenta le rapport introductif sur l'infailibilité. Nommé cardinal en 1879. Mort le 18 mai 1880.

13/01/1878 ; 26/05/1878 ; 06/04/1879 ; 24/08/1879

**Pie V** (saint) (pape) (1504-1572)

Michel Ghislieri, né le 17 janvier 1504 dans le Piémont. Dominicain, prêtre en 1528, commissaire de l'Inquisition en 1551, évêque de Sutri en 1556, cardinal en 1557, pape en 1566. Il met en œuvre le Concile de Trente dont il publie le Catéchisme et réforme la Curie. Canonisé en 1712. Fête le 30 avril.

03/08/1879

**Pie IX** (pape) (1792-1878)

Giovanni Mastai Ferretti, né en 1792, a été évêque de Spolète puis d'Imola avant d'être élu pape en 1846, après la mort de Grégoire XVI. Chassé de Rome par la révolution de 1848, l'intervention de l'Autriche et de la France assurèrent la restauration de son pouvoir temporel. En 1854 il proclama le dogme de l'Immaculée Conception. En 1864, par l'encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus*, il condamnait les erreurs de son temps. En 1869, il réunit le Concile du Vatican qui définit, en juillet 1870, le dogme de l'infailibilité pontificale. En septembre 1870, la prise de Rome par les troupes de Victor-Emmanuel mit fin aux États Pontificaux, annexés au Royaume d'Italie. Pie IX se considéra comme prisonnier au Vatican, où il mourut le 7 février 1878. Il a été béatifié en 2000. C'est sous son pontificat que les Statuts et l'Institut des Religieuses de l'Assomption ont été approuvés (1855 et 1867).

03/06/1877 ; 18/11/1877 ; 10/02/1878 ; 18/08/1878 ; 03/08/1879

**Pitra**, Jean-Baptiste, François (dom) (1812-1889)

Né en Saône-et-Loire, fit ses études au séminaire d'Autun. Accueilli à Solesmes par dom Guéranger, prieur à Paris en 1843. Pie IX le fait cardinal en 1863. Il écrit pour des revues savantes et fut Bibliothécaire de la Sainte Église Romaine.

13/07/1879

**Poitiers** M<sup>gr</sup> de, voir **Pie** (monseigneur).

**Racine, Jean** (1639-1699)

Poète tragique, célèbre pour ses pièces : *Britannicus*, *Bérénice*, *Iphigénie*, *Phèdre* etc. Son théâtre est marqué à la fois par la tendresse et la vertu et par la jalousie et la violence. À la demande de M<sup>me</sup> de Maintenon, il écrivit, pour les jeunes filles, élèves de Saint-Cyr, ses deux dernières pièces, *Esther* et *Athalie*, inspirées de la Bible.

17/11/1878

**Rancé, Armand-Jean le Bouthillier de** (abbé) (1626-1700)

Réformateur de l'Ordre Cistercien à l'abbaye de la Trappe. C'est dans son livre *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique* que mère Marie-Eugénie a trouvé la phrase insérée dans les Constitutions dès 1844, au chapitre de la chasteté : « Comme elles se donnent entièrement à Jésus-Christ, il n'y a plus d'action, ni de parole, ni d'instant de leur vie qui ne lui appartienne... »

19/08/1877

**Richard, François-Marie, Benjamin** (monseigneur) (1819-1908)

Né à Nantes le 28 janvier 1819, onzième enfant d'une famille de la petite noblesse vendéenne. Entré à Saint-Sulpice en 1841, il fut ordonné prêtre en 1844, puis nommé vicaire général. Évêque de Belley en 1871. Rappelé à Paris comme coadjuteur de M<sup>gr</sup> Guibert en 1875, il fut associé à l'abbé d'Hulst pour la fondation de l'Institut Catholique de Paris. En 1886, il devint archevêque de Paris et en 1889, cardinal. Le 17 décembre 1906, au moment des campagnes anticléricales, il fut expulsé de l'archevêché. Mort le 28 janvier 1908, il est inhumé au Sacré-Cœur de Montmartre. Sa cause de béatification a été introduite en 1924.

24/08/1879

**Rodriguez, Alphonse S.J.** (1538-1616)

Né à Valladolid. Entré à 19 ans au Collège de Salamanque pour être admis dans la Compagnie de Jésus. Profès des premiers vœux en 1559, prêtre en 1562. Il fut un temps maître des novices à Salamanque et pour la Province d'Andalousie et il fit partie d'une commission chargée de réviser la traduction officielle des *Écrits Spirituels* de saint Ignace. Il publia en 1609 *Exercices sur la perfection et sur les vertus chrétiennes*, utilisant et adaptant les conférences données aux novices, et en 1610 *Pratiques sur la doctrine chrétienne*. En 1924, Pie XI recommandait son œuvre comme lecture spirituelle pour la formation des novices.

04/02/1877

**Rodriguez** Alphonse ou Alonso S.J. (saint) (1532-1617)

Né à Ségovie, il exerça d'abord le négoce. Puis vinrent les grandes épreuves : il perdit sa femme et ses deux enfants et subit des revers de fortune. En 1572, il entra chez les jésuites comme frère coadjuteur, à Valence. Envoyé à Majorque, il y résida jusqu'à sa mort. Il a écrit des *Mémoires* sur ses états mystiques et des *Opuscules*. Canonisé en 1888. Fête le 30 octobre.

-/04/1877

**Séguir**, Louis-Gaston de (monseigneur) (1820-1881)

Né à Paris, fils de la célèbre comtesse de Séguir, née Rostopchine. Membre des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, il se met à l'école de saint François de Sales. En 1842, il est attaché d'ambassade à Rome. Il entre à Saint-Sulpice en 1843 et y découvre la spiritualité de l'École Française. Ordonné prêtre en 1847 par M<sup>gr</sup> Affre, il vit en communauté avec quelques prêtres dont le futur M<sup>gr</sup> Gay. En 1852, il est nommé « auditeur de Rote » à Rome. Devient aveugle en 1854. Il quitte Rome avec le titre de protonotaire apostolique et s'installe à Paris, rue du Bac, où il consacre son temps à la confession et à la direction. Il écrit pour défendre la Papauté. En 1864, M<sup>gr</sup> de Séguir évoque devant Pie IX les tendances libérales de l'archevêque de Paris. M<sup>gr</sup> Darboy en a connaissance et exige une « réparation éclatante » à laquelle M<sup>gr</sup> de Séguir se soumet. Mort à Paris le 9 juin 1881. Sa cause de béatification a été introduite en 1911.

18/11/1877 ; 10/02/1878 ; 24/08/1879

**Sixte-Quint** (pape) (1520-1590)

Felice Peretti, pape de 1585 à 1590. Son pontificat débarrasse Rome et les états pontificaux du brigandage par une législation draconienne. Il s'applique à la réforme de l'Église, approuve nombre d'Ordres religieux et revoit l'organisation du Sacré-Collège. Protecteur des lettres et des sciences, il embellit Rome et construit la chapelle qu'on appela Sixtine. En 1590, après l'édition du texte grec de la Bible dite des Septante, et de sa version latine, il fait publier l'édition complète de la Vulgate.

10/03/1878

**Stanislas** (père) (1820-1914)

Capucin en correspondance avec mère Marie-Eugénie de 1861 à 1881. Il a été gardien du couvent des Frères Mineurs, 15 rue de la Santé.

18/08/1878

**Surin, Jean-Joseph (père) (1600-1665)**

Né à Bordeaux, entré chez les jésuites en 1616, prêtre en 1626. Désigné comme exorciste à Loudun dans de graves circonstances, il connaît ensuite un temps de paralysie physique et de troubles psychologiques jusqu'en 1660. Durant sa vie, il déploie une intense activité apostolique et littéraire. Il a écrit des poésies : *Cantiques spirituels de l'amour divin*, et des traités : *Catéchisme spirituel pour l'instruction des âmes dévotes*, *Fondements*.

23/02/1879

**Tardif de Moidrey, René (prêtre) (1828-1879)**

Né à Metz d'une famille de magistrats, il fut d'abord juge avant d'entrer au séminaire de Rome en 1856. Il publia *Le livre de Ruth* et *L'essai d'interprétation morale offert aux méditations des âmes pieuses*. Il était en relation avec Léon Bloy, avec qui il alla en pèlerinage à la Salette. En 1870 il exerça son ministère avec dévouement durant le siège de Metz par les Prussiens. Il mourut au pied de la montagne de La Salette le jour de Notre-Dame des Sept Douleurs 1879.

13/01/1878 ; 28/09/1879

**Taulère ou Tauler, Jean O.P. (1300-1361)**

Né à Strasbourg de famille aisée. Prédicateur célèbre auprès des communautés de moniales. Il côtoya Maître Eckhart. Son œuvre réside en *Sermons*. On lui a attribué, après sa mort, des écrits d'autres personnes, d'où les critiques dont il a fait l'objet après sa vie. Sa doctrine est centrée sur le thème de la grâce.

04/02/1877 ; 16/09/1877 ; 12/05/1878

**Thérèse (ou Tère) d'Avila (sainte) (1515-1582)**

Teresa de Cepeda y Ahumada, née le 28 mars 1515, carmélite espagnole. Elle a mené la réforme des carmels, œuvre pour laquelle elle a reçu l'aide de saint Jean de la Croix. Mystique et femme d'action, elle a laissé des ouvrages qui la classent parmi les grands maîtres de la spiritualité : *Livre de la Vie*, *Chemin de Perfection*, *Les Fondations*, *Le Château Intérieur*. Morte le 4 octobre 1582 à Alba de Tormes. Canonisée en 1622. Docteur de l'Église en 1970. Fête le 15 octobre.

25/02/1877 ; 08/07/1877 ; 16/09/1877 ; 04/11/1877 ; 11/11/1877 ;

25/11/1877 ; 14/04/1878 ; 12/05/1878 ; 11/08/1878 ; 25/08/1878 ;

01/06/1879 ; 22/06/1879 ; 24/08/1879 ; 02/11/1879 ; 07/12/1879

**Thérèse-Eugénie** de la Sainte Vierge (sœur) (1845-1878)

Marie-Louise Magne, née le 4 février 1845 à Nîmes, entrée le 31 mars 1865, prise d'habit le 23 mars 1866, premiers vœux le 3 avril 1867, vœux perpétuels le 17 mai 1869. Envoyée à Saint-Dizier en 1868 pour la fondation, à Nice en 1870, à Reims de 1871 à 1875, puis à Nîmes où elle est décédée le 7 janvier 1878.

24/12/1877

**Thérèse-Emmanuel** de la Mère de Dieu (mère) (1817-1888)

Catherine O'Neill, née le 3 mai à Limerick (Irlande), entrée le 5 août 1839 à Meudon, prise d'habit le 14 août 1840, premiers vœux le 14 août 1841, vœux perpétuels et 4<sup>e</sup> vœu le 25 décembre 1844, décédée le 2 mai 1888 à Cannes. Maîtresse des novices et Assistante pendant près de 40 ans. Fondatrice et supérieure de Richmond de 1850 à 1852. Supérieure de la Maison-Mère de 1868 à 1870 et de 1872 à 1882. Considérée comme cofondatrice des Religieuses de l'Assomption.

12/08/1877 ; 10/11/1878

**Thomas d'Aquin** (saint) (1227-1274)

Théologien et philosophe italien, surnommé le « Docteur angélique », en raison de la sainteté de sa vie. Entra dans l'Ordre des dominicains en 1240, étudia au Mont-Cassin, à Naples, puis Cologne et Paris. Fut élève de saint Albert le Grand. Sa *Somme théologique* est la tentative la plus complète du Moyen-Âge pour penser la religion chrétienne. Canonisé en 1323. Fête le 28 janvier.

25/11/1877 ; 10/11/1878 ; 20/07/1879

**Vincent de Paul** (saint) (1581-1660)

Prêtre français, précepteur des enfants du duc de Gondi. Fonda les *Filles de la Charité* avec Louise de Marillac, puis les *Lazaristes*. Aumônier général des Galères. Sous la régence d'Anne d'Autriche, fit partie du Conseil de conscience où il influa notamment sur les nominations épiscopales. Fête le 27 septembre.

18/03/1877 ; 21/04/1878 ; 01/09/1878 ; 02/03/1879 ; 09/03/1879 ;  
13/04/1879



## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION .....	7
ANNÉE 1877 .....	9
<i>7 janvier 1877</i>	
La droiture dans l'espérance et dans l'amour.....	13
<i>4 février 1877</i>	
La droiture dans l'humilité et dans l'obéissance .....	17
<i>11 février 1877</i>	
La droiture dans les rapports .....	22
<i>18 février 1877</i>	
Remplacer le jeûne du Carême par une très exacte observance de la Règle.....	27
<i>25 février 1877</i>	
L'esprit de prière, source de l'esprit de renoncement .....	29
<i>11 mars 1877</i>	
Dieu permet que nous ayons des épreuves pour rendre notre amour plus fort et notre vertu plus solide.....	35
<i>18 mars 1877</i>	
Répondre par une grande générosité au don que notre Seigneur nous fait de son précieux sang.....	37
<i>25 mars 1877</i>	
Avis pour la semaine sainte.....	42

<i>avril 1877</i>	
Conseils pour une fondation .....	43
<i>1<sup>er</sup> avril 1877</i>	
La résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ modèle de la vie ressuscitée que nous devons mener .....	47
<i>27 mai 1877</i>	
Ne pas s'affliger quand des âmes saintes nous quittent pour le ciel et ne pas désirer avancer l'heure où il plaira à Dieu de nous appeler à lui .....	51
<i>3 juin 1877</i>	
S'unir à l'Église catholique pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'épiscopat de Pie IX.....	55
<i>10 juin 1877</i>	
Grands exemples laissés par mère Marie-Claire .....	57
<i>4 juillet 1877</i>	
Imiter la vie de la sainte Famille à Nazareth .....	61
<i>8 juillet 1877</i>	
Le bien qui peut se faire par l'éducation repose sur l'humilité et l'oubli de soi .....	64
<i>15 juillet 1877</i>	
Prier pour l'Église .....	67
<i>22 juillet 1877</i>	
Apprendre de sainte Madeleine à aimer notre Seigneur en s'oubliant soi-même .....	69
<i>29 juillet 1877</i>	
La manière de sanctifier le repos des vacances.....	72
<i>12 août 1877</i>	
Développer la charité en soi par l'abnégation .....	74
<i>19 août 1877</i>	
Se mettre dans une grande droiture pour se préparer à la retraite .....	78
<i>26 août 1877</i>	
Imiter la sainteté et la largeur du cœur de Marie .....	81

<i>2 septembre 1877</i>	
Le silence .....	86
<i>16 septembre 1877</i>	
Se mettre à la dernière place .....	87
<i>14 octobre 1877</i>	
Se rappeler que Marie est notre mère et l'avoir toujours sous les yeux comme notre modèle .....	90
<i>21 octobre 1877</i>	
Imiter la pureté de Marie en purifiant son âme par la mortification et le sacrifice.....	93
<i>28 octobre 1877</i>	
Couvrir les défauts du prochain quand on n'a pas la charge de les corriger.....	97
<i>4 novembre 1877</i>	
Ce qui est avant toutes choses c'est que Dieu soit aimé et puis le prochain .....	99
<i>11 novembre 1877</i>	
Les récréations .....	102
<i>18 novembre 1877</i>	
Les grands exemples que nous donne Pie IX.....	106
<i>25 novembre 1877</i>	
Sainte Catherine d'Alexandrie modèle d'une fille de l'Assomption .....	108
<i>2 décembre 1877</i>	
Sainte Catherine modèle d'une fille de l'Assomption (suite) .....	113
<i>9 décembre 1877</i>	
La contemplation considérée comme le centuple promis par notre Seigneur .....	117
<i>24 décembre 1877</i>	
Noël, mystère d'amour y répondre par une confiance sans bornes en notre Seigneur .....	124
<i>30 décembre 1877</i>	
Apprendre près de la crèche la patience, l'humilité et le courage.....	129

ANNÉE 1878.....	133
<i>13 janvier 1878</i>	
La dévotion aux saints évangéliques.....	137
<i>27 janvier 1878</i>	
Vie cachée de notre Seigneur à Nazareth	
modèle de la vie religieuse.....	142
<i>3 février 1878</i>	
L'esprit de l'Assomption – I.....	146
<i>10 février 1878</i>	
Pie IX proposé à l'imitation des religieuses de l'Assomption	
dans son amour de la vérité, de l'Église, des âmes,	
dans sa dévotion à l'oraison, à l'Office, au très saint Sacrement.....	148
<i>24 février 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – II	
Adoration des droits de Dieu	
La Sainte Vierge dans l'Assomption .....	155
<i>3 mars 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – III	
Foi, amour de la vérité.....	158
<i>10 mars 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – IV	
Connaissance et amour de Jésus-Christ.....	165
<i>24 mars 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – V	
Servir Jésus-Christ dans le travail et l'obéissance .....	171
<i>7 avril 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – VI	
Parfait amour de Jésus-Christ – L'humilité .....	176
<i>14 avril 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – VII	
Parfait amour de Jésus-Christ	
Conformité et abandon à la volonté de Dieu .....	182

<i>21 avril 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – VIII	
Parfait amour de Jésus-Christ	
Amour du prochain – Esprit de sacrifice .....	187
<i>5 mai 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – IX	
Dévotion au très saint Sacrement	
Attachement au Saint-Siège – Respect de la parole de Dieu .....	193
<i>12 mai 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – X	
Dévotion aux saints	
Amour de l'Office divin .....	199
<i>19 mai 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – XI	
Dégagement joyeux des choses terrestres .....	207
<i>26 mai 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – XII	
Les vertus naturelles, bases des vertus surnaturelles .....	212
<i>23 juin 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – XIII	
Patience et vie intérieure, fruits de la dévotion au saint Sacrement.....	216
<i>30 juin 1878</i>	
Demander à saint Pierre et à saint Paul	
un amour ardent et généreux pour le Sacré-Cœur de Jésus.....	220
<i>7 juillet 1878</i>	
Fête du Précieux Sang.....	223
<i>14 juillet 1878</i>	
Esprit de l'Assomption – XIV	
La prudence qui convient à une fille de l'Assomption.....	227
<i>21 juillet 1878</i>	
Recommandations sur l'obéissance .....	232
<i>28 juillet 1878</i>	
Recommandations pour le temps des vacances .....	235

<i>4 août 1878</i>	
La fête de saint Dominique .....	237
<i>11 août 1878</i>	
Se renouveler dans la vie de foi .....	241
<i>18 août 1878</i>	
Se renouveler dans la vie de dévouement c'est-à-dire dans le service perpétuel.....	247
<i>25 août 1878</i>	
Se renouveler dans l'esprit de notre Seigneur .....	254
<i>1<sup>er</sup> septembre 1878</i>	
Recommandations pour bien se préparer à la retraite .....	260
<i>3 novembre 1878</i>	
Le moyen d'arriver à la sainteté est d'aimer notre Seigneur et de croire à l'amour qu'il a pour nous .....	263
<i>10 novembre 1878</i>	
L'obéissance pleine et entière .....	266
<i>17 novembre 1878</i>	
L'esprit surnaturel.....	273
<i>15 décembre 1878</i>	
L'Incarnation, mystère de sainteté .....	280
<i>22 décembre 1878</i>	
L'obéissance .....	285
ANNÉE 1879.....	287
<i>5 janvier 1879</i>	
Ne chercher que la volonté de Dieu .....	291
<i>13 janvier 1879</i>	
La confiance en la bonté de Dieu .....	295
<i>16 février 1879</i>	
Le silence .....	298
<i>23 février 1879</i>	
La charité.....	301

<i>2 mars 1879</i>	
La dévotion à saint Joseph elle doit nous conduire à la vie intérieure et à l'union à notre Seigneur .....	305
<i>9 mars 1879</i>	
Le <i>Benedicite</i> .....	310
<i>16 mars 1879</i>	
Les fruits de la lumière sont la bonté, la justice et la vérité .....	316
<i>23 mars 1879</i>	
La mort de mère Marie-Agnès .....	321
<i>30 mars 1879</i>	
La méditation de la Passion et des humiliations de notre Seigneur .....	325
<i>6 avril 1879</i>	
En méditant la Passion s'unir au but que notre Seigneur s'est proposé dans ses souffrances .....	329
<i>13 avril 1879</i>	
Saint jour de Pâques .....	332
<i>20 avril 1879</i>	
La méditation des évangiles de la Résurrection.....	337
<i>1<sup>er</sup> juin 1879</i>	
Fête de la Pentecôte.....	342
<i>15 juin 1879</i>	
Les effets que notre Seigneur produit dans l'âme quand il y descend par la communion .....	348
<i>22 juin 1879</i>	
La charité envers le prochain effet propre du Sacré-Cœur de Jésus .....	354
<i>6 juillet 1879</i>	
Prendre l'esprit de la Règle .....	360
<i>13 juillet 1879</i>	
L'esprit de la Règle de saint Augustin .....	362
<i>20 juillet 1879</i>	
Le zèle du salut des âmes qui convient à une religieuse de l'Assomption .....	367

<i>3 août 1879</i>	
Fête des souverains pontifes .....	374
<i>24 août 1879</i>	
La parfaite obéissance .....	377
<i>21 septembre 1879</i>	
Le travail.....	387
<i>28 septembre 1879</i>	
Les voyages de notre Seigneur	
Comment, à son exemple, nous devons sanctifier	
ceux que nous avons à faire .....	393
<i>12 octobre 1879</i>	
Fête de la maternité de la très Sainte Vierge .....	397
<i>19 octobre 1879</i>	
Purifier son âme par l'accomplissement fidèle du devoir.....	399
<i>26 octobre 1879</i>	
La miséricorde.....	401
<i>2 novembre 1879</i>	
Désir du ciel et purification par la souffrance .....	405
<i>15 novembre 1879</i>	
Les vertus de sainte Gertrude.....	409
<i>7 décembre 1879</i>	
L'Immaculée Conception .....	413
<i>14 décembre 1879</i>	
Troisième dimanche de l'Avent.....	418
<i>21 décembre 1879</i>	
L'humilité .....	423
<i>28 décembre 1879</i>	
L'importance de la vie .....	427
INDEX DES NOMS CITÉS .....	431





Achévé d'imprimer  
sur les presses de France-Quercy,  
à Cahors (France), en mars 2006

